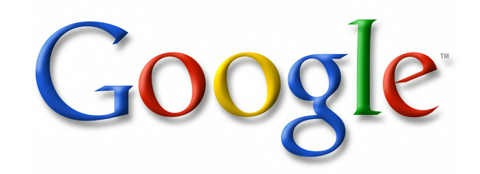
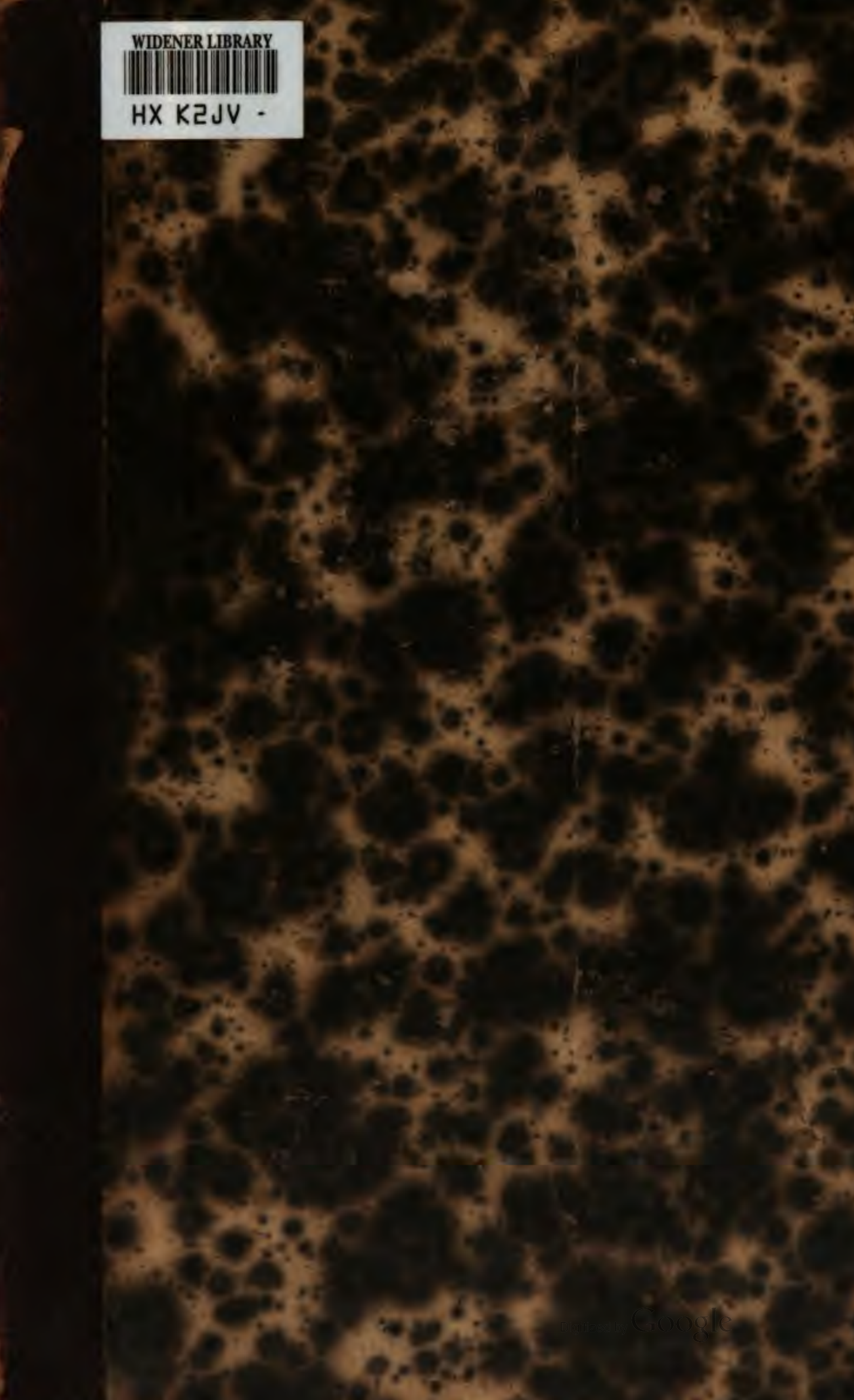
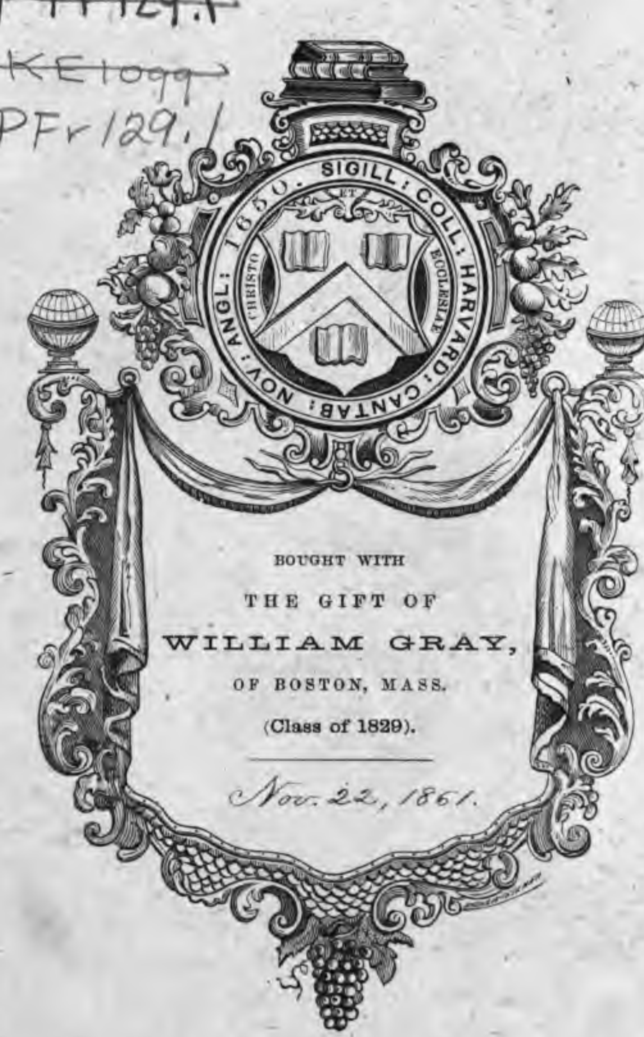
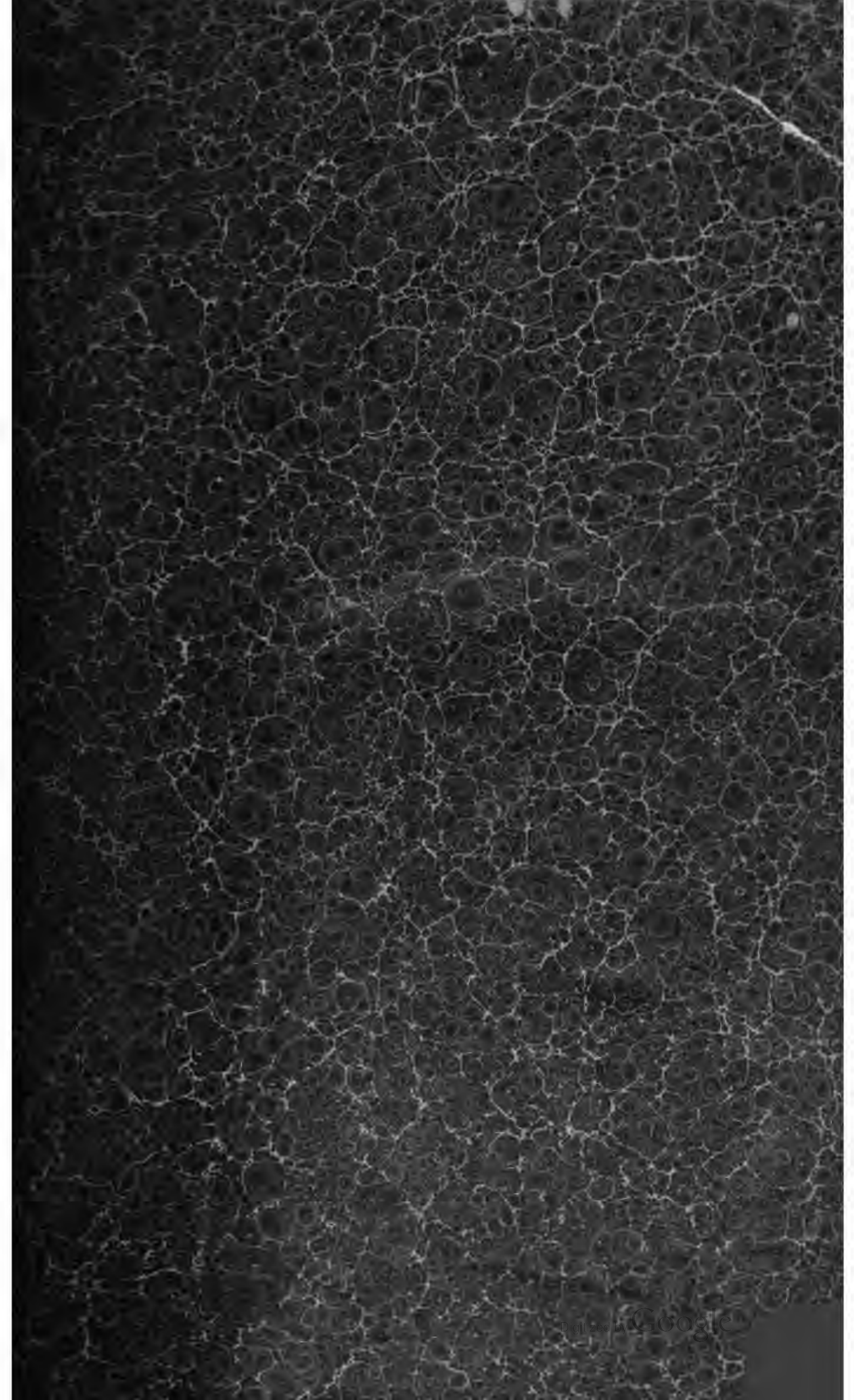



WIDENER LIBRARY
HX K2JV -


SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE,

DES

SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS,

FAISANT SUITE

A LA

BIBLIOTHÈQUE BRITANNIQUE,

Rédigée à Genève.

XIII.me ANNÉE. — TOME XXXVIII.me

LITTÉRATURE.

GENÈVE,

IMPRIMERIE DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE.

PARIS,

BOSSANGE PÈRE, LIBRAIRE DE S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS, RUE DE RICHELIEU, N.° 60.

1828.

PHILOLOGIE.

LETTRE A M. ABEL-REMUSAT SUR LA NATURE DES FORMES GRAMMATICALES EN GÉNÉRAL ET SUR LE GÉNIE DE LA LANGUE CHINOISE EN PARTICULIER; par Mr. G. DE HUMBOLDT. *Paris*. Dondey-Dupré père et fils, rue de Richelieu N.° 47, 1827. (Brochure de 122 pages).

Le titre de cet opuscule, qui semble n'annoncer qu'une aride dissertation de philologie, pourroit bien effrayer les lecteurs étrangers à cette branche des sciences littéraires; on se tromperoit néanmoins si l'on croyoit que cette brochure ne peut avoir d'intérêt que pour *les sinologues*, et les amateurs de *linguistique*. Quelques-unes des questions les plus importantes de la philosophie du langage s'y trouvent développées avec clarté et profondeur, et l'auteur aborde plus d'une fois les problèmes qui touchent à l'origine des langues et à l'histoire de leur formation progressive. Le sujet perd ainsi ce qu'il auroit pu avoir de trop spécial et acquiert de l'intérêt pour tous ceux qui aiment à porter leur attention sur un des phénomènes les plus étonnans de la nature de l'homme, la création d'un instrument si merveilleux, que plusieurs philosophes lui assignent une origine divine, et si intimément lié avec l'intelligence humaine, que quelques penseurs en font dépendre le développement de cette intelligence elle-même. Nous

nous attacherons, dans l'extrait suivant, à la partie générale de ce petit ouvrage, en omettant ou en résumant avec briéveté les développemens spéciaux qui n'intéresseroient que les érudits.

Occupé depuis long-temps de l'étude générale des langues, Mr. de Humboldt avoit pris pour sujet principal de ses méditations la nature et l'origine de ces formes grammaticales qui expriment avec tant de précision toutes les nuances de la pensée. Plusieurs Mémoires lus, par ce savant celèbre, à l'Académie de Berlin, avoient pour but d'éclaircir ces questions si importantes et encore si obscures. Ses recherches l'avoient conduit à établir pour ces langues une classification graduée suivant la perfection de leur développement. Cette perfection dépendoit, suivant Mr. de Humboldt, de l'emploi plus ou moins complet des formes grammaticales pour exprimer les rapports grammaticaux. L'analyse de quelques-uns des idiômes américains lui avoit prouvé en effet que ces langues parlées par des peuplades sauvages, et qui au premier coup-d'œil paroissent très-riches en formes grammaticales, sont réellement très-pauvres sous ce rapport. Un examen attentif de ces formes démontre que ce qu'on prend d'abord pour une flexion n'est souvent qu'un mot agglutiné, qui a par lui-même une signification particulière, et qui ne sauroit constituer une véritable forme grammaticale. Dans les langues les plus imparfaites cette agglutination même n'existe pas, les phrases ne se composent que de mots juxta-posés, et ces mots ne sont liés par les rapports grammaticaux que dans l'esprit de celui qui parle ou

de celui qui écoute. Entre ce degré, le plus bas de l'échelle, et le plus haut point de la perfection, on trouve tous les degrés intermédiaires, de sorte qu'il est souvent difficile de classer une langue dans telle ou telle catégorie bien déterminée (1).

Il paroît que ces recherches furent l'occasion d'une correspondance entre Mr. de H., et l'un des plus savans sinologues de l'Europe, Mr. Abel-Rémusat. Une discussion aussi intéressante que fructueuse s'éleva à l'occasion des idées de Mr. de H. Le chinois en effet, en offrant le singulier phénomène d'une littérature florissante depuis quatre mille ans sans le secours des formes grammaticales, sembloit faire exception aux principes de l'auteur. C'est à cette discussion que la lettre que nous avons sous les yeux doit sa naissance.

Après avoir dit quelques mots de ses travaux sur la langue chinoise, l'auteur émet l'opinion que le seul point fondamental par lequel le chinois diffère des autres langues, c'est qu'il ne fait aucun usage des catégories grammaticales pour indiquer la liaison des mots dans les phrases. Par *catégories grammaticales* l'auteur entend les formes assignées aux mots par la grammaire, c'est-à-dire, les parties d'oraison et les autres formes qui s'y rapportent. Ce sont des classes de mots qui emportent avec elles certaines qualifications grammaticales, que

(1) Ces idées ont été développées par Mr. G. de Humboldt dans deux Mémoires écrits en allemand et lus à l'Académie de Berlin. Nous devons à l'obligeance de Mr. Al. de Humboldt la communication manuscrite de ces deux mémoires, qui, à ce que nous croyons, n'ont pas encore été publiés. (R.)

l'on reconnoît, soit par des marques inhérentes aux mots même, soit par la place qu'ils occupent, soit enfin par la liaison de la phrase. L'étude des langues démontre qu'il y a bien des manières diverses d'exprimer la valeur grammaticale des mots, et bien des degrés de précision dans ce mode d'expression. Le degré le plus élevé ne se rencontre que chez les nations qui, séparant leur langue même de la pensée qu'elle exprime, en font l'objet d'un travail spécial; et la considèrent comme un monde à part, mais analogue au monde réel. Chaque mot devient alors un individu, et rentre comme tel dans une classe déterminée. Ce travail de l'imagination appliquée au langage donne naissance à un système grammatical riche et varié. Mais cette question touche à ce qu'il y a de plus intime et de plus profond dans la nature des langues, au rapport primitif qui existe entre la pensée et le langage. Laissons ici parler l'auteur.

« Tout jugement de l'esprit est une comparaison de deux idées dont on prononce la convenance ou la disconvenance. Tout jugement peut en conséquence être réduit à une équation mathématique. C'est cette forme première de la pensée que les langues revêtent de celle qui leur appartient, en unissant les deux idées d'une manière synthétique, c'est-à-dire en y ajoutant l'idée de l'existence. Elles se servent pour cet effet du verbe fléchi, qui est la réalisation de l'idée verbale, et qui ne se trouve que dans la pensée parvenue au comble de la précision et de la clarté que comporte le langage. C'est par là que le verbe devient le centre de la grammaire de toutes les langues. »

« Si l'on examine l'opération que l'homme, souvent sans s'en apercevoir, fait en parlant, on y voit une prosopopée continuelle. Dans chaque phrase un être idéal (le mot qui constitue le sujet de la proposition) est mis en action ou représenté en état de passivité. L'action intérieure par laquelle on forme un jugement, est rapportée à l'objet sur lequel on prononce. Au lieu de dire : *Je trouve les idées de l'être suprême et de l'éternité identiques*, l'homme pose ce jugement au dehors de lui et dit : *L'être suprême est éternel*. C'est là, si j'ose me servir de cette expression, la partie imaginative des langues. Elle doit nécessairement exister dans chacune d'elles, puisqu'elle tient à l'organisation intellectuelle de l'homme et à la nature du langage; mais les développemens qu'elle reçoit, le point qu'atteint sa culture, dépendent du génie particulier des nations. Elle est à son comble dans les langues classiques : la langue chinoise n'en adopte que ce qui est absolument indispensable pour parler et être compris. »

« Les nations peuvent ainsi, en formant les langues, suivre deux routes absolument différentes : s'attacher strictement aux rapports des idées, en tant qu'idées; s'en tenir avec sobriété à ce qu'exige indispensablement l'énonciation claire et précise de ces mêmes idées; prendre aussi peu que possible de ce qui appartient à la nature particulière de la langue, comme organe et instrument de la pensée; ou cultiver surtout la langue, comme instrument, s'attacher à sa manière de représenter la pensée, l'assimiler, comme un monde idéal, au monde réel sous tous les rapports qui peuvent y être appliqués. »

« La distinction des genres des mots, propre aux langues classiques, mais négligée par un grand nombre d'autres idiomes, offre un exemple frappant de ce que je viens d'avancer. Elle appartient entièrement à la partie imaginative des langues. L'examen de la pensée et de ses rapports intellectuels ne sauroit y conduire; regardée de ce point de vue, elle seroit même rangée facilement parmi les imperfections des langues, comme peu philosophique, superflue et déplacée. Mais dès que l'imagination jeune et active d'une nation vivifie tous les mots, assimile entièrement la langue au monde réel, en achève la prosopopée, en faisant de chaque période un tableau où l'arrangement des parties et les nuances appartiennent plus à l'expression de la pensée qu'à la pensée même, alors les mots doivent avoir des genres, comme les êtres vivans appartiennent à un sexe. Il en résulte ensuite des avantages techniques, dans l'arrangement des phrases; mais pour les apprécier et en sentir le besoin, il faut qu'une nation soit frappée surtout de ce que la langue ajoute à la pensée, en la transformant en parole. »

« Je crois avoir suffisamment développé jusqu'ici l'origine de la distinction des formes grammaticales dans les langues. Je ne les regarde point comme le fruit des progrès qu'une nation fait dans l'analyse de la pensée; mais plutôt comme un résultat de la manière dont une nation considère et traite sa langue. J'ajouterai seulement une observation : dès qu'une nation poursuit cette route, le système se complète, puisque l'idée d'une de ces catégories conduit naturellement à l'autre; et il faut

avouer que tant que le système est défectueux, l'idée même d'une seule de ces catégories n'a jamais toute la précision dont elle est susceptible. »

Mr. de Humboldt fait ensuite l'application de ces idées à la langue chinoise. Sans le suivre dans les détails trop scientifiques de cette application, nous donnerons le résumé de ses recherches sur la nature de cette langue singulière, et les réflexions générales que l'auteur y ajoute.

« Si j'ai réussi, dit-il, à me former une juste idée de la langue chinoise, on peut, pour juger de cette langue, partir des faits suivans. »

« 1.° La langue chinoise ne marque jamais ni la catégorie grammaticale à laquelle les mots appartiennent, ni leur valeur grammaticale en général. Les signes des idées, dans la prononciation et dans l'écriture, restent les mêmes, quelle que soit cette valeur..... »

« 2.° La valeur grammaticale n'est reconnoissable qu'à la composition même de la phrase. »

« 3.° Elle ne l'est même alors que lorsqu'on connoît la signification d'un ou de plusieurs mots de la proposition. »

« 4.° La langue chinoise, dans sa manière d'indiquer la valeur grammaticale, n'adopte point le système des catégories grammaticales, ne les spécifie point dans leurs nuances les plus fines, et ne les détermine même qu'autant que le langage le rend absolument nécessaire. »

« On pourroit, d'après cette description, confondre la langue chinoise avec ces langues imparfaites de nations qui n'ont jamais atteint un grand développement

dans leurs facultés intellectuelles, ou chez lesquelles ce développement n'a pas agi puissamment sur la langue; mais ce seroit, selon mon opinion, une erreur extrêmement grave.»

« La langue chinoise diffère de toutes ces langues imparfaites, par la conséquence et la régularité avec lesquelles elle fait valoir le système qu'elle a adopté, tandis que les langues des peuples barbares dont je viens de parler, ou s'arrêtent à moitié chemin, ou manquent le but qu'elles se proposent. Toutes ces langues pèchent à la fois par l'absence et par la rédondance inutile des formes grammaticales. C'est, au contraire, par la netteté et la pureté qu'elle met dans l'application de son système grammatical, que la langue chinoise se place absolument à l'égal et au rang des langues classiques, c'est-à-dire, des plus parfaites parmi celles que nous connoissons, mais avec un système non pas seulement différent, mais opposé, autant que la nature générale des langues le permet.»

« Si l'on regarde ces langues du point de vue d'où nous parlons ici, on en trouvera de trois genres différens.»

« La *langue chinoise* renonce à la distinction précise et minutieuse des catégories grammaticales, range les mots des phrases d'après l'ordre moins restreint de la détermination des idées, et donne aux périodes une structure à laquelle ce système est applicable.»

« La *langue sanscrite*, les langues qui ont une affinité évidente avec elle, et peut-être d'autres encore sur lesquelles je ne voudrois rien préjuger ici, établissent

la distinction des catégories grammaticales comme base unique de leur grammaire, poursuivent cette distinction jusque dans leurs dernières ramifications, et s'abandonnent, dans la formation de leurs phrases, à tout l'essor que ce guide sûr et fidèle leur permet de prendre. »

« La *langue grecque*, surtout, jouit de cet avantage; car je crois en effet que le latin même et le sanscrit lui sont inférieurs dans cette phraséologie exacte, riche et belle à la fois, qui s'insinue dans tous les replis de la pensée, et en exprime toutes les nuances. »

« Il reste après cela un certain nombre de langues qui tendent, pour ainsi dire, à avoir de véritables formes grammaticales, et n'atteignent pas ce but; qui distinguent les catégories grammaticales, mais n'en marquent qu'imparfaitement les rapports; dont par conséquent la structure grammaticale est défectueuse sous ce point de vue, ou vicieuse, ou l'un et l'autre à la fois. Il existe cependant, entre ces langues elles-mêmes, une difféférence très-marquée, puisqu'elles se rapprochent plus ou moins de celles qui ont des formes grammaticales accomplies. Ces dernières admettent également des différences, de sorte qu'il seroit impossible de tirer une ligne de démarcation fixe et stable entre elles et les langues dont je parle à présent. Ce n'est souvent que ce plus ou ce moins qui peut décider du jugement qu'on doit en porter. Vos savantes recherches sur les langues tartares, monsieur, renferment les observations les plus judicieuses sur la comparaison des langues mandchoue, mongole, turque, ouigoure, avec le chinois: vous énoncez même l'opinion que ces langues

sont inférieures au chinois. Je partage entièrement cette opinion ; j'avoue néanmoins que les points de vue desquels on peut regarder ce qu'on nomme perfection et imperfection, supériorité et infériorité d'une langue, sont si différens, que si l'on n'énonce précisément celui qu'on saisit, ces jugemens sont bien incertains. Vous fixez, monsieur, votre attention dans vos recherches, principalement sur la clarté et la précision de l'expression ; mon raisonnement m'a conduit ici à examiner jusqu'à quel point la distinction des catégories grammaticales a été adoptée et perfectionnée. »

« Si l'on essaie de remonter à l'origine de ces différences des langues, il est bien difficile de s'en faire une idée juste et précise. »

« Les rapports grammaticaux existent dans l'esprit des hommes, quelle que soit la mesure de leurs facultés intellectuelles, ou, ce qui est plus exact, l'homme en parlant suit, par son intinct intellectuel, les lois générales de l'expression de la pensée par la parole. Mais est-ce de là seul qu'on peut dériver l'expression de ces rapports dans la langue parlée ? La supposition d'une convention expresse seroit sans doute chimérique. Mais l'origine du langage en général est si mystérieuse, il est d'une telle impossibilité d'expliquer d'une manière mécanique ce fait, que les hommes parlent et se comprennent mutuellement, il existe dans chaque peuplade une correspondance si naturelle dans la méthode suivie pour assigner des paroles aux idées, que je n'oserois regarder comme une chose impossible que les rapports grammaticaux aient aussi été marqués d'emblée dans le langage primitif. »

«Il est très-important de fonder les recherches de ce genre, autant que possible, sur des faits positifs, et l'examen de plusieurs langues conduit à une observation qui peut servir à expliquer l'origine des formes qui expriment les rapports grammaticaux.»

«On remarque qu'il est naturel à l'homme, et surtout à l'homme dont l'esprit est encore peu développé, d'ajouter en parlant, à l'idée principale, une foule d'idées accessoires, exprimant des rapports de temps, de lieux, de personnes, de circonstances, sans faire attention si ces idées sont précisément nécessaires là où on les place. Il l'est encore de ne pas être avare de paroles, mais de répéter ce qui a déjà été dit, et d'interposer des sons qui expriment moins une idée qu'ils ne marquent un mouvement de l'âme. Or c'est de ces idées accessoires, devenues compagnes habituelles des idées principales, et généralisées par l'instinct intellectuel et le développement progressif de l'esprit et des sons qui y répondent, que les exposans des rapports grammaticaux semblent être provenus dans beaucoup de langues. En examinant les langues américaines, nous observons que certains rapports (par exemple, ceux du nombre et du genre) ne sont exprimés que là où le sens l'exige, mais qu'un grand nombre d'autres rapports sont reproduits là où on s'en passeroit facilement. La structure infiniment artificielle des verbes de la langue Delaware vient principalement de cette dernière circonstance. Il faut encore attribuer à cette habitude celle de plusieurs langues américaines, de ne jamais séparer les substantifs d'un pronom possessif,

dût-il même être indéfini. De cette cause et d'une autre habitude, plus naturelle cependant, de lier toujours des pronoms au verbe comme sujets et comme objets, dérive la transformation des pronoms isolés en affixes; et cette grande classification des derniers en affixes nominaux et verbaux, classification qui forme si bien la grammaire de plusieurs langues que le même nom devient substantif ou verbe selon l'affixe qui l'accompagne. Ce même passage de mots exprimant des idées accessoires, à l'état d'exposans de rapports grammaticaux, se retrouve, plus ou moins clairement, dans les langues basque et copte, dans celles des îles de la mer du Sud et des peuplades tartares, comme vos recherches me le semblent prouver, et indubitablement dans toutes les langues qui manquent entièrement de flexions, ou dans lesquelles au moins le système de flexions est incomplet ou vicieux.»

«Ce que je viens d'exposer pourroit être l'histoire de la formation de toutes les langues, et toutes pourroient suivre la même méthode pour marquer les rapports grammaticaux. Voyons donc d'où peuvent venir les deux exceptions que nous rencontrons dans la langue chinoise, et dans les langues qui possèdent un système complet d'exposans pour les rapports grammaticaux.»

«Ces dernières peuvent, d'après ce que je viens de dire sur l'origine du langage en général, être redevables de leur structure à leur formation primitive. Mais si l'on n'embrasse point ce système (et je suis persuadé qu'une analyse perfectionnée de leurs formes gramma-

ticales, surtout du changement qu'y subissent les voyelles et l'intérieur des mots, jettera du jour sur ce point important), il n'est pas impossible d'expliquer, jusqu'à un certain point, l'origine de leur grammaire, en leur assignant la même marche qu'aux langues moins avantageusement organisées. Car s'il existe un concours heureux du penchant des nations avec l'instinct qui forme les langues, si à cette disposition favorable se joint le genre d'imagination dont j'ai parlé plus haut, et qui assimile les élémens du langage aux objets du monde réel, l'opération à laquelle leur grammaire doit son origine, aura un succès complet. La généralisation des rapports de circonstances particulières ne laissera rien à désirer; tous ceux que distingue une analyse complète de la parole, trouveront leurs exposans; on n'en marquera point de superflus, et ces exposans seront tellement inhérens aux mots qu'aucun mot, enchaîné dans une phrase, ne frappera l'esprit que dans une valeur grammaticale donnée. Car on doit toujours, en comparant les langues sous le point de vue des formes grammaticales, avoir égard à la double question de savoir si une langue est parvenue à ce qu'on peut qualifier de véritable forme grammaticale (question que j'ai tâché de traiter dans un Mémoire particulier), et quel est le système que ces formes présentent sous le rapport de leur nombre, de l'exactitude de leur classification et de leur régularité. Cette dernière question peut s'agiter ainsi à l'égard des langues qui ne sont point parvenues à créer de véritables formes grammaticales : c'est celle qui m'occupe de préférence dans cet exposé. »

« Qu'une nation atteigne un haut degré de perfection dans sa langue, cela dépend du don de la parole dont elle est douée. De même que les talens pour différens objets sont diversement dévolus aux individus, le génie des langues me paroît aussi partagé entre les nations. La force de l'instinct intellectuel qui pousse l'homme à parler, l'esprit et l'imagination portés vers la forme et la couleur que la parole donne à la pensée, une ouïe délicate, un organe heureux et peut-être bien d'autres circonstances encore, forment des prodiges de langues, qui, pour une longue série de siècles, deviennent les types des idées les plus déliées et les plus sublimes. En combinant le génie inné à l'homme pour les langues, avec les circonstances qui entourent naturellement l'état primitif de la société, on peut, je ne dis pas expliquer en détail, mais entrevoir l'origine des langues les plus parfaites; c'est là, monsieur, le terrain sur lequel je voudrois me tenir. Je ne crois pas qu'il faille supposer chez les nations auxquelles on est redevable de ces langues admirables, des facultés plus qu'humaines, ou admettre qu'elles n'ont point suivi la marche progressive à laquelle les nations sont assujetties; mais je suis pénétré de la conviction qu'il ne faut pas méconnoître cette force vraiment divine que recèlent les facultés humaines, ce génie créateur des nations, surtout dans l'état primitif où toutes les idées et même les facultés de l'âme empruntent une force plus vive de la nouveauté des impressions, où l'homme peut pressentir des combinaisons auxquelles il ne seroit jamais arrivé par la marche lente et progressive de l'expérience.

« Ce

Ce génie créateur peut franchir les limites qui semblent prescrites au reste des mortels, et s'il est impossible de retracer sa marche, sa présence vivifiante n'en est pas moins manifeste. Plutôt que de renoncer, dans l'explication de l'origine des langues, à l'influence de cette cause puissante et première, et de leur assigner à toutes une marche uniforme et mécanique qui les traîneroit pas à pas depuis le commencement le plus grossier jusqu'à leur perfectionnement, j'embrasserois l'opinion de ceux qui rapportent l'origine des langues à une révélation immédiate de la divinité. Ils reconnoissent au moins l'étincelle divine qui luit à travers tous les idiomes, même les plus imparfaits et les moins cultivés.

« En posant ainsi comme premier principe dans les recherches sur les langues, qu'il faut renoncer à vouloir tout expliquer, et qu'il faut se borner souvent à n'indiquer que les faits, je ne partage nullement l'opinion que toutes les flexions aient été dans leur origine des affixes détachés. Je conviens qu'il est, ainsi que vous l'avez énoncé, Monsieur, assez naturel de supposer cette transformation; je crois même qu'elle a eu lieu dans un très-grand nombre de cas; mais il est bien certainement arrivé aussi que l'homme a senti qu'un rapport grammatical s'exprimoit d'une manière plus décisive par un changement du son même. Il seroit plus que hasardé de poser ainsi des bornes au génie créateur des langues. Ce qui fait qu'on méconnoît quelquefois la vérité dans ces matières, c'est qu'on apprécie rarement la force qu'exerce le plus simple son articulé sur l'esprit, par la seule circonstance qu'il s'annonce comme le signe d'une

idée. Comment, sans cela, se feroit-il que les différences les plus fines de voyelles se conservassent, sans altération, durant des siècles entiers? Dans un passage de mon ouvrage sur les peuples ibériens, j'ai dirigé l'attention sur cette ténacité avec laquelle les nations s'attachent aux plus légères nuances de prononciation. Comment, sans cela, des différences très-essentielles d'idées se lieroient-elles au seul changement d'une voyelle, ainsi que vous en citez, Monsieur, un exemple infiniment remarquable dans la langue mandchoue (1)?

« Avant que de tenter une explication du système de la langue chinoise, je dois encore développer davantage l'idée que je me forme de sa véritable nature. J'ai parlé presque exclusivement jusqu'ici des qualités qu'elle ne possède pas; mais cette langue étonne par le phénomène singulier qui consiste en ce que, simplement en renonçant à un avantage commun à toutes les autres, par cette privation seule, elle en acquiert un qui ne se trouve dans aucune. En dédaignant, autant que la nature du langage le permet (car je crois pouvoir insister sur la justesse de cette expression), les couleurs et les nuances que l'expression ajoute à la pensée, elle fait ressortir les idées, et son art consiste à les ranger immédiatement l'une à côté de l'autre, de manière que leurs conformités et leurs oppositions ne sont pas seulement senties et aperçues, comme dans toutes les autres langues, mais qu'elles frappent l'esprit avec une force nouvelle, et le poussent à poursuivre et à se rendre pré-

(1) Rech. Tart. p. 111 et 112.

sens leurs rapports mutuels. Il naît de là un plaisir évidemment indépendant du fond même du raisonnement, et qu'on peut nommer purement intellectuel, puisqu'il ne tient qu'à la forme et à l'ordonnance des idées; et si l'on analyse les causes de ce sentiment, il provient surtout de la manière rapide et isolée dont les mots, tous expressifs d'une idée entière, sont rapprochés l'un de l'autre, et de la hardiesse avec laquelle tout ce qui ne leur sert que de liaison, en a été enlevé.»

«Voilà du moins ce que j'éprouve en me pénétrant d'un texte chinois. Etant parvenu à en saisir l'originalité, j'ai cru voir que, dans aucune autre langue peut-être, les traductions ne rendent si peu la force et la tournure particulière de l'original. Et partant, n'est-ce pas principalement ce que l'individualité de l'homme ajoute à la pensée, c'est-à-dire, le style dans les langues et dans les ouvrages, qui nous fait éprouver cette satisfaction que procure la lecture des auteurs anciens et modernes? L'idée nue, dépouvue de tout ce qu'elle tient de l'expression, offre tout au plus une instruction aride. Les ouvrages les plus remarquables, analysés de cette manière, donneroient un résultat bien peu satisfaisant. C'est la manière de rendre et de présenter les idées, d'exciter l'esprit à la méditation, de remuer l'âme, de lui faire découvrir des routes nouvelles pour la pensée et le sentiment, qui transmet, non pas seulement les doctrines, mais la force intellectuelle même qui les a produites, d'âge en âge, et jusqu'à une postérité reculée. Ce que, dans l'art d'écrire (intimément lié à la nature de la langue dans laquelle il s'exerce), l'ex-

pression prête à l'idée, ne peut point en être détaché sans qu'on l'altère sensiblement; la pensée n'est la même que dans la forme sous laquelle elle a été conçue par son auteur. C'est par-là que l'étude de différentes langues devient précieuse, et c'est lorsqu'on se place dans ce point de vue, que les langues cessent d'être regardées comme une variété embarrassante de sons et de ormes. »

«Je ne me dissimule guères ce qu'on a coutume d'attribuer au plaisir de la difficulté vaincue : mais la difficulté qu'offrent les textes chinois dont je parle ici, entourés de nombreux secours, n'est pas bien grande; ceux qui ne se refusent point à d'autres études dans lesquelles la difficulté vaincue n'offre que des épines, ne peuvent guère se méprendre ainsi. »

«Comme la langue chinoise renonce à tant de moyens par lesquels les autres langues varient et enrichissent l'expression, on pourroit croire que ce qu'on nomme style dans ces dernières, lui devroit manquer entièrement. Mais le style très-marqué, qui dans les ouvrages choisis doit être attribué à la langue elle-même, vient, à ce qu'il me semble, du contact immédiat des idées, du rapport tout-à-fait nouveau qui naît entre l'idée et l'expression par l'absence presque totale de signes grammaticaux, et de l'art, facilité par la phraséologie chinoise, de ranger les mots de manière à faire ressortir de la construction même les relations réciproques des idées. C'est dans ce dernier point que la force et la justesse de l'impression sur le lecteur, dépend du talent et du goût de l'auteur qui peut aussi, comme les styles

antique et moderne le prouvent, renforcer l'impression qui naît de l'absence de signes grammaticaux, en usant plus ou moins sobrement de ces signes.»

«Je distingue la langue chinoise des langues vulgairement appelées imparfaites, par l'esprit conséquent et la régularité, et des langues classiques, par la nature opposée de son système grammatical. Les langues classiques assimilent leurs mots aux objets réels, les douent des qualités de ces derniers, font entrer, dans l'expression des idées, toutes les relations qui naissent de ces rapports des mots dans la phrase, et ajoutent à l'idée par ce moyen des modifications qui ne sont pas toujours absolument requises par le fond essentiel de la pensée qui doit être énoncée. La langue chinoise n'entre pas dans cette méthode de faire des mots des êtres dont la nature particulière réagit sur ces idées; elle s'en tient purement et nettement au fond essentiel de la pensée, et prend, pour la revêtir de paroles, aussi peu que possible de la nature particulière du langage.»

«Il faudra donc, pour approfondir pleinement la matière que nous traitons ici, déterminer ce qui dans l'âme répond à cette opération par laquelle les langues, en liant les mots d'après les rapports qu'elles leur ont assignés, ajoutent à la pensée des nuances qui naissent uniquement de leur forme grammaticale.»

«Je répondrois à cette question, que la faculté de l'âme à laquelle cette opération appartient, est précisément celle qui inspire ce travail aux créateurs des langues; c'est l'imagination, non pas l'imagination en général, mais l'espèce particulière de cette faculté qui

revêt les idées de sons pour les placer au dehors de l'homme, pour les faire revenir à son oreille proférées comme paroles, par la bouche d'êtres organisés ainsi que lui, et pour les faire agir ensuite de nouveau en lui-même comme des idées fixées par le langage. Les langues à formes grammaticales complètes, ainsi qu'elles doivent leur origine à l'action vive et puissante de cette faculté, réagissent fortement sur elle; tandis que la langue chinoise se trouve pour l'un et l'autre de ces procédés, dans un cas diamétralement opposé.»

«Mais l'influence que les langues exercent sur l'esprit par une structure grammaticale riche et variée, s'étend bien au-delà de ce que je viens d'exposer. Ces formes grammaticales, si insignifiantes en apparence, en fournissant le moyen d'étendre et d'entrelacer les phrases selon le besoin de la pensée, livrent cette dernière à un plus grand essor, lui permettent et la sollicitent d'exprimer jusqu'aux moindres nuances, et jusqu'aux liaisons les plus subtiles. Comme les idées forment dans la tête de chaque individu un tissu non interrompu, elles trouvent dans l'heureuse organisation de ces langues le même ensemble, la même continuité, l'expression de ces passages presque insensibles qu'elles rencontrent en elles-mêmes. La perfection grammaticale qu'offrent les langues classiques, est à la fois un moyen de donner à la pensée plus d'étendue, plus de finesse et plus de couleur, et une manière de la rendre avec plus d'exactitude et de fidélité, par des traits plus prononcés et plus délicatement expressifs, en y ajoutant une symétrie de

formes et une harmonie de sons analogues aux idées énoncées et aux mouvemens de l'âme qui les accompagnent. Sous tous ces rapports, une grammaire imparfaite et qui ne met pas pleinement à profit toutes les ressources des langues, seconde moins bien ou entrave l'activité et l'essor libre de la pensée.»

«D'un autre côté, l'homme peut, en combinant et en énonçant ses idées, se livrer avec plus d'abandon ou avec plus de réserve à l'imagination qui forme les langues. Quoiqu'il ne puisse penser sans le secours ne la parole, il discerne cependant très-bien la pensée détachée des liens, et libre des prestiges du langage, de celle qui y est assujettie. Il n'a de la première qu'une sensation vague, mais qui en prouve néanmoins l'existence; comment d'ailleurs se plaindroit-il si souvent de l'insuffisance du langage, si les idées et les sentimens ne dépassoient pas, pour ainsi dire, la parole? Comment nous verrions-nous, par fois même en écrivant dans notre propre langue, dans l'embarras de trouver des expressions qui n'altèrent en rien le sens que nous voulons leur donner? Il n'y a aucun doute: la pensée, libre des liens de la parole, nous paroît plus entière et plus pure. Aussi, dès qu'il s'agit d'idées plus profondes ou de sentimens plus intimes, donnons-nous toujours aux paroles une signification qui déborde, pour ainsi dire, leur acception commune, un sens ou plus étendu ou autrement tourné, et le talent de parler et d'écrire consiste alors à faire sentir ce qui ne se trouve pas immédiatement dans les mots. C'est un point essentiel dans l'explication philosophique de la formation des

langues et de leur action sur l'esprit des nations, que la parole dans l'intérieur de la pensée est toujours soumise à un nouveau travail, et dépouillée de ce qu'une fois isolée de l'homme, elle a de roide et de circonscrit. »

« Je ne me suis point arrêté ici sur cette divergence de la pensée et de la parole, pour en faire une application immédiate au chinois, et pour attribuer chimériquement la structure particulière de cette langue à une tendance de cette nation, à s'affranchir des liens et des prestiges du langage. Mon but a été uniquement de montrer que l'homme ne cesse jamais de faire une distinction entre la pensée et la parole, et que, si la double activité qui le porte vers l'une et vers l'autre n'est point égale, l'une se ranime à mesure que l'autre se rallentit. »

« Ce qui manque à la langue chinoise se trouve tout entier du côté de l'imagination formative des langues, mais réagit ensuite sur l'action de la pensée elle-même; en revanche la langue chinoise gagne par sa manière simple, hardie et concise de présenter les idées. L'effet qu'elle produit ne vient pas des idées seules, ainsi présentées, mais surtout de la manière dont elle agit sur l'esprit par son système grammatical. En lui en imposant un travail méditatif beaucoup plus grand qu'aucune autre langue n'en exige de lui, en l'isolant sur les rapports des idées, en le privant presque de tout secours à peu près machinal, en fondant la construction presqu'exclusivement sur la suite des idées rangées selon les qualités déterminatives, elle réveille et

entretient en lui l'activité qui se porte vers la pensée isolée, et l'éloigne de tout ce qui pourroit en varier et en embellir l'expresion. Cet avantage ne s'étend cependant pas uniquement sur le maniement des idées philosophiques; le style hardi et laconique du chinois anime aussi singulièrement les récits et les descriptions, et donne de la force à l'expression du sentiment. Quel beau morceau, par exemple, que celui qu'exprime le livre des *Vers*, à l'occasion de *la tour de l'intelligence* (1). »

« Je conviens que ces passages nous étonnent et nous frappent davantage par le contraste qu'il forment avec nos langues et nos constructions; mais il n'en reste pas moins vrai qu'en se livrant à l'impression qu'ils produisent, on peut se faire une idée de la direction que cette langue étonnante donne à l'esprit, et dont elle a dû nécessairement tirer elle-même son origine. »

« C'est donc par le contraste qu'il y a entr'elle et les langues classiques, que la langue chinoise acquiert un avantage étranger à ces langues à formes grammaticales complètes. Elles peuvent à la vérité, et l'allemand me semble surtout avoir cette facilité, y atteindre dans quelques locutions, mais les idées ne se présentent jamais dans un tel isolement, leurs rapports logiques ne s'aperçoivent pas d'une manière aussi tranchée, aussi pure et aussi nette à travers une construction dont le principe est de tout lier, et dans une phraséologie où les mots, purement come tels, jouent un rôle considérable. »

(1) Voyez Tchoûng-yoûng, p. 21.

« Malgré cet avantage, la langue chinoise me semble, sans aucun doute, très-inférieure, comme organe de la pensée, aux langues qui sont parvenues à donner un certain degré de perfection à un système qui est opposé au sien. »

« Ceci résulte déjà de ce qui vient d'être indiqué. S'il est impossible de nier que ce ne soit que de la parole que la pensée tient sa précision et sa clarté, il faut aussi convenir que cet effet n'est complet qu'autant que tout ce qui modifie l'idée, trouve une expression analogue dans la langue parlée. C'est là une vérité évidente, et un principe fondamental. »

« On dira que la langue chinoise ne s'oppose pas à ce principe; que tout y est exprimé, même tout ce qui regarde les rapports grammaticaux, et je suis loin de le nier. La langue chinoise a certainement une grammaire fixe et régulière, et les règles de cette grammaire déterminent, à ne pas pouvoir s'y méprendre, la liaison des mots dans l'enchaînement des phrases. »

« Mais la différence est qu'à bien peu d'exceptions près, elle n'attache pas, aux modifications grammaticales, des sons, en guise de signe, mais qu'elle abandonne au lecteur le soin de les déduire de la position des mots, de leur signification et même du sens du contexte, et qu'elle ne façonne pas les mots pour l'emploi qu'ils ont dans la phrase. Cela est important en soi-même, mais plus encore par la raison que cela rétrécit la phraséologie chinoise, la force à entrecouper ses périodes, et empêche l'essor libre de la pensée dans ces longs enchaînemens de propositions à travers les-

quelles les formes grammaticales seules peuvent servir de guides. »

« Plus l'idée est rendue individuelle, et plus elle se présente sous des faces différentes à toutes les facultés de l'homme, plus elle remue, agit et inspire l'âme; de même plus il existe de vie et d'agitation dans l'âme, plus le concours de toutes les facultés se réunit dans son activité, plus elle tend à rendre l'idée individuelle. Or l'avantage à cet égard est entièrement du côté des langues qui regardent l'expression comme un tableau de la pensée dans lequel tout est continu et fermement lié ensemble, et où cette continuité est imprimée aux mots mêmes, qui répandent la vie sur ces derniers en les diversifiant dans leurs formes selon leurs fonctions; et qui permettent à celui qui écoute, de suivre, toujours à l'aide des sons prononcés, l'enchaînement des pensées, sans l'obliger à interrompre ce travail pour remplir les lacunes que laissent les paroles. Il se répand par là plus de vie et d'activité dans l'âme: toutes les facultés agissent avec plus de concert, et si le style chinois nous en impose par des effets qui frappent, les langues d'un système grammatical opposé nous étonnent par une perfection que nous reconnoissons comme étant celle à laquelle le langage doit réellement viser. »

L'étendue de cet extrait nous force à nous arrêter ici. Nous omettons à regret les idées profondes et ingénieuses que l'auteur émet sur la première formation des langues en général et du chinois en particulier. Nous terminerons en exprimant le désir que Mr. de

Humboldt publie bientôt le grand travail qu'il a entrepris sur les idiômes américains avec les matériaux rapportés par son illustre frère. Cet ouvrage ne peut manquer de jeter un grand jour sur l'histoire philosophique de la formation des langues.

BIOGRAPHIE.

JEAN-LOUIS BURCKHARDT DE BALE, connu dans l'Orient sous le nom de Sheikh Ibrahim.

Nos lecteurs connoissent Mr. Burckhardt par les extraits que nous avons donnés de ses voyages en Nubie, en Syrie et dans la Terre-Sainte ; publiés en 1819 et en 1822 par la Société africaine de Londres ; et sans doute, ils ont admiré avec nous son zèle ardent pour la science, son intrépidité dans le danger, et sa persévérance à poursuivre le but qu'il s'étoit proposé. Une brochure qui vient de paroître à Bâle présente ce célèbre voyageur sous d'autres rapports non moins intéressans, et renferme des extraits de sa correspondance avec sa famille qui méritent d'être connus ; nous allons les donner ici, en les faisant précéder d'une courte notice biographique sur l'auteur.

Jean-Louis Burckhardt, né à Lausanne en 1784, étoit fils d'un riche particulier de Bâle. Après avoir reçu sa première éducation dans la maison paternelle,

il acheva ses études à Leipzig et à Gœttingue. A l'âge de 22 ans, il se rendit à Londres, dans l'intention d'entrer au service d'Angleterre. Il y arriva au moment où la Société africaine, instruite de la mort de Mr. Henry Nicholls et ignorant le sort de Mr. Hornemann, cherchoit quelque voyageur intrépide, qui voulût faire une nouvelle tentative pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique. Mr. Burckhardt lui offrit ses services et fut accueilli par elle. Dès lors, il consacra tout son temps à l'étude de la langue arabe, de la chimie, de l'astronomie, de la minéralogie, de la médecine et de la chirurgie, afin de se mettre en état de voyager d'une manière utile et profitable pour la science : il adopta en même temps un régime propre à endurcir son corps, et à le rendre capable de supporter des fatigues et des privations de tout genre. Au mois de mars 1809, il quitta l'Angleterre et se rendit à Alep. Il fit de là de fréquentes excursions dans les provinces septentrionales de la Syrie, visita les mines de Palmyre et de Baalbek, séjourna pendant des mois entiers au milieu des Bédouins du désert, et se familiarisa avec la langue arabe, ainsi qu'avec les mœurs et la religion des Musulmans, au point de pouvoir aisément passer pour Arabe. Il employa trois années à ces voyages préparatoires. Enfin, au mois de juin 1812 il quitta Damas, déguisé en Bédouin; dès-lors il se donna pour musulman et évita soigneusement toute relation avec des voyageurs européens qui auroient pu trahir son secret. Au lieu de prendre la route ordinaire le long de la mer et à travers le désert d'El-Ariseh,

il se dirigea à l'est du Jourdain, traversa une partie de l'Arabie Pétrée et le désert d'El-Ty, et arriva au Caire au mois de septembre. N'y trouvant point de caravanes qui lui fournissent un moyen sûr pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, et étant forcé par conséquent d'ajourner l'exécution de son grand projet, il remonta le Nil jusqu'aux frontières du Dongola, parcourut la Nubie, passa en Arabie et visita les villes saintes. A la Mecque il accomplit toutes les cérémonies prescrites aux pélerins, et obtint le titre de Hadgi, qui, comme l'on sait, donne une grande considération parmi les Musulmans, et qui, par conséquent, pouvoit lui être d'une grande utilité dans la suite de ses voyages. En 1817, Mr. Burckhardt se flatta enfin de pouvoir exécuter sa grande entreprise; une caravane de Moggrebyns ou Africains de l'ouest, qui avoit fait le pélerinage à la Mecque devoit à son retour passer par le Caire, et il comptoit s'y joindre et profiter de cette occasion pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique. Mais avant l'arrivée de cette caravane au Caire, il fut attaqué d'une violente dyssenterie; la maladie s'aggrava rapidement, malgré tous les soins que lui prodigua un médecin anglais, le Dr. Richardson, qui se trouvoit alors en Egypte avec lord Belmore. Voyant sa fin approcher, Mr. Burckhardt fit appeler Mr. Salt, consul-général de la Grande-Bretagne en Egypte, son ami et le seul dépositaire de son secret. Après lui avoir dicté ses dernières volontés il ajouta avec une expression de physionomie, où se peignoient tout à la fois le regret de voir s'évanouir toutes ses espérances et la plus mâle résignation: « Je comptois

partir dans deux mois pour le Fezzan et me rendre de là à Tombouctou, mais le ciel en dispose autrement; rappelez-moi au souvenir de mes amis. » Une émotion visible l'empêcha de continuer, enfin il dit avec effort et d'une voix altérée : « Priez Mr. Hamilton d'instruire ma mère de ma mort, et de lui dire que ma dernière pensée a été pour elle. » Peu d'heures après cette entrevue il expira. Suivant son désir il fut enseveli avec toutes les cérémonies prescrites par la religion musulmane, et conformément à la considération dont il jouissoit dans le pays. Ainsi mourut à l'âge de trente-trois ans, un homme qui sembloit destiné à enrichir la science d'une foule de découvertes importantes. La plupart des voyageurs qui ont essayé d'explorer l'intérieur de l'Afrique, ont échoué, ou du moins n'ont réussi qu'incomplètement, parceque la méfiance qu'inspiroit aux indigènes leur qualité d'européens, multiplioit autour d'eux les difficultés et les dangers; Mr. Burckardt, familiarisé avec les mœurs, la religion et la langue des Orientaux au point de pouvoir se donner impunément pour Arabe et pour Musulman, n'avoit point à craindre cette méfiance; et ce que d'autres, malgré leur intrépidité et leur persévérance, n'ont pu exécuter, n'auroit probablement pas été difficile pour lui. On peut donc dire que sa mort a été une grande perte pour le monde savant aussi bien que pour sa famille et ses amis; les fragmens de lettres qu'on va lire, feront comprendre à quel point ses derniers doivent le regretter.

Au moment de quitter Londres, Mr. Burckhardt écrivit à ses parens : « Ce que j'emporte de plus précieux

avec moi ; mes chers parens, c'est votre bénédiction ; et croyez-moi, je n'en suis pas indigne. En quelque lieu que le sort me conduise, j'implorerai le ciel pour vous, et il me sera doux de penser que nos prières se rencontreront aux pieds du trône de celui qui seul peut les exaucer. Quant à ce qui me regarde, j'ai appris à ne plus former de vains souhaits ; il arrive si souvent que ce que nous désirons avec le plus d'ardeur, n'est nullement ce qui nous convient ! Aussi je ne me berce plus d'espérances ambitieuses : vous revoir un jour, mes chers parens, c'est tout ce que je demande et ce qui me rendroit heureux au-delà de toute expression ! »

Nous avons dit que Mr. Burckhardt séjourna pendant près de trois ans à Alep et à Damas, pour se familiariser avec les mœurs et les habitudes des Orientaux, et se perfectionner dans la langue arabe ; dans ce dernier but il traduisit Robinson Crusoé en arabe, ou plutôt il transforma ce roman en un conte intitulé : *Dur el Bahur*, la perle de mer. Le 16 janvier 1811 il écrivit à ses parens : « Je serois assez content de l'emploi de mon temps pendant les derniers six mois, si je n'avois pas eu souvent occasion de remarquer, à mon grand regret, que mes connoissances dans plusieurs branches des sciences sont trop superficielles pour rendre intéressant au public le voyage en Syrie que je projette. Lorsqu'il s'agit d'un pays entièrement inconnu, sa description géographique, et quelques détails sur les habitans ont déjà leur mérite ; mais la Syrie a été si souvent décrite, que pour ne pas répéter ce que d'autres ont déjà dit, il faudroit pouvoir recueillir des observations physiques

de

de plus d'un genre. Je fais ce que je puis à cet égard, et les travaux auxquels je me livre, remplissent mes journées de la manière la plus agréable, aussi je puis dire, qu'à aucune époque de ma vie je n'ai été plus heureux. » La même lettre renferme le passage suivant : « Voyager dans le désert, seul, entouré de gens dont la fidélité est douteuse, soumis aux plus dures privations et aux plus pénibles fatigues, paroît une chose fort triste, et pourtant j'y trouve un attrait inexplicable. Longtemps avant le jour, le voyageur est réveillé par ses compagnons ; il quitte la tente hospitalière où il a passé la nuit et adresse ses remerciemens aux hôtes qui l'ont accueilli amicalement et qui lui ont accordé un abri et un repas abondant. Les chameaux se mettent en mouvement et la caravane chemine en silence pendant quelque temps ; enfin le soleil se lève majestueusement au-dessus de l'horizon ; l'Arabe le salue de ses chants, et à la vue de ce magnifique spectacle, quel cœur seroit insensible pour louer le Créateur qui veille sur le voyageur au milieu des sables du désert ? La fraîcheur du matin ne dure que peu de temps ; trois heures après le lever du soleil, l'air est déjà brûlant ; mais un manteau épais garantit le voyageur des rayons ardens du soleil, et la provision d'eau que porte son fidèle chameau, lui permet d'étancher sa soif. Quelquefois pendant les heures les plus chaudes du jour, la caravane s'arrête ; les chameaux se couchent en formant un cercle autour de leurs maîtres, et le voyageur, enveloppé de son manteau, s'étend à l'ombre de son chameau et cherche un sommeil rafraîchissant. C'est de

ces momens que je profitois à l'ordinaire pour confier quelques observations à mon journal, en me cachant soigneusement sous mon manteau. Bientôt le signal du départ se donne, et la caravane se remet en marche; au coucher du soleil elle s'arrête près de quelque source, autour de laquelle les bêtes de somme trouvent un peu d'herbe. On allume aussitôt du feu avec de la fiente sèche de chameau, et pendant que les uns font boire les chameaux, les autres préparent le repas qui consiste en un gâteau de farine cuit dans la cendre, du beurre et du biscuit. Souvent les voyageurs trouvent une horde d'Arabes établie autour de la source où ils comptoient s'arrêter. Alors ils mettent pied à terre devant la tente du chef: on étend aussitôt devant eux des tapis ou des nattes, et on les invite à s'y reposer; on leur offre du café et du lait de chameau, et l'on tue un agneau ou un chevreau pour leur repas. Les hôtes et les voyageurs passent la soirée à fumer et à écouter des contes; dans le lointain se font entendre les chants joyeux des jeunes filles arabes. Que de fois je quittai mes compagnons rangés autour d'un foyer hospitalier, pour errer seul sous la voûte étoilée, me livrer à mes pensées et chercher à reconnoître l'astre qui se levoit au-dessus de la demeure de mes parens chéris! Ah! sans doute un tel voyage a ses charmes; au milieu du désert l'homme peut trouver de douces jouissances. Le bonheur n'a fixé sa résidence dans aucun lieu de la terre; chacun peut le trouver dans son cœur, au milieu des Arabes demi-sauvages, aussi bien que dans les cercles de l'Europe civilisée. »

« L'Européen qui voyage dans l'Orient en grand seigneur, avec une escorte armée, de bons chevaux qui lui servent de monture, des chameaux pour porter sa tente, son lit, ses ustensiles de cuisine, n'éprouve pas plus de fatigue, ni de privations que s'il voyageoit en Europe; mais ce n'est pas ma manière de voyager. Je m'arrête toujours dans le plus mauvais karavanserai, je n'ai pour couverture et pour matelas que mon manteau et la terre, je mange avec les conducteurs de chameaux, et je panse moi-même mon cheval, mais aussi je vois et j'entends beaucoup de choses qu'ignorent ceux qui voyagent commodément. En parcourant le désert, j'ai adopté la manière de vivre des Arabes, dont voici quelques détails. »

«L'habitant du désert, obligé dès sa jeunesse à souffrir une foule de privations, contracte des habitudes de frugalité que le citadin a de la peine à comprendre. Souvent le Bédouin se couche après une marche fatigante pendant laquelle il a été exposé aux ardeurs du soleil, sans avoir pris d'autre nourriture qu'un peu de lait de chameau ou une poignée de farine délayée avec de l'eau et du sel. Sa nourriture habituelle est une espèce de gâteau de farine, cuit sous la cendre et nommé *fatile*, qu'il mange après le coucher du soleil; c'est le seul repas qu'il fasse de la journée. Si quelqu'étranger vient lui demander l'hospitalité, c'est un jour de fête; alors il tue une chèvre, et invite ses amis; les convives prennent place autour de la marmite; chacun en tire à son tour un morceau avec ses doigts, en arrache quelques bouchées de viande, et le rejette dans la marmite,

jusqu'à ce que le repas soit achevé : on ne laisse aux femmes que les pieds et les oreilles de l'animal.»

Ailleurs Mr. Burckhardt fait les réflexions suivantes sur la Syrie. « La ville de Damas et toute la Syrie se trouvent dans l'état le plus déplorable. Le commerce est anéanti, les négocians sont ruinés, le cultivateur est accablé par le poids des impôts, une foule de villages sont complétement abandonnés par leurs habitans, la population diminue chaque année et le caractère du peuple se détériore. C'est un triste spectacle pour un homme sensible, que de contempler un empire mourant, surtout lorsqu'il a présent à la pensée le souvenir d'un état qui s'approche du point culminant de la prospérité, comme l'Angleterre. Hélas! cette prospérité aussi passera, et peut-être dans mille ans les voyageurs visiteront les ruines de l'église de St. Paul de Londres comme les voyageurs anglais visitent aujourd'hui les ruines de Palmyre! »

Dans une lettre datée du Caire du mois de décembre 1816, Mr. Burckhardt parle des efforts qu'il faisoit pour répondre aux intentions de la Société africaine. «Enfin, dit-il, j'ai vu arriver ici le fameux buste colossal de Memnon que j'ai fait transporter de la Haute-Egypte au Caire. Il pèse environ trois cents quintaux; c'est, au dire des auteurs du grand ouvrage sur l'Egypte, le chef-d'œuvre de la sculpture égyptienne.»

«Le transport de ce buste jusqu'au Caire, a déjà coûté quatre cents louis, dont je paie la moitié; Mr. Salt payera l'autre moitié; et au moyen de cette somme, nous procurerons au Musée britannique un trésor qui vaut bien

trois à quatre mille louis, et qui nous fera honneur en Angleterre, à moi et à mes compatriotes. De plus, j'ai déjà rassemblé environ trois cent cinquante manuscrits arabes, dont la plupart traitent de sujets historiques et sont du plus grand intérêt (1). »

Une autre lettre du Caire datée du mois d'août 1815, donne quelques détails sur les villes saintes. «Les accès réitérés de fièvre que j'ai éprouvés à Dhidda, à la Mecque et à Médine, m'ont condamné pendant quelque temps à l'inaction, et m'ont fait craindre de laisser mes os en Arabie. D'ailleurs, la guerre que faisoit Mehemed Ali Pascha aux Wéchabites, m'empêchoit de pénétrer plus avant dans l'intérieur de l'Arabie. Cependant j'ai trouvé moyen, pendant mon séjour à la Mecque, de faire plusieurs observations intéressantes et de lever le plan de cette ville. J'ai visité *Tayf*, petite ville située dans les montagnes, à trois journées au midi de la Mecque, à laquelle ses beaux jardins et ses excellens fruits ont fait donner le nom du paradis de l'Arabie. Au mois d'octobre je me suis rendu avec environ huit mille pélerins au mont Ararat, où l'on célèbre annuellement une grande fête religieuse qui y attire des musulmans des pays les plus éloignés. A cette époque on diroit que la ville de la Mecque est transformée en une immense ville de marché; toutes les rues sont encombrées de pélerins qui y apportent des marchandises de toutes les parties du monde. De la Mecque j'allai à

(1) Mr. Burckhardt a légué ces manuscrits à l'Université de Cambridge.

Médine, où se trouve le tombeau de Mahomet; à peine arrivé je pris la fièvre, qui ne me quitta pas pendant trois mois. N'ayant ni médecin ni drogues médicinales, il falloit bien laisser agir la nature et me borner à suivre un régime sévère. Mon intention avoit été de retourner par terre au Caire, en traversant le désert de Médine; mais mes forces étoient tellement épuisées par cette longue maladie, que j'eus beaucoup de peine à me traîner jusqu'au port de *Jembo*, sur la mer Rouge. J'y fus obligé d'attendre un navire pendant plusieurs semaines, entouré de malades attaqués de la peste. Enfin je m'embarquai, mais ayant repris un accès de fièvre, je me fis débarquer au pied du mont Sinaï, et je passai quinze jours dans un village arabe, dont la douce température rétablit ma santé. Je me rendis ensuite au Caire en passant par Suez, et l'excessive chaleur que j'éprouvai pendant cette marche, me fit retomber malade. Actuellement je suis mieux, et j'espère que l'air de la mer que je vais respirer à Alexandrie réparera mes forces. Quant au voyage que je viens de faire, il n'a pas été tout-à-fait sans fruit, cependant je n'ai pas pu exécuter tous les projets que j'avois, et je ne suis pas complétement content de ses résultats; au reste, je pourrois en dire autant de tous les voyages que j'ai faits jusqu'à présent.»

Dans une lettre datée du Caire du mois d'avril 1816 Mr. Burckhardt parle de la croyance des Musulmans à la prédestination en ces termes: «Depuis quatre ans, la peste s'est manifestée ici toutes les années au printems. On sait que les Musulmans croient que tout ce

qui doit arriver est écrit dans le ciel ; et que lorsque l'heure fatale d'un homme a sonné, rien ne sauroit le sauver. C'est pour cela qu'ils ne prennent aucun soin pour se préserver de la contagion, et qu'ainsi la peste les enlève par milliers. J'ai pourtant connu des Arabes qui ne partageoient pas entièrement cette opinion. Me trouvant à Jembo, sur les bords de la mer Rouge, au moment où la peste y faisoit de grands ravages, je vis beaucoup d'habitans de la ville s'enfuir dans les montagnes voisines. Quand je leur demandois pourquoi ils avoient peur, et s'ils ne croyoient pas que si leur heure étoit marquée, la mort les atteindroit tout aussi bien dans les montagnes que dans leurs demeures, ils me répondoient : Dieu envoie la peste sur la terre pour appeler au ciel les hommes vertueux, mais nous sentons que nous ne sommes pas encore dignes de cette grâce ; nous cherchons donc à nous y soustraire pour le moment. Quant à moi, j'étois trop malade pour pouvoir fuir, et d'ailleurs j'attendois un bâtiment qui devoit me transporter en Egypte. M'étant aperçu que mon esclave nègre quittoit tous les matins avant le jour le karavanserai où je demeurois, et ne revenoit qu'au bout d'une heure, je le questionnai là-dessus, et j'appris de lui qu'il alloit aider à laver les cadavres de ceux qui étoient morts de la peste pendant la nuit, et que, suivant l'usage turc, on transportoit pour cet effet sur le bord de la mer ; il faisoit cela volontairement, disoit-il, pour se rendre le ciel propice. Fort étonné de ce que je lui défendois de toucher à l'avenir des personnes mortes de la peste, il me demanda si je lui défendois aussi de laver mon

corps dans le cas où je viendrois à mourir ? Dans les pays habités par les nègres la peste est inconnue ; mais la petite-vérole y exerce des ravages qui équivalent à ceux de la peste, et dépeuplent quelquefois des districts entiers. »

Les deux dernières lettres de Mr. Burckhardt, adressées à sa famille, sont datées du Caire, des mois de juillet et d'août 1817. On y trouve, comme dans toutes les autres, un mélange touchant de courage, de ferme résolution de persévérer dans sa grande entreprise, d'amour de la science et de la gloire, et de tendres affections pour les siens, surtout pour sa mère, (il avoit perdu son père deux années auparavant) ainsi que d'attachement pour sa patrie, où il comptoit revenir après ses voyages, et y jouir, au sein de sa famille, des douceurs de la vie domestique. Ses espérances ont été déçues ; il n'a revu ni sa patrie ni les siens, et il n'a point pu pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, objet de ses vœux et de ses efforts. Cependant ses travaux n'ont pas été infructueux ; outre les deux voyages qui ont déjà été publiés, la Société africaine possède plusieurs manuscrits de Mr. Burckhardt dont le contenu est d'un grand intérêt, tels qu'une description détaillée de la Mecque ; une histoire de l'origine et des progrès de la secte des Wéchabites depuis sa fondation jusqu'en 1815 ; des détails curieux sur l'intérieur de l'Afrique, qu'il avoit recueillis de la bouche de beaucoup de pélerins et de voyageurs ; plusieurs vocabulaires d'idiômes africains ; un recueil de 999 proverbes arabes avec la traduction anglaise ; enfin la traduction fidèle

d'un poëme burlesque écrit dans le dialecte du peuple du Caire. Espérons que la Société africaine publiera successivement ces divers manuscrits, et fournira ainsi au monde savant de nouveaux motifs pour vouer une vive reconnoissance à Mr. Burckhardt et pour regretter sa mort prématurée.

A HISTORY OF THE LIFE AND VOYAGES OF CHRISTOPHER COLUMBUS. Histoire de la vie et des voyages de Christophe COLOMB ; par Washington IRVING. 4 vol. in-8.° Murray 1828. (*New Monthly Magazine.*)

Ce fut dans l'année 1435 ou 1436, que naquit à Gênes cet homme doué d'une perspicacité sans pareille, d'un courage héroïque, et dont les travaux inspireront toujours une admiration profonde. Les difficultés que Colomb eut à surmonter, avant d'obtenir des souverains de Castille les moyens de mettre ses plans à exécution, la persévérance qu'il apporta à leur accomplissement, les pays qu'il découvrit, la description qu'il fit des peuples qui l'habitoient, les intrigues de cour et les persécutions dont il fut la victime; enfin le dénuement dans lequel il se trouvoit à sa mort, sont des particularités de son histoire que tout le monde connoît. Mr. Irving s'est attaché, dans son premier chapitre, à développer quelques-unes des causes qui donnèrent à

Colomb cette soif de découvertes qu'alimentoit encore l'esprit inquiet de son siècle. Il fait connoître, d'après l'autorité de Fernando fils de Colomb, l'époque précise où cet homme célèbre conçut son projet. Il paroît qu'il lui fut inspiré par des motifs d'un ordre plus relevé que celui d'acquérir de la gloire.

«Lorsqu'il eut conçu sa théorie, elle devint une idée fixe qui prit entièrement possession de son âme. Il n'en parloit pas avec doute et hésitation, mais au contraire, avec autant de confiance que s'il eût eu la terre promise devant les yeux; aucun dégoût, aucune épreuve ne purent ensuite le détourner de l'accomplissement de ses vues. Un sentiment profondément religieux se mêloit à ses méditations spéculatives et leur donnoit parfois une teinte superstitieuse, mais d'une nature sublime. Il se considéroit comme un instrument dans les mains de Dieu, et choisi entre les hommes pour l'accomplissement de ses voies. Il croyoit lire dans les Saintes-Ecritures et surtout dans les prophètes, la prédiction de la découverte qu'il méditoit. Les habitans des extrémités opposées du globe mis en rapport les uns avec les autres, et toutes les nations de la terre réunies sous les bannières du Rédempteur, tels devoient être, pensoit-il, les heureux résultats de son entreprise.»

«La nature enthousiaste de ses conceptions élevoit son esprit et donnoit à ses manières un caractère de dignité toute particulière. Dans ses conférences avec les Souverains, la majesté de son maintien sembloit l'élever à leur niveau. Son génie superbe ne concevoit point de bornes. Il se proposoit de découvrir des empires, et

les conditions qu'il y mettoit, participoient de la grandeur de ses espérances. Même après beaucoup de mécomptes, de longs délais, et lorsqu'il étoit accablé sous le poids de la misère, il ne voulut rien rabattre de ce qu'on appeloit des prétentions extravagantes pour des découvertes douteuses. »

Mr. Irving s'attache ensuite à réfuter la supposition qu'il dut quelque chose du mérite de ses découvertes à un pilote qui mourut dans sa maison, ou au voyageur Martin Behem.

« La terre que visita Behem, dit-il, étoit la côte d'Afrique par de là l'équateur. La carte universelle de ce voyageur qui parut en 1492, durant le premier voyage de Colomb, n'indique rien qui ait rapport au Nouveau-Monde, et prouve par-là que son existence lui étoit inconnue. »

Il nous paroît, cependant, que l'auteur fournit lui-même des motifs de douter que Colomb ait été le premier à concevoir cette nouvelle cosmogonie, lorsqu'il nous dit qu'en 1474, c'est-à-dire à l'époque précise où il affirme ailleurs que Colomb forma le projet de traverser l'Atlantique, Toscanelli lui envoya de Florence la copie d'une lettre qu'il avoit précédemment écrite au savant Fernando Martinez, et dans laquelle il soutenoit la possibilité d'arriver dans l'Inde en se dirigeant vers l'ouest, et affirmoit que la distance de Lisbonne à la province de Tangi près de Cathay, sur la côte septentrionale de la Chine, ne devoit être en ligne directe, que de quatre mille milles. Si l'on admet l'existence de cette lettre et sa transmission à

Colomb, il n'est plus possible d'attribuer à celui-ci l'idée originale de cette cosmographie qui mit en rapport les deux mondes; et dès-lors Colomb n'a de mérite que celui d'avoir mis à exécution la théorie d'un autre.

Quoiqu'il en soit, et qu'on lui attribue ou non la première idée de ce système, toujours est-il certain qu'il trouva dans l'Académie de Salamanque, chargée d'en examiner les probabilités, une incrédulité presqu'universelle. Nous regrettons que les bornes restreintes de cet extrait nous empêchent de transcrire les objections qu'on lui opposa: elles sont dignes de remarque.

Voici comment Mr. Irving rend compte du triomphe qu'obtint Colomb, lorsqu'il eut exécuté son entreprise.

«La joie qu'occasionna cette découverte ne fut pas seulement sentie en Espagne, les ambassadeurs des autres puissances, la correspondance des savans et du commerce, et les récits des voyageurs en répandirent promptement la nouvelle dans toute l'Europe. Allegretto Allegretti, dans les Annales des Siences de 1493, parle de cette grande nouvelle qu'on venoit d'apprendre à sa cour, par les lettres des marchands qui étoient en Espagne. Gênes la connut au retour de ses ambassadeurs, et cette découverte fut généralement considérée comme un événement d'une immense importance. Bien que cette république eût laissé échapper l'occasion de s'en approprier les avantages, elle s'est montrée plus tard jalouse de revendiquer l'honneur d'avoir donné le

jour à l'homme qui avoit eu la gloire de mener à fin cette entreprise. Sébastien Cabat, qui étoit à Londres lorsque la nouvelle y fut apportée, dit qu'on s'en émerveilloit fort à la cour de Henri VII, et qu'elle devint un sujet intarissable de conversation. On en parloit comme d'une chose qui dépassoit la science humaine et qu'il falloit attribuer à une intervention directe de la Providence. En un mot, le monde civilisé fut rempli d'étonnement et d'admiration, chacun se félicitoit d'un événement qui alloit ouvrir un champ sans bornes à de nouvelles découvertes et à toutes sortes d'entreprises. Le savant Pierre Martyr, écrivoit à son ami Pomponius Lætus : « *Vous dites, mon cher Pomponius, que vous fîtes des sauts de joie à la réception de la lettre qui vous annonçoit la découverte des Antipodes, et que vos transports furent accompagnés de larmes? Vous avez senti à cette occasion, comme il étoit naturel que le fît un homme distingué par ses lumières. En effet, quoi de plus intéressant qu'une telle nouvelle pour un esprit intelligent. Quant à moi, lorsque je puis converser avec quelque voyageur revenu de ces contrées, j'éprouve un ravissement que je compare à celui d'un avare qui voit augmenter son trésor. Notre âme souillée de vices s'épure par la contemplation d'événemens aussi glorieux.* »

« Nonobstant ce triomphe, personne encore n'avoit compris l'importance réelle de cette découverte. L'hypothèse de Colomb, que Cuba devoit être l'extrémité orientale du continent asiatique, et que les îles adjacentes étoient situées dans la mer des Indes avoit été

généralement adoptée. Cette opinion s'accordoit d'ailleurs avec ce qu'avoient dit les anciens sur le peu de distance qui séparoit l'Espagne des extrémités de l'Inde, lorsqu'on prenoit la direction vers l'ouest. Les perroquets dont Colomb donnoit la description paroissoient aussi avoir beaucoup de ressemblance avec ceux que Pline disoit abonder dans les parties les plus reculées de l'Asie. C'est en conséquence de cette persuasion qu'on appela les terres découvertes par Colomb, Indes occidentales. On les nomma aussi Nouveau-Monde, parce que ces vastes régions étoient dans l'état de nature et n'avoient point encore été explorées. »

Christophe Colomb eut à surmonter de nombreux obstacles que lui opposèrent tour à tour, l'absence de principes fixes dans les sciences, les fausses connoissances et l'ignorance des faits que l'expérience seule peut convaincre. Ses hautes facultés intellectuelles et ses connoissances limitées sont très-bien développées dans le morceau suivant.

« Le spectacle imposant d'une nature sublime, et les merveilleux phénomènes qu'il avoit observés dans ses voyages, avoient fait une profonde impression sur cette âme contemplative. C'est à la vue de la masse prodigieuse d'eau douce qui coule vers le golfe de Paria pour se précipiter dans la mer qu'il tira cette simple et grande conclusion, qu'une telle quantité d'eau ne pouvoit provenir d'une île, et que ce devoit être une rivière, qui après avoir parcouru une vaste étendue de pays, réunissoit toutes ses branches pour se verser dans la mer. La contrée qui alimentoit un tel fleuve ne pou-

voit être qu'un continent. Il comprit alors que toutes les portions de terre qui entouroient le golfe de Paria devoient communiquer entr'elles, et que comme ces côtes se continuoient au loin vers l'occident au-delà des chaînes de montagnes qu'il avoit aperçues de l'île Marguerite, les terres situées à l'opposé de la Trinité, au lieu de former des îles, se prolongeoient au loin vers le sud et fort au-delà de l'équateur dans cet hémisphère inconnu. Il supposoit que c'étoit un prolongement du continent asiatique et concluoit ainsi, que la plus grande partie de la surface du globe devoit être de la terre ferme. Il appuyoit cette opinion de l'autorité de plusieurs savans auteurs anciens et modernes, entre lesquels il citoit Aristote, Sénèque et St. Augustin. Il donnoit aussi beaucoup de poids aux assertions contenues dans le livre apocryphe d'Esdras, que des sept parties du monde, il y en avoit six réservées aux terres desséchées. De là, la conclusion que les rivages du golfe Paria formoient les extrêmes frontières d'un continent qui s'étendoit indéfiniment vers l'ouest et le sud, qui, sous l'influence des astres les plus puissans et d'un ciel bienfaisant, renfermoit les régions les plus favorisées de la terre, et seroit le partage de la nation chrétienne qui sauroit se l'approprier. «*Fasse le ciel*, s'écrioit-il dans une des lettres qu'il adressoit à ses Souverains, *qu'il soit accordé à Vos Majestés de vivre assez long-temps pour accomplir cette grande œuvre qui avancera la gloire de Dieu, procurera à l'Espagne un accroissement de puissance, et beaucoup de joie à toute la chrétienté, car le nom du Seigneur sera dès-lors loué par toute la terre.*»

Jusque-là les présomptions de Colomb, quoique hardies, souffroient peu d'objections; mais il alla plus loin et se jeta dans des rêves chimériques. Il écrivoit au Roi, que dans son premier voyage, lorsqu'il eut fait la course à l'ouest des Açores, après avoir navigué une centaine de lieues, il avoit observé un changement subit dans l'aspect du ciel et des étoiles, dans la température de la mer, comme s'il y eût eu une ligne tracée du nord au sud au-delà de laquelle tout fût différent. L'aiguille aimantée qui jusque-là avoit incliné au nord-est, dériva d'un point vers le nord-ouest. La surface de la mer, auparavant transparente, se trouva couverte d'une couche de plantes marines si serrées qu'il craignit d'échouer sur un bas-fond. Un calme universel régnoit sur toute la nature. L'air étoit doux et balsamique, et lorsque dans la nuit il fit ses observations astronomiques, l'étoile du nord lui avoit paru tracer dans le ciel un cercle diurne de cinq degrés de diamètre.

Dans son second voyage, il avoit pris la direction plus au midi, en cinglant des îles du Cap-Vert vers la ligne équinoxiale; mais avant qu'il l'eût atteinte, la chaleur devint insupportable, un vent d'orient le fit affaler de l'ouest dans la parallèle de Sierra-Leone en Guinée et pendant plusieurs jours il fut exposé à une chaleur étouffante sous un ciel brûlant et cependant obscurci par la bruine. Mais dès qu'il eut franchi la ligne idéale déjà indiquée, il se trouva, à son grand soulagement, dans une atmosphère sereine, sous un ciel azuré. A mesure qu'il avançoit vers l'ouest, il éprouvoit

l'influence

l'influence bienfaisante d'un climat tempéré. La mer étoit tranquille, la brise embaumée. Tous ces phénomènes coïncidoient avec ceux qu'il avoit remarqués dans son premier voyage, et sur la même ligne, quoique plus au nord, à cela près qu'il ne trouvoit point d'herbages sur la surface des eaux et que la marche des étoiles étoit différente. L'étoile polaire lui parut décrire un cercle diurne, de dix degrés au lieu de cinq, fait, dit-il, qui le remplit d'étonnement, mais de l'existence duquel il s'assura par des observations répétées pendant plusieurs nuits de suite.

Cette circonstance et quelques autres, firent naître chez lui des doutes sur l'opinion reçue relativement à la figure de la terre. Les savans qui avoient déterminé qu'elle devoit être sphérique, ne connoissoient point la portion du globe qu'il venoit de découvrir, et d'après les nouvelles données qu'il avoit acquises, il se figura qu'elle devoit avoir la forme d'une poire dont l'extrémité la plus mince se trouvoit au centre du continent qu'il venoit de découvrir, immédiatement sous l'équateur. Tous les phénomènes qu'il avoit précédemment observés sembloient appuyer ce système, les variations de température qu'il avoit éprouvées après avoir dépassé cette ligne imaginaire courant du nord au sud résultoient, sans doute, de ce que les vaisseaux, après avoir atteint la circonférence la plus étendue du globe, s'étoient ensuite doucement élevés vers le ciel, dans une atmosphère plus éthérée. Il attribuoit à la même cause les déviations de l'aiguille aimantée qui devoit être influencées par la fraîcheur de l'air,

et incliner vers le nord-ouest à mesure que les vaisseaux s'élevoient. Le cercle que l'étoile polaire traçoit dans le ciel, avoit paru plus grand, en raison de ce que le point d'observation étoit plus élevé, moins oblique, et que l'atmosphère étoit plus transparente. Ces phénomènes devoient être toujours plus marqués à mesure que les vaisseaux approchoient de l'équateur, à cause de l'élévation graduelle de cette partie de la terre.

Il opposoit aussi le climat, les habitans et la végétation du Nouveau-Monde, à ce qu'il avoit observé en Afrique sous la même latitude. Là, disoit-il, la chaleur étoit insupportable, les terres brûlantes et stériles; les habitans avoient la peau noire, les cheveux laineux, la taille ramassée, le naturel brutal et stupide; tandis que, dans le nouvel hémisphère, quoique le soleil fût sous le signe du Lion, la chaleur du milieu du jour étoit modérée, les nuits et les matinées fraîches, la végétation vigoureuse, les habitans plus beaux même que ceux des îles qu'il avoit reconnues plus au nord. Ils avoient de longs cheveux, des formes gracieuses, l'esprit vif et le caractère énergique. Il attribuoit tous ces avantages à la hauteur supérieure de cette partie du globe, qui, disoit-il, se trouvoit dans une région de l'air plus épurée.

Lorsqu'il s'étoit dirigé vers le nord et étoit entré dans le golfe de Paria, le cercle décrit par l'étoile polaire s'étoit de nouveau concentré, les courans de la mer avoient repris plus de vélocité; et se précipitant sur les côtes, en détachoient, par ce mouvement continu, des portions qui formoient les îles adjacentes. C'étoit un

nouveau motif de croire qu'il s'élevoit en se dirigeant vers le sud et descendoit en retournant vers le nord.

Aristote avoit dit, que la portion la plus élevée de la terre étoit le pôle antarctique. D'autres avoient soutenu que c'étoit le pôle arctique : donc tous s'accordoient à penser qu'une des portions du globe étoit plus près du ciel que l'autre, par conséquent plus excellente. Ces auteurs ne la plaçoient pas au-dessous de la ligne parce qu'ils n'avoient aucune connoissance positive de l'autre hémisphère et n'en parloient que par conjecture. Il s'appuyoit en ceci comme en autre chose des Saintes-Ecritures. Lorsque Dieu créa le soleil, disoit-il, ce corps lumineux fut placé sur un point à l'orient, ou du moins, le premier jet de lumière partit de là, et ce point dut être le nouvel hémisphère, c'est-à-dire, l'extrémité la plus reculée de l'orient, là, où l'océan et l'Inde se rencontrent sous la ligne, c'est-à-dire, la portion la plus élevée de la terre. Il pensoit que cette sommité du globe, ne devoit être ni rapide ni inégale, mais s'élevoit par une pente imperceptible. Les fertiles rivages de Paria, placé sur le point le plus culminant, devoient produire en abondance ces matières précieuses qu'on ne trouve que dans les climats les plus favorisés du ciel. A mesure qu'on s'élèveroit pour pénétrer dans l'intérieur, on devoit découvrir des terres plus riches, des productions plus exquises, jusqu'à ce qu'on eût atteint la ligne, où étoit placée la portion de la terre la plus parfaite à cause de ses jours égaux aux nuits, de l'uniformité de ses saisons, de sa position élevée dans une température céleste au-dessus

des régions des tempêtes, du froid et du chaud extrêmes. En un mot, le jardin d'Eden, la demeure de nos premiers parens, le séjour de l'innocence primitive, et que d'après quelques pères de l'église, il se représentoit encore orné de tout ce qui l'embellissoit autrefois, devoit être dans cet endroit, mais demeuroit inaccessible aux hommes, sans la permission divine, et devoit être situé au point d'où partoit le vaste courant d'eau douce, qui venoit se jeter dans le golfe Paria pour adoucir ses eaux salées. Ce fleuve étoit sans doute alimenté par la fontaine dont parle la Genèse, qui jaillissoit de l'arbre de vie.

Telle étoit la singulière théorie que Christophe Colomb détailloit longuement dans ses lettres aux souverains de Castille, la soutenant par des citations de St. Augustin, de St. Isidore et de St. Ambroise, et s'aidant, par fois, de cette érudition spéculative, dans laquelle il étoit extrêmement versé. On voit par là quelle impression profonde cette âme ardente avoit reçue de la grandeur de ses découvertes. De telles rêveries, peuvent faire sourire les esprits forts de nos jours qui se meuvent dans le cercle étroit de l'expérience et des affaires ordinaires de la vie; mais elles se trouvoient, cependant, appuyées par les spéculations des savans de cette époque. Et lors même qu'il n'en eût point été ainsi, comment s'étonner des aberrations de jugement d'un homme placé dans la situation où se trouvoit Colomb? Il voyoit un vaste monde arriver, pour ainsi dire, à l'existence, un monde dont la nature et l'étendue étoient encore inconnues; et qui, par con-

séquent, laissoit un vaste champ aux conjectures. Chaque jour présentoit à sa vue un phénomène nouveau, un spectacle sublime, des îles sans nombre dont les rochers renfermoient, lui disoit-on l'or le plus pur, dont les bosquets produisoient les épices odorantes et dont les rivages abondoient en perles précieuses; des côtes interminables, des promontoires au-delà des promontoires, s'étendant par delà ce que l'œil pouvoit atteindre, enfin, de délicieuses vallées entourées de montagnes qui cachoient des terres plus belles, des royaumes plus riches encore. Lorsqu'il contemploit ce pays de l'or, cette terre promise, c'étoit avec la glorieuse pensée que son génie venoit de l'appeler à l'existence. Si l'âme de Colomb n'eût pas été susceptible de s'élever à cette hauteur d'enthousiasme, il auroit pu, comme d'autres savans, raisonner froidement sur les probabilités de l'existence d'un continent à l'ouest, mais il eût manqué de hardiesse pour aller en faire la conquête, au travers des mers inconnues.

Cependant, au milieu des écarts de son imagination, on voit briller sans cesse cette perspicacité merveilleuse qui forme le trait le plus saillant de son caractère. La conclusion qu'il tire de la grande masse d'eau que charie l'Orénoque, que ce fleuve devoit appartenir à un continent, indique de la pénétration d'esprit. Un historien espagnol s'est attaché à défendre les autres parties du système de ce navigateur. *Il soupçonnoit*, dit-il, *que le globe avoit plus d'élévation dans une partie de l'équateur. Les savans n'ont-ils pas déterminé depuis, que le monde étoit de forme sphéroïde légèrement plus élevé dans sa circonférence vers l'équateur?*

Il croyoit que les changemens dans la température avoient de l'influence sur l'aiguille aimantée, parce qu'il ne pouvoit deviner la cause de ses variations inconstantes; mais les expériences et les voyages subséquens ont donné la confirmation de cette irrégularité et prouvé qu'un froid rigoureux peut la priver de toute sa vertu. Qui sait si de nouvelles découvertes ne justifieront pas son opinion? Et son erreur même, sur le cercle que décrit l'étoile polaire, qu'il pensoit aggrandi par une illusion d'optique, à mesure qu'on s'approchoit de la ligne équinoxiale, indique des connoissances supérieures au temps où il vécut.

« L'admiration dont on se sent pénétré pour ce grand génie est encore exaltée par la connoissance des vastes plans qui, dès l'abord, préoccupèrent sa pensée, et pour l'accomplissement desquels la découverte d'un passage vers l'ouest à d'autres terres, ne fut considérée que comme un moyen. Durant les périodes de disgrâce que la cour lui faisoit éprouver, et tandis que la route qu'il avoit ouverte étoit parcourue par une foule de rivaux, ses pensées étoient ramenées vers le but primitif de ses entreprises, la conquête de la Terre-Sainte. Pour mieux faire comprendre les vues de Colomb, relativement à cette conquête, nous transcrirons ici un fragment de son testament que l'auteur a placé dans son appendice.

« *Item. Comme il est du devoir de tout homme qui occupe un rang élevé et qui est dans l'opulence de servir Dieu de tous ses moyens, et comme l'argent mis en dépôt à St. Georges est en sûreté, parce que Gênes est*

une noble cité, puissante sur mer; comme lorsque j'entrepris la découverte des Indes, c'étoit avec le projet de supplier nos souverains le roi et la reine, que tout l'argent qu'on en tireroit fût employé à la conquête de Jérusalem, et comme je les en ai suppliés en effet, s'ils le font, ce sera bien; s'ils ne le font pas, je demande au dit Diégo, ou à toute personne qui pourra le remplacer dans cette obligation, de rassembler tout l'argent qu'il pourra pour accompagner le roi notre maître s'il entreprend la conquête de Jérusalem, ou sinon, d'accomplir lui-même cette entreprise en réunissant toutes les forces dont il pourra disposer. Le Seigneur l'aidera, j'espère, à la mettre à fin, et s'il ne l'effectue pas en entier, du moins il réussira à l'accomplir en partie. Qu'il rassemble donc toutes ses richesses et les dépose à St. Georges de Gênes pour qu'elles s'accroissent jusqu'à l'époque où il croira le moment favorable pour entreprendre quelque chose d'important. Je m'imagine que lorsque LL. MM. verront cette entreprise à la veille de réussir, il voudront s'en charger eux-mêmes, ou que du moins ils donneront à son chef, leur vassal et leur serviteur, les moyens de la faire réussir. »

Malgré le vif intérêt que nous avons trouvé dans la lecture de cette partie de l'ouvrage qui rend compte des malheurs non-mérités que Colomb éprouva, de la froideur que lui montroit Ferdinand, inspirée, sans doute, comme le dit Las Casas, par les injurieuses calomnies que l'on faisoit arriver aux oreilles du roi, nous nous bornerons à transcrire le chapitre intitulé: *Observations sur le caractère de Colomb.*

« C'étoit un homme doué d'un génie vaste et pénétrant. Les opérations de son esprit étoient rapides, mais irrégulières. Son intelligence avoit saisi toutes les connoissances en rapport avec son système. Si de nos jours, son érudition semble incomplète, si quelques-unes de ses erreurs sont palpables, c'est que dans le temps où il vécut les connoissances qu'on avoit obtenues relativement aux sciences étoient encore fort peu de chose. Ses propres découvertes devoient servir à éclairer l'ignorance de son siècle, à conduire des conjectures à la certitude, et à dissiper les nombreuses erreurs qui lui avoient été en obstacle. Son ambition étoit noble et élevée. De hautes pensées le préoccupoient, il brûloit du désir de se faire connoître par des actions éclatantes. On a dit que des vues mercenaires se mêloient à ses projets, et que ses stipulations avec la cour d'Espagne l'avoient montré avide et intéressé; mais l'accusation est tout à la fois injuste et hasardée. La même élévation de caractère qui lui faisoit désirer d'acquérir une haute renommée lui faisoit aussi aimer les distinctions de fortune et de rang; mais il vouloit qu'elles eussent la même source et qu'elles se mesurassent à l'importance de ses découvertes. Rien de plus juste que les conditions qu'il proposoit. Il demandoit à ses souverains le gouvernement du pays qu'il espéroit leur donner, et une partie de ses revenus pour maintenir la dignité de sa place. Si l'espérance de cette découverte étoit vaine, la promesse d'une vice-royauté n'étoit suivie d'aucun effet; enfin, s'il ne devoit point y avoir de richesses à partager, les périls qu'il alloit courir, les fatigues qu'il

auroit à supporter ne recevroient point de récompense. S'il se trouva plus tard que l'importance de sa place et les revenus de son gouvernement furent plus grands qu'on ne s'y étoit attendu, c'est que la richesse des contrées qu'il avoit attachées à la couronne d'Espagne dépassèrent toutes les espérances qu'on avoit pu former. Quel monarque ne se fût trouvé heureux d'acquérir un vaste empire à de telles conditions. Mais dans cette entreprise, Colomb ne couroit pas seulement le risque d'être déçu dans son ambition, de perdre le fruit de ses peines, car lorsqu'on lui laissa voir des doutes sur les motifs qui la lui faisoit entreprendre, il s'engagea, avec l'aide de ses associés, à fournir la huitième partie de tous les frais de la première expédition. »

« Il se promettoit de donner aux profits qu'il comptoit retirer de ses découvertes, une application aussi noble, aussi pieuse que la cause qui les avoit fait entrepeandre; il vouloit les employer à des établissemens pour le soulagement des pauvres de sa terre natale, à la fondation d'église, où l'on diroit des messes pour le repos des âmes trépassées, et à l'entretien d'une armée qui devoit reconquérir le St. Sépulcre. »

« Dans l'exercice de sa charge, il observoit rigoureusement le cérémonial d'un vice-roi, et mettoit beaucoup d'importance à maintenir les priviléges de son rang; non par un amour vulgaire des titres, mais parce qu'il les considéroit comme les symboles et les trophées de sa gloire, et qu'il en étoit jaloux comme de sa plus grande récompense. Dans ses suppliques au roi, lors-

qu'il fut tombé dans la disgrâce, il insistoit surtout sur la restitution de ses dignités, abandonnant au bon vouloir du roi, ou à un arbitrage, les intérêts pécuniaires, car, disoit-il noblement, ces choses-là intéressent mon honneur. »

« Dans son testament il enjoignoit à son fils Diégo et à ceux qui hériteroient de ses biens et de ses titres, quels que fussent les honneurs que le roi leur accordât dans la suite, de se signer simplement *Amiral*, afin de perpétuer le souvenir de la source réelle de sa grandeur. »

« Sa conduite portoit l'empreinte de l'élévation de son caractère. Au lieu de parcourir les pays nouvellement découverts en aventurier avide, comme le firent les autres explorateurs ses contemporains, il cherchoit à connoître la nature du sol et des productions, le cours des rivières et les meilleurs abris pour les vaisseaux. Il eût voulu civiliser les naturels, coloniser et faire cultiver les terres, bâtir des villes, introduire les arts utiles, soumettre toute chose à l'empire des lois et de la religion, et fonder ainsi de grands empires sur des bases solides. Mais ses vues bienfaisantes étoient sans cesse contrariées par les habitudes dissolues de ceux qu'il avoit le malheur de gouverner, pour qui le joug des lois étoit une tyrannie, et l'ordre de la contrainte. Leurs séditions arrêtoient la marche de toutes les entreprises utiles. Ils provoquoient à des hostilités les paisibles indigènes, et lorsqu'ils avoient attiré sur eux toutes sortes de calamités, ils s'en prenoient à leur Gouverneur. »

« Il eût été heureux pour l'Espagne, que ceux qui continuèrent l'entreprise de Colomb eussent été dirigés par des vues aussi libérales et une politique aussi sage que celles de ce grand homme. Le Nouveau-Monde se fût alors peuplé de colons paisibles, régis par des législateurs éclairés, au lieu d'être envahi par une tourbe aventurière et désolé par des conquérans avides. »

« Colomb étoit doué d'une sensibilité exquise, il recevoit les impressions les plus fortes et les plus soudaines. Son caractère étoit naturellement impétueux, prompt à s'irriter, et profondément sensible à l'injure; mais ces dispositions étoient tempérées par la bonté de son cœur et sa générosité. La noblesse de son âme brilla du plus beau lustre dans les revers et les vicissitudes qui marquèrent sa carrière orageuse. Abreuvé de dégoûts, bravé dans l'exercice de son autorité, contrarié dans ses plans les plus chers, exposé aux chances les plus fâcheuses dans les séditions d'une populace effrénée, en même temps qu'il éprouvoit des souffrances physiques capables d'exaspérer l'âme la plus patiente; il sût cependant comprimer l'essor de sa juste indignation, se commander l'oubli des offenses, et descendre même jusqu'à la prière. Jamais un sentiment de vengeance n'entra dans son âme. Au moindre signe de repentir, on le trouvoit toujours prêt à pardonner et à tout oublier. On a vanté son habileté à manier les hommes, mais il mérite bien plus d'éloge pour avoir sû se commander à lui-même. »

« L'aménité de son naturel le rendoit accessible à toutes les impressions que peuvent produire sur nous

les objets extérieurs. Dans ses lettres et dans son journal, au lieu de détailler les circonstances avec la précision technique d'un navigateur, il parle des beautés de la nature en poète ou en peintre. Le lecteur partage des impressions qu'il sait si bien rendre, lorsqu'en parcourant les rivages du Nouveau-Monde, il décrit dans son espagnol imparfait mais d'une manière pittoresque, la transparence de l'atmosphère, le doux parfum de l'air, la beauté des forêts, la magnificence des arbres, la grandeur des montagnes, la fraîcheur et la pureté des eaux. Chaque nouvelle scène provoque un nouvel enthousiasme; et chaque nouvelle découverte lui semble plus belle que celle qui l'a précédée, puis il s'arrête tout-à-coup pour remarquer avec simplicité, que comme il a donné à peu près les même éloges aux îles précédemment découvertes, il craint que LL. MM. ne puissent l'en croire lorsqu'il affirme que le pays qu'il a devant les yeux surpasse tout le reste en magnificence. »

« Qu'il soit ému par la joie, l'indignation ou le chagrin, il s'exprime toujours avec le même abandon. Souvent, lorsqu'il se sentoit accablé par l'ingratitude des hommes indignes qui l'entouroient, il se réfugioit dans sa cabine, pour s'abandonner sans contrainte à la violence de son chagrin et soulager son cœur oppressé. Lorsqu'il fut envoyé en Espagne chargé de chaînes, et qu'il se trouva en présence d'Isabelle, l'orgueilleuse fierté avec laquelle il avoit supporté toutes ses humiliations fléchit devant la sympathie que cette princesse lui montra, et cédant à son émotion, il se mit à fondre en larmes. »

« La ferveur de sa piété se mêloit à toutes ses actions, comme à toutes ses pensées, et brilloit surtout dans sa correspondance familière. Chaque nouvelle découverte étoit célébrée par des actions de grâces à l'Eternel. La voix de la prière, des hymnes à la louange de Dieu, s'élevèrent de ses vaisseaux, à la vue de cette terre nouvelle qu'ils cherchoient; et son premier mouvement, lorsqu'il eut pris terre, fut de se prosterner pour rendre grâce au Seigneur. Chaque soir, les hymnes des vêpres, le salve-regina étoient chantés par tout l'équipage, la messe se célébroit dans les bosquets odorans qui entouroient les rivages de cette terre payenne. Ainsi, la religion répandoit sur ses moindres actions une modeste dignité. Son langage étoit chaste et réservé; jamais une imprécation ne sortoit de sa bouche. Ses vastes projets furent entrepris au nom de Dieu, et chaque fois qu'il partoit pour une nouvelle expédition, il communioit avant de s'embarquer. Dans quelque désert qu'il se trouvât, il célébroit scrupuleusement les fêtes de l'église. Le dimanche étoit consacré à un saint repos, et jamais il ne mettoit à la voile ce jour-là, à moins d'une nécessité absolue. Sa confiance dans l'efficacité des vœux, des pénitences et des pélérinages étoit entière, et dans le danger, il y avoit toujours recours; mais il alloit plus loin encore et sa piété étoit obscurcie par la bigoterie de son siècle. Il croyoit fermement que toutes les nations étrangères au christianisme étoient privées de leurs droits naturels, et que les moyens les plus sévères étoient permis pour les amener à la foi. C'est ainsi qu'il justifioit la captivité

des Indiens, leur transplantation en Espagne pour les faire instruire dans la doctrine du christianisme et la perte de leur liberté ; s'ils s'obstinoient dans leur aveuglement. Ce dernier acte étoit en opposition avec la bonté naturelle de son cœur et avec les sentimens qu'il avoit manifestés d'abord envers ces peuples doux et hospitaliers ; mais il étoit poussé à bout par l'impatience mercenaire de la couronne et les discours ironiques de ses envieux sur l'inutilité de ses entreprises. Il faut, cependant, remarquer que la couronne approuva d'abord la mesure de réduire à l'esclavage les Indiens prisonniers de guerre ; et que lorsque la question de droit fut discutée à l'instance de la Reine, les théologiens et les jurisconsultes les plus habiles, répondirent affirmativement, en sorte que si la question fut résolue en faveur des Indiens, on le dut à l'humanité d'Isabelle. Etoit-il surprenant, comme l'observe le vénérable évêque Las Casas, qu'un marin se fût trompé dans une question qui avoit paru douteuse aux casuistes ? »

« L'équité veut que nous présentions ces réflexions en atténuation des fautes de Colomb, et pour que les erreurs de son siècle ne lui soient point personnellement attribués. Mais cette tache ineffaçable imprimée à un nom illustre, doit servir de leçon à ceux qui le suivent dans la carrière des découvertes. »

« Il nous reste quelques observations à faire sur le trait le plus marquant du caractère de Colomb, de cette imagination ardente et enthousiaste qui jette tant de splendeur sur toutes ses pensées. On ne peut nier

qu'il ne fut un visionnaire, mais un visionnaire d'un ordre peu commun. On ne se lasse point d'admirer comment la force de son jugement, dirigé par une sagacité supérieure, savoit commander à son imagination brûlante, à son caractère pétulant. Soumise à cette autorité, son imagination au lieu de s'épuiser en vaines pensées, prêtoit un secours efficace à sa raison et l'aidoit à former des conclusions qu'un génie ordinaire n'eût jamais pu trouver. »

« Il fut donné à ses visions intellectuelles de deviner les signes de son temps, de lire dans les conjectures et les rêveries des siècles passés, des indications qu'un monde inconnu restoit à découvrir. Il lui étoit réservé, dit un auteur espagnol, de franchir ces mers inconnues qui avoient donné lieu à tant de fables merveilleuses. »

« Néanmoins, les plus beaux rêves de son imagination enthousiaste n'atteignirent jamais à la vérité. Il mourut dans l'ignorance de la grandeur réelle de sa découverte, et convaincu qu'il n'avoit fait qu'ouvrir une nouvelle voie au commerce de l'ancien monde. Il supposoit qu'Hispagnola étoit l'Ophir que les vaisseaux du roi Salomon avoient visitée, et que Cuba et Terra-Firma, formoient l'extrême frontière de l'Asie. De quelle joie son âme n'eût-elle pas été transportée s'il avoit pû connoître qu'il avoit découvert un nouveau continent, égal en étendue aux trois parties de l'ancien monde, dont il étoit séparé par deux vastes mers. Sans doute, sa grande âme se fût consolée des infirmités de l'âge, de l'abandon de la cour, de l'ingratitude de son sou-

vertain, s'il avoit pû prévoir que des empires florissans s'élèveroient bientôt au milieu des déserts qu'il avoit conquis, que des nations nombreuses s'y établiroient, et qu'on y célébreroit sa mémoire dans des langages divers, jusqu'à la postérité la plus reculée ! »

Nous bornerons ici les citations de cet excellent ouvrage. L'appendice renferme des notes très-précieuses. Celles qui concernent Las Casas, Pierre Martyr et Amérique Vespus intéresseront particulièrement le lecteur. Mr. Irving ne s'est pas montré au-dessous de la tâche qu'il a entreprise, bien que cette production soit d'un genre beaucoup plus sérieux que celles qui lui ont déjà valu la haute réputation littéraire dont il jouit. Son long séjour à Madrid l'a mis à portée de rectifier beaucoup d'erreurs et de mettre au jour des faits nouveaux sur la vie d'un homme dont l'histoire doit vivement intéresser les habitans des deux hémisphères.

VOYAGES.

VOYAGES.

NARRATIVE OF AN ATTEMPT TO REACH THE NORTH POLE, etc. Tentative pour atteindre le pôle nord, dans l'année 1827, au moyen de bateaux construits à cet effet, attachés au vaisseau l'*Hécla*, sous le commandement du capitaine W. E. PARRY. *Londres* 1828. (*Quarterly Review.*)

QUOIQUE cette nouvelle tentative pour arriver au pôle ait encore été infructueuse, l'entreprise en elle-même, étoit si hardie, qu'elle mérite d'être transmise à la postérité, en témoignage du courage intrépide et persévérant que nos marins peuvent déployer dans les circonstances les plus dangereuses, lorsqu'ils sont commandés par des officiers habiles en qui ils ont confiance. Il est presque superflu de dire que la conduite du Capit. Parry dans cette occasion a été, comme en toute autre, au-dessus de tout éloge. Jamais sa prudence, son esprit de prévoyance, son courage héroïque et son talent pour faire observer une stricte discipline, en n'employant d'autres voies que celles de la douceur, ne furent mis à une si grande épreuve. Il nous semble même probable, après une lecture attentive de sa narration, que, si le commandant eût manqué d'une de ces qualités, pas un seul homme de l'équipage ne

fût revenu pour raconter l'histoire tragique de l'expédition au pôle. Qu'on se représente deux bateaux découverts, chargés des provisions nécessaires pour nourrir vingt-huit personnes pendant soixante et dix jours, ainsi que de leurs vêtemens de rechange, naviguant sur une mer qui charioit des masses de glaces flottantes, sur lesquelles les embarcations devoient être hissées pour être ensuite traînées sur leur surface couverte d'une épaisse couche de neige, et traversée par de larges crevasses. Qu'on n'oublie pas que ces voyageurs n'avoient aucune chance de trouver à se nourrir autrement qu'avec les provisions dont ils s'étoient pourvus, lesquelles avoient été calculées tout juste pour soutenir leur vie pendant soixante et dix jours; et l'on comprendra qu'elle eût été l'horreur de leur situation dans le cas possible où ce même approvisionnement leur eût manqué. Qu'on ne perde pas de vue, encore, que pendant quarante jours, sur les soixante-trois que dura cette excursion, ils se trouvèrent exposés à toutes les rigueurs d'une température qui ne s'élevoit jamais au-dessus du point de congélation et tomboit souvent au-dessous; et qu'au milieu de pluies et de neiges continuelles, ils ne découvroient aussi loin que leur vue pouvoit atteindre; qu'un ciel brumeux et une mer couverte de glaces flottantes.

Tous les efforts de l'imagination pour se représenter une semblable situation ne feront comprendre qu'une bien petite partie des souffrances qu'endurèrent le Capit. Parry, et les hommes qui l'accompagnoient.

Que dans de telles conjonctures, l'expédition n'ait

pas atteint son but, c'est ce qui surprend bien moins, que le retour de ces vingt-huit hommes, presqu'en aussi bonne santé que lorsqu'ils avoient quitté le vaisseau; et si le Capit. Parry a échoué dans son entreprise hasardeuse, la manière dont il l'a conduite est bien propre à le consoler de son mécompte.

L'objet de cette expédition, étoit d'atteindre le pôle nord, au moyen de deux bateaux (*sledge-boats*) construits de manière à pouvoir aller à voile ou à rames, ou bien encore, à pouvoir glisser sur la glace, selon que cela seroit nécessaire. L'ancien vaisseau du Capit. P., l'Hécla, avoit été préparé pour les transporter sur la côte nord du Spitzberg, où il devoit attendre leur retour dans un port sûr. L'Hécla fit voile de Nore le 4 avril, atteignit Hammerfest le 18, et le 27, après avoir pris à bord un certain nombre de rennes dressées au joug, qui par le fait se trouvèrent inutiles, il fit voile pour le nord. Le 14 mai, le vaisseau se trouvoit vis-à-vis du promontoire d'Hakluyt, lorsqu'un violent coup de vent l'obligea d'entrer dans la mer glaciale, pour se mettre à couvert. Il y demeura vingt-quatre jours à louvoyer avec difficulté vers l'est, au travers des glaces flottantes qui embarrassoient sa marche; mais enfin, le 8 juin, un vent du sud le dégagea en dispersant les glaces. Ce retard étoit d'autant plus fâcheux, que le temps s'étoit maintenu parfaitement beau jusque-là. « Je ne me souviens pas, dit le Capit. P., d'avoir jamais vu le beau temps se maintenir pendant trois semaines consécutives dans ces régions, comme nous l'éprouvames sur les côtes du Spitzberg. » Le ciel étoit

pur et sans nuages, l'air léger et le soleil brûlant. A deux reprises, le Capit. P. fut sur le point de quitter le bâtiment pour commencer son excursion en bateau. Mais s'il l'eût abandonné dans ces mers avec la moitié seulement de son équipage, sa sûreté n'auroit pu être garantie pendant une seule heure. D'ailleurs, il n'eût su où et comment le retrouver ensuite.

Lorsque le vaisseau fut parvenu à la hauteur des Sept-Iles, celles-ci étoient déjà entourées par les glaces. On déposa sur l'une de ces îles, (le Walden) une partie des provisions, afin de les reprendre au retour, puis on se dirigea vers le nord, toujours au travers des glaces flottantes, jusqu'au 81° 5′ 32″, dans l'espérance d'atteindre enfin la glace continue, (*field of ice*) mais n'y pouvant parvenir, on redescendit vers le sud, et le 19 juin, l'Hécla jeta l'ancre dans une baie sur la côte nord du Spitzberg, lat. 79° 55′ N., long. 16° 54′ E. Cette baie est appelée, dans les cartes hollandaises, Treurenberg-Bay, probablement à cause de quelque grande mortalité qui eut lieu parmi les baleiniers de cette nation, et qu'indique assez le grand nombre de tombes creusées sur cette côte sinistre (1).

Le 21 juin, le Capit. Parry entreprit sa périlleuse excursion, avec les deux bateaux nommés l'*Entreprise* et l'*Effort*. Le chirurgien de l'Hécla, Mr. Beverley, commandoit en second dans le même bateau que le Capit. P. Le lieutenant Ross et Mr. Bird commandoient l'autre. Le lieutenant Foster fut chargé du commandement de l'Hécla,

(1) *Treuren* signifie en hollandais gémir, être triste.



en l'absence de son capitaine. Arrivés à l'île de la Petite-Table, située dans la latitude la plus élevée des terres connues, ils y déposèrent des provisions pour les reprendre à leur retour. L'extrait suivant peut donner au lecteur l'idée de la manière dont ces courageux marins exécutèrent leur voyage.

« Comme notre mode de voyager a été à peu près le même dans tout le cours de cette excursion, je vais dire comment nous procédames dès que nous eumes atteint la glace. Mon projet étoit que nous nous reposassions le jour, pour cheminer la nuit, à la faveur du crépuscule qui, dans ces régions, éclaire presque toute la nuit, durant l'été. Ce plan, qui fut souvent dérangé par diverses circonstances, avoit l'avantage de nous faire éviter l'éclat éblouissant de la neige, lorsque le soleil est à sa plus grande hauteur, et de prévenir par-là l'inflammation des yeux (*snow-blindness*) si fréquente dans ces déserts de neige. Il avoit encore celui de nous faire jouir de beaucoup plus de chaleur pendant notre sommeil, et de nous donner le moyen de faire sécher notre linge. Ajoutez encore que la neige, durcie par le froid de la nuit, rendoit notre marche moins pénible. Le seul inconvénient que nous ayons trouvé à cela, c'est que les brouillards étoient plus fréquens et plus épais durant la nuit que le jour, bien que cette différence fût moindre qu'on ne l'imagineroit, parce que la température varie peu dans les vingt-quatre heures. Cette manière de faire de la nuit le jour, qui échangeoit l'ordre naturel des choses, nous ôtoit aussi les moyens de les distinguer. Quelques-uns de nos gens m'ont af-

firmé, et je n'ai pas de peine à le croire, que pendant toute la durée de l'expédition, ils n'avoient pas su distinguer une seule fois la nuit du jour. Les officiers même, quoique pourvus chacun d'un chronomètre de poche, éprouvoient quelquefois de l'embarras à se rendre compte du moment de la journée où ils se trouvoient (1).»

« A notre réveil le soir, nous commencions par faire la prière, après quoi nous nous débarrassions de nos vêtemens de fourrure pour reprendre nos habits de gros drap et nos bottes de la veille, que nous étions dans l'usage de toujours remettre, humides ou non, afin de conserver les sèches pour l'heure du repos. Je ne crois pas qu'il nous soit arrivé plus de cinq ou six fois de les retrouver autrement que gelées ou mouillées, mais c'étoit de peu d'importance, puisqu'un quart d'heure après elles eussent été également pénétrées d'eau. D'ailleurs, il étoit bien plus nécessaire de conserver les vêtemens secs pour le temps du sommeil. »

« Notre toilette achevée, nous déjeûnions avec du chocolat chaud et du biscuit; et après avoir arrangé avec soin notre bagage dans les bateaux et sur les traî-

---

(1) Si nous eussions réussi à atteindre la latitude la plus élevée, où la hauteur du soleil est encore plus difficile à apprécier, il eût été absolument nécessaire de se procurer un moyen précis de la déterminer, puisqu'une erreur de douze heures nous eût éloigné de 180° de notre méridien. Pour prévenir cette chance, nous avions emporté des chronomètres de l'invention de Mr. Parkinson et Frodsham, dont l'aiguille ne fait dans le jour qu'une révolution autour du cadran, sur lequel sont tracées les vingt-quatre heures.

neaux, pour qu'il souffrît le moins possible de l'humidité, nous nous mettions en route pour ne nous arrêter que cinq ou six heures après, c'est-à-dire pour dîner. Notre marche de l'après-midi étoit un peu plus ou un peu moins longue, suivant les circonstances. Nous appelions toujours cela faire halte pour la nuit, quoique ce fût au point du jour. Les bateaux étoient alors hâlés sur le plus large glaçon qui fût à notre portée, afin d'éviter qu'ils n'allassent se briser contre les glaces flottantes, ou qu'ils ne fussent entraînés par le courant. On les plaçoit bord à bord, la poupe tournée au vent; et lorsqu'ils étoient débarrassés de la neige ou de la pluie qui y étoit entrée, on étendoit les voiles sur leurs mâts et sur deux ou trois rames, puis on préparoit les provisions pour le lendemain et l'on soupoit ensuite. Après le souper, la plupart des officiers et des matelots fumoient une pipe, ce qui avoit le bon effet de sécher le bateau et les voiles, et d'élever la température de notre demeure, de dix ou quinze degrés. Cette partie de la journée étoit un moment de véritable jouissance. Les matelots racontoient les combats où ils s'étoient trouvés, et dans cet agréable passe-temps, les fatigues de la nuit, quelqu'infructueuses qu'elles eussent été, sembloient complètement oubliées. Pendant l'heure du sommeil, chacun de nous faisoit tour à tour sentinelle, afin de surveiller l'approche des ours blancs, d'observer si la glace ne se crevassoit point près de nous, et de faire sécher nos habits. Le souper étoit suivi de la prière ; puis chacun, s'enveloppant de fourrure, s'arrangeoit pour dor-

mir, avec un sentiment de jouissance que peu de gens croiroient possible dans la situation où nous nous trouvions. Le seul désagrément sensible que nous éprouvassions alors étoit le manque de place, ce qui nous obligeoit à nous serrer les uns contre les autres, d'une manière qui n'étoit pas très-agréable. La température, durant notre sommeil, étoit de 36 à 45 degrés (Fahrenh.) suivant l'état de l'atmosphère extérieure; mais dans une ou deux occasions et par un temps chaud, elle s'éleva à 60 ou 66 degrés, ce qui nous obligea à nous débarrasser d'une partie de nos fourrures. »

« Après un repos de sept heures, celui qui étoit chargé de préparer le chocolat, nous réveilloit, dès qu'il étoit prêt, au son du cor de chasse. Les provisions allouées à chaque homme, par jour, consistoient

en 10 onces de biscuit,
9 onces de pemmican,
1 once de poudre de chocolat sucré,
1 roquille de rhum,
et 3 onces de tabac par semaine. »

« L'esprit de vin étoit le seul combustible dont nous fissions usage. On en dépensoit deux pintes par jour. On cuisoit le chocolat dans une bouilloire de fer, sur une lampe de fer à sept mèches. Ce simple appareil remplissoit très-bien son objet. Une pinte d'esprit de vin suffisoit pour préparer notre déjeûner, c'est-à-dire, à chauffer vingt-huit pintes d'eau, quoique celle-ci fût d'abord à une température de 32 degrés. Si le temps étoit doux et calme, cette quantité de combustible produisoit l'ébullition au bout d'une heure et un quart;

mais le plus souvent les mèches étoient à leur fin avant que l'eau eût atteint 200 degrés. Ce chocolat ainsi préparé étoit un mets délicieux pour des gens dans notre situation. Tel fut notre régime pendant toute la durée de cette expédition. »

La troupe aventureuse rencontra bientôt des difficultés qui eussent paru insurmontables à des gens doués d'un courage moindre. La mer continuoit à être couverte de masses de glaces bordées d'aspérités, qui ne laissoient entr'elles que d'étroits canaux qu'il falloit traverser en faisant descendre les bateaux d'un côté pour les hâler de l'autre, après les avoir déchargés, non-seulement pour les alléger, mais encore pour ne faire courir aucun risque aux provisions. Ces masses informes firent ensuite place à de plus petites qui flottoient sur l'eau, et dont la surface étoit hérissée d'un nombre infini de petits morceaux de glace, larges d'un demi-pouce, et dont la longueur varioit de cinq à dix pouces. Ces petites cristallisations, semblables à des aiguilles de cadrans amincies aux deux bouts, mouvantes et fort rapprochées les unes des autres, gênoient extrêmement leur marche, et coupoient leurs bottes et leurs pieds. Quelquefois aussi, ces radeaux de glace étoient surmontés par des monticules irréguliers presque à pic, sur lesquelles il falloit faire passer les bateaux. Souvent leur surface étoit couverte d'une neige épaisse et molle, dans laquelle les hommes enfonçoient à chaque pas jusqu'aux genoux, de manière qu'en réunissant toutes leurs forces, ils mettoient quelquefois cinq minutes à faire traverser un bateau vide au-dessus

d'un de ces monticules. D'autres fois encore, il falloit traîner bateaux et traîneaux au travers de vastes flaques d'eau; et dans tous les cas, il falloit faire trois ou quatre voyages sur le même glaçon, avant d'avoir tout transporté. Il résultoit de là, que nos voyageurs ne pouvoient avancer que de deux, trois et rarement plus de cinq milles par jour en ligne directe, vers le pôle. Le capitaine P., raconte qu'un jour entr'autres, après six heures d'efforts pénibles, pendant lesquelles les bateaux ainsi que les hommes avoient couru de grands risques, ils se trouvèrent n'avoir avancé que d'un mille et un quart. Une autre fois, la pluie qui tomboit par torrens, continua sans relâche pendant vingt et une heures et fut remplacée par un brouillard épais. « Je n'avois point encore vu, dit le capitaine P., dans ces régions polaires, de pluie qu'on pût comparer à celle-là. Une fois, on eût deux heures d'un travail pénible pour avancer seulement de soixante et dix toises. »

Dans une autre occasion encore, après onze heures d'efforts laborieux, l'espace parcouru n'excédoit pas quatre milles, et l'on n'avoit avancé vers le nord en ligne directe que de deux milles seulement. Mais la lenteur de ces progrès apparens n'étoit pas la plus fâcheuse de leurs infortunes.

« Le 20 juillet, dit le capitaine P., nous fîmes halte à sept heures du matin, après avoir gagné, à ce que nous pensions, six milles et demi vers le nord. L'espace parcouru avoit été de dix milles et demi. On peut, en conséquence, se figurer notre chagrin de découvrir par les observations prises à midi, que nous étions dans

la latitude 82° 36′ 52″, c'est-à-dire, à cinq milles plus au midi que l'endroit où nous étions le 17 à la même heure, et cela après un trajet de douze milles au moins. »

Cette décourageante découverte fut soigneusement cachée aux matelots. Le 22, les voyageurs virent avec beaucoup de joie que la glace changeait de nature. Quoique les îlots ne fussent pas encore d'une dimension assez considérable pour qu'on pût les appeler des champs de glaces, on espéra qu'à l'avenir, les progrès seroient un peu plus proportionnés aux efforts.

« Notre chagrin fut donc en raison des espérances que nous avions conçues, dit le capitaine P., lorsque nos observations, à l'heure de midi, nous prouvèrent que nous étions dans la latitude 82° 43′ 5″, c'est-à-dire, pas tout-à-fait à quatre milles au nord du point d'observation de la veille; et cependant, nous avions parcouru un espace de dix à onze milles? Nous résolumes, cependant, de continuer nos efforts tant qu'il nous restoit encore quelqu'espoir, mais sans pouvoir encourager nos gens par l'assurance que nous faisions des progrès satisfaisans. Nous nous remimes en campagne à sept heures du soir, et nous ne tardames pas à voir que nos espérances de la veille ne s'étoient pas réalisées. L'île flottante sur laquelle nous avions passé la nuit étoit tellement couverte de monticules qu'il nous fallut six heures pour la traverser, bien que sa largeur réelle ne fût que de deux milles et demi. »

Il y avoit bien là de quoi décourager les officiers qui savoient combien ces laborieux efforts faisoient peu gagner de terrain; mais les matelots l'ignoroient, « sen-

lement, » dit le capitaine P., « ils remarquoient quelquefois en riant qu'il nous falloit bien du temps pour atteindre ce 83me degré. » La température étoit en général chaude malgré la fréquence des pluies et des brouillards, et la glace recommença à flotter en petits glaçons hérissés de pointes.

« Le 26, le temps étant devenu meilleur, nous pûmes prendre la hauteur du soleil, et nous assurer que nous étions dans la latitude 82° 40′ 23″; ainsi donc, depuis les observations que nous avions faites le 22 à midi, nous avions perdu, par l'effet du courant, plus de treize milles et demi; car nous nous trouvions à plus de trois milles au sud de ce point, tandis que nous croyions avoir avancé de dix à onze milles vers le nord. »

« Il nous étoit évident depuis long-temps, que la nature de la glace, la force du courant vers le midi, laquelle étoit de quatre milles par jour, et surtout le vent du nord qui souffloit presque constamment, nous ôtoient toute chance d'obtenir un succès complet; mais néanmoins nous mettions un grand prix à atteindre le plus haut degré de latitude possible, et c'est dans ce but, que pendant trente-cinq jours, nous nous étions obstinés à avancer vers le nord, jusqu'à ce que plus de la moitié de nos provisions fût épuisée, et que nous eussions atteint le milieu de la saison. »

« Dans ces derniers jours, notre ambition se bornoit à parvenir jusqu'au 83me degré; mais cette espérance même cessa, lorsqu'il se fût élevé un vent du nord qui nous repoussoit vers le sud et nous faisoit perdre pendant les heures de notre sommeil, tout ce que nous avions gagné par dix ou onze heures de fatigues. »

«Si nos succès eussent été proportionnés à nos efforts, j'étois bien résolu de persévérer de quelques jours au-delà de la moitié du temps pour lequel nous étions pourvus de nourriture, m'en reposant pour le retour sur ce que nous avions laissé à l'île de la Petite-Table; mais il n'en étoit rien, et j'aurois soumis les officiers et les matelots à de nouvelles fatigues en pure perte et en risquant des avaries pour nos bateaux.»

«Je donnai à nos gens un jour de repos dont ils avoient le plus grand besoin, pour laver et raccommoder leurs vêtemens, et je leur annonçai ma résolution de ne pas pousser plus loin notre tentative; en leur expliquant le peu de progrès qu'avoient obtenus nos efforts. Leur désappointement fut grand, chacun se mit à vaquer à ses affaires, et le lendemain nous présentames nos proues au sud, favorisés par un temps superbe.»

Il est impossible de donner dans un extrait abrégé une juste idée des incroyables fatigues qu'endurèrent ces hommes courageux pendant les trente-cinq jours qu'ils mirent à atteindre ce haut point de latitude. On ne peut aussi que difficilement se figurer l'aspect sévère et désolant que présente un immense chaos de glaces au milieu duquel aucun être animé, aucune trace de végétation ne se font apercevoir. Si la gravure (p. 90) est fidèlement rendue, elle exprimera, mieux que des mots ne peuvent le faire, toute l'horreur de ces solitudes. Voici ce qu'en dit le Capit. Parry.

«Aussitôt que nous avions abordé une glace flottante nous allions ordinairement à la découverte, le lieutenant Ross et moi, pour nous assurer d'avance de la

meilleure route à faire suivre aux bateaux, qu'on déchargeoit et qu'on hissoit pendant ce temps-là. Les traîneaux chargés des provisions étoient ensuite amenés sur nos traces, accompagnés par MM. Bird et Beverley, ce qui, en foulant la neige, préparoit la route aux bateaux. »

« Lorsque nous étions arrivés à l'autre extrémité de l'île de glace, nous montions sur un des monticules les plus élevés, pour reconnoître l'aspect des lieux que nous avions à parcourir. Là, nos regards étoient fatigués par l'aspect lugubre et monotone de cette mer de glace, car souvent la vue même du ciel nous étoit dérobée par des brouillards épais. On doit comprendre avec quel plaisir inexprimable nous reportions ensuite nos regards sur le groupe animé de nos gens, travaillant à l'envi à faire avancer les traîneaux à travers les sinuosités de la glace, et comme le son des voix humaines résonnoit agréablement à nos oreilles. Lorsque les traîneaux avoient été transportés jusqu'à l'endroit où nous nous étions arrêtés, nous retournions tous ensemble pour chercher les bateaux. C'étoit ainsi que nous faisions les neuf dixièmes de notre route; car il arrivoit bien rarement que nous rencontrassions une surface assez plane et assez solide, pour pouvoir faire avancer tout notre équipage à la fois, et le plus souvent, au contraire, nous avions à parcourir cinq fois le même chemin, avant que tout fût transporté.»

Le plus haut point de latitude qu'ait atteint le Capit. Parry, paroît être le 82° 45′, sur le méridien de 19° 25′, est de Greenwich.

« Au point extrême de cette excursion, » dit-il, « nous n'étions éloignés que de 172 milles de l'Hécla que nous avions laissé au S. O.; et cependant, d'après nos calculs, nous avions avancé de 292 milles. Comme il nous arrivoit le plus souvent de parcourir trois et même cinq fois la même route sur la glace, nous ne ferions qu'un calcul modéré en multipliant par 2 ½ la distance parcourue, ce qui donneroit une étendue suffisante pour que nous eussions atteint le pôle si nous avions été en ligne droite. Nous avons été jusqu'au bout particulièrement favorisés sous le rapport de la santé. Pas une seule maladie sérieuse ne s'est déclarée parmi nous, et les seules incommodités dont nous ayons eu à souffrir, ont été quelques légères douleurs d'entrailles et des engelures. »

Nous avons dit que les voyageurs s'étoient reposés le 26, avant de commencer leur course rétrograde. La température étoit chaude, l'air pur et léger, quoique le thermomètre n'indiquât que 31° à 36° à l'ombre, et 37° au soleil. « Nos drapeaux et enseignes furent déployés; car bien que nous regrettassions amèrement de n'avoir pu arborer le pavillon britannique à une plus grande hauteur vers le pôle, nous avions néanmoins pénétré fort au-delà du point indiqué par tout autre voyageur digne de foi. »

Il est vrai que personne avant eux n'avoit atteint une latitude aussi élevée. A ce point extrême où le Capit. P. étoit parvenu, la terre ne se montroit plus nulle part. Un désert de glace s'étendoit indéfiniment vers l'horizon septentrional, et la sonde ne pouvoit

atteindre le fond de la mer, à la profondeur de cinq cents brasses. La température de la mer étoit de 37°, celle de l'air, de 31° à 36°. Pas une créature vivante ne se montroit, si ce n'est un petit insecte, (une nouvelle espèce d'aphis) dans un état languissant, mais qui se ranimoit à la chaleur de la main. Les difficultés du retour ne furent d'abord pas moindres que celles que nos marins avoient éprouvées en avançant vers le nord; mais ils pensoient que du moins le nombre de milles qu'ils parcouroient chaque jour, les faisoit avancer d'autant vers le sud. Dans le premier voyage à la baie de Baffin, il avoit été fort question de la neige rouge: voici ce que le Capit. P. en dit en cette occasion.

« Dans le cours de cette journée, nous vîmes de la neige colorée d'une matière rouge à plusieurs pouces de profondeur. Nous en remplîmes plusieurs bouteilles, afin de l'examiner plus à loisir. Cette circonstance nous rappela l'observation que nous avions faite précédemment, que nos traîneaux chargés, en passant sur la neige durcie, y imprimoient une teinte rose que nous imaginions provenir du bois de bouleau dont ils étoient construits; mais ce jour-là, j'observai que la trace que marquoient nos bateaux sur la glace, et celle même de nos pieds étoit colorée de même. En examinant ces traces de plus près, nous nous assurames que toute pression sur la glace produisoit cet effet, quoique le meilleur microscope ne pût faire discerner la matière colorante. La teinte de la neige que nous avions renfermée dans des bouteilles, étoit un peu différente de celle de la glace

et

et se rapprochoit plutôt de la couleur du saumon que du rose, mais la nuance étoit très-marquée sur toutes deux. »

On trouve dans l'appendice de l'ouvrage, une note fort intéressante du Dr. Hooker, sur cette substance colorante, qu'on a remarquée dans différentes parties du globe. Quelques naturalistes l'ont appelée *Protococcus Nivalis*, d'autres *Palmella Nivalis*, et d'autres *Uredo Nivalis*; mais on a pensé plus généralement qu'elle devoit être rangée parmi les *Algæ*, et le Dr. Hooker ne le met pas en doute.

A mesure que nos voyageurs avançoient vers le midi, la glace devenoit plus mince et plus cassante; elle étoit plus souvent traversée par de larges crevasses, et la neige qui la couvroit étoit d'une consistance plus molle. Les gens de l'équipage souffroient davantage des engelures, et l'épiderme se détachoit par lambeaux de toute la surface de leur corps. On tua un ours d'une grosseur énorme, et dès ce moment, les matelots passèrent une partie de leur temps à faire griller et à dévorer des morceaux de sa chair; ce qui leur occasionna pendant plusieurs jours de violentes douleurs. Ils s'obstinoient bonnement à croire que c'étoit la nature de cette nourriture et non pas sa quantité qui les éprouvoit, quoique les officiers qui en avoient mangé avec modération n'en ressentissent aucun mauvais effet.

Enfin le 11 août, ils atteignirent la pleine mer à la latitude de 81° 34', après avoir passé quarante-huit jours sur la glace. Les chronomètres n'avoient pas varié le moins du monde dans tout cet espace de temps, malgré

les changemens de température et les chocs violens qu'ils avoient dû supporter, tant on a perfectionné ces instrumens, si nécessaires à la navigation. Le lendemain, ils touchèrent à l'île de la Petite-Table, mais comme les ours avoient dévoré tout le biscuit qui y avoit été déposé, on fit voile pour l'île Walden. Il survint alors un orage de neige qui retarda la marche, ensorte qu'on n'atteignit cette île que vers le soir.

« Nos vêtemens étoient entièrement trempés soit par la houle, soit par la neige. Nous avions passé cinquante-six heures, sans prendre aucun repos, et il y en avoit quarante-huit que nous ramions vigoureusement. A peine avions-nous la force de hâler les embarcations, après les avoir déchargées. Nous remarquames que nos gens avoient dans le regard cet égarement que cause quelquefois une fatigue extrême. Ils montroient toujours la même bonne volonté à obéir; mais ils ne sembloient plus pouvoir nous comprendre. Enfin, avec un redoublement d'efforts, nous réussîmes à hisser nos bateaux, après quoi un bon feu, un souper chaud et quelques heures de sommeil nous rendirent les forces et le courage. »

Les voyageurs mirent de nouveau à la voile, et le 21 août il saluèrent l'Hécla, soixante et un jours après l'avoir quitté.

« L'espace parcouru durant cette absence, étoit de cinq cent soixante-neuf milles géographiques; mais si l'on y joint les voyages que nous faisions sur la glace pour le transport des bagages, on peut évaluer ce trajet à neuf cent soixante dix-huit milles géographiques. Quand

je me rappelle le froid et les fatigues que nous avons endurés, que nos bottes étoient presque toujours trempées d'eau de neige, pendant douze heures sur les vingt-quatre, je ne puis concevoir que nous nous soyons maintenus en aussi bonne santé. Il est vrai de dire, cependant, que vers la fin de notre excursion nous étions tous sensiblement affoiblis : mais même alors, trois hommes seulement eurent recours au médecin. Deux de ceux-ci avoient les jambes fort enflées et éprouvoient une extrême foiblesse, mais le troisième étoit malade d'une contusion. Au bout de très-peu de temps ils avoient repris leurs occupations accoutumées. »

« Je ne dois pas terminer la narration de ce voyage sans rendre justice à la bonne volonté, et au zèle dont mes compagnons firent preuve, officiers et soldats, dans tout le cours de cette excursion. Si beaucoup de persévérance, des efforts énergiques et soutenus avoient pu amener l'accomplissement de nos vues, nul doute que le succès le plus complet n'eût couronné notre entreprise. »

ROMANS.

HERBERT LACY, etc.; par l'auteur de *Granby*. Roman en 3 vol. in-8.° Henry Colburn. New Burlington Street. *Londres* 1828.

(*Premier extrait*).

(La scène s'ouvre à Huntley-Parc, maison de campagne dans laquelle lord et lady Appleby ont rassemblé quelques-uns de leurs amis. Parmi eux se trouvent Herbert Lacy et Agnès Morton, qui se rencontrent là, pour la première fois, quoique leurs parens soient voisins de campagne ; mais Mr. Morton dont le père étoit un riche parvenu, et Mr. Lacy entiché de son antique noblesse, sont brouillés depuis plusieurs années, et les deux familles ne se voient jamais. Nous allons donner une conversation qui a lieu entre quelques dames dans le salon de lady Appleby avant l'arrivée d'Herbert Lacy.)

«Dites-moi, je vous prie, lady Appleby, si vous n'attendez pas aujourd'hui Mr. Herbert de Lacy.»

Celle qui faisoit cette question étoit Mad. Poole, riche veuve d'un certain âge, curieuse, communicative, et toujours bien informée de ce qui concernoit les affaires d'autrui. Mad. Poole connoissoit tout le monde et tout le monde connoissoit Mad. Poole.

« Nous l'attendons en effet, » répondit lady Appleby femme insipide et complimenteuse, « car il nous a annoncé sa visite, et j'espère, » continua-t-elle en faisant une légère inclination qui sembloit s'adresser à celui dont il parloit, « que nous aurons le plaisir de le retenir quelques jours ici. »

« Viendra-t-il seul ? »

« Il nous a fait espérer qu'il seroit accompagné par son aimable beau-frère, Mr. Hartley. »

« Parlez-moi un peu de ces Lacy, » reprit Mad. Poole en s'adressant à lady Malvern, sœur aînée d'Agnès Morton. « Il y a un siècle que je ne les ai vus. Vous devez les connoître fort bien, car ce sont de proches voisins de votre père. »

« Lord Rodborough n'est pas si proche voisin des Lacy, » répondit lady Malvern d'un ton sec.

« Bon Dieu ! je ne parle pas de votre beau-père. Je parle de Dodswell, la maison de campagne de votre père, qui n'est pas à plus de six milles du parc de Lacy, et c'est une distance qui permet de fréquentes communications. Les voyez-vous souvent ? »

« Nous ne les voyions jamais avant mon mariage, et je pense qu'il en est encore de même à présent. N'est-il pas vrai, Agnès ? »

« En effet, » répondit miss Morton.

« Oh c'est singulier ! » reprit Mad. Poole. « Et ne les rencontrez-vous nulle part ? »

« Non, jamais. »

« Et pourquoi cela ? »

« Je ne sais, » reprit miss Morton. « Mon père dit que

sir William Lacy ne pense pas qu'aucun de ses voisins soit digne de jouir de sa société. D'autres prétendent que c'est moins par orgueil que par indolence qu'il reste chez lui.»

«Quant à de l'orgueil!» reprit lady Malvern, «je ne vois pas ce dont ils seroient fiers, si ce n'est de n'aller nulle part et de ne recevoir jamais personne. Il ne me semble pas qu'on leur témoigne une grande considération. Ils ne viennent jamais à Londres, et mon beau-père, lord Rodborough, ne leur fait pas de visites. Je me souviens même que ma belle-mère, lady Rodborough, me dit un jour l'hiver dernier. «Louisa! qui étoit lady Lacy?» je ne pus point lui répondre là-dessus; et par parenthèse, qu'étoit-elle, je vous prie, Mad. Poole?»

«Lady Lacy étoit une Bellingham d'Upperville. Quant aux Lacy, leur famille remonte au déluge, et ils ont toujours été bien alliés. La mère de sir William étoit lady Marie Loftus, tante de ce lord Loftus dont sa femme s'enfuit avec sir Clément Packworth, frère de celui qui tua lord Cheadle, mari de cette sotte de lady Cheadle, dont le frère étoit ce même colonel Blake qui gagna tant d'argent à ce pauvre George Templeton, qui venoit justement d'entrer dans son régiment et dont la sœur a fait cette mésalliance que nous déplorions l'autre jour ensemble. Lorsque je le connus autrefois, sir William étoit un jeune homme de grande espérance. J'ai ouï dire depuis, qu'il étoit devenu tout-à-fait misanthrope, mais j'espère que son fils ne suivra pas cet exemple.»

«Je le souhaite!» dit lady Malvern d'un ton qui contre-

disoit son assertion, « mais je crains fort que cela n'arrive, si j'en juge par ce que je sais de lui. »

« Ah! vous le connoissez donc ? »

« Oh mon Dieu non! presque pas ; mais je connois plusieurs personnes qui ne l'aiment point. »

« Mr. Sackville en fait beaucoup de cas, » observa Agnès Morton.

« On aime toujours ceux qui nous ont de grandes obligations. »

« Comment donc! quelles grandes obligations a-t-il à Mr. Sackville? » demanda miss Tyrwhitt.

« Il lui doit la vie, » répondit Agnès. « Ils se sont rencontrés par hasard en voyageant l'année dernière en Italie, et Mr. Lacy se seroit noyé dans le lac Majeur si Mr. Sackville ne se fût jeté à la nage pour le sauver. »

« C'est un beau jeune homme! » dit Mad. Poole.

« Qui? Mr. Sackville! »

« Mais non, ma chère! je ne l'appellerois pas un jeune homme, quoiqu'il n'ait guère plus de trente ans. Je parle de Mr. Lacy. »

« Cela peut être, » répondit miss Morton. « Mais je ne me sens nullement disposée à l'aimer. »

« Pourquoi donc? »

« Oh parce que c'est mon devoir; n'est-il pas vrai ma sœur? nous avons arboré le drapeau noir à Dodswell, et nous ne faisons point de quartier aux Lacy. »

« Vous lui accorderez cependant une charmante figure? » dit Mad. Poole.

« Je ne lui accorderai rien si je puis faire autrement, » reprit miss Morton. « Et je vous prie d'observer, Mad.

Poole, « que mon aversion procède uniquement d'un louable esprit de parti, puisque je ne l'ai jamais vu. »

« Ah! si vous l'aviez vu, vous n'en diriez pas autant. »

« C'est bien dommage, » reprit miss Morton, « de louer ainsi une personne absente. Adressez-nous plutôt vos complimens. Je vous serai très-obligée pour ma part de faire mon panégyrique. »

« Je vous remercie ma chère, je trouverois trop de collaborateurs dans cette entreprise. »

« Ah, ma chère Mad. Poole, vous abondez en jolis complimens! Mais encore un mot sur Mr. Herbert Lacy. Quel est son genre de conversation? »

« Une agréable conversation de société. Il est vif, plaisant, et conte avec grâce. »

« Je parie qu'il est enclin à la médisance, » interrompit lady Malvern.

« Oh! je puis vous assurer qu'il en est tout-à-fait exempt, » observa lady Appleby, « car il parle toujours de tout le monde de la manière la plus obligeante. »

« Mais ma chère lady Appleby, » reprit lady Malvern, « c'est une critique que vous faites-là. Parler de tout le monde d'une manière obligeante c'est d'un ennui intolérable. »

« Quant à cela, » reprit Mad. Poole, « On ne peut pas lui reprocher d'être ennuyeux. Je le croirois plutôt un peu enclin à la satyre. Quelques personnes prétendent que c'est lui qui a écrit cette petite brochure si plaisante sur les dames directrices d'Almack's. Je ne le crois pas cependant, car il m'a assuré le contraire. Mais il est décidément l'auteur du prologue du théâtre de Mor-

ton, et vous pourriez aisément vous procurer quelques-unes de ses compositions en vous adressant à lady Barbara Tempest. »

« Je vous remercie, » répondit lady Malvern, « mais il me faudroit un motif plus puissant que celui-là, pour m'engager à faire connoissance avec lady Barbara Tempest. Le ciel me préserve des femmes savantes. On sent les brochures nouvelles dès qu'on met le pied dans son antichambre. Ainsi donc Mr. Lacy est de la cour de lady Barbara ? Cela seul suffiroit pour m'en dégoûter. Je déteste les beaux esprits. »

« Oh je vous assure qu'il n'est point un bel esprit, » s'écria miss Tyrwhitt.

« Hé bien alors ! » dit Agnès, « prouvez-nous bien vîte qu'il est un sot, pour le disculper de cette accusation. »

« Mais il n'est pas non plus un sot. Je veux dire seulement qu'il ne parle pas d'un ton pédant ou doctoral, faisant de longues phrases qu'on ne peut pas comprendre, mais au contraire, qu'il s'entretient avec vous de choses toutes ordinaires. »

« En un mot, il dit des platitudes, » reprit lady Malvern.

« Non pas, non pas ! » reprit Mad. Poole, « il n'est que trop aimable. Je vous dirai même qu'il aime assez à tourner la tête aux demoiselles, sans vouloir se fixer nulle part. Je le crois un peu volage. »

« Vraiment ! c'est singulier ! » reprit lady Appleby. « On me disoit l'autre jour qu'il étoit engagé avec miss Hartley, la sœur de son beau-frère, ou bien qu'il alloit bientôt l'être. »

« Qu'il alloit être bientôt engagé ! c'est une situation très-critique ! mais voyons, miss Morton, vous êtes, je crois, la seule d'entre nous qui ne le connoissiez point. Que pensez-vous de notre description ? »

« Vraiment, » répondit miss Morton, « il seroit assez difficile de vous le dire. Voyons, résumons ! retiré, sociable, médisant, complaisant, satirique, insipide, bel esprit, frivole, engagé et volage. Je suis curieuse de voir l'original de ce portrait. »

(Agnès et Herbert s'apprécient mutuellement, malgré les préjugés de famille qui dévoient les éloigner, et Herbert s'aperçoit bientôt que son cœur n'est plus libre, aux mouvemens d'humeur et de jalousie qu'il ressent contre un certain lord Mindhurst qui fait à Agnès une cour assidue. Voici la déclaration de ce dernier à Agnès).

Le lendemain, lord Mindhurst épia pendant toute la matinée, le moment où il pourroit parler à Agnès en particulier. Enfin une occasion favorable se présenta, car à l'heure de la promenade, Agnès, retenue à la maison par quelque occupation, promit d'aller rejoindre les dames un peu plus tard. Lord Mindhurst, tout joyeux de cet arrangement, se mit en embuscade auprès de la maison; et lorsqu'il vit Agnès, qui pressée de rejoindre les promeneurs, s'avançoit d'un pas rapide dans un des sentiers du bosquet, il accourut pour lui offrir son bras.

« Vous cherchez ces dames, » lui dit-il, « elles sont allées de l'autre côté du lac, et vous ne les atteindrez pas de sitôt. Mais, » ajouta-t-il, « il y a un bateau ici

près, si vous voulez que nous traversions l'eau, cela vous épargnera un long détour.»

Agnès y consentit, et ils entrèrent aussitôt ensemble dans le bateau. Le lac, l'un des plus beaux ornemens d'Huntley-Parc, étoit assez resserré dans cet endroit, et ressembloit plutôt à une rivière bordée des plus beaux ombrages. Ils n'avoient donc qu'un fort petit trajet à faire pour gagner l'autre rive, mais Agnès vit bientôt que lord Mindhurst, au lieu de traverser directement, descendoit le courant. Elle l'en avertit.

« C'est le courant qui m'entraîne, » répondit-il d'un air malin.

« Oui, mais pour ne pas être entraîné, il faut ramer contre le courant et non pas avec le courant. »

Lord Mindhurst se mit alors à éclater de rire. « Je vois bien miss Morton qu'on ne peut pas vous tromper; mais le fait est qu'il y a plus bas un meilleur endroit pour aborder. »

« Je vous remercie, » répondit Agnès. « Il me semble que celui que nous avions vis-à-vis, étoit bien suffisamment bon, et je suis fâchée que vous preniez tant de peine. »

« Oh! du tout! j'aime beaucoup à ramer, et je rame fort bien, ainsi j'espère que vous ne craignez pas de vous laisser guider par moi? » Et en parlant ainsi, il agitoit ses rames avec une grande régularité, pour lui donner une haute idée de son savoir faire.

Agnès l'assura qu'elle ne doutoit nullement de ses talens comme rameur, et encouragé par un sourire

« Qu'il alloit être bientôt engag uvement du ba-
très-critique ! mais voyons, miss ent bientôt au
crois, la seule d'entre nous qui ofond en cet
Que pensez-vous de notre dr ux fois, de
« Vraiment, » répondit mis oins à r
difficile de vous le dire. V
table, médisant, compla
esprit, frivole, engagé . »
voir l'original de ce r re. Mais
(Agnès et Herbert « ne savez-
les préjugés de fam . »
Herbert s'aperçoit « mais sûrement
aux mouvemens
contre un cert vous feroit pas plaisir ;
une cour assi jeter à l'eau. »
à Agnès). prit Agnès sans s'émouvoir.
Le lende es maîtres de la maison ne per-
matinée, l e serve de leur lac pour un pareil
particul
car à l' ous ? c'est fâcheux. Au reste, je vous dirai,
son r rassurer, que je ne suis pas encore complè-
tes décidé à vous faire l'impolitesse de vous plan-
joy , pour aller tenir compagnie aux poissons. Ma
d cision dépendra de la réponse que vous ferez à une
question que je vais vous adresser. »

« Voyons donc cette question ? »

« C'est la même, » répondit-il en prenant un air enjoué, « c'est la même qu'un de mes amis adressa un jour à une demoiselle de sa connoissance. »

« Que lui demanda-t-il ? »

dans l'eau, cela 91
ensemble
ornemens
endroit,
beaux

Il lui demanda, » contr
e le même ton, «
un léger mouver
arrassée de
'il parl
se
...

ment lord Malvern,
s personnes que
s aimé à ren-
quelque sur-
prenoit sur
ta, ce-
cela

cuserez, » répondit lord ...
d'abord connoître la vôtre. »

hésita de nouveau, mais s'efforçant de pren-
n aisé, elle dit enfin. « Ah ! je vous comprends ! faites une supposition. Hé bien donc, je crois que si on me faisoit un pareille question, le mot qui se présenteroit le plus vite à moi seroit *non !* Il est au reste fort peu important, » ajouta-t-elle d'un ton plus sérieux, « de savoir à présent ce que je pourrois répondre en pareil cas. » Espérant ainsi mettre fin à la tournure douteuse qu'avoit prise la conversation. Elle réussit au-delà de son attente ; car lord Mindhurst voyant que ses insinuations n'avoient pas été tout-à-fait comprises, se mit alors à employer sérieusement le langage d'un prétendant. Mais malheureusement la situation dans laquelle il se trouvoit n'étoit pas très-favorable à un aveu de ce genre. Assis vis-à-vis de sa belle, sur un banc peu élevé, les deux bras occupés à tirer et à pousser péniblement les rames, le corps penché tantôt en avant tantôt en arrière, et les jambes étendues presqu'horizontalement devant lui, il lui faisoit l'histoire de son amour. Il l'assuroit qu'elle étoit

obligeant, il accéléra gaîment le mouvement du bateau, de manière à ce qu'il se trouvèrent bientôt au beau milieu du lac qui étoit large et profond en cet endroit. Déjà Agnès l'avoit averti une ou deux fois, de ne pas aller si loin, il n'en continuoit pas moins à ramer, en dépit de ses remontrances.

Elle lui dit enfin d'un ton ferme : « Arrêtez, je vous prie lord Mindhurst ! nous allons tout de travers. »

« Oh ! nous allons fort bien, je vous assure. Mais peut-être, » ajouta-t-il d'un air significatif, « ne savez-vous pas pourquoi je vous ai amenée ici ? »

« Non, vraiment ! » répondit-elle, « mais sûrement pas pour me faire plaisir. »

« J'espère bien que cela ne vous feroit pas plaisir ; car je suis venu ici pour me jeter à l'eau. »

« Tout de bon ? » reprit Agnès sans s'émouvoir. « Mais je crains que les maîtres de la maison ne permettent pas qu'on se serve de leur lac pour un pareil usage. »

« Croyez-vous ? c'est fâcheux. Au reste, je vous dirai, pour vous rassurer, que je ne suis pas encore complètement décidé à vous faire l'impolitesse de vous planter-là, pour aller tenir compagnie aux poissons. Ma décision dépendra de la réponse que vous ferez à une question que je vais vous adresser. »

« Voyons donc cette question ? »

« C'est la même, » répondit-il en prenant un air enjoué, « c'est la même qu'un de mes amis adressa un jour à une demoiselle de sa connoissance. »

« Que lui demanda-t-il ? »

« Il lui demanda, » continua lord Mindhurst, toujours sur le même ton, « si elle vouloit l'épouser! »

Agnès fit un léger mouvement de surprise, et demeura un instant embarrassée de savoir que répondre; mais doutant encore qu'il parlât sérieusement, elle prit le parti de tourner la chose en plaisanterie.

« Et quelle fut la réponse de la dame? » demanda-t-elle en souriant.

« Ah! vous m'excuserez, » répondit lord Mindhurst: « Je voudrois d'abord connoître la vôtre. »

Ici Agnès hésita de nouveau, mais s'efforçant de prendre un ton aisé, elle dit enfin. « Ah! je vous comprends! vous faites une supposition. Hé bien donc, je crois que si on me faisoit un pareille question, le mot qui se présenteroit le plus vite à moi seroit *non!* Il est au reste fort peu important, » ajouta-t-elle d'un ton plus sérieux, « de savoir à présent ce que je pourrois répondre en pareil cas. » Espérant ainsi mettre fin à la tournure douteuse qu'avoit prise la conversation. Elle réussit au-delà de son attente; car lord Mindhurst voyant que ses insinuations n'avoient pas été tout-à-fait comprises, se mit alors à employer sérieusement le langage d'un prétendant. Mais malheureusement la situation dans laquelle il se trouvoit n'étoit pas très-favorable à un aveu de ce genre. Assis vis-à-vis de sa belle, sur un banc peu élevé, les deux bras occupés à tirer et à pousser péniblement les rames, le corps penché tantôt en avant tantôt en arrière, et les jambes étendues presqu'horizontalement devant lui, il lui faisoit l'histoire de son amour. Il l'assuroit qu'elle étoit

un ange, qu'il s'en doutoit depuis long-temps, qu'il la trouvoit plus belle qu'aucune autre, qu'elle étoit parfaite à ses yeux, et réunissoit tout ce qui pouvoit le charmer chez une femme, que son bonheur étoit entre ses mains et qu'enfin il ne pouvoit décidément vivre sans elle.

Agnès l'écoutoit, les joues couvertes d'une rougeur assez naturelle en pareille occasion, et n'attendoit qu'un moment de silence pour parler à son tour.

« Maintenant Milord, » lui dit-elle, dès qu'il eut cessé de parler, « maintenant que vous vous êtes clairement expliqué, je vous dirai que je suis très-sensible à l'honneur que vous me faites, et reconnoissante de la bonne opinion que vous avez de moi; mais c'est là tout ce que je puis vous rendre en retour des sentimens que vous m'avez témoignés. Ecoutez-moi, » ajouta-t-elle, en voyant qu'il l'alloit l'interrompre, « Je vais m'expliquer davantage. Vous avez peut-être le droit de me demander pourquoi je rejette votre demande. Je n'ai, il est vrai, jamais rien entendu dire de défavorable à votre caractère, et je n'ai jamais rien vu dans votre conduite qui soit indigne d'un gentilhomme; mais je suis persuadée que nous ne nous conviendrions point mutuellement. Nos habitudes, nos goûts, notre manière de penser diffèrent entièrement, et nous ne saurions être heureux ensemble. »

Lord Mindhurst protesta, alors, que quelques différences de goûts qui pût exister entr'eux, différence qu'il ne voyoit nullement pour sa part, il ne gêneroit les siens en aucune manière, et qu'elle jouiroit toujours auprès de lui d'une parfaite indépendance.

« Vos promesses sont très-généreuses, Milord, » repliqua Agnès, « mais je ne peux pas m'empêcher de croire, que si une femme veut assurer son indépendance, elle fera mieux de ne pas se marier. Une femme mariée ne doit point, selon moi, rechercher l'indépendance. Deux époux doivent toujours agir de concert, mais ce n'est pas à moi à vous parler des devoirs du mariage et je crois m'être suffisamment expliquée. »

Ici lord Mindhurst essaya de peindre son affliction; il parla de désespoir, de célibat éternel. « Non, Milord! » reprit-elle, « ne parlez point ainsi, c'est une forme de discours, et elle ne peut convenir à personne moins qu'à vous. Vous trouverez beaucoup de jeunes personnes qui vous conviendront mieux que je n'aurois pu le faire; car votre premier choix montre que vos prétentions sont modestes. Croyez que si je refuse votre main c'est pour notre avantage mutuel; vous méritez une femme qui réponde tout-à-fait à votre affection. Et maintenant, lord Mindhurst, je vous demanderai deux choses, l'une de me ramener sur le champ à l'endroit d'où nous sommes partis, et l'autre de ne plus me reparler du sujet que nous venons de traiter. »

Lord Mindhurst s'étoit préparé à répliquer; mais la fermeté simple et calme avec laquelle elle venoit de lui imposer silence lui fit comprendre qu'il y auroit de l'inconvenance à insister encore. Il s'inclina donc en signe d'obéissance, et détourna le bateau pour revenir au port. Il s'en suivit un silence bien plus embarrassant encore pour tous les deux, que la conversation qui venoit d'avoir lieu. Le bruit cadencé des rames se fai-

soit seul entendre et par sa régularité même, sembloit leur faire paroître le temps plus long. Agnès essayoit d'avoir l'air de regarder le paysage, et lord Mindhurst tâchoit de paroître attentif à conduire le bateau. Chacun d'eux auroit voulu que l'autre prît la parole, et cherchoit en vain quelque chose de convenable à dire. En outre un mécontentement secret commençoit à naître chez tous les deux. L'émotion que la demande de lord Mindhurst avoit d'abord causé à Agnès, faisoit place peu à peu au dépit occasionné par la manière un peu sans façon dont il s'y étoit pris pour se déclarer.

Lord Mindhurst, de son côté, étoit à la fois blessé par le refus d'Agnès et mécontent de lui-même. Il découvroit que le plan par lequel il pensoit s'être habilement ménagé un agréable tête-à-tête n'avoit abouti qu'à le placer dans une situation très-désagréable. Il avoit si bien compté sur la victoire qu'il ne s'étoit ménagé aucun moyen de retraite honorable en cas de défaite. Ramener en triomphe sa belle, toute agitée d'une aimable confusion à l'ouïe de ses tendres sermens, eût été fort agréable; mais il étoit très-mortifiant de n'avoir pris toutes ces mesures, que pour voir ses vœux décidément rejetés, et s'entendre dire très-froidement par elle qu'il eût à la ramener à l'instant d'où ils étoient partis. Nous croyons qu'il est des galériens qui rament plus gaîment que ne le faisoit le pauvre lord Mindhurst durant la dernière partie de cette expédition aquatique.

Mais le pis de l'affaire fut qu'en approchant du rivage, ils virent que trois de ces messieurs les attendoient

pour

pour aider à leur débarquement. C'étoient lord Malvern, Huntley, et Lacy; précisément les trois personnes que lord Mindhurst et Agnès eussent le moins aimé à rencontrer dans ce moment. Lacy avoit vû avec quelque surprise et beaucoup de jalousie qu'Agnès se promenoit sur l'eau en tête-à-tête avec lord Mindhurst; il s'efforça, cependant, de dissimuler son mécontentement, et affecta une politesse empressée en s'avançant le premier pour offrir sa main à miss Morton. Il ne put alors s'empêcher de remarquer que son air étoit embarrassé, son teint plus animé que de coutume et que sa main trembloit légèrement dans la sienne. Il étoit clair qu'elle venoit d'avoir une conversation intéressante; mais lorsqu'il chercha à en deviner davantage en regardant la physionomie de lord Mindhurst, il vit qu'il étoit resté dans le bateau, extraordinairement occupé à en examiner l'intérieur, comme s'il y eût découvert une fente à réparer.

« C'est un joli petit bateau! » dit-il enfin, tout en arrangeant ses rames et sans regarder personne en face. « Je viens justement de conduire miss Morton dans cette partie du lac d'où le château paroît avec tant d'avantage. »

Herbert regarda aussitôt Agnès et vit, au coup-d'œil mécontent qu'elle jeta dans ce moment sur Mindhurst, qu'elle ne donnoit pas son assentiment au petit mensonge qu'il venoit d'inventer.

Celui-ci n'ayant plus rien à arranger dans le bateau fut enfin obligé d'en sortir et de soutenir les regards curieux des observateurs, auxquels sa confusion disoit

clairement sa défaite. Lorsqu'on se mit en marche il trouva moyen de rester en arrière, et prit enfin une autre direction, laissant Agnès retourner au logis sous l'escorte de ces trois Messieurs.

(Lacy quitte Huntley-Parc sans avoir clairement déclaré à miss Morton ses sentimens pour elle, mais bien certain qu'elle y répond en secret. De retour chez son père, il lui avoue son amour, et l'intention où il est de demander la main d'Agnès. Le baronet se montre moins opposé à ce projet qu'Herbert ne l'avoit craint, et consent à faire une visite à Dodswell. Il s'ensuit une invitation à dîner qui donne lieu à la scène suivante. Nous y verrons introduit un personnage qui joue un rôle important dans l'intrigue du roman. Sackville, quoique jeune encore, a été nommé, en second, tuteur d'Agnès, par une tante fort riche qui l'avoit élevée et instituée en mourant son héritière. Il cache sous les dehors les plus séduisans un cœur fourbe, insensible et intéressé.)

Le jour fixé pour aller dîner à Dodswell arriva enfin et après que sir William, qui ne comptoit pas l'exactitude au nombre de ses vertus, eût fait attendre sa voiture pendant une demi-heure à sa porte, il y monta accompagné de sa femme et de son fils.

Le temps étoit froid et pluvieux. Durant le trajet, sir William ne cessa de déclamer contre le climat d'Angleterre et les dîners chez les voisins de campagne.

«Voilà donc ce qu'on appelle une partie de plaisir!» disoit-il avec un sourire ironique en s'enfonçant dans les coussins de sa voiture. «Concevez-vous rien de plus

digne d'admiration qu'une famille entière s'en allant, par un temps affreux, dîner à six milles de chez elle pour y revenir quelques heures plus tard, et que le seul motif de faire comme les autres pousse à prendre cette noble détermination. Sérieusement c'est une coutume digne du moyen âge, et je m'étonne que nous ne soyons pas plus sages au dix-neuvieme siècle! J'espère que nous arriverons tard, car ils méritent d'attendre pour les punir de nous avoir invités, et d'ailleurs, je ne crains rien tant que le quart-d'heure qui s'écoule entre le moment de l'arrivée et celui où l'on se met à table. »

«Quelle insupportable chose,» ajouta-t-il un moment après,« que l'étiquette de la table! Si j'étois roi, comme disent les enfans, j'abolirois toutes ces formalités absurdes, et chacun feroit comme il l'entend. Le monde en iroit-il plus mal si on mangeoit le fromage avant le poisson?»

«Oh! cela auroit l'air très-ridicule!» dit lady Lacy.

« Auroit l'air! ah, nous y voici; et je vous prie, Madame, que signifie, auroit l'air? Personne n'a l'air noble en mangeant; et la preuve en est que l'on n'a jamais vu personne se faire peindre la bouche pleine.»

Ils arrivèrent enfin en vue de Dodswell. Cette habitation ressembloit à la moyenne des maisons de campagne en Angleterre. Le parc étoit assez étendu, mais d'un aspect plat et monotone; la maison, quoique grande et en bon état, n'étoit embellie d'aucun ornement. Par un beau temps, l'apparence en étoit assez agréable; mais ce jour-là les gazons et les massifs d'ombrages, détrempés par la pluie, lui donnoit un air

sombre et mélancolique que sir William ne manqua pas de critiquer en entrant dans le parc.

Lorsqu'ils furent arrivés à la porte de la maison, leur domestique, mouillé jusqu'aux os, tira avec impatience le cordon de la sonnette; mais on ne répondit point à cet appel avec la célérité usitée en pareil cas, et ce délai fut un nouveau sujet de plainte pour sir William qui, aussitôt que la porte fut ouverte, se précipita dans l'antichambre suivi de sa femme et de son fils. Cependant le domestique qui leur avoit ouvert les regardoit d'un air étonné, et sembloit hésiter à les introduire. Il finit par leur dire assez brusquement que Mr. Morton et ces dames s'habilloient pour le dîner.

« Je vois avec plaisir que nous arrivons au bon moment, » dit alors sir William en jetant sur sa femme un coup-d'œil qui exprimoit tout le contraire.

En ouvrant la porte du salon le domestique annonça à haute voix sir William et lady Lacy.

Ils virent en entrant un homme tout établi à lire les papiers. C'étoit Mr. Sackville, qui se leva aussitôt pour venir au-devant d'eux, et leur souhaita la bienvenue avec un air d'aisance et de cordialité qui lui étoit naturel, mais au milieu duquel on pouvoit cependant voir percer une nuance de surprise.

«C'est pour nous un plaisir inattendu, que celui de vous voir aujourd'hui, » leur dit-il après les premiers complimens.

« Il est sûr, » répondit le Baronet, « que le temps n'est pas beau, mais nous avons bravé tous les obstacles.»

« Nous ne manquons jamais à nos engagemens, » ajouta sa femme.

«Vraiment!» reprit Sackville avec un sourire d'incrédulité dont ils ne comprirent pas l'à-propos.

Ils alloient sans doute s'expliquer davantage, lorsque miss Morton entra dans la chambre. Elle jeta un regard surpris sur les nouveaux arrivés, s'avança en hésitant et finit par leur souhaiter le bon jour avec une confusion qu'Herbert et ses parens interprétèrent d'une manière très-flatteuse pour lui. Cette conviction les embarrassant à leur tour, tous quatre s'abordèrent le plus gauchement du monde, et il fallut que Mr. Sackville vint, avec sa présence d'esprit ordinaire, entamer un sujet de conversation indifférent.

Mais bientôt la porte s'ouvrit de nouveau, et Mr. Morton s'avança en déployant lentement un grand mouchoir de poche foulard. Il avoit déjà fait deux ou trois pas dans le salon lorsqu'il s'aperçut de la présence de ses hôtes, et l'étonnement qu'il témoigna alors, fut encore plus marqué que celui d'Agnès et de Sackville. Il s'arrête tout court, et fit une exclamation de surprise, mais les premières paroles qu'il prononça donnèrent le mot de l'énigme aux nouveaux arrivés.

«Nous avions espéré vous voir hier!» dit-il enfin. Il fallut alors que Sackville fît usage de tout son empire sur lui-même pour réprimer l'envie de rire que lui causoit la découverte de cette méprise, et que Mr. Morton appelât à son aide toute sa politesse, pour dire avec quelque apparence de sincérité que c'étoit un bien agréable dédommagement de leur mécompte de la veille. Mais ensuite il jugea prudent de dissimuler sa mauvaise humeur par une prompte retraite, et s'élit sous

prétexte qu'il alloit annoncer à sa femme l'arrivée de leurs hôtes.

Il rentra bientôt au salon accompagné de lady Louisa, et ils trouvèrent lady Lacy, redisant à Agnès pour la vingtième fois, qu'elle étoit confondue d'avoir fait une pareille méprise, que semblable chose ne lui étoit jamais arrivée, car elle étoit extrêmement exacte d'ordinaire. Lady Louisa reçut ses hôtes avec beaucoup de politesse et de bonne grâce, disant justement ce qu'il falloit et rien de plus. Dans cette occasion, son apathie naturelle servit à la faire paroître avec avantage, car elle n'étoit ni émue ni déconcertée, et sa manière d'être, toujours calme et uniforme, qui paroissoit si froide à des amis intimes, sembloit bien suffisamment amicale avec des étrangers.

Mais pour un homme susceptible et orgueilleux, tel que Mr. Morton, l'incident actuel étoit une grande épreuve d'amour-propre. Le sien se trouvoit alors blessé de la manière la plus sensible; car il eût vivement désiré faire sur les Lacy une impression favorable. Sa maison avoit été la veille, le rendez-vous de la société la plus élégante, parmi laquelle se trouvoient lord et lady Malvern et un frère cadet du duc de Swansea, cousin de sa femme. Tous les hôtes avoient été choisis de manière à donner à sir William une haute idée de sa parenté et de ses relations dans le monde. Rien n'avoit été épargné pour rendre la fête brillante, et cependant, en dépit de toutes les mesures qu'il avoit prises, il arrivoit non-seulement que ses projets envers sir William échouoient et que son absence imprévue dérangeoit le dîner de la veille et surprenoit tous les

convives, mais encore que le lendemain on venoit les surprendre dans la modeste simplicité d'un dîner de famille.

Ajoutez à cela que sir William, toujours prêt à saisir le côté ridicule des choses, paroissoit si bien amusé du quiproquo, que Mr. Morton commençoit à soupçonner qu'il y avoit eu de l'intention de sa part.

Une heure entière s'écoula pendant les préparatifs du dîner, durant laquelle les sept personnes réunies au salon s'efforcèrent de soutenir une conversation languissante. Mr. Morton étoit trop absorbé par son dépit pour trouver beaucoup à dire. Sir William n'étoit guère de meilleure humeur. Lady Louisa ne faisoit jamais de grands frais de conversation. Lady Lacy étoit un peu abattue par le sentiment que cette méprise étoit son ouvrage; enfin Agnès et Herbert étoient mal à leur aise, soit parce qu'ils se sentoient observés par leurs parens, soit parce qu'ils n'étoient pas sans inquiétude sur le résultat de cette malencontreuse entrevue.

Sackville seul étoit gai et naturel, et ce fut lui surtout qui soutint la conversation jusqu'au moment où le dîner fut annoncé.

La physionomie de Mr. Morton s'éclaircit cependant un peu lorsqu'en se mettant à table, il vit qu'elle étoit assez convenablement garnie, et il se hasarda même à déplorer assez galamment l'abominable dîner qu'il se voyoit obligé de donner à ses hôtes. . . . .

. . . .

«Herbert!» dit sir William à son fils lorsque le soir, de retour de Dodswell ils se retrouvèrent en tête-à-tête. «Herbert! réjouissez-vous, elle me plaît. Je ne vous

dirai rien de sa figure, car si je la louois, je ne vous apprendrois rien, et si je la critiquois, vous m'accuseriez de manquer de goût. Je ne vous parlerai pas non plus de son caractère, car quelques heures de connoissance ne suffisent pas pour en juger; mais ses manières sont nobles et naturelles, et tout ce qu'elle dit est bien dit et bien pensé. Elle a quelque penchant pour la plaisanterie, et j'aime cela. Je ne demande pas aux jeunes personnes un esprit très-brillant, mais elles doivent néanmoins comprendre l'esprit des autres. C'est un grand point de savoir rire à propos; c'est un avantage que peu de personnes possèdent complétement, et dont miss Morton me paroît être douée. Je crois aussi qu'elle aime la lecture, et c'est encore un goût très-heureux chez les femmes, car cela les empêche de causer de balivernes; enfin elle a l'air d'avoir du jugement et de la pénétration et je suis persuadé que lors même qu'elle paroissoit souffrir de l'embarras de son père lorsqu'il s'est aperçu que son poisson étoit trop gardé et qu'on n'avoit pas mis le champagne à la glace, je suis persuadé, dis-je, qu'elle est au-dessus de pareilles misères. Je pense vous en avoir dit assez pour vous montrer que je ne désapprouve pas vos projets, mais je vous demande de ne rien précipiter. Connoissons mieux cette famille avant de nous lier irrévocablement à elle. Et maintenant je vous souhaite une bonne nuit. Digérez à loisir tout ce que je viens de vous dire, et tâchez ensuite de rêver à votre belle. . . . .

(La suite au prochain cahier.)

CORRESPONDANCE.

LETTRE DE MR. CHARLES LUCAS A L'AUTEUR DU CONCOURS, OUVERT A GENÈVE EN FAVEUR DE L'ABOLITION DE LA PEINE DE MORT.

Paris, le 29 décembre 1827.

Mr.

Je vous remercie infiniment du N.° du 1.er novembre du Journal de Genève dont M.... a bien voulu se charger. Je n'ai pas besoin de vous exprimer tout le plaisir que j'ai eu à lire l'article plein de bienveillance qu'un anonyme a consacré à mon ouvrage, encore moins de vous parler du talent avec lequel il est écrit, ce sont choses qu'il y auroit de ma part, mauvaise grâce à dire, et trop peu de désintéressement à louer. J'aime mieux vous entretenir d'un point sur lequel je ne puis être d'accord, fort heureusement pour l'acquit de ma conscience, avec l'auteur de l'article; c'est sur l'opinion qu'il émet que nous touchons à l'époque, où la question de la peine de mort, va recevoir une solution définitive; que le résultat des écrits qu'elle inspire, et des débats qu'elle soulève, doit être sa suppression d[e] nos Codes, ou son maintien à tout jamais.

Je crois fermement, Monsieur, que la resp[on]sabilité qu'entraîneroit une pareille opinion, [ne] pèse ni

sur les écrivains de notre époque qui se sont voués à l'examen de cette question, ni sur les législateurs qui sont appelés à la résoudre. L'humanité n'a rien à craindre à cet égard, ni de ses défenseurs ni de ses juges; sa cause ne sauroit être compromise, ni par l'incapacité des uns, ni par l'erreur des autres.

Que la peine de mort soit un jour abolie, c'est chose inévitable, parce que cette abolition est dans la marche de la civilisation, une de ces nécessités sur lesquelles l'esprit humain ne peut rien; autrement il commanderoit à la loi; mais quel sera ce jour?..... Là, commence et s'exerce l'empire de l'intelligence humaine, dont la victoire, comme celle du coursier généreux, est moins au but qu'elle atteint, que dans la rapidité qu'il met à parcourir la distance qui l'en sépare.

Mais je dois vous développer ma proposition, qui, sans cela ne paroîtroit qu'une assertion gratuite de ma part.

N'est-il pas vrai, Monsieur, que la peine de mort a commencé à régner seule en reine absolue dans tous les Codes pénaux? N'est-il pas vrai qu'à mesure que la civilisation s'est développée, elle a vu d'autres peines appelées à entrer en partage de sa puissance? N'est-il pas vrai qu'aujourd'hui, en comparant le chétif domaine qu'elle conserve dans les Codes, à celui qu'elle y a perdu, on ne peut mieux la comparer qu'à une souveraine déchue, et reléguée dans un petit coin de son ancien empire; aussi c'est là un fait incontestable, que la civilisation lui a enlevé les neuf dixièmes de ses anciens Etats.

Un second fait non moins incontestable, c'est la *liberté* qui partout s'est substituée à l'*existence*, comme la garantie de la conservation sociale. L'esclavage, est le second âge de la pénalité humaine.

Enfin, à notre époque si avancée de civilisation, ce n'est plus la mort, ce n'est plus même l'esclavage, qui domine nos Codes; la grande majorité des peines ne consiste que dans des privations temporaires de la liberté.

On peut trouver et distinguer dans nos Codes ces trois âges de pénalité: la mort, l'esclavage, l'emprisonnement s'y rencontrent; mais toutefois, dans la place qu'ils y occupent mutuellement, on reconnoît la marche et on prévoit le but de la civilisation. L'esclavage est plus fréquent que la mort, l'emprisonnement plus fréquent que la mort et l'esclavage. Et ce qui est très-remarquable, c'est qu'au sein même de nos temps si éclairés, la civilisation procède toujours de la même manière dans ses développemens. Dans les pertes que fait chaque jour la peine de mort, c'est l'esclavage qui en profite; on ne la franchit pas brusquement pour arriver tout d'un coup à l'emprisonnement, en sorte qu'il semble qu'il soit dans la marche de la civilisation que tous les cas capitaux soient réprimés d'abord par des peines perpétuelles avant d'être seulement soumis à des peines *temporaires*.

Nous arrivons rapidement à ce grand et beau résultat de la perfectibilité humaine: l'humanité a passé le Rubicon. En effet, entre les deux puissances dont son histoire se compose, la force physique et la force mor-

rale, l'équilibre est rompu. L'esclavage et la mort qui appartiennent au règne de la première, témoignent de sa fin, tandis que la nature temporaire des peines révèle une ère toute nouvelle, où des ressorts inconnus à la force physique, doivent entrer en action et embrasser dans la répression du présent, la garantie, et la leçon de l'avenir. Cette réforme du système pénitentiaire, est dans l'ordre moral et social, la conséquence de celle opérée dans l'ordre religieux par le christianisme, qui est venu détruire, non le *pécheur*, mais le *péché*. C'est ainsi qu'il y a de l'harmonie dans les mouvemens du monde moral, comme dans ceux du monde physique, et qu'il est permis à quiconque voudra en étudier les lois, de prédire l'abolition de la peine de mort, aussi sûrement que l'astronome qui prophétise l'apparition d'une comète dans les cieux.

Ce système pénitentiaire annonce le plus étonnant progrès des législations modernes. La force physique ne pouvoit que combattre ou détruire un effet, en supprimant le coupable; elle ne peut protéger l'ordre social, qu'avec des échafauds et des verroux; la force morale au contraire s'attache à la cause, et prend le crime à sa racine pour l'extirper parmi nous.

Et ce n'est point ici une œuvre de philantropie; la vertu peut beaucoup dans les relations privées, mais elle n'influe guère sur les mouvemens sociaux, parce qu'elle est plutôt un ornement qu'une loi de l'humanité. Un même principe domine ces deux règnes de la force physique et de la force morale, c'est toujours le principe de conservation. Si aujourd'hui la société

substitue l'esclavage à la mort, ce n'est pas dans le but philantropique d'amender le coupable, pour avoir le mérite de mettre dans le monde un honnête homme de plus; c'est parce que le système pénitentiaire est, pour ainsi dire, à ses yeux le meilleur glaive de la loi, pour la défense. Avec l'échafaud, elle ne détruit que le criminel, avec le système pénitentiaire elle détruit le crime. Elle se sent une mission plus élevée que celle de se débarrasser des coupables par un coup de hache, c'est d'en diminuer le nombre, et le meilleur moyen à ses yeux d'y réussir, c'est de relever vers le le bien cette liberté qui a failli, et de présenter aux hommes le spectacle de sa conversion au lieu de l'imitation de son crime, pour les affermir dans les voies de la probité et de la vertu.

Tel est le système qui doit tôt ou tard régir le monde, et faire disparoître de nos places publiques l'affreux spectacle des meurtres humains.

Ce système est puisé dans nos croyances, car l'Evangile est un Code tout pénitentiel, dit St. Augustin.

Il pénètre de plus en plus dans nos mœurs, qui répugnent chaque jour d'avantage à l'application de la peine de mort, de telle sorte que notre aversion pour le meurtre ayant toujours augmenté en raison directe de la diminution des supplices, et cette diminution toujours progressive, venant chaque jour à en doubler l'énergie, nous arrivons à grands pas, à l'époque la sensibilité (1), à défaut de la raison humaine est

(1) Pour juger de l'*aversion* qu'inspire la peine de m[illegible] exécu- pas le plus ou moins d'affluence du public dans la pl[illegible]

roit justice de la guillotine comme elle l'a fait de la roue et des tortures.

Il entre dans la marche de la civilisation, qui fait de plus en plus prévaloir l'empire de la force morale sur la force physique.

Enfin, il appartient au principe de conservation sur lequel repose la justice sociale, et de même que les hommes trembleroient aujourd'hui pour leurs propriétés, si on les remettoit comme jadis sous la protection de l'échafaud, de même il arrivera un temps, qu'après avoir vécu à l'abri du système pénitentiaire, ils répugneront autant à confier à la guillotine la conservation de leur vie que celle de leur bourse. Alors à l'idée du rétablissement de la peine de mort, on aura peur, comme aujourd'hui à celle de son abolition.

Telle est, Monsieur, ma conviction, telle j'espère sera la vôtre. Elle est consolante, elle est nécessaire même à ceux qui, comme vous, se dévouent à la sainte cause de l'humanité, car quand on veut le bien de

---

tion qu'il faut considérer, mais bien plutôt la répugnance des Jurés à la prononcer. La guillotine est un spectacle qui plaît malheureusement au peuple, qui recherche des émotions vives, c'est le mélodrame au naturel; et tel homme qui ne voudroit pas condamner son *semblable à mort* se mettra à la fenêtre pour voir guillotiner le coupable [illegible]damné par d'autres. Cette distinction sera parfaitement comprise d[illegible] physiologistes. Au moment de l'exécution de Castaing, des [illegible] « Qu[illegible] avoient loué une fenêtre s'écrioient les larmes aux yeux : [illegible] attachés [illegible]r ! mourir à cet âge ! » et en même temps elles tenoient [illegible] fatal instrument les yeux mouillés de larmes.

l'homme, on peut facilement se résigner à des travaux sans récompense, mais non à des efforts sans résultats.

Ch. Lucas,
Avocat à la Cour Royale de Paris.

P. S. Je sors à l'instant de chez Mgr. le Duc d'Orléans qui a bien voulu agréer l'hommage d'un exemplaire de mon ouvrage. Il m'a parlé longuement et très-bien de l'abolition de la peine de mort, dont il est un chaud partisan.

« J'assistois à la séance de l'Assemblée Constituante où l'abolition de la peine de mort fut proposée. La question, » m'a-t-il dit, « n'y fut, ni bien posée, ni bien discutée; la majorité qui s'éleva contre fut immense; mais ce qui me frappa, ce qui m'indigna même, ce furent les applaudissemens de douze cents personnes qui saluèrent cette décision de l'Assemblée d'un cri de joie et de victoire. » Le Prince alors interprétant avec une haute sagacité, ce qu'il y avoit de tristement prophétique dans ces cris, a très-bien résumé les inconvéniens de l'emploi de la peine de mort, en matière politique, et il a fini, à ma grande satisfaction, par m'exprimer précisément l'idée que je vous développe dans cette lettre, que l'*abolition absolue* de la peine de mort, étoit un des résultats inévitables de la civilisation. Voilà, Monsieur, une grande autor pour nous; aussi me suis-je empressé de consigner un *proscrisptum* cette bonne nouvelle.

HISTOIRE.

HISTOIRE DES MAIRES DU PALAIS, par George-Henri PERTZ, traduite de l'allemand par Th. Derome, Principal du collége de Haguenau. *Haguenau*, chez L. Koessler, Imprimeur-Libraire, 1828. Un vol. in-8.° de 283 pages.

CET ouvrage a été publié en allemand sous les auspices et avec une préface du célèbre historien Heeren de Goettingue, et pour le fond comme pour la forme, il paroît digne de cet illustre patronage. La traduction française est correcte et élégante ; on en jugera par le morceau suivant que nous extrayons de la préface de l'ouvrage. C'est un parallèle intéressant tracé par Heeren entre les maires du palais, et les grands-émirs de l'empire des califes.

«L'histoire des maires du palais a été souvent traitée comme partie de l'histoire des Francs. Mais la matière, loin d'être épuisée, réclamoit encore de nouveaux éclaircissemens et un examen spécial, comme le public pourra s'en convaincre par la lecture de l'essai qui lui est offert. Dans une histoire générale, on ne pouvoit guère s'occuper de pénétrer et d'approfondir le caractère individuel de chacun des hommes qui furent successivement revêtus de la haute dignité de maire du palais ;

et cependant leurs qualités personnelles ont contribué à leur élévation pour le moins autant que leur situation politique et les circonstances de l'époque où ils ont vécu. »

« L'agrandissement des maires du palais, à le considérer en général, est un de ces phénomènes qu'on rencontre plus d'une fois en parcourant les annales du monde. En effet, quoi de plus commun que de voir dans un état où le trône est occupé par une suite de rois foibles ou incapables, ces princes réduits à ne conserver qu'une ombre de puissance, tandis que sous un titre quelconque s'élèvent à côté d'eux des lieutenans, qui se saisissent de la réalité du pouvoir, jusqu'à ce qu'il leur plaise de faire enfin disparoître un vain fantôme, et de s'approprier une couronne enlevée à ses légitimes possesseurs, qui ne pouvoient plus la porter? Cependant s'il est des empires où ces révolutions soient un spectacle plus fréquent que partout ailleurs, un spectacle sans cesse renouvelé, c'est dans les vastes monarchies de l'Orient; c'est là que la plupart des dynasties se voient d'abord dépouillées de leurs prérogatives, et bientôt précipitées du trône par de semblables lieutenans. »

« Quiconque a bien étudié l'Orient reconnoîtra sans peine que là les mœurs des peuples, les usages des cours et la forme des gouvernemens ne peuvent manquer d'être favorables à de pareilles entreprises. Dès-lors que la polygamie ne laisse aucune garantie, aucune fixité à l'ordre de succession, il s'en suit nécessairement que la solidité des trônes est compromise; et

là où ceux qui montent sur le trône, sortent de l'obscurité d'un harem, ou sont tirés d'une prison, ce n'est que par une exception bien rare que les princes peuvent avoir la force de caractère et les talens nécessaires pour exercer un pouvoir absolu sur un vaste empire. Plus leur despotisme est illimité, plus on peut compter qu'il passera dans des mains étrangères. »

« Si l'on veut considérer l'histoire des maires du palais au grand jour de l'histoire universelle, il ne sera pas inutile de mettre leur élévation en parallèle avec des phénomènes semblables dont l'Orient fut témoin, non pas uniquement pour découvrir des rapports de ressemblance, mais aussi pour montrer les différences qui distinguent ces grandes révolutions. De toutes les vastes monarchies de l'Orient, il n'en est pas dont l'examen convienne mieux à notre objet, que l'empire des Arabes sous les califes, alors que les Abbassides, qui avoient établi à Bagdad le siége de leur domination, laissèrent les émirs al omra ou grands-émirs s'emparer du pouvoir. Ces émirs al omra réveillent en nous un souvenir tellement involontaire des maires du palais, que, dans la préface d'un ouvrage consacré à l'histoire des maires, il n'est pas hors de propos d'esquisser quelques traits d'un parallèle entre les uns et les autres. Mais je crois devoir auparavant jeter un coup-d'œil rapide sur l'histoire des grands-émirs. »

« Leur pouvoir s'éleva sous le règne d'El Rhadi, le vingtième calife de cette maison des Abbassides qui avoit choisi Bagdad pour le lieu de sa résidence. Cet empire des califes, dont la monarchie presque univer-

fondateur. Elle avoit établi sa domination sur une grande partie de la Perse, lorsqu'elle produisit un prince, dont le nom ou plutôt le titre, pris souvent nom propre dans cette famille, étoit Mozed ed Daula, c'est-à-dire, la colonne du royaume. Mozed chassa de Bagdad les Turcs qui formoient la garde du calife Mostaqi, força le calife lui-même à se jeter dans ses bras, s'empara de la ville et en même temps de la dignité de grand-émir, que la maison des Bouides conserva depuis cette époque jusqu'à celle de sa ruine. Cette famille donna onze grands-émirs à la monarchie; mais il s'en faut bien qu'ils se soient transmis le pouvoir par une succession paisible. Le premier lui-même ne put se soutenir qu'en luttant sans cesse contre ses plus proches parens. Son fils, esclave des plaisirs, se vit forcé d'abandonner le titre que son père lui avoit légué, et se démit en faveur de son cousin Adad ed Daula, qui le fit périr en 977. Il y avoit déjà long-temps que celui-ci régnoit en Perse, et les historiens l'ont dépeint comme un prince ami des arts et de la paix; mais il ne fut revêtu de la dignité de grand-émir que peu d'années; la mort l'en dépouilla en 982. Il avoit partagé la monarchie entre ses deux fils; l'un arracha le pouvoir à l'autre, et lui fit crever les yeux; une prompte mort le punit de sa cruauté en 989. Héritier de ses grandeurs, son fils Bahad ed Daula mena une vie sans cesse agitée par des troubles politiques, et mourut, comme son père, du haut mal en 1012. Son fils et son successeur, Soltan ed Daula, forcé de fuir devant son propre frère, lui céda sa place en 1021.

A la mort de ce dernier, arrivée en 1025, il restoit encore un troisième frère, Dischalal ed Daula, qui fut élevé par le vœu des troupes à la dignité de grand-émir, et s'y maintint jusqu'en 1043, époque de sa mort, malgré les orages qui l'assaillirent presque sans relâche. Les califes qui siégèrent à côté des grands-émirs, ne furent que des fantômes insignifians, à qui l'on daignoit laisser encore un vain titre et les honneurs d'une autorité purement religieuse, mais qui ne pouvoient mécontenter leurs tyrans, sans s'attirer d'indignes traitemens, dont rien n'étoit capable de les garantir. Ces ministres audacieux trouvoient à leur tour de redoutables ennemis dans les Turcs de la garde établis à Bagdad, fiers soldats, dont l'obéissance ne s'achetoit que par des présens considérables, et ne se vendoit pas même toujours à ce prix. A la mort de Dischalal ed Daula, la maison des Bouides étoit déjà menacée d'une ruine prochaine et complète. Dans les contrées qu'arrose l'Oxus, une puissance nouvelle, la puissance des Seljoucides, venoit de prendre naissance. Ce peuple nomade avoit quitté la rive orientale de la mer Caspienne, pour s'avancer, comme le firent d'autres peuples nomades, vers les régions du Sud, et s'étoit établi dans les plaines fertiles du Khorasan. Sous leur sultan Togrul-Beg, en 1037, ils s'érigèrent en conquérans, portèrent à l'Occident leurs armes formidables, et entrèrent en 1055 dans les murs de Bagdad. La maison des Bouides fut anéantie dans la personne de Malec Rahim, le onzième des émirs sortis de cette même famille, et les Seljoucides, fondateurs d'un vaste empire, occupèrent leur place. »

« Après ce coup-d'œil rapide, il est aisé de voir en quoi la charge des grands-émirs et celle des maires du palais se ressemblent ou diffèrent. »

« Un trait commun à l'une et à l'autre, c'est la puissance du souverain exercée par de grands officiers de la couronne, qui auroient dû rester dans un état de subordination. La durée de leur envahissement offre un rapport de plus entr'eux. En laissant de côté les sultans Seljoucides, qui prirent bien le même titre que leurs prédécesseurs, mais seulement pour la forme, on trouve que depuis la création du grand-émirat, jusqu'à la ruine de la maison des Bouides il s'écoula cent vingt ans ; le période rempli par les maires du palais ne fut que de dix-neuf ans plus long, à compter de l'avènement de Clotaire II, époque où Pépin l'ancien jeta les fondemens de leur grandeur, jusqu'en l'an 752 où Pépin, le troisième du nom, monta sur le trône. »

« Mais les deux charges avoient dans leur origine une différence notable. L'existence des maires du palais étoit le résultat de la constitution intérieure de la monarchie des Francs. Chez les Francs les rois étoient les propriétaires les plus riches en métairies et en fonds de terre ; ils tiroient leurs revenus presque uniquement de ces domaines, qui fournissoient à la dépense de leur table et à l'entretien de leur maison. Il falloit que ces biens fussent administrés, et par conséquent soumis à la surveillance d'un surintendant ; c'est ce surintendant qu'on appela maire du palais. Chargé du recouvrement comme de l'emploi des revenus royaux,

il unissoit à ces fonctions celle de conseiller de la couronne, et assistoit le prince dans ses affaires. Sa charge considérée en elle-même n'étoit donc point une charge militaire; cependant les généraux étoient presque toujours choisis entre les maires, qui tenoient le premier rang parmi les gens du roi, et que les circonstances mêmes où ils se trouvoient, désignoient pour chefs des armées, dès qu'ils avoient reçus de la nature les vertus du guerrier et les talens du général.»

«L'origine du grand-émirat fut tout autre. Les califes n'étoient propriétaires ni de métairies ni de fonds de terre dans le même sens que les Mérovingiens; leur richesse ne consistoit point en domaines; les tributs des provinces ou les taxes des gouverneurs qu'ils avoient placés dans les villes de leur dépendance, formoient leurs revenus. Ils n'avoient pas besoin d'un officier attaché à leur maison pour administrer ces revenus; mais il leur falloit un général pour lever les contributions et en assurer le paiement. Telles devoient être les fonctions des émirs al omra; c'est assez dire que leur dignité dès l'origine est militaire.»

«De là résulte une autre différence, qui s'offre d'elle-même à l'esprit. La puissance des maires du palais s'étoit formée par des progrès lents et insensibles; les grands émirs parvinrent dès l'origine au rang qu'ils devoient occuper. Les uns et les autres avoient encore ce trait de ressemblance, que l'assujettissement à leurs souverains étoit pour eux une obligation; mais le grand-émir et le maire du palais n'avoient pas les mêmes rapports avec leurs maîtres respectifs. Le nom du premier fut

associé presque dès le principe à celui du calife dans les prières publiques ; ce qui annonçoit une espèce de participation à l'empire. Depuis que les Bouides furent entrés en pleine possession du grand-émirat, ils étoient, en vertu de ce titre, dans un état de subordination apparente à l'égard des califes ; mais ils n'en restèrent pas moins indépendans pour les provinces qu'ils avoient en Perse, et usèrent du droit de battre monnoie, attribut caractéristique de la souveraineté.»

«Les fonctions de maire du palais finirent par être héréditaires comme celles de grand-émir ; mais l'hérédité ne s'établit pas de la même façon pour les uns que pour les autres. Ce privilège fut pour les maires un avantage lentement acquis ; les grands-émirs, dix ans après leur création, en jouissoient déjà dans le même sens que l'autorité souveraine est généralement héréditaire en Orient, où l'on reconnoît bien les droits d'une maison régnante, mais non pas dans cette maison un ordre de succession régulièrement constitué. C'est principalement pour cette raison, que le grand-émirat n'eut jamais cette consistance à laquelle parvinrent les maires du palais.»

«Mais quelles différences frappantes ne découvre-t-on pas dans les principaux caractères qui distinguent les Carlovingiens et les Bouides, et dans les relations intérieures de ces deux maisons ! A compter de Pépin l'ancien, la famille de Charlemagne présente une suite d'hommes éminens, qui brillèrent tous par les qualités du général ; et plusieurs par les talens de l'homme d'état unis aux vertus des grands rois. La maison des Bouides

fut loin d'être féconde en hommes profonds dans l'art de régner. Le seul qui sembla faire exception, fut l'émir Adad ed Daula, que les annalistes Arabes nous représentent comme un ami des sciences, comme un prince qui mettoit sa gloire à relever des villes détruites, à en fonder de nouvelles, et surtout à protéger les arts de la paix; mais, nous l'avons déjà dit, si la domination en Perse fut longue, il ne resta que peu d'années en possession du grand émirat. Pénétrons dans l'intérieur des deux maisons : quel contraste ! Parmi les Carlovingiens une grande union troublée seulement par quelques divisions rares et de courte durée ; parmi les Bouides, ce sont des discordes perpétuelles, des guerres sanglantes, où l'on voit les membres d'une même famille se déchirer entr'eux, combattant le neveu contre l'oncle, le frère contre le frère.

«Enfin la différence principale consiste dans les progrès de leur grandeur pour atteindre le but que se proposoit leur ambition, et dans le dénouement de leurs destinées respectives. Les grands-émirs étoient appelés à posséder toute la puissance du califat avec les provinces qui formoient l'empire des califes. Mais combien il s'en faut qu'ils aient même approché de ce but ! Si l'on excepte l'état qu'ils avoient fondé dans la Perse à une époque antérieure, ils ne purent jamais étendre leur domination beaucoup au-delà de l'enceinte et du territoire de Bagdad. Que dis-je ? La possession de la capitale même leur fut plus d'une fois disputée. Après cela seroit-il raisonnable de s'étonner à la vue du dénouement de leurs destinées ? Les Car-

lovingiens obligèrent des fantômes de rois à descendre enfin d'un trône où ils s'assirent eux-mêmes ; les Bouides, encore que les derniers rejetons de cette famille aient porté le titre de rois (Melech), finirent par tomber d'une chute honteuse, tandis que la race des Carlovingiens occupoit déjà le trône, quand elle vit naître le plus grand de ses princes. »

LITTÉRATURE.

DIE FRITIOFS-SAGA, etc. L'histoire de Frithiof, par Esaias Tegner, Evêque de Wexio, traduite du suédois en allemand, par Amélie de Helwig, née Baronne d'Imhoff. *Stuttgard et Tübingen*, 1826.

La littérature du Nord est riche en traditions écrites, appelées *Saga's*, qui racontent les aventures des anciens héros, et où l'histoire est embellie des fictions de la mythologie nationale. L'une des plus intéressantes est la Saga de Frithiof, composée, suivant toute apparence, vers la fin du treizième ou au commencement du quatorzième siècle de notre ère, et dont le héros est un personnage historique du septième ou huitième siècle. Mr. Tegnèr, l'un des premiers poètes de la Suède, s'est emparé de la Saga de Frithiof pour en faire un poëme qui a eu le plus grand succès dans sa patrie,

et à juger d'après la traduction allemande que nous avons sous nos yeux, ce succès est bien mérité. Tour à tour gracieux et imposant, enjoué et sérieux, passionné et grave, le poëte peint avec le même talent les jeux innocens de l'enfance, les joies et les tourmens de l'amour, les festins et les combats, les douceurs de la vie domestique et les jouissances que donnent aux guerriers du Nord leurs courses vagabondes sur mer. En même temps, il a su retracer dans ses récits les traits les plus saillans du caractère national des habitans du Nord, peindre leurs mœurs et leurs usages, et placer dans un cadre ingénieux une foule de sentences et de proverbes, tirés des anciennes poésies scandinaves. Le traducteur allemand se plaint de n'avoir pu transporter en entier dans sa langue toute la naïveté et l'énergie des expressions de l'original, et d'avoir été forcé fréquemment d'affoiblir par une périphrase, des images et des comparaisons que les habitans du Nord comprennent sans effort; nous craignons que ce qui a été difficile pour la langue allemande ne le soit bien plus encore pour la langue française, cependant, nous ne pouvons résister à la tentation d'essayer de traduire quelques morceaux du poëme de Frithiof, afin de le faire connoître à nos lecteurs; si après avoir lu notre traduction, ils ne partagent pas notre admiration, nous les prions de s'en prendre plutôt à nous qu'à l'auteur, persuadé que nous sommes que la lecture de l'original ou de la traduction allemande, leur feroit éprouver les mêmes sentimens qu'à nous.

L'histoire ou Saga de Frithiof, où Mr. Tegnèr a puisé

le sujet de son poëme, est écrite en prose et divisée en quinze chapitres; elle est entremêlée de quelques vers que les savans littérateurs du Nord croient être d'une date beaucoup plus ancienne que la prose, et qu'ils considèrent comme la base originaire de toute la tradition. Mr. Tegnèr a suivi scrupuleusement la marche de la Saga; il raconte les aventures de son héros sans y rien ajouter, mais tout en leur conservant leur couleur antique, il trouve moyen de tout embellir, de tout ennoblir, à tel point qu'il est bien plus créateur qu'imitateur.

Mr. Tegnèr a divisé son sujet en vingt-quatre chants, dont chacun forme, pour ainsi dire, un poëme à part, et renferme l'un des événemens de la vie de son héros. Les transitions d'un chant à l'autre sont un peu brusques, et par fois le lecteur est obligé de remplir une petite lacune et de supposer quelques événemens intermédiaires; cependant, le fil de la narration n'en est pas moins facile à saisir. Dans la traduction allemande chaque chant à son mètre particulier; ce sont tantôt des stances rimées, composées de vers de quatre, de six, de sept, de huit, d'onze syllabes, tantôt ce sont des vers hexamètres ou ïambes non rimés; toujours il y a une sorte d'harmonie entre le mètre et le ton général de chaque chant; le traducteur ne nous dit pas s'il en est de même dans l'original suédois.

Essayons maintenant de donner à nos lecteurs une idée de ce poëme.

Ingueborg, fille du roi *Bela*, et *Frithiof*, fils de *Thorsten Wikingssohn*, l'ami et le compagnon d'armes

de Bela, sont élevés ensemble dans une retraite champêtre, sous les yeux du sage *Hilding*, loin du tumulte des armes et des plaisirs bruyants de la cour (1). Rien de plus gracieux que la peinture de la tendre affection qui unit les deux enfans, qui grandit avec eux et devient enfin une passion aussi profonde que pure. En vain Hilding représente-t-il à son élève la distance qui sépare la fille du roi Bela, le descendant d'Odin, du fils d'un simple guerrier; « c'est sur le champ de bataille, » lui répond Frithiof, « que je me créerai des ancêtres; je me confie à mon épée; la valeur vaut bien la naissance, et je me sens la force de disputer Ingueborg au dieu Thor même (2): malheur à celui qui oseroit nous séparer. »

Cependant le moment de cette séparation arrive. Le roi Bela appelle Frithiof auprès de lui; il a résolu de se donner la mort, seul moyen par lequel les guerriers qui n'ont pas péri sur le champ de bataille, peuvent s'ouvrir les portes de Walhalla, séjour des bienheureux. Il déclare cette résolution en présence de ses deux fils, le sombre et fanatique Helgue, et le brillant et léger Halfdan, et de Frithiof qu'il chérit à l'instar de ses fils; il leur adresse de sages conseils, appropriés

(1) Les traditions du Nord nous montrent fréquemment des princes qui font élever leurs enfans dans quelque lieu solitaire, par des amis d'une naissance inférieure à la leur, afin de les soustraire à l'influence dangereuse d'une vie trop mondaine ou trop agitée.

(2) On sait que *Thor* est après Odin le premier des dieux scandinaves; les Norvégiens même le plaçoient au-dessus d'Odin; on peut le considérer comme le symbole de la force physique et du courage.

au caractère individuel de chacun d'eux, et met sa fille Ingueborg sous la protection de son fils Helgue qui doit désormais lui servir de père. Son ami Thorsten qui ne l'a jamais quitté durant sa vie, ne veut pas non plus que la mort les sépare : tous deux exhortent leurs fils à rester unis à jamais comme ils l'ont été eux-mêmes, et leur ordonnent de les déposer dans deux tombeaux, sur le rivage de la mer et voisins l'un de l'autre, « afin que leurs esprits puissent encore entendre le doux murmure des vagues, et échanger des paroles amicales dans les heures silencieuses où la lune verse ses pâles rayons sur la terre, et où la rosée de minuit mouille les pierres qui couvrent les morts. »

Les dernières volontés des deux héros accomplies, Helgue et Halfdan prennent conjointement possession du trône, et Frithiof va s'établir dans le domaine de son père, situé sur les bords de la mer. Le poète décrit ce domaine avec ses champs couverts de riches moissons; ses forêts majestueuses remplies de gibiers, ses vastes prairies où paissent de nombreux troupeaux; il décrit l'habitation de Thorsten, la salle des festins qui peut contenir cinq cents guerriers, le siège d'honneur placé entre les statues d'Odin et de Freya (1), sculptées en bois d'ormeau, les cuirasses, les casques, les boucliers qui décorent les murs de la salle, les ornemens d'or et d'argent répandus partout avec profusion. Parmi les trésors que Thorsten a laissé à son fils, il en est trois

(1) *Odin*, le premier des dieux des Scandinaves; *Freya*, la déesse de l'amour.

qu'il

qu'il estimoit au-dessus de tous les autres; l'épée *Angurwadel* qui, depuis quatre générations est dans sa maison : la poignée en est d'or, sur la lame sont gravés des caractères magiques inconnus dans le Nord : à peine visibles en temps de paix, ils brillent d'un rouge ardent dès que la guerre éclate, et malheur alors à celui qui en éprouve le tranchant; un anneau d'or avec son fermoir en rubis, l'ouvrage de *Waulund*, le Vulcain du Nord, qui y a gravé les signes du zodiaque; et le navire *Ellida* qui fend les ondes avec la rapidité de l'éclair et qu'*Aegir*, le dieu de la mer, a donné jadis à *Wiking*, l'aïeul de Frithiof, en récompense de l'accueil hospitalier qu'il lui avoit fait sans le connoître.

Frithiof invite à un festin Helgue et Halfdan avec leur sœur; les deux amans se retrouvent avec transport et se rappellent avec délice les heureux jours de leur enfance. Mais ce bonheur ne dure qu'un instant; après le départ de ses hôtes, Frithiof tombe dans une profonde mélancolie. En vain les Scaldes cherchent à l'égayer en célébrant les hauts faits de ses ancêtres, en vain son ami Björn lui reproche-t-il son inaction : rien ne peut le distraire. Enfin, ne pouvant plus supporter le tourment de vivre loin de celle qu'il aime, il se rend auprès des deux jeunes rois et leur demande la main d'Ingueborg. « Si mon père n'étoit ni roi, ni jarl (1), » leur dit-il, « du moins de nombreux exploits ont

(1) Le titre de *Jarl* désignoit, dans les temps les plus anciens, le guerrier qui suivoit en rang le roi; ses fonctions correspondoient à peu près à celles des Maires du palais. (*Major domus*.)

illustré son nom. Moi-même, aidé de mes compagnons d'armes, je pourrois aisément conquérir des royaumes, mais content de mon modeste patrimoine, j'aime mieux ne faire servir mon épée qu'à défendre le trône et à protéger l'humble cabane du pauvre. Rien ne manquera à mon bonheur si vous m'accordez la main d'Ingueborg: Accueillez favorablement ma demande; votre père, du fond de son tombeau, joint ses prières aux miennes; sans doute il comptoit un jour nous unir, puisqu'il nous fit élever ensemble. »

Helgue lui répond avec hauteur, que sa sœur n'est point faite pour devenir l'épouse du fils d'un paysan, et qu'il n'a besoin d'aucun secours pour défendre ses Etats; si, cependant, Frithiof veut se reconnoître son vassal, il lui offre de le prendre à sa solde. Cette réponse excite le courroux de Frithiof, mais son respect pour la mémoire de Bela l'empêche de punir tant d'insolence; il se retire, le désespoir et la vengeance dans le cœur. Peu de temps après un prince voisin, le vieux roi *Ring* envoie une ambassade aux deux jeunes rois pour demander Ingueborg en mariage; Helgue consulte les dieux pour savoir s'ils approuvent cette union; les auspices paroissant défavorables, il congédie les ambassadeurs de Ring avec un refus auquel Halfdan ajoute des propos insultans. Ring, malgré son grand âge, arme aussitôt pour en tirer vengeance; Helgue se prépare à la guerre, et pour mettre Ingueborg à l'abri de tout danger, il l'enferma dans le temple de *Baldur* (1), sanc-

(1) Baldur, le fils d'Odin et de Frigga, étoit, suivant l'Edda, le plus beau et le plus aimable de tous les dieux.

tuaire révéré de tous les Scandinaves, dont l'entrée est interdite aux hommes. Le vieux Hilding vient auprès de son ancien élève pour l'engager à se réconcilier avec les deux rois et à leur prêter le secours de son bras, mais Frithiof s'y refuse : « Va dire au roi Helgue, » répondit-il, « qu'aucun lien ne m'attache plus à lui : jamais je ne serai son vassal ! »

En effet, qu'importent désormais à Frithiof les combats des rois et les soins de sa gloire ! Son univers est renfermé dans l'enceinte sacrée de Baldur : c'est là où il veut se réfugier. Son léger navire le porte sur le rivage où s'élève le temple de Baldur; bravant la colère du dieu, il y pénètre et revoit Ingueborg. Le chant consacré à peindre cette entrevue n'est qu'un long monologue, expression brûlante de l'amour aussi pur que passionné de Frithiof, et du bonheur qu'il éprouve auprès de celle qu'il aime. A force de prières Ingueborg obtient de lui la promesse de faire encore une tentative pour se réconcilier avec ses frères. Le huitième chant, intitulé les Adieux, nous montre Ingueborg tourmentée de noirs pressentimens, parce qu'elle craint d'avoir offensé Baldur par son entrevue avec Frithiof, mais fière pourtant de son innocence, et résolue, s'il le faut, à sacrifier au devoir le bonheur de sa vie, mais non son amour. Frithiof revient enfin : en le voyant elle s'écrie : « C'en est fait ! je lis notre sort dans tes regards farouches, sur ton front décoloré ! »

FRITHIOF.

N'y vois-tu pas aussi mon déshonneur écrit en caractères de sang ?

INGUEBORG.

Frithiof! calme-toi! Dis-moi ce qui est arrivé: je suis préparée à tout.

FRITHIOF.

Je trouvai ton frère Helgue, au regard sombre et dur, assis sur la tombe de ton père, entouré de ses guerriers. «Roi Helgue, lui dis-je, la guerre s'approche de tes frontières: ton trône est en danger; donne-moi ta sœur, et je te prêterai le secours de mon bras: il ne te sera pas inutile. Oublions nos querelles: je n'aime point avoir pour ennemi le frère d'Ingueborg. Laisse toi fléchir, prince, et sauve à la fois ta couronne et le cœur de ta sœur: voici ma main: je te la tends en signe de réconciliation.» De bruyantes acclamations s'élèvent aussitôt; tous les guerriers s'écrient en frappant leurs boucliers de leurs epées: Donne-lui Ingueborg, la plus belle de nos vierges; il la mérite, lui, le plus brave de nos guerriers! Le vieux Hilding s'avance alors et appuie ma demande par des paroles pleines de sagesse; Halfdan lui-même y joint ses prières. Mais Helgue reste inébranlable. Peut-être, dit-il, je pourrois consentir à donner ma sœur au fils d'un paysan, mais un guerrier sacrilège n'est pas fait pour être l'époux de la fille de Walhalla. Parle, Frithiof, n'as-tu pas pénétre dans l'enceinte du temple de Baldur? N'y as-tu pas vu Ingueborg? Réponds-moi: oui ou non? — Dis non, s'écrie-t-on de toute part; ta parole nous suffit, noble fils de Thorsten, dis non, et nous plaiderons tous ta cause; dis non, et Ingueborg sera à

toi! — Le bonheur de ma vie tient à un seul mot, fut ma réponse, mais ne crains rien, roi Helgue; ce n'est point par un mensonge que je voudrois acheter ni les joies de Walhalla, ni la suprême félicité ici-bas. Oui, j'ai vu ta sœur dans le temple de Baldur, mais je n'ai point offensé le dieu. — A peine ai-je achevé ces paroles qu'un murmure d'effroi parcourt tous les rangs; chacun s'écarte de moi comme d'un pestiféré; toutes les bouches sont devenues muettes, tous les fronts sont couverts d'une pâleur mortelle. Helgue triomphe, d'une voix sépulcrale il dit: Je pourrois, d'après la loi de nos pères, te condamner à la mort ou au bannissement; mais, semblable au dieu dont tu as souillé le sanctuaire, j'aime mieux user de clémence. La mer d'ouest renferme un groupe d'îles gouvernées par le Jarl *Aganthyr*, qui jadis payoit tribut au roi Bela; il a cessé de nous le payer; eh bien! vas le sommer de s'acquitter de son devoir: telle est l'expiation que je t'impose. On dit, ajouta-t-il avec un sourire moqueur, qu'Aganthyr est un guerrier formidable, et sans doute il est plus difficile de le vaincre que de séduire une jeune fille, mais qui pourroit résister à notre nouveau Sigurd? Sois de retour lors de la moisson prochaine, sinon je te déclare infâme et je te bannis pour jamais de mon royaume.— Ce fut là son arrêt.

INGUEBORG.

Et maintenant, que comptes-tu faire?

FRITHIOF.

Mon choix peut-il être douteux? Mon honneur y est

engagé. Oui, j'exécuterai ses ordres; Aganthyr eût-il caché son or dans les eaux de Nastrand (1). Oui, je pars aujourd'hui même...

INGUEBORG.

Et tu m'abandonnes?

FRITHIOF.

Non, Ingueborg, je ne te quitte pas, tu m'accompagnes.

INGUEBORG.

Je ne le puis.

FRITHIOF.

Ecoute-moi. Aganthyr fut jadis l'ami de mon père: peut-être accordera-t-il à ma prière ce que je lui demande; sinon, mon épée saura l'y contraindre. Alors j'envoie à Helgue l'or dont il a soif; et nous, affranchis pour toujours de son pouvoir, nous allons sur des mers inconnues chercher un rivage hospitalier qui serve d'asyle à notre amour. Qu'est désormais pour moi le nord? Qu'est pour moi un peuple lâche qu'un mot de ses prêtres fait pâlir et qui ose porter une main barbare sur le bonheur de ma vie? Non! ils ne me le raviront pas! L'esclave seul est lié à la glèbe qui l'a vu naître: moi, je suis libre comme l'air des montagnes. Une poignée de sable du tombeau de mon père et de celui de Bela, voilà tout ce qu'il nous faut de la terre natale. Ma bien-aimée! loin de nos rivages il est

---

(1) Nastrand, fleuve qui entoure Nifelheim, l'enfer des Scandinaves, et la demeure de Hel, la fille de Loke.

des climats où le soleil brille d'un éclat plus vif que sur nos montagnes glacées; où le ciel se colore d'un azur plus foncé, où règne un printems éternel. Souvent, pendant les longues nuits d'hiver, mon père m'a parlé des mers de la Grèce, et des îles qu'elles renferment, ornées de temples de marbre, et de bosquets de lauriers. Jadis elles étoient habitées par un peuple puissant, maintenant elles sont désertes; l'herbe croît dans les temples, et la mousse couvre les caractères sacrés gravés sur le marbre, dépositaires de la sagesse des temps passés. Mais la terre fournit à l'homme d'une main libérale les besoins de la vie. C'est là où nous fixerons notre demeure; c'est là où notre vie s'écoulera dans une félicité sans nuage. Le navigateur, en t'apercevant sur les marches du temple avec ta blonde chevelure et tes yeux d'un bleu d'azur, croira voir la déesse de l'amour: et bientôt s'élèvera autour de nous une troupe de jeunes prêtres, sur les joues desquels les neiges du nord se confondront avec les roses du midi. Ah! Ingueborg! deux cœurs fidèles peuvent aisément trouver ici-bas la félicité suprême, pourvu qu'ils osent la saisir. Viens, hâte-toi, chacune de nos paroles nous dérobe un moment de bonheur! Tout est prêt; les voiles enflées d'Ellida t'appellent et une brise fraîche nous trace notre route; que tardes-tu?

INGUEBORG.

O douleur! je ne puis te suivre!

FRITHIOF.

Comment? Tu ne peux me suivre?

INGUEBORG.

O Frithiof! que tu es heureux! tu décides toi-même de ton sort, et ta volonté seule dirige d'une main ferme ta course à travers les flots irrités. Hélas! il n'en est pas ainsi de moi. Mon sort dépend d'une main étrangère qui ne lâche point sa proie. Victime infortunée, je suis destinée à me consumer dans les larmes.

FRITHIOF.

N'es-tu pas libre ? Ton père dort dans le tombeau...

INUGEBORG.

Helgue me tient lieu de père : sans lui je ne puis disposer de ma main, et la fille de Bela ne veut pas d'un bonheur qu'il faudroit acheter par l'oubli de son devoir. Que deviendroit la femme si elle brisoit d'une main téméraire les liens qui servent d'appui à sa foiblesse! C'est le lys d'eau qui s'élève et s'abaisse avec l'onde mobile; il conserve ses brillantes couleurs tant qu'il tient à sa racine; dès qu'il en est arraché, il se flétrit et devient le jouet des vagues. Pendant la nuit dernière, j'attendois ton retour dans les tourmens de l'angoisse; de sombres pressentimens oppressoient mon cœur, et il me sembloit que Baldur me lançoit des regards menaçans; alors je résolus de ne point quitter ces lieux et de mourir victime soumise aux ordres de mon frère. Peut-être, si alors je t'avois entendu parler de ces îles fortunées où règne un printems éternel, ah! peut-être aurois-je été trop foible pour te résister. Mais non; rêves de mon enfance qui me faites

entendre vos accens séduisans, doux comme les paroles du bien-aimé, je ne dois plus vous écouter! Enfant pâle du nord, que ferois-je dans le midi? flétrie par les rayons d'un soleil trop ardent pour moi, je tournerois sans cesse mes regards vers l'étoile du nord qui plane au-dessus du tombeau de mes pères. Non, mon noble Frithiof ne doit pas renoncer pour toujours au pays qui l'a vu naître et qu'il doit protéger: il ne doit point sacrifier sa gloire à l'amour d'une femme. Tu te plais à braver la tempête et à lutter contre les flots, suspendu au-dessus de l'abîme sur une foible planche; une vie tranquille, où chaque jour ressemble à l'autre, deviendroit pour toi un fardeau pénible, et le désert enchanteur que tu me dépeins, seroit le tombeau de ta valeur. Non! je ne veux point dérober le nom de mon Frithiof aux chants des Scaldes futurs, je ne veux point éteindre sa gloire à son aurore. Sois homme, Frithiof; soumettons-nous à la volonté des *Nornes* puissantes (1); et sauvons du moins notre honneur et notre gloire du naufrage qui détruit pour toujours le bonheur de notre vie : Frithiof, il faut nous séparer.

FRITHIOF.

Et pourquoi? Parce que les rêves d'une nuit ont troublé tes sens........

INGUEBORG.

Non! parce que je veux sauver ta gloire et la mienne.

---

(1) Les Nornes, divinités qui président aux destinées des hommes; elles sont au nombre de trois, Urd, Skuld et Verdandis, c'est-à-dire le passé, le présent et l'avenir.

FRITHIOF.

C'est l'amour de l'homme qui fait la gloire des femmes.

INGUEBORG.

L'homme n'aime pas long-temps celle qu'il a cessé d'estimer.

FRITHIOF.

On n'acquiert point l'estime par l'opiniâtreté.

INGUEBORG.

Le sentiment du devoir est une noble opiniâtreté.

FRITHIOF.

Hier, il ne s'opposoit pas à notre amour.

INGUEBORG.

Il ne s'y oppose pas non plus aujourd'hui, il ne m'interdit que la fuite.

FRITHIOF.

La nécessité nous commande de fuir : viens!

INGUEBORG.

La nécessité ne commande que ce qui est bien.

FRITHIOF.

Déjà le soleil s'élève au-dessus de l'horizon : le temps presse.

INGUEBORG.

Hélas! il n'est plus de temps pour moi.

FRITHIOF.

Songes-y bien, Ingueborg! Est-ce là ta dernière résolution?

INGUEBORG.

Tout est résolu : je ne puis te suivre.

FRITHIOF.

Eh bien donc! sœur du roi Helgue, adieu.

INGUEBORG.

O Frithiof! Frithiof! est-ce ainsi que nous nous séparons? Tu n'as donc pas un regard pour la compagne de ton enfance; tu ne tends pas la main à l'infortunée que tu as jadis aimée! Crois-tu que je marche ici sur des roses? Crois-tu que je repousse froidement la félicité de ma vie, que sans souffrir j'arrache de mon cœur l'espoir qui fait partie de mon être? Ce n'est que par toi, Frithiof, que j'ai connu le bonheur; tout ce qu'il y a de beau et de noble m'apparoissoit toujours sous tes traits; ah! ne trouble pas cette douce image; ne brise pas le cœur de ta bien-aimée, qui sacrifie à son devoir ce qu'elle a de plus cher sur la terre et dans Walhalla. O Frithiof! ce sacrifice me coûte assez; il mérite bien une parole de consolation. Je sais que tu m'aimes, et mon souvenir te suivra encore pendant de longues années, quelles que soient les régions où te portent tes pas. Le tumulte des armes, le bruit de la tempête fera taire souvent ta douleur: elle n'osera s'asseoir avec toi au banquet du vainqueur: mais pendant le silence de la nuit, lorsque les souvenirs des jours qui ne sont plus, traverseront ton âme, l'image de la pâle vierge du temple de Baldur apparoîtra à tes regards. Ah! ne la repousse pas, adresse-lui des paroles douces: la brise du matin me les apportera sur ses aîles fidèles. Une dernière consolation me reste: rien autour de moi ne peut me distraire de ma douleur, car tout ici te rappelle à ma pensée. Ces voûtes

majestueuses qui me renferment, ne me parlent que de toi : l'image même de Baldur, quand les rayons de la lune l'éclairent, prend tes traits, au lieu de me menacer de sa colère. Si mes regards se dirigent sur la mer, j'y crois voir le sillon brillant que traça sur les flots ton léger esquif; le bosquet sacré de Baldur me rappelle les arbres sur lesquels tu gravas le nom de ton Ingueborg. J'interroge le soleil, pour savoir dans quels climats il t'a éclairé de ses rayons. Mais hélas! il reste muet: la mer qui t'emporte loin de moi, ne répond à mes questions que par des murmures plaintifs. Les nuages qui planent au-dessus de moi, entendent seuls mes soupirs et vont dans leur course rapide te les porter sur les rivages lointains. Veuve du bonheur de la vie, je me consume dans ma sombre prison, jusqu'à ce que le printems vienne étendre son tapis de verdure sur ma dernière demeure. Et si je prends ma harpe pour exhaler mes plaintes en sons douloureux, des torrens de larmes s'échappent de mes yeux...

FRITHIOF.

Arrête, fille de Bela, suspends tes pleurs, je me rends; pardonne à ma douleur d'avoir emprunté un instant le langage du courroux! Oui, je le sens, la sagesse me parle par ta bouche : oui! je cède à la nécessité; je me sépare de toi, mais je ne renonce pas à l'espoir: il me suivra aux rivages les plus lointains, il me suivra jusqu'aux portes du tombeau. J'accomplirai la tâche que m'impose le roi Helgue, j'expierai ma faute, et alors... ce n'est plus par d'humbles prières, c'est en vainqueur que je demanderai ta main, non

plus à ton frère, mais au peuple assemblé, le véritable tuteur de la fille de ses rois.

Reçois donc mes adieux, ma bien-aimée, garde-moi ta foi et accepte comme gage de mon amour cet anneau d'or, l'ouvrage de Vanlundur (1). Peu de mois encore, et notre sort sera changé !

INGUEBORG.

Il part, plein d'espoir. Fier de sa valeur il se flatte de faire céder les redoutables Nornes. Ah ! malheureux Frithiof ! les Nornes ne cèdent jamais ; irrésistibles, elles poursuivent leur marche et se jouent de tes menaces.

Ah ! que tu connois peu mon frère ! Ton âme de héros ne sauroit comprendre la profondeur de la haine qui remplit son cœur. Jamais il ne t'accordera la main de sa sœur ; il renonceroit plutôt à la couronne, à la vie même : il me sacrifieroit plutôt à Odin, ou au vieux Ring qu'il se propose de combattre.

Non, il n'est plus d'espoir pour moi. Puisse ton cœur au moins en conserver encore. Je renfermerai dans le mien mes douleurs : que les divinités bienfaisantes guident tes pas ! Hélas ! encore quelques mois, quand le printems couvrira d'une nouvelle verdure nos campagnes, tu seras de retour : mais tu ne retrouveras plus ton Ingueborg !.........

Toute cette scène, cette lutte entre le devoir et l'amour, ces sentimens si vifs, si profonds, si passionnés et en même temps si purs, nous paroissent d'une

(1) Le Vulcain du Nord.

grande beauté ; et si nos lecteurs n'en jugeoient pas ainsi, nous le répétons, ce ne pourroit être que parce que nous n'avons pas réussi à reproduire dans notre langue les beautés de l'original. Il n'est guère nécessaire de dire qu'elles appartiennent en entier au poète moderne : l'antique Saga fait mention à la vérité de l'entrevue de Frithiof et d'Ingueborg dans le temple de Baldur, mais en deux mots seulement, et d'une manière qui ne répand aucun intérêt sur les deux amans.

En quittant Ingueborg, Frithiof s'embarque ; le roi Helgue, par des conjurations magiques, excite une violente tempête pour le faire périr dans les flots, mais grâce à la solidité de son navire Ellida il échappe à la mort, et arrive dans les états d'Aganthyr, qui l'accueille hospitalièrement et lui accorde l'or qu'il lui demande, non comme tribut, mais comme un gage de son amitié. Cédant aux prières d'Aganthyr, Frithiof consent à passer auprès de lui la saison des tempêtes ; au printems il remet en mer, plein d'espoir et d'impatience. Déjà il aperçoit de loin le temple de Baldur, mais Ingueborg ne paroît nulle part ; il continue sa course et débarque sur le rivage paternel. Quelle douleur ! L'antique demeure de ses ancêtres a disparu : des cendres et des ruines sont tout ce qui en reste. Le vieux Hilding lui apprend que c'est l'ouvrage de Helgue : vaincu par le roi Ring, il a voulu se venger de sa défaite sur Frithiof ; et pour racheter sa couronne, il a consenti à donner sa sœur à Ring. Cette nouvelle est un coup de foudre pour Frithiof ; transporté de fureur, il accuse Ingueborg de perfidie, il jure de l'oublier ;

mais Hilding cherche à le calmer. « N'accuse point Ingueborg, n'accuse que les terribles Nornes qui disposent de la destinée des mortels. Nul autre que moi n'a entendu ses plaintes; moi seul je fus le dépositaire de ses douleurs; — je m'immole, me dit-elle, pour le salut de ma patrie: je pourrois mourir, mais mon sort seroit encore trop doux. Une longue souffrance seule peut expier ma faute et fléchir le courroux de Baldur. Ne confie à personne mes chagrins: je ne veux point de pitié, fille de roi, je sais souffrir et me taire: porte à Frithiof mes derniers adieux. » —

.... « Au jour fatal, » continue Hilding, « moi-même je la conduisis à l'autel de *Loffna* (1); calme, mais les joues couvertes d'une pâleur mortelle, elle prononça d'une voix ferme le serment solennel. Le roi Helgue aperçut alors ton anneau à son bras; furieux il le lui arrache et en orne la statue de Baldur. Cédant à mon indignation, je tirai mon épée et j'allai la lui plonger dans son sein: mais Ingueborg me dit d'un ton suppliant: « Pour l'amour de la fille de Bela, ne souille pas ta main du sang de ton roi; remets ton épée dans son fourreau; un jour *Allvater* (2) nous jugera! »

« Allvater nous jugera! » s'écria Frithiof d'une voix

(1) Loffna, la déesse qui préside aux mariages et reçoit les sermens des époux.

(2) Au-dessus de tous leurs dieux, au-dessus même d'Odin et Thor, les Scandinaves plaçoient le modérateur suprême de l'univers qu'ils appeloient All-Vater, père commun de tous les êtres; juste par excellence, immuable et éternel.



altérée de colère. L'opprobre et le désespoir seront mon lot, tandis que mon ennemi triomphe ! Non il n'en sera pas ainsi ; aujourd'hui même ce lâche esclave des prêtres qui m'enlève ma bien-aimée, célèbre là fête de Baldur ; c'est là où je veux aller le trouver ; c'est là où je veux à mon tour m'établir son juge. »

Ne respirant que la vengeance, Frithiof s'achemine vers le temple de Baldur. Il pénètre dans le sanctuaire et y trouve le roi, entouré de ses prêtres, près de l'autel qui fume encore. La vue de Helgue met Frithiof hors de lui-même ; il provoque le roi au combat avec les paroles les plus insultantes, et voyant l'anneau qu'il avoit donné à Ingueborg, au bras de la statue de Baldur, il veut l'en arracher ; la statue est ébranlée sur sa base, elle tombe dans les flammes ; le feu prend au temple ; en vain Frithiof et ses compagnons d'armes travaillent à l'éteindre ; tout est consumé ; en peu d'instant le temple de Baldur est réduit en cendres, et les flammes n'épargnent pas même les bosquets sacrés qui l'entourent. Frithiof, auteur de cette destruction, devenu un objet d'horreur pour tout le peuple, et odieux à lui-même, s'exile volontairement. Ses courses sur mer donnent occasion au poète de décrire la vie avantureuse des pirates scandinaves, leurs mœurs et leurs usages. De mer en mer Frithiof arrive enfin sous le ciel de la Grèce, et voit les îles riantes dont son père lui avoit parlé si souvent. Le souvenir d'Ingueborg, qui ne l'a jamais quitté, se réveille alors dans son âme avec une force nouvelle.

« Voilà donc ces temples, voilà ces bosquets où je voulois

voulois conduire ma bien-aimée ! Ah ! où est-elle maintenant ? A-t-elle déjà oublié l'ami de son enfance ? — Hélas ! moi, je ne puis l'oublier ; je donnerois ma vie pour la revoir un seul instant. »

« Trois fois le printems a chassé l'hiver depuis que j'ai dit adieu à ma patrie. La vallée qui m'a vu naître, conserve-t-elle encore sa fraîche verdure, et le rocher qui l'ombrage, élève-t-il toujours sa cime blanche jusque dans les nuages ? Le tilleul que j'ai planté sur le tombeau de mon père, est-il encore debout ? O terre, accorde-lui tes sucs nourriciers ; ciel, verse sur lui ta douce rosée. »

« Mais pourquoi errer sans cesse sur des mers lointaines et vivre au milieu des combats ; j'ai acquis assez de gloire et je méprise les trésors. Les vents qui agitent les voiles blanches d'Ellida m'appellent dans le Nord, dans le pays de ma jeunesse : oui ; je vous suivrai ; je cède à l'attrait irrésistible qui m'entraîne. »

Sourd aux représentations de son ami Björn, Frithiof retourne dans les parages du Nord, et seul, sous le déguisement d'un pauvre vieillard, il se présente dans le palais de Ring, l'époux d'Ingueborg. Le vieux roi devine qu'il n'est pas ce qu'il veut paroître et l'invite à quitter son déguisement ; alors Frithiof se montre en guerrier brillant et fier, mais il refuse de se nommer. Ingueborg seule le reconnoît et ses joues pâles se couvrent d'une vive rougeur. Ring accueille Frithiof avec l'hospitalité franche des Scandinaves, il le retient à la cour, et le prend en amitié. Frithiof est heureux d'abord de voir au moins celle qu'il aime toujours, mais

bientôt ce bonheur se change pour lui en tourment. « Ah! pourquoi ai-je quitté la mer et ses hasards » s'écrie-t-il. « Au milieu des flots irrités les chagrins se taisent, et le danger dissipe les tristes pensées. Mais ici je ne puis me soustraire à mon tourment : je ne puis oublier les sacrés bosquets de Baldur; je ne puis oublier le serment qu'elle a rompu.... mais non, ce n'est pas elle, c'est la colère des dieux qui cause mon malheur. »

Ring emmène Frithiof à la chasse : restés seuls en arrière ils s'arrêtent dans un vallon solitaire ; le vieux roi descend de cheval et veut se reposer quelques instans ; en vain Frithiof l'en dissuade ; il se couche, pose sa tête blanchie sur les genoux de Frithiof et s'endort. Aussitôt paroît sur un arbre voisin un oiseau noir qui adresse à Frithiof ces paroles : « Que tardes-tu, heureux Frithiof? Ton ennemi est en ton pouvoir; frappe le vieillard qui t'a enlevé celle que tu aimes. Ici nul mortel ne te voit et le tombeau est muet. » D'un arbre opposé, un oiseau blanc fait entendre ces mots: « Frithiof, Frithiof! si nul mortel ne te voit, Odin a les yeux sur toi. Malheureux! tu voudrois égorger le sommeil, égorger un vieillard sans défense! songe que ta gloire seroit ternie à jamais. » — Saisi d'effroi, Frithiof prend son épée, il la lance loin de lui, et les deux oiseaux disparoissent. Le roi se réveille, et voyant Frithiof sans son épée, il lui demande ce qu'il en a fait. « Que t'importe? » répond celui-ci. « L'épée est ennemie de la paix; un esprit malfaisant réside dans le fer, il ne respecte pas même le sommeil, et les cheveux blancs irritent sa colère. »

« Je ne dormois point, jeune homme, » dit le vieillard, « je voulois t'éprouver. Tu es Frithiof; je t'ai reconnu au premier instant. Pourquoi t'introduire dans ma demeure sous un honteux déguisement? L'homme d'honneur ne cache pas son nom. J'avois entendu parler d'un héros qui s'appeloit Frithiof, la terreur des dieux et hommes; je m'attendois à le voir pénétrer dans mes états à la tête de ses guerriers, il vint .... couvert de haillons et le bâton de mendiant à la main. — Pourquoi baisse-tu les yeux? Moi aussi j'ai été jeune, je connois les erreurs de la jeunesse. Je t'ai mis à l'épreuve, je te plains et je te pardonne. Que toute méfiance soit désormais bannie entre nous; reste auprès de moi, sois mon fils; bientôt je descendrai dans la tombe; alors tu règneras à ma place, et mon épouse deviendra la tienne! »

« Non, » répond Frithiof, « ce n'est pas pour t'enlever ton épouse que je suis venu dans ces lieux. Je ne voulois que la revoir encore une fois : malheureux que je suis! sa vue a ranimé ma flamme mal éteinte et renouvelé mes tourmens. Trop long-temps j'ai demeuré sous ton toit hospitalier; non, je n'y reste plus. La colère des dieux pèse sur ma tête : Baldur à la blonde chevelure, lui qui aime tous les mortels, me poursuit de sa haine, me condamne à l'exil et au malheur. Le sol qui m'a vu naître me repousse loin de lui; les arbres me refusent leur ombrage : j'ai perdu Inguehorg, le soleil de ma vie : d'épaisses ténèbres m'entourent de toutes parts. Quittons ces lieux; confions-nous de nouveau aux flots de la mer; ce n'est qu'au milieu des

tempêtes, dans le tumulte des combats que Frithiof peut retrouver le calme; j'y cours chercher la mort; puisse mon trépas appaiser enfin la colère des dieux! »

Dans le vingtième chant, intitulé : *La mort du roi Ring*, Frithiof vient faire ses adieux à ses hôtes : la pâleur de la mort couvre les joues du vieux roi, et des sentimens douloureux agitent le sein d'Ingueborg. « Déjà les vagues battent les flancs de mon navire, » dit Frithiof d'une voix tremblante, « et ses voiles flottent au gré des vents. Il faut que je vous quitte; il faut que je dise un dernier adieu à la terre de mes ancêtres: Prends cet anneau, Ingueborg, qu'il te retrace les souvenirs doux et sacrés de notre enfance: Frithiof renonce pour toujours au bonheur; tu ne le reverras plus ici-bas. Non! je ne verrai plus la fumée s'élever des toits paisibles du pays qui m'a vu naître; les redoutables Nornes ont prononcé leur arrêt; désormais la mer solitaire sera ma demeure et mon tombeau. Bientôt les vagues jetteront sur vos rivages les ossemens blanchis de l'infortuné Frithiof. »

Ring blâme Frithiof de se livrer au désespoir : « Ni la menace ni la plainte ne sauroient changer ton sort; nul mortel ne peut se soustraire à l'arrêt des Nornes. Frithiof! je te donne Ingueborg; je te cède mon trône, un jour tu le rendras à mon fils. Long-temps j'ai régné en paix au milieu de mes amis : souvent j'ai combattu vaillamment et vaincu mes ennemis. Maintenant je veux mourir de la mort des guerriers, avant que la vieillesse enchaîne mon bras! » Il dit, se donne le coup mortel, serre encore une fois la main d'In-

gueborg, jette un dernier regard sur son fils et son ami, et son âme généreuse retourne au sein d'*Allvater*.

Frithiof convoque le *Ting* (1) pour donner un successeur au roi Ring; il présente aux guerriers son fils encore enfant et le leur propose pour roi. Ils y consentent. « Et toi, s'écrient-ils tous, sois son protecteur jusqu'à ce qu'il atteigne l'âge d'homme : nous te donnons la main de la belle Ingueborg. » Frithiof refuse; ce n'est point à eux à disposer d'Ingueborg : Baldur seul qui la lui a ôtée, peut aussi la lui rendre.

Au vingt-troisième chant le poète nous montre Frithiof parcourant les lieux où il a passé son enfance, et allant sur le tombeau de son père, implorer le pardon de Baldur. « O toi, le plus clément de tous les dieux, ne seras-tu inflexible que pour moi seul? quelle est la peine que tu m'imposes? parle, je suis prêt à m'y soumettre; mais cesse enfin de me poursuivre de ton courroux, je ne puis en supporter davantage le fardeau. Ne dédaigne pas mon repentir : que ma vie entière efface la faute involontaire d'un instant. Je verrois sans crainte la foudre éclater à mes côtés, et la mort n'a rien qui m'épouvante, mais je ne puis soutenir ton regard menaçant. O mon père, qui dors ici du sommeil des héros, exauce la prière de ton fils; enseigne-moi le moyen de fléchir le puissant Baldur! »

(1) C'est le nom que donnoient les Scandinaves aux assemblées du peuple convoquées pour élire un roi, décider de la guerre ou de la paix, etc. Aujourd'hui encore la diète de Norvège porte le nom de Storting.



Une apparition soudaine fait penser à Frithiof que, pour rentrer en grâce auprès de Baldur, il doit rebâtir le temple de ce dieu. Il s'acquitte de ce devoir, et bientôt un édifice magnifique s'élève à la place de celui qu'involontairement il a détruit. Au moment où Frithiof contemple avec satisfaction son ouvrage, le grand-prêtre de Baldur paroît, et lui adresse un long discours embelli des fictions les plus ingénieuses et les plus brillantes de la mythologie scandinave. Comme il faudroit un long commentaire pour le faire comprendre à ceux de nos lecteurs qui ne sont pas familiarisés avec cette mythologie, nous n'en traduirons que la fin.

« Sache, Frithiof, que le sacrifice le plus agréable aux dieux est celui de la haine et de la vengeance qui remplissent ton cœur. Si tu ne sais pardonner, à quoi te sert d'avoir construit ce temple? Réconcilie-toi avec ton ennemi et avec toi-même, alors seulement Baldur te recevra en grâce. — Tu hais les fils de Bela, et pourquoi? Parce que fiers de leur origine qui remonte jusqu'au trône de Walhalla, ils ont refusé leur sœur au fils d'un paysan libre : la naissance, dis-tu, n'est que le don de la fortune et non point un mérite. Mais toi-même, ne t'énorgueillis-tu pas de ta valeur? Et cette valeur, n'est-elle pas aussi le don des dieux? Ne condamne pas ton propre orgueil dans celui des autres. Le roi Helgue est mort : Halfdan seul occupe maintenant le trône de Bela : offre-lui ta main en signe de paix : sacrifie ta vengeance aux dieux de Walhalla : Baldur te le demande par ma bouche : c'est ainsi que tu

prouveras que tu l'honores ; si tu t'y refuses, en vain as-tu construit ce temple. » — Dans ce moment Halfdan paroît, il s'arrête, contemple d'un regard incertain son ennemi redoutable et se tait. Frithiof pose sur l'autel son épée et son bouclier, il s'approche de Halfdan avec des paroles de paix et tous les deux se serrent la main en signe de réconciliation. Le grand-prêtre absout Frithiof de l'anathème qui pesoit encore sur sa tête ; aussitôt Ingueborg entre dans le temple, parée comme une épouse ; les yeux baignés de larmes, elle se jette dans les bras de son frère : celui-ci place sa main dans celle de l'ami de son enfance, et les heureux amans se jurent fidélité éternelle sur l'autel de Baldur.

Ce dénouement, ainsi que tout le dernier chant intitulé l'*Expiation*, est de l'invention de Mr. Tegnèr. Dans la Saga, Frithiof, après avoir reçu Ingueborg des mains du roi Ring, est attaqué par ses deux beaux-frères, qui ne peuvent supporter l'idée de voir leur sœur son épouse ; il tue de sa main Helgue, et laisse la vie à Halfdan, à condition que celui-ci se reconnoisse son vassal. On sent combien le dénouement inventé par le poète moderne, augmente l'intérêt qu'inspire Frithiof ; intérêt qui se soutient depuis le commencement jusqu'à la fin du poème, quoique, comme nous l'avons déjà dit, les événemens ne soient pas toujours suffisamment liés. Au reste, l'intention de Mr. Tegnèr paroît avoir été beaucoup moins de composer un poème régulier, que de raconter la vie de son héros dans une suite de tableaux, et de transporter ses lecteurs au milieu du siècle où Frithiof a vécu, au moyen de la peinture

fidèle et animée du genre de vie, des mœurs, des usages, des croyances religieuses, et des institutions de ces temps reculés. Il s'est acquitté de cette tâche d'une manière qui justifie la réputation dont il jouit en Suède, et nous ne doutons nullement qu'il n'obtînt le même succès en France, si *Frithiofs-Saga* étoit traduite en français. Nous désirons que la foible esquisse qu'on vient de lire, encourage à ce travail quelque littérateur habile : l'entreprise seroit difficile sans doute, mais elle mériteroit bien d'être tentée.

VOYAGES.

NARRATIVE OF A JOURNEY. Relation d'un voyage de Calcutta à Bombay dans les provinces de l'Inde supérieure, par feu REGINALD HEBER, Evêque de Calcutta. 2 vol. in-4°. *Londres* 1828.

(*Premier extrait*).

Tous les journaux littéraires de la Grande-Bretagne se sont empressés de rendre compte de cet ouvrage, et tous s'accordent à dire, que rien d'aussi complet n'avoit été publié sur l'état présent de l'Inde. La mythologie, la philosophie, la législation et l'histoire de l'Inde ancienne, avoient jusqu'ici absorbé presqu'exclusivement l'attention des voyageurs qui visitoient cette contrée. Le petit nombre de ceux qui se sont

occupés de sa situation actuelle avoient quitté l'Angleterre très-jeunes, et s'étoient familiarisés avec les scènes nouvelles qui s'offroient à leurs yeux long-temps avant de les décrire, ensorte qu'ils avoient oublié l'impression qu'ils en avoit reçue. D'ailleurs, les rapports qui s'établissent entre les hauts fonctionnaires militaires et civils de la Compagnie, et les classes élevées de la nation indienne, ne sauroient être à l'abri d'un certain mélange de jalousie qui a dû retarder beaucoup le développement des connoissances qu'on avoit lieu d'attendre de la nature et de la fréquence de ces rapports.

Mais le caractère sacré de l'évêque de Calcutta, le rang élevé qu'il occupoit dans la hiérarchie de l'église devoient lui attirer le respect des Indous, sans aucun mélange de jalousie, tandis que la douceur et la grâce de ses manières, unies à des talens supérieurs, et à des connoissances variées, le rendoient bien propre à surmonter les obstacles qui avoient embarrassé ses prédécesseurs. Ce sage prélat observoit l'Inde en philosophe chrétien, exempt de préjugés et de bigoterie, il nous la montre sous un jour intéressant et nouveau. Son journal commence dès son arrivée dans la rivière de Houghly. Nous allons transcrire quelques-unes de ses remarques sur Calcutta et ses environs.

« Le fleuve Houghly est fort large dans cet endroit, et son courant très-rapide. Nous rencontrames plusieurs gros vaisseaux qui le descendoient. On m'en fit remarquer un de construction arabe. Il me parut assez semblable à ceux d'Europe, à cela près que la poupe

étoit surmontée de plusieurs galeries ouvertes, qu'il avoit trois grands mâts, et portoit plus de voiles que nos vaisseaux marchands n'en ont d'ordinaire. Il étoit muni de beaucoup de canons, d'un équipage nombreux et sembloit destiné à servir, selon l'occasion, au métier de pirate, tout aussi bien qu'à celui de marchand. Son Rais ou commandant étoit vêtu d'une robe flottante couleur pourpre. Les hommes de l'équipage me parurent avoir le teint moins foncé que les Indous que je venois de voir dans la rade de Diamant. L'arabe Dow, à figure ramassée, dont parle Niebuhr, ne se montre presque plus dans ces parages. Ceux qui font le commerce avec les possessions anglaises achètent des vaisseaux d'Europe, en construisent eux-mêmes d'assez bons, et menacent de devenir bientôt redoutables aux nations européennes dans les mers des Indes. »

« Les accidens causés par les tempêtes sont fréquens dans cette rivière. Elle est maintenant à une hauteur inaccoutumée. Les Bramines ont prédit qu'elle s'élèveroit encore de quatorze coudées, et qu'elle submergeroit Calcutta. Ils auroient pu tout aussi bien prédire que l'inondation s'étendroit sur tout le Bengale, puisque cette province ne renferme pas une seule éminence qui s'élève au-dessus des rivages du fleuve. »

« Le petit vaisseau qui m'a été envoyé pour me transporter à Calcutta est commandé par un pilote au service de la Compagnie. Cet homme et les deux contremaîtres sont les seuls Européens qui le montent. Les quarante Mahométans qui forment l'équipage sont de stature moyenne, actifs et vigoureux quoique d'une

taille grêle. Leur uniforme se compose d'un large turban blanc de forme aplatie, d'une chemise et d'un pantalon de toile de coton blanché, et d'un schall qui fait le tour de leur taille. Je m'amuse à les voir dîner assis en cercle sur le pont, autour d'un plat de riz assaisonné d'ail et d'une sauce de *curry*. La quantité prodigieuse qu'ils en mangent prouve que nous avons une notion très-fausse sur la qualité nutritive du riz. Je suis persuadé qu'une portion trois fois moindre de pommes de terre auroit suffi pour les rassasier. Au reste, l'usage des pommes de terre se répand chaque jour davantage dans le Bengale où, comme partout ailleurs, elles n'avoient pas eu d'abord la faveur populaire. Les Indous en font grand cas, et disent que c'est le plus beau présent qu'ils aient reçu de leurs maîtres d'Europe. »

« Les Arabes, au lieu de s'assoir les jambes croisées à la manière des Turcs, les ramassent et relèvent leurs genoux à peu près comme font les singes. Les vases qui contiennent leur boisson et leur nourriture sont de cuivre maintenu très-brillant. Leur mise est propre et décente. L'expression de leur physionomie est plus animée et moins douce que celle des Indous. Ils ne paroissent pas observateurs bien scrupuleux des pratiques du mahométisme. Il y a cependant certaines choses auxquelles ils ne se soumettent qu'avec répugnance. Le capitaine du Yacht, à ma demande, ordonna à l'un de ses gens de se saisir de notre épagneul. Il obéit sans faire d'objection, mais nous le vimes ensuite se frotter les mains contre les parois du

vaisseau avec tous les signes d'un profond dégoût.....»

Calcutta 2 *octobre*. « Au point du jour, heure à laquelle tout le monde se lève dans l'Inde, nous avons été singulièrement frappés par le spectacle qui s'est offert à notre vue. Les ouvrages du fort et les remparts, étoient couverts d'une multitude d'oiseaux de taille gigantesque; le hurgila et le gilana, espèce d'hirondelles deux fois aussi grandes que le héron, avec lequel elles ont quelque rapport. Elles ont sous le bec une espèce de poche dans laquelle, nous dit-on, elles déposent la nourriture dont elles ne veulent pas faire usage pour le moment (1). Ces oiseaux se partagent avec le jackal, qui entre dans le fort par la tranchée, les immondices de la place; mais au lieu de fuir comme celui-ci l'approche du jour et des hommes, ils se promènent tranquillement dans les rues et les encombrent même. Nous nous amusions de la joie de notre petite fille qui cheminoit avec sa bonne au milieu de cette population ailée, entourée d'une foule de domestiques qui devoient être attachés à son service particulier : c'étoient son porteur, son cuisinier, son laquais et son porteur d'ombrelle. Ma femme n'a rien eu de plus pressé que de réformer ce nombreux

(1) On s'est assuré depuis, par la dissection, que cette bourse n'a aucun rapport avec l'estomac, mais communique avec le nez au moyen d'un petit tube par lequel l'animal respire, lorsque l'orifice de la gorge est momentanément fermé par quelque corps dur qu'il s'efforce d'avaler. Pendant la déglutition la poche se gonfle d'air, et la respiration continue librement. (Ed.)

domestique de la fille, mais nous avons appris depuis qu'on étoit dans l'usage, à Calcutta, de mettre beaucoup de luxe dans l'établissement des enfans. Une dame de notre connoissance nous dit, qu'elle avoit vû un petit garçon de six ans, accompagné de sa gouvernante, se promener dans un phaëton à deux chevaux, suivi d'un porteur d'ombrelle, de deux laquais et d'un palfrenier qui conduisoit par la bride un cheval de selle richement caparaçonné, non pour que le jeune sahib le montât, car il étoit trop jeune, mais comme le disoit son écuyer, seulement pour la cérémonie. »

« Du reste, ces usages absurdes sont moins suivis qu'autrefois; ils rappellent le temps où, lorsqu'un officier civil de la Compagnie donnoit à dîner, il faisoit proclamer ses titres par un héraut. On voyoit encore à cette époque, les fonctionnaires publics se promener dans des palanquins recouverts d'étoffes de soie brodées d'or, qui coûtoient jusqu'à trois mille roupies. Les agens de la Compagnie, maintenant moins riches, se montrent beaucoup plus sages. »

« Les approches de la ville, du côté du fort, sont très-remarquables. Nous traversames une vaste plaine gazonnée, qu'entoure une double rangée d'arbres, au-delà de laquelle on distingue la forêt de mâts et de voiles que forment les vaisseaux à l'ancre dans la rivière Houghly. Vers la droite, on découvre le Chowringhée, où l'on ne voyoit, il y a un petit nombre d'années, que quelques huttes éparses, et qui, maintenant, forme un faubourg presqu'aussi vaste et aussi peuplé que

Calcutta même. L'aspect général de cette ville me rappeloit si bien St. Pétersbourg que j'avois de la peine à me persuader que je n'y fusse pas. Les quartiers qui touchent à l'esplanade sont occupés par des Européens de différentes nations. La partie occidentale de la ville renferme des rues étroites et tortueuses, des bazars en briques, des huttes de bambous et quelques vastes constructions qui font penser à des couvents ; ce sont les demeures des Babous ou gentilshommes indiens. Calcutta n'a rien de remarquable que sa vaste étendue. Lord Amherst me reçut dans la maison-de-ville, puis il me conduisit à la cathédrale, et delà, je fus dîner chez lui. C'est une chose assez bizarre pour un Européen, d'être servi par des domestiques à longue barbe et en turban. »

« J'avois souvent entendu venter en Angleterre la magnificence des équipages dans l'Inde. Mon attente a été tout-à-fait trompée sous ce rapport. Les chevaux sont en général chétifs. Les bras découverts, les jambes nues et le vêtement blanc sale des conducteurs ne donne rien moins que l'idée de la richesse. »

« Calcutta est située sur un sol d'alluvion, plat et marécageux, où l'on ne voyoit autrefois que des joncs et des eaux stagnantes. Les larges crevasses qui traversent les murailles des maisons les mieux bâties indiquent assez le peu de solidité du terrain. Un étang d'eau salée peu profond, occupe vers l'orient de la ville une étendue de quatre milles et demi. L'intervalle qui le sépare est occupé par des groupes de huttes indiennes, rangées irrégulièrement autour d'une vaste

citerne carrée, des jardins, des massifs de bambous, et des cocotiers, qui présentent une scène très-pittoresque; mais il s'en exhale une odeur fétide qui est due aux eaux stagnantes, à la fumée, à l'huile de coco, et surtout au ghee qui forme le luxe principal des Indous. Aucun Européen n'habite cette partie du district, si ce n'est quelques missionnaires de la société de Mizapour qui, dit-on, souffrent beaucoup de l'insalubrité de l'air. »

« Une avenue d'arbres pavée en briques, conduit du fort à la ville. Peu après le coucher du soleil, les rampes d'escaliers, qui de l'avenue descendent jusqu'à la rivière, se couvrent d'une multitude d'Indous qui viennent y faire leurs dévotions, dont les ablutions forment la partie essentielle. Les autres cérémonies consistent à se frotter le front et les joues à plusieurs reprises avec de la terre blanche, rouge ou jaune, en répétant à haute voix « Ram ! Ram ! » On y voit en outre quelques Bramines assis au bord du fleuve. Ils comptent attentivement les grains de leur chapelet, en tournant les pages de leur livre de feuilles de bananiers, et prononcent à demi-voix leurs prières, avec tous les signes d'une profonde piété. On appelle ces prêtres *Gourous*, c'est-à-dire, instituteurs religieux. Ils jouissent d'une haute considération parmi le peuple. On voit à chaque instant de jeunes garçons et de jeunes filles s'agenouillant devant eux pour leur présenter une offrande; mais il est rare que les Indous des classes élevées fassent arrêter leur palanquin pour leur rendre cet hommage. »

Un fort beau quai termine cette avenue; il me rappeloit tout-à-fait ceux de Pétersbourg. Malheureusement il est bâti en briques au lieu de granit, et promet peu de durée. Des vaisseaux de six cents tonneaux peuvent arriver jusque tout près de ce quai, qu'entoure une multitude de vaisseaux de toute grandeur et de tous pays. Au milieu de cette diversité de peuples, les Arabes, qui y sont en grand nombre, se font remarquer par la beauté de leurs traits, leur teint comparativement blanc, la juste proportion et la vigueur de leurs membres, la noblesse de leur maintien et par leur vêtement pittoresque. Celui d'un *nacoda* ou capitaine de vaisseau est semblable à la description que l'on trouve dans Niebuhr, du costume d'un émir, dans le Yemen. On les dit intelligens, entreprenans et actifs, mais très-vains, et insolens toutes les fois qu'ils le peuvent impunément.»

«La foule qui se presse sur ce quai et dans les rues de Calcutta est prodigieuse. Les querelles sont fréquentes, mais on en vient rarement aux coups. Un Indou ne frappe presque jamais son égal, quelque provoqué qu'il soit; mais les Arabes et les Portugais sont moins endurans. Les combats nocturnes entre les gens de ces deux nations et même les meurtres ne sont pas rares. Les assassinats commis par des Indous sont d'ordinaire prémédités et exécutés en guet-apens. Ce sont le plus souvent des femmes sacrifiées à la jalousie ou des enfans, que l'on tue pour s'emparer des ornemens précieux dont leurs imprudens parens se sont plû à les parer. Sur trente-six meurtres qui furent com-

mis

mis dans le territoire du Bengale, pendant l'espace de trois mois, dix-sept avoient eu lieu sur des enfans. »

«Quoique la législation anglaise dans l'Inde ait aboli l'esclavage, les expressions et les gestes des domestiques en présence de leurs supérieurs indiquent assez que la date de cette abolition est récente. «Je suis ton esclave.» -«Ton esclave ignore cela,» etc. sont des phrases d'un usage habituel. Je n'ai pas trouvé, cependant, que les domestiques fussent ici beaucoup plus soumis et plus respectueux avec leurs maîtres que ceux de notre pays. L'habitude où ils sont de ne jamais entrer dans les appartemens sans ôter leurs souliers et de tenir les mains jointes dans l'attitude de la prière, lorsqu'ils s'adressent à leurs maîtres, fait d'abord croire à une soumission parfaite; mais ce n'est là qu'une forme, elle ne signifie pas plus que celle en usage chez nous d'ôter son chapeau ou de s'incliner devant ses supérieurs. Le serviteur qui prend cette attitude est tout aussi prompt à faire une réponse impertinente et tout aussi lent à obéir que pourroit l'être un domestique en Angleterre. Du reste, les Indous sont en général fort intelligens et prompts à exécuter les ordres qu'ils reçoivent avant même qu'on les ait tout-à-fait exprimés. Les maîtres ne fournissent d'autre livrée que le turban et la ceinture: le reste du vêtement se compose d'une chemise, d'un caftan, et d'un pantalon blanc d'étoffe de coton fabriquée dans le pays; on ne se pique pas de le maintenir d'une propreté rigoureuse. Les gens de la maison du Gouverneur-Général se distinguent par un caftan rouge et or fort riche.»

«A Barrackpour, je montai pour la première fois un éléphant. J'ai trouvé son allure fort agréable quoiqu'elle n'ait pas de rapport avec celle du cheval. Il met en mouvement les deux pieds du même côté à la fois, ce qui produit une sensation assez semblable à celle qu'on éprouve lorsqu'on est porté à dos d'homme. Un éléphant qui a atteint toute sa croissance, transporte deux personnes dans le howdah, outre le mahou ou cornac qui est assis sur son cou, et le porteur d'ombrelles placé sur sa croupe. Les howdahs dont les Européens font usage ont la forme d'un cabriolet sans soufflet : ceux des Babous indiens sont beaucoup plus ornés; A Calcutta et à cinq milles à la ronde, il est défendu de se servir d'éléphans, afin de prévenir les nombreux accidens qui résulteroient de l'effroi qu'ils causent aux chevaux. Ceux que j'ai vus à Barrackpour étoient de la plus grande taille, quelques-uns avoient plus de dix pieds de haut. Celui que je montois avec lord Amherst étoit fort richement enharnaché. Les broderies d'or qui ornoient la housse représentoient des figures de poisson qui sont ici un emblême de la royauté. Ce bel animal lui avoit été envoyé par le roi de Oude. Je m'amusai fort à écouter les discours que lui adressoit un homme qui marchoit à ses côtés. Il l'avertissoit des mauvais pas à éviter, lui indiquoit l'endroit où il devoit poser les pieds. «Prends garde,» lui disoit-il, « par ici, la route est mauvaise, voilà un endroit fort glissant,» etc. L'éléphant étoit censé entendre tout cela, et se conduire en conséquence. Le mahou, au contraire, ne lui adresse pas un seul mot. S'il veut changer de direction, il l'en aver-

tit en pressant sa jambe sur son cou du côté de la route qu'il désire lui faire prendre. S'il veut hâter sa marche, il le pique avec la pointe d'une longue baguette, et lui en donne un coup sur le nez pour le faire arrêter. On sait quel empire ces cornacs prennent sur les animaux qu'ils conduisent. Peu de temps avant mon arrivée au Bengale, on en avoit condamné un à mort, qui se voyant insulter par une femme, avoit fait à son éléphant, un signe imperceptible auquel celui-ci n'avoit que trop bien obéi en tuant cette malheureuse femme. »

« La peine de mort est très-rarement infligée ici, et seulement pour meurtre. Pour les crimes moindres, on condamne aux travaux forcés. On rencontre souvent sur les grandes routes des bandes de forçats les fers aux pieds et que surveillent des spays ou des agens de police. Quelque soit le crime dont ces malheureux se sont rendus coupables, on ne peut douter qu'ils ne s'endurcissent encore par ces humiliations journalières qui les exposent aux yeux de la multitude dans une condition si abjecte. Je n'ai vu de ma vie des figures aussi féroces : elles présentoient un contraste frappant avec la douceur calme et un peu efféminée qui caractérise la physionomie indoue. Que peut-on, en effet, attendre de ces hommes, privés de la sympathie de leurs semblables et des consolations du christianisme, qui n'espèrent plus rien de ce monde, et n'ont aucune notion raisonnable sur une autre vie ? »

« 18 *novembre*. — Ma femme a assisté à un nâch donné par un riche Indou, dont nous avons souvent remarqué

la maison ornée de colonnes corinthiennes : elle en rend compte dans son journal (1). »

« 1.er *janvier* 1824. — J'ai reçu aujourd'hui l'explication de certaines images que j'avois remarquées dans les rues de Calcutta et aux environs. Elles représentent une figure de femme, grossièrement sculptée, debout sur le dos d'un éléphant d'une taille disproportionnée avec celle de la femme. Elle porte sur sa tête une espèce de pyramide ou d'autel. Ce sont des sortes d'ex-votos qu'on

(1) Je suis allée, avec lady Macnaghten à une fête que donnoit Rouplâll Mullich, à l'occasion de l'ouverture de sa nouvelle habitation. La façade de cette magnifique demeure étoit encore embellie par une brillante illumination. Une foule de peuple se pressoit autour de la porte. On nous fit entrer dans une vaste salle entourée de deux galeries qui communiquoient avec les appartemens. La plus élevée étoit occupée par les femmes de la maison qui, quoiqu'invisibles, pouvoient voir tout ce qui se passoit au travers des jalousies. La salle étoit ouverte par le haut, mais dans cette circonstance comme dans toutes les occasions de cérémonie, on l'avoit recouverte d'une étoffe rouge semblable au tapis qui couvroit le parquet. Les habitations des riches Indous sont toutes construites sur le même principe. Le père, les fils et les petits-fils et leurs familles respectives vivent ensemble jusqu'à ce que la maison se trouve trop petite pour les contenir tous : ils se séparent alors, comme cela se passoit chez les patriarches, et forment de nouvelles familles.

L'élégance de cette salle, la beauté des colonnes qui supportoient les galeries supérieures, le nombre prodigieux des flambeaux de cristal qui l'éclairoient, contrastoient singulièrement avec la nudité et la saleté des appartemens qui n'avoient point été préparés pour l'occasion. Les décombres que les ouvriers avoient laissés dans les galeries inférieures n'avoient pas même été déblayés. La balustrade de l'escalier étoit rompue en plusieurs endroits, et j'étois obligée de marcher

élève à la mort des riches Indous près de leur maison, où ils demeurent jusqu'à ce qu'ils tombent en pièces: ces figures sont en bois, mais le plus grand nombre des idoles indoues sont d'argile. Elles ressemblent pour le mode d'exécution et la couleur, mais non pas pour la forme, aux mauvais plâtres que les habitans des rives du lac de Côme apportent en Angleterre. On voit à une certaine époque de l'année grand nombre

---

avec beaucoup de précautions pour éviter les monceaux d'ordures qui embarrassoient les passages qu'on nous faisoit traverser.

Lorsque nous entrames dans la salle, on se pressoit autour d'une chanteuse célèbre, nommée Viiki, la Catalani de l'Orient. Sa voix étoit fort douce, mais peu étendue. Elle chantoit des airs de l'Indostan, accompagnée d'un orchestre fort mauvais. Comme la foule étoit grande, nous nous réfugiames dans une pièce qui ouvroit sur une des galeries supérieures pour écouter un air et puis un autre jusqu'à satiété. Elle fut remplacée par le nâch ou la danse, si l'on peut appeler danse des contorsions des bras, des pieds, de la tête et du corps, sans presque changer de place. C'étoit une scène en pantomime dont la signification fut inintelligible pour nous. Au reste, je n'ai jamais vu, même en Angleterre, de danseuses plus décentes. Leur vêtement étoit fort modeste, et ne laissoit voir que leur visage, leurs pieds et leurs mains. Une farce mal conçue et plus mal exécutée, qui avoit la prétention de mettre en caricature les contredanses anglaises, fut ensuite jouée par des hommes fort mal vêtus, et termina cette fête qui m'avoit paru stupide et dépourvue de tout agrément, si ce n'est celui de la nouveauté. Pour nous faire plus grand honneur, on nous conduisit dans une pièce séparée, où un souper étoit préparé pour un petit nombre d'hôtes choisis. On nous dit que la table générale étoit aussi très-bien servie. Nous rentrames chez nous à minuit, accablés de fatigue, et peu disposées à assister à un autre nâch. (*Extrait du Journal de Mad. Heber*).

de marchands qui en promènent sur leurs têtes dans les rues de Calcutta; mais c'est avant qu'elles aient été sanctifiées, c'est-à-dire, plongées dans les eaux du Gange, par les Bramines Pundits. Jusque-là, elles n'ont acquis aucun caractère sacré, on s'en sert comme ornement dans les maisons et on les donne aux enfans pour jouer avec; mais après que la cérémonie a eu lieu, on ne pourroit en user ainsi, sans blesser profondément le sentiment religieux des Indous.»

«Une chose m'a toujours frappé dans ces images, c'est que quoique les divinités masculines soient toujours d'un brun foncé, semblable à la couleur naturelle des Indous, les figures des femmes ont une teinte qui se rapproche des figures de porcelaine que nous avons en Angleterre. Il est au reste évident, d'après les discours des Indous eux-mêmes, leurs poésies modernes et d'autres circonstances, qu'ils considèrent un teint clair comme une condition essentielle de la beauté, et comme un indice d'un sang noble. Ils n'aiment point qu'on les appellent noirs, et quoique les Abyssiniens que l'on rencontre ici ne soient pas d'une nuance beaucoup plus foncée que la leur, leurs recueils de bons mots sont remplis de plaisanteries sur la couleur charbonnée des Hubshees.

Cette singularité peut provenir de leur longue sujétion aux Tartares Mogols et à d'autres conquérans venus de contrées plus septentrionales, qui conservèrent leur blancheur comparative, au moyen des fréquentes importations des femmes de leur pays. L'Inde fut d'ailleurs le théâtre favori des aventuriers

persans, grecs, tartares, turcs ou arabes, long-temps avant que les Européens y pénétrassent. Toutes ces circonstances doivent avoir contribué à donner faveur aux peaux blanches. C'est un fait digne de remarque, cependant, que les générations de ces différentes races d'homme établies dans l'Inde, prennent toutes, avec le temps, une couleur de teint olivâtre, à peu près aussi foncée que celle des Indous. Les Portugais nés dans l'Inde s'allient toujours entr'eux, si ce n'est avec des Européens, et malgré cela, durant les trois siècles qui se sont écoulés depuis leur arrivée dans ce pays, ils sont devenus aussi noirs que les Caffres. Ce fait est en contradiction avec l'opinion généralement adoptée, que l'influence seule du climat ne suffit pas à expliquer la différence de couleur des Nègres et des Européens. On observe, il est vrai, chez les premiers, certaines particularités qu'on ne retrouve pas dans la race indoue, non plus que chez les Indo-Portugais, et qui ne paroissent pas devoir être attribués au climat comme l'opposition de couleur, seule dissemblance qu'on remarque entre les Indous et les Européens; mais si le plus ou moins de chaleur peut produire un tel changement, d'autres circonstances du climat peuvent aussi produire d'autres effets; et si l'action ne doit être sentie qu'au bout de trois ou quatre mille ans, il est impossible d'assigner des bornes à leur puissance. Je commence à soupçonner que notre vanité européenne nous induit en erreur, lorsque nous établissons que notre couleur doit être la teinte primitive : je penche plutôt à croire

que c'est celle des Indous, parce qu'elle occupe le juste milieu entre les deux extrêmes, et qu'elle est peut-être la plus agréable aux yeux et à l'instinct de la majorité de la race humaine. Un climat plus froid, l'usage constant de vêtemens chauds, peuvent tout aussi bien avoir blanchi la péau, qu'un soleil brûlant auquel on s'expose nud, peut la brunir (1). Je me suis confirmé dans cette hypothèse en réfléchissant que la couleur des animaux sauvages étoit uniformément foncée, tandis que la blancheur ou la variété des teintes se remarquoit surtout dans les animaux domestiques, et devoit être le résultat d'une exposition moins fréquente à l'air et au soleil, ainsi que d'une nourriture qui ne leur est pas naturelle. »

« On remarque parmi les Indous une grande variété

(1) L'auteur dit encore quelque part : « Deux choses m'ont surtout frappé au premier abord, c'est que la couleur bronzée doit être plus naturellement agréable à l'œil humain que les teintes plus claires, puisqu'elle ne nous déplaît point à la première vue, tandis que notre peau blanche donne aux gens de couleur l'idée de la maladie et d'une difformité semblable à celle des albinos. Il faut beaucoup de temps, j'en conviens, pour se familiariser avec la figure d'un nègre, mais la répugnance qu'il nous inspire tient surtout à la nature de ses cheveux et à la forme de ses traits. »

« J'ai observé en second lieu, que l'idée d'indécence que feroit naître naturellement en nous la vue de toutes ces figures entièrement nues, si elles étoient de couleur blanche, ne se présente point à l'esprit, à cause de la teinte foncée de la peau, tant l'habitude et l'association des idées ont d'empire sur nous, ce qui fait que nos impressions s'adaptent, comme par instinct, avec une merveilleuse promptitude à un changement complet de circonstances. »

de teintes. Quelques-uns sont à peu près aussi noirs que des nègres, d'autres se rapprochent davantage de la couleur cuivrée, tandis que d'autres encore ne m'ont pas paru avoir la peau plus foncée que les Tunisiens que j'avois vus à Liverpool. Le Principal du collége de l'Evêché, Mr. Mill, à qui je faisois cette observation, et qui connoît ce pays mieux que personne, me dit que cette différence se faisoit remarquer dans toute l'étendue de l'Inde. On ne peut pas l'attribuer à un séjour plus ou moins prolongé aux rayons du soleil, puisqu'elle se trouve parmi les pêcheurs qui s'y exposent nuds et sans cesse. On ne sauroit non plus l'expliquer par la différence des castes, car elle est toute aussi marquée dans la caste la plus élevée des Bramines, que dans celle des Parias. Il sembleroit donc que cette variété est accidentelle, comme celle qui existe en Europe entre les individus à cheveux noirs et ceux à cheveux blonds, mais qu'elle est plus frappante ici, où le corps entier est exposé à la vue.»........

« Un jour que je revenois de Calcutta, je vis sur le rivage un bûcher, où un *suttée* avoit eu lieu quelques momens auparavant. Mes domestiques me dirent qu'on avoit construit à cet effet un échafaudage en bambous, élevé de deux pieds au-dessus du sol, sur lequel on avoit déposé le corps du défunt. La malheureuse veuve avoit ensuite été couchée au-dessous de l'échafaudage, puis on avoit rassemblé autour d'elle des matières inflammables, et on l'avoit arrosée de *ghee* pour hâter la combustion. On avoit ensuite placé

de longues perches en croix au-dessus d'elle, qui sembloient destinées à contenir ses efforts, si elle avoit voulu s'échapper. Mes gens m'assurèrent les uns après les autres, qu'elle avoit été placée sous l'échafaudage et non pas dessus. J'insiste sur ces détails parce qu'ils diffèrent complétement de ce que les missionnaires anabaptistes ont publié sur les suttées. Ils affirment que la veuve se place auprès du corps de son époux, le visage tourné vers lui, et qu'elle le tient embrassé, et cependant les informations que j'ai prises subséquemment et à plusieurs reprises ont confirmé le rapport de mes domestiques. Peut-être la manière varie-t-elle suivant les lieux et les circonstances; mais ce fait prouve combien il est difficile dans ce pays, d'obtenir des renseignemens positifs sur des choses qu'il semble à la portée de tout le monde de vérifier par ses propres yeux. Vingt ou trente personnes rassemblées autour du bûcher considéroient cette scène avec le même intérêt, mais non pas cependant avec le même plaisir que le peuple anglais en montreroit pour un feu de joie. Je ne vis point de larmes, je n'entendis pas un seul gémissement; seulement, lorsque notre bateau approcha du rivage, une acclamation se fit entendre, que je supposai être en l'honneur de Brama, et à laquelle nos matelots répondirent. »

15 *janvier*. — « Le Dr. Marsham, missionnaire anabaptiste de la société de Serampour a dîné aujourd'hui avec moi. Je n'ai pas besoin de dire combien je respecte et j'admire son caractère quelque soit l'importance que j'attache aux points sur lesquels nous dif-

férons en matière religieuse. A l'occasion du suttée qui avoit eu lieu hier, il m'a dit que ces affreux spectacles se renouveloient beaucoup plus souvent depuis quelques années que cela n'avoit lieu dans le commencement de son séjour au Bengale. Il l'attribue à l'accroissement du luxe chez les hautes et moyennes classes de la société indienne qui, voulant imiter les usages anglais, se livrent à des dépenses folles, ce qui amène beaucoup de gêne dans les familles et leur fait désirer de se débarrasser de l'obligation d'entretenir les mères ou les veuves de leurs parens. Une autre cause encore, dit-il, tend à multiplier ces sacrifices, c'est la jalousie des vieillards qui ont épousé de jeunes femmes, et qui, désirant s'assurer leur fidélité même après leur mort, sollicitent leurs femmes et leurs parens de rendre cet hommage à leur mémoire. Il est persuadé que le gouvernement pourroit employer son autorité et défendre les suttées dans le Bengale, où ils se renouvellent plus fréquemment que dans les autres parties de l'Inde. Il pense que les femmes approuveroient hautement cette mesure; et quant aux hommes, les avantages qu'ils trouvent au sacrifice de leurs mères ou de leurs belles-sœurs ne sont pas assez importans pour qu'ils voulussent leur sacrifier ceux qu'ils retirent de la bonne harmonie dans laquelle ils vivent avec leurs conquérans. Les Bramines n'ont plus autant d'autorité qu'autrefois, et parmi les laïques, les personnages les plus influens s'accordent avec Rammohun-Roy pour condamner une pratique qu'on sait n'être pas commandée par les livres sacrés de l'Inde.

bien que quelques-uns en fassent mention comme d'une œuvre méritoire. »

« J'ai entendu un membre de la haute magistrature exprimer une opinion tout-à-fait semblable à celle du Dr. Marsham ; mais ils ne sont pas tous de cet avis. Le plus grand nombre pense que toute prohibition tendroit à rendre les suttées plus fréquens encore, parce que les Indous se feroient alors un point d'honneur de n'y pas renoncer. Maintenant, disent-ils, aucune femme n'est sacrifiée que de son propre gré, et lorsqu'elle a manifesté sa volonté devant le magistrat ; d'ailleurs, il y a d'autres manières de les faire mourir qui entraîneroient de plus graves abus, parce que le sacrifice ne seroit pas public, et auxquelles on auroit sûrement recours si les suttées n'étoient plus permis. Si nous désirons convertir les Indous à la foi chrétienne, disent-ils, gardons-nous sur toute chose que l'action du gouvernement puisse être aperçue dans tout ce qui tient à leurs coutumes religieuses qui, pour être barbares, n'en sont pas moins sacrées à leurs yeux et ne peuvent être changées que par l'effet du temps et de l'éducation. Lorsque des écoles chrétiennes auront été universellement établies dans toute l'étendue du Bengale, les suttées cesseront d'eux-mêmes, tandis que si maintenant on en défendoit l'usage par un acte législatif, on donneroit plus de poids à cette opinion déjà répandue que nous voulons imposer le christianisme par force, et on en retarderoit ainsi considérablement les progrès. »

« 7 *février*.—Je suis allé ce matin à Calcutta pour as-

sister à un *Durbar* ou levé du Gouverneur-Général, où devoient assister tous les envoyés des princes indous. Je suis arrivé trop tard pour le voir commencer. Lord Amherst, suivi de ses aides-de-camp et de son secrétaire persan, avoit déjà parcouru la portion de la salle où étoient rangés les personnages de haut rang qui devoient recevoir des khelârs ou robes d'honneur. Je le suivis pendant qu'il faisoit le tour de la salle pour s'adresser successivement à tous ceux à qui il n'avoit pas encore parlé, et recevoir les complimens, les pétitions ou les plaintes qu'ils avoient à lui présenter. C'étoit encore des gens de la plus haute distinction et de savans voyageurs qui arrivoient des différentes contrées de l'Orient. Quelques-uns d'entr'eux parloient l'anglais, non-seulement avec facilité, mais avec beaucoup de grâce. Je remarquai entr'autre, le babou Ramchunder-Roy et ses quatre frères, tous grands, beaux et bien faits. L'aîné va, dit-on, faire construire un pont de cordes sur le Caramnasa, d'après le principe de Mr. Shakespear (1). »

« Après que lord Amherst eut fait le tour du cercle,

---

(1) L'auteur observe dans un autre endroit que les principes sur lesquels sont construits ces singuliers ponts, diffèrent en ceci des ponts de fils de fer, que les premiers sont un peu plus élevés vers le centre, et qu'ils n'exigent pas des supports en maçonnerie. Il n'est pas nécessaire de les appuyer sur des fondations, car le tout peut reposer sur une charpente plane, qui peut se transporter à dos d'élephans ou de chameaux avec tout l'appareil de cordages, de ferrure et de bambous, pour être rassemblée dans un

il se tint debout sur la dernière marche du trône, tandis que ses hôtes s'avançoient les uns après les autres pour prendre congé. »

« Le Raja de Rajapoutana s'avança le premier, revêtu du khelât de brocard, qu'il venoit de recevoir avec l'investiture du territoire de son père. C'étoit un jeune homme de douze ans, pâle, timide et embarrassé. Le Gouverneur ajouta aux présens qu'il lui avoit faits, une aigrette de diamans qu'il plaça sur son turban, un collier de perles fines qu'il lui passa autour du cou, un flacon d'essence de rose et un morceau de bétel, enveloppé dans une feuille de plantain. Le Vakeel ou envoyé du Maharaja Scindeah, jeune homme d'environ seize ans, s'avança alors sans nulle timidité et avec toute la grâce d'un petit maître. Les présens qu'il reçut furent un peu moins magnifiques que ceux offerts au jeune Raja. Vinrent ensuite les représentans des souverains de Oude, de Nagpour et de Nepaul qui eurent aussi de beaux présens; puis un Khan de Perse, d'une figure superbe, avec une longue barbe noire qui descendoit sur sa poitrine. Ses manières étoient parfaitement nobles et pleines de vivacité et de grâce. Le Vakeel du

---

autre endroit en moins de quelques heures. Un de ces ponts, de l'étendue de cent soixante pieds, qui avoit été élevé sur un torrent près de Benares soutint une terrible épreuve pendant l'inondation de l'année précédente. Dans un moment où, si les cordes avoient pu souffrir de l'humidité, les pluies continuelles qui avoient eu lieu les auroient sûrement endommagées, les habitans des villages environnans s'y réfugièrent en foule, comme le seul endroit qui leur offrît un asyle sûr contre l'envahissement des eaux.

Sind lui succéda, coiffé d'un bonnet rouge fort élevé; puis un Arabe, vêtu splendidement, d'une figure presqu'aussi remarquable que celle du Persan, mais dont les manières avoient infiniment moins de dignité. »

« Tous ces personnages reçurent quelques marques de faveur; et pour ceux qui suivirent, le Gouverneur se contenta de verser un peu d'essence de rose sur leur mouchoir et de leur donner un morceau de bétel. C'étoit en tout un spectacle frappant et du plus grand intérêt, quoique moins magnifique que je ne m'y étois attendu. L'uniformité du vêtement en mousseline blanche n'étoit pas suffisamment relevé par la splendeur du petit nombre de khelâts; et ceux-ci même, quoique de brocard d'or ou d'argent, étoient éclipsés par les uniformes galonnés bleus et rouges, et les bonnets à plumes des officiers anglais. La figure la plus frappante de cette assemblée étoit celle d'un aide-de-camp indou du Gouverneur-Général. C'étoit un homme de la plus grande taille, mais fort bien proportionné, à la fleur de l'âge. Ses traits étoient les plus beaux du monde, et son expression tout à la fois énergique et douce. Il étoit vêtu d'un riche uniforme de hussard. Il fut le dernier à s'approcher du trône et fit le salut ordinaire des militaires. Au lieu de faire une offrande d'argent comme ceux qui l'avoient précédé, il tira son épée à moité du fourreau et la présenta au Gouverneur. Celui-ci, au lieu de répandre de l'essence de rose sur son mouchoir de poche, la versa sur ses gants de coton blanc. On dit cet aide-de-camp excellent officier et fort considéré pour son caractère. »

« Nous avons quitté ce matin Tittyghur avec regret, pour rentrer à Calcutta. Ma femme est retournée par eau, et j'ai pris dans ma voiture mon Sircar (1); c'est un homme intelligent, d'un esprit fort délié, qui connoît bien le pays, et est en état de donner toutes les informations qui peuvent intéresser un étranger. Voici ce qu'il m'a dit de la culture des terres. Les zemindars ou propriétaires afferment leurs domaines à de riches fermiers qui les divisent par lots, pour les louer à d'autres, lesquels les morcèlent encore pour les affermer à de simples laboureurs. On contracte quelquefois des baux à long terme, mais le plus souvent on les renouvelle d'année en année. Les portions du sol propres à la culture du riz se louent deux roupies le *begâh*, dans les environs de Calcutta, c'est-à-dire, douze ou quinze schell. l'acre. Les vergers s'afferment cinq roupies ou une liv. st. douze schell. l'acre. Toutes les rentes se paient en numéraire. Les terres, aux environs de Calcutta, se vendent cinquante roupies le begâh, mais elles n'avoient pas à beaucoup près cette valeur, avant qu'on eût fait ouvrir de nouvelles routes. Mon Babou me fit remarquer dans la campagne quelques belles maisons appartenant à de riches zemindars, qui en possèdent de plus belles encore à Calcutta. Une de ces maisons, dont le propriétaire avoit été créé Raja par lord Wellesley, étoit située dans une espèce de parc, planté de fort beaux arbres à feuilles de myrte, de la

---

(1) Intendant ou receveur. Les Anglais le traduisent par le mot *Agent*.

grandeur

grandeur du châtaignier; mais qu'on avoit complétement défigurés en les taillant en forme de cônes. Je remarquai une autre construction, entourée d'un bosquet de cocotiers et de bambous, dont une figure en bois, de trente pieds de haut, défendoit l'entrée. Le sircar me dit en souriant: « Cette grande idole est placée ici en sentinelle pour garder les divinités renfermées dans cette enceinte: Vous voyez la pagode de Kaïda. » J'observai un peu plus loin, une espèce de tour massive, de seize pieds de haut, portée sur huit ou dix grandes roues, grossièrement sculptée et peinte en rouge. « Ceci, » dit encore le sircar en souriant de nouveau, » est la voiture de notre dieu. Comme elle est trop lourde pour être traînée dans les rues des villages voisins, nous la laissons sur la grande route. C'est un beau spectacle que de voir accourir toute la population des environs pour s'atteler à cette voiture, lorsque la statue de Brama y est déposée. » Il ajouta qu'il falloit trois cents personnes pour la mettre en mouvement, ce que je ne crois point; mais il est bien possible qu'on y emploie ce nombre de gens. Je lui demandai, si l'on offroit à Kaïda, comme à Juggernaut, des sacrifices humains, il me répondit qu'il n'avoit jamais rien vu de semblable. »

« Nous passames près de l'ancien palais du Nawab de Chitpour, dans le village de ce nom. Les Européens l'appellent maintenant le Nawab de Mourshedabad, lieu de sa résidence actuelle; c'est le descendant des princes mahométans qui gouvernoient ce district avant que nous en eussions fait la conquête. Il a con-

servé un riche apanage en terre qui, avec la pension que lui accorde le gouvernement, forme un revenu de cent mille roupies par mois. Il entretient une garde d'honneur, et maintient presque toutes les formes de la royauté. Lorsqu'il résidoit à Chitpour, le Gouverneur, les jours de reception, alloit à sa rencontre jusqu'au haut de l'escalier, et après l'avoir embrassé il le conduisoit à une espèce de trône, élevé à l'extrémité de la salle. Lorsqu'il prenoit congé, il étoit salué par les canons du fort. »

« En me racontant cela, mon sircar remarquoit la différence du traitement que les princes mahométans avoient reçu de nous avec celui qu'ils firent éprouver aux Rajas indous lorsqu'ils conquirent le pays et qu'ils mirent à mort tous les chefs qui tomboient entre leurs mains. Je ne sais s'il disoit cela en forme de compliment, mais j'ai lieu de croire que le sentiment qu'il exprimoit est partagé d'un grand nombre d'Indous, qui n'auroient pas été fâchés que nous eussions montré moins de libéralité envers leurs oppresseurs. Mais le gouvernement s'est montré sage en maintenant, même à grand frais, ces monumens de la puissance musulmane; car il est bien à souhaiter que les peuples de l'Inde, n'oublient jamais que nous n'avons pas été les premiers conquérans de leur pays; et que nous les avons trouvés soumis à des princes tout aussi étrangers à leur sang et à leur religion que nous-mêmes, et qui leur imposoient un joug beaucoup plus pesant. »

« Mon compagnon me fit remarquer d'un air moqueur un spoy, vêtu très-richement et armé d'un fusil

de Perse : c'étoit un des gardes du riche babou Budinath-Roy, qui vit dans le voisinage (1). Le privilége d'avoir à sa solde des hommes d'armes, est apprécié très-haut dans l'Inde, où on ne l'accorde qu'aux gens de la plus haute distinction. Aucun Européen n'y a droit à Calcutta si ce n'est le Gouverneur et le Grand-Juge, qui se font accompagner en public de cinq ou six lanciers en outre de leur peons (2). »

« 8 *mars*. — J'ai eu ce matin une visite très-intéressante. C'est le fils d'un babou immensément riche, qui jouit de beaucoup de considération. Ses manières sont très-agréables. Il parle facilement l'anglais et connoît la plupart de nos auteurs favoris, mais surtout les historiens et les géographes. Il vit à l'européenne et contribue de tous ses moyens à favoriser l'instruction de ses compatriotes. Il est secrétaire gratuit de la Société pour la propagation des écoles, et il est l'auteur de quelques ouvrages élémentaires écrits dans la langue du Bengale. Malgré cela, on le dit fort attaché et de très-bonne foi aux pratiques superstitieuses de sa religion, chose rare parmi les riches babous. Lorsque la noblesse indienne de Calcutta se rassembla pour voter

(1) Budinath-Roy vient d'être créé Raja par lord Amherst, c'est à la munificence de ce babou qu'on doit, en grande partie, l'établissement de l'Ecole centrale de Calcutta, à l'usage des jeunes filles indiennes. Il l'a doté de vingt mille roupies, et contribue en outre largement pour toutes les autres institutions charitables.

(1) Les peons sont des espèces d'huissiers armés d'une baguette d'argent, qui accompagnent les grands dignitaires ou les gens de la première noblesse dans le pays.

une adresse de remerciemens à lord Hasting qui retournoit en Angleterre, Rhadacant Deb proposa comme amendement, *que lord Hasting fût particulièrement remercié pour la protection et l'encouragement qu'il avoit accordés à la pratique ancienne et orthodoxe de sacrifier les veuves aux mânes de leurs époux.* »

« Cette proposition ne fut appuyée que par un seul membre de l'assemblée, quoiqu'elle fût entièrement composée d'Indous. »

«Je trouvai la conversation de Rhadacant Deb intéressante et nourrie. Il recherchoit plutôt qu'il n'évitoit les discussions religieuses, parce qu'il avoit la conscience des moyens qu'il possédoit pour justifier sa croyance. Il se plaignit de ce que ses compatriotes étoient mal jugés en Europe, et me dit que la plupart de leurs pratiques religieuses n'étoient pas comprises des Européens, ni même des basses classes de l'Inde; que, par exemple, la défense de faire usage de certaines viandes avoit un sens moral, qu'elle étoit destinée à leur rappeler sans cesse les devoirs de la tempérance et de la charité; et à les détacher des choses de ce monde. Il n'hésitoit pas à reconnoître la beauté de la morale chrétienne, mais il prétendoit qu'elle ne pouvoit convenir aux peuples de l'Indostan, parce que notre usage de boire du vin et de manger la chair d'une créature aussi utile et aussi excellente que la vache, étoit non-seulement une profanation, mais qu'encore il seroit très-nuisible a leur santé. Je lui représentai que personne parmi nous n'étoit *obligé* de manger du bœuf; mais il me répondit en branlant la tête, que les Indous ne

seroient que trop disposés à en manger, si on n'en faisoit pas l'objet d'une défense expresse.»

«Il me fit diverses questions sur les doctrines de l'église anglicane : j'y répondis en cherchant à affoiblir ses préjugés contre nous, plutôt qu'en attaquant ses propres principes. Une des choses qui excitoit le plus vivement sa curiosité étoit la société des franc-maçons, qu'il avoit vu aller en procession solennelle, poser la première pierre du nouveau collége pour les indigènes. «Etoient-ils chrétiens, et de mon église?» Il ne pouvoit comprendre que cette association fût purement civile, parce qu'il leur avoit vu faire beaucoup de prières. Il ne revenoit pas de sa surprise, lorsque je lui eus expliqué qu'en Europe, des musulmans aussi bien que des chrétiens appartenoient à cette société. Il finit par me demander, « si j'étois moi-même un franc-maçon? si je connoissois leurs secrets, ou si je soupçonnois quels ils pouvoient être ; et si, par exemple, je croyois qu'ils eussent des principes dangereux pour le gouvernement. » Je lui répondis que je n'étois pas de la société, et je tâchai de lui faire partager la persuasion où je suis que ces secrets, s'il y en a, sont d'une nature très-inoffensive. »

«Nous nous séparames fort bons amis, en exprimant réciproquement le désir de nous revoir.»

« 10 *avril.* — La fête du Churruck-Poujâh en l'honneur de la déesse Keli commença hier au soir. Nous avons été réveillés ce matin au point du jour par les sons bruyans et discordans de la musique indienne. Nous sommes montés à cheval, peu de temps après, pour

nous rendre au Meidân. La foule étoit déjà prodigieuse et la scène présentoit un coup-d'œil pittoresque et brillant. Des drapeaux flottoient de toutes parts. Des salles de bal avoient été construites dans plusieurs endroits. Le vêtement blanc et flottant des indigènes donnoit, à quelque distance, l'idée d'une immense assemblée de femmes bien mises. Je n'ai jamais vu nulle part, une si grande masse de peuple rassemblée. Leurs instrumens de musique sont un gros tambour orné de plumes noires qui dépassent de beaucoup la tête de ceux qui les portent, et une espèce de trompette à peu près de la forme du *litui* des anciens. Toutes les personnes qui faisoient partie de la procession, et beaucoup de spectateurs avoient le visage et les vêtemens mouchetés de vermillon. Tous étoient couronnés de fleurs, et des guirlandes entouroient leur taille. On voyoit des bœufs et des chevaux traverser de temps à autre la scène, traînant des figures mythologiques ou des imitations de machines européennes, telles que des vaisseaux, des bateaux à vapeurs, et d'autres choses semblables. On remarquoit encore au milieu de la foule, des fanatiques se torturant de mille manières, suivis chacun d'une bande de leurs admirateurs particuliers, portant des torches allumées et des instrumens de musique. Lorsqu'ils passoient près de nous, ils essayoient de danser, mais leurs mouvemens étoient lents et pénibles; et l'expression de leurs traits indiquoit tout à la fois la souffrance et la résignation.»

«La tranquillité qui régnoit dans cette multitude étoit fort remarquable. Il n'y avoit point de troupes pour la

surveiller : on avoit seulement placé deux sentinelles auprès des fontaines ; point d'agent de police, mais un chokeydâr ou homme du guet, armé d'un pistolet, d'une épée et d'un bouclier, gardoit l'entrée du pont d'Allypour ; et cependant, on n'entendoit ni querelles ni disputes, dans une foule où en Angleterre on eût vu en moins d'une demi-heure de nombreux défis de boxeurs, et en Italie, une demi-douzaine d'assassinats. »

« La musique continua de se faire entendre sans interruption jusqu'à midi, que les victimes se retirèrent pour panser leurs blessures qu'on dit souvent dangereuses et quelquefois mortelles. Notre porteur de flambeau appartenant à la plus basse caste (car il ne paroît pas que les gens des classes élevées se soumettent à ces tortures) s'est mis à courir autour de la maison avec la pointe d'une lance passée au travers de sa langue, demandant de l'argent à ses camarades. Il paroissoit réduit à un état d'imbécillité par la grande quantité d'opium qu'il avoit prise pour moins sentir la douleur. On me dit aussi que l'on frottoit la portion de la langue qui devoit être transpercée, jusqu'à ce qu'elle fût engourdie, afin d'amortir la souffrance. »

« Le soir je dirigeai ma promenade vers un quartier de la ville habité par les Indous seulement, où l'on avoit élevé un de ces poteaux (*swinging*) qui servent à suspendre les fanatiques qui se vouent au genre de martyre que je vais décrire. Il n'est pas permis de les placer près de la résidence des Européens. La victime, couronnée de fleurs, s'avança au pied du poteau, sans

montrer aucune répugnance. On insinua dans ses côtes des crochets sans que ce malheureux poussât un seul gémissement, puis on entoura sa taille d'un large bandage, afin d'empêcher que le poids de son corps ne l'en séparât en lui déchirant les muscles. On l'attacha ensuite à une corde fixée à l'une des extrémités de la traverse de bois placée au haut du poteau, et deux ou trois personnes saisissant la corde qui pendoit à l'autre bout, se mirent à faire tourner la balançoire sur elle-même d'abord avec lenteur; mais peu à peu le mouvement devint d'une vélocité extraordinaire. Au bout de quelques minutes, ils s'arrêtèrent, et l'on se préparoit à descendre ce malheureux, lorsqu'il fit signe de continuer. Sa résolution fut applaudie par les acclamations de la foule; et lorsqu'on lui eut fait avaler quelques gouttes d'eau, on recommença à le faire tourner.

(*La suite au prochain cahier.*)

MÉLANGES.

CORRESPONDANCE ENTRE LE VIZIR DE PERSE ET L'AUTEUR D'HADJJI BABA. (*Literary gazette*).

Mr. Morier, le spirituel auteur d'*Hadjji Baba*, roman destiné à peindre les mœurs et le caractère des Persans, vient de faire paroître un nouvel ouvrage, qui forme la

suite du premier, sous le titre des *Aventures d'Hadjji Baba d'Ispahan en Angleterre*. Ce que ce livre offre peut-être de plus curieux, ce sont les deux lettres que contient la préface, et dont la première, adressée à l'auteur par le vizir de Perse à l'occasion de la publication d'*Hadjji Baba*, est donnée comme bien authentique. En voici la traduction.

Téhéran, 21 *mai* 1826.

Mon cher ami,

Je suis très en colère contre vous, et non sans raison. Pourquoi écrire *Hadjji Baba*, monsieur? Le roi est très-fâché, monsieur. Je lui jure que vous n'écrivez jamais de mensonges; mais il dit — oui, il en écrit. Tout le monde est en colère contre vous, monsieur. C'est un très-mauvais livre, monsieur. Rien que mensonges, monsieur. Qui vous a dit toutes ces faussetés, monsieur? Pourquoi ne m'en pas parler à moi? C'est une très-mauvaise affaire, monsieur. Les Persans peut-être sont un mauvais peuple, mais ils ont été bons pour vous, monsieur. Pourquoi dire tant de mal d'eux? Je suis très en colère. Le scheikh Abdul-Russoul a écrit, oh! une très-longue lettre au roi sur ce livre, monsieur. Il assure que vous dites que la femme du roi est méchante, et que le roi veut la tuer. Je suis très en colère, monsieur. Mais je suis votre ami, et je dis au roi que le scheikh n'écrit que des mensonges. Vous m'appelez Mirza-Firouz, je le sais bien; et vous me faites dire beaucoup d'absurdités. Quand est-ce que

je dis des absurdités? Oh! vous croyez être un homme bien babile, mais votre Hadjji Baba est une sotte affaire, monsieur. Je pense que vous en aurez du chagrin pour quelque temps. Les Anglais disent que cet Hadjji Baba est un bon livre, mais je pense qu'il n'est pas bon du tout : c'est un mauvais livre. Vous ne serez pas fâché contre moi, monsieur. Je suis votre vieil ami, Dieu le sait, je suis votre très-bon ami, monsieur. Mais maintenant il faut écrire un autre livre, et donner de grands éloges aux Persans. Je jure sans cesse au roi que ce n'est pas vous qui avez écrit *Hadjji Baba*. J'espère que vous me pardonnerez, monsieur. Je ne sais pas flatter les gens, comme vous le savez. Je suis un homme franc, monsieur; je parle toujours franchement; mais je vous suis toujours votre ami. Mais pourquoi écrivez-vous sur moi? Dieu sait que je suis votre vieil ami. »

P.S. « J'ai maintenant une bonne maison et un beau jardin, bien plus beaux que quand vous étiez ici, monsieur. Les Anglais me disent qu'à Mexico tout est or et argent. Vous êtes maintenant un homme très-riche, j'espère. J'aime avoir beaucoup de fleurs d'Angleterre dans mon jardin, et le roi m'a pris tous mes cristaux et mes porcelaines. Comme vous avez écrit tant de choses sur Mirza-Firouz, je pense que vous m'enverrez des graines et des racines, et de belles; et comme je vous défends beaucoup auprès du roi, et que je fais tant de sermens pour vous, un peu de porcelaines et de cristaux me feroient grand plaisir. »

Mr Morier observe ici que cette lettre a été pour

lui le plus grand encouragement à donnér la continuation d'*Hadjji Baba*, et qu'il n'a pas été peu flatté d'avoir produit, chez les Persans, une sensation quelconque qui pût les amener à réfléchir sur eux-mêmes comme nation. « En talent et en capacité naturelle, continue-t-il, les Persans ne le cèdent à aucun peuple du monde, et ils acquerroient également les qualités morales les plus relevées si leur éducation et leurs mœurs en favorisoient le développement. Ce qui leur faut, c'est quelqu'impression forte qui les porte à réfléchir sur eux-mêmes. Si un ouvrage aussi insignifiant qu'*Hadjji Baba* a pu réveiller les sentimens qui ont donné lieu à la lettre précédente, que ne pourroit-on pas attendre d'efforts plus grands et plus soutenus? »

Mr. Morier, adoptant le style de son ami le vizir, lui répondit en ces termes.

Londres, 10 *sept.* 1826.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre lettre, et je fais des vœux pour que votre ombre ne diminue jamais. Quant à *Hadjji Baba*, pourquoi ne pas le lire, avant de m'écrire une pareille lettre, monsieur? Scheikh Abdul-Russoul est un grand insensé; — il mange de la boue, et ne sait rien faire de mieux; mais vous, Maschallah! vous qui êtes si habile et maintenant vizir, pourquoi ne pas lire avant d'écrire? Vous dites qu'*Hadjji Baba* est tout mensonge, assurément il est tout mensonge. Les *Mille et une nuits* ne sont que mensonges; tous les livres d'histoires persans sont des mensonges, mais personne ne s'en fâche,

Pourquoi donc être en colère contre moi? Vous dites que les Persans me veulent du bien. Ils ne voudroient peut-être ni me tuer, ni me faire musulman ; c'est très-bien cela, monsieur, et je vous en remercie, mais voilà tout. Vous dites que vous êtes mon ami, monsieur ; oui, monsieur, vous êtes mon très-bon ami. Vous mentez et vous jurez pour moi au Schah ; cela est très-bien ; mais une chose n'est pas aussi bien. Vous dites que parce que Mexico est riche, je dois être aussi riche. Cela n'est pas très-raisonnable, monsieur. Si je disois que parce que le Schah est très-riche, vous êtes aussi très-riche, ce seroit fort absurde. Je suis le même que j'étois ; mais vous, vous êtes grand vizir maintenant, et vous avez une belle maison et un beau jardin. Je vous envoie, Inschallah! des graines et des racines, qui vous arriveront par l'Inde ou par Constantinople, et si vous continuez à jurer pour moi auprès du Schah, je vous enverrai peut-être des cristaux et de la porcelaine. J'espère que vous me pardonnerez, monsieur; je ne m'entends pas à la flatterie, — je parle ouvertement, vous le savez, monsieur, — mais je suis toujours votre ami. Mais vous, pourquoi m'écrire une pareille lettre? Dieu sait que suis votre vieil ami. »

P.S. J'ai maintenant une bonne femme, monsieur, et de bons enfans. Vous êtes grand vizir, et vous avez maintenant beaucoup d'or et d'argent, de schalls et de turquoises. J'aime l'or et l'argent, et les jolies choses. Et comme vous m'avez écrit une si mauvaise lettre, et que vous m'avez dit que je mentois, j'espère que vous

m'enverrez un peu d'or et d'argent; et comme j'ai maintenant une femme et des enfans, quelques schalls et des turquoises me feroient grand plaisir.

ROMANS.

HERBERT LACY, etc.; par l'auteur de *Granby*. Roman en 3 vol. in-8.° Henry Colburn. New Burlington Street. *Londres* 1828.

(*Second extrait*).

Tout observateur un peu clairvoyant, témoin de la manière d'être d'Agnès et d'Herbert, pendant la visite dont nous venons de parler, auroit compris qu'ils étoient attachés l'un à l'autre. Il n'est donc pas surprenant que Sackville acquit, en les voyant ensemble, une complète conviction de cette vérité.

Il vit qu'ils s'aimoient, et le vit avec surprise et déplaisir. Il en fut surpris, car il savoit que peu de semaines auparavant ils étoient complétement étrangers l'un à l'autre. Il en fut mécontent, car cet attachement menaçoit de renverser un projet qu'il avoit par dessus tout à cœur de voir réussir, celui d'épouser lui-même Agnès Morton. Les motifs qui l'avoient portés à prendre cette détermination étoient divers, mais sa résolution étoit inébranlable. Il aimoit Agnès

autant qu'il étoit susceptible d'aimer, ou plutôt il admiroit sa beauté et apprécioit les facultés distinguées de son esprit et les excellentes qualités de son cœur, mais l'attrait le plus puissant qu'elle possédât à ses yeux étoit une fortune de 80,000 liv. sterl. dont elle avoit hérité de sa tante Mad. Denham. Proche parent du mari de cette tante, il étoit devenu l'ami et le conseiller de Mad. Denham, lorsqu'elle fut demeurée veuve. Mais il étoit trop soigneux de ménager l'opinion publique pour abuser ouvertement de son influence auprès d'elle. Il ne chercha point à s'opposer à ce qu'après lui avoir assuré, dans son testament, une jolie propriété et un legs assez considérable, elle disposât en faveur de sa nièce, de la plus grande partie de sa fortune. Nous avons vu, d'ailleurs, qu'il avoit ses vues en agissant ainsi. Dans ce but, il fit ensorte que la fortune de la jeune héritière fut remise entre les mains de deux tuteurs, lui-même et Mr. Hawkesworth, homme d'une grande probité, mais que son caractère timide plaçoit tout-à-fait sous l'influence de Sackville. Il imagina aussi de faire insérer dans les clauses du testament, qu'Agnès ne pourroit se marier sans le consentement de ses deux tuteurs, avant d'avoir atteint l'âge de vingt-quatre ans, et que jusqu'à cette époque, elle ne pourroit disposer que d'une portion de ses revenus.

Doué d'une persévérance inflexible, et constamment occupé à atteindre le but de son ambition, il n'avoit agi jusqu'alors qu'avec lenteur et prudence, se bornant à tâcher de disposer en sa faveur les affections de sa jeune pupile; par des attentions délicates et sou-

tenues; mais il avoit tout-à-fait échoué de ce côté et il voyoit ses soins froidement accueillis par celle qui en étoit l'objet.

Maintenant il venoit de découvrir qu'il avoit un rival auprès d'Agnès, et tout lui donnoit à craindre que ce rival ne fut aimé, et ne tardât pas à se déclarer ouvertement.

Le danger étoit pressant, il n'y avoit pas de temps à perdre et le soir même il combina avant de s'endormir, son plan d'opération pour le jour suivant.

Le lendemain, il se rendit chez les Lacy aussitôt qu'il eût déjeûné, et passa une heure à causer gaîment avec cet ami dont il méditoit de détruire le bonheur. Le but ostensible de cette visite étoit de montrer à Herbert une lettre d'un de leurs amis communs, dans laquelle il étoit question de lui; le but réel, de s'assurer s'il n'avoit point l'intention d'aller ce jour-là à Dodswell, et si cela étoit d'y retourner avec lui et de trouver moyen d'empêcher qu'il ne vit en particulier ni Mr. Morton ni sa fille. Heureusement pour Sackville, Herbert ne pensoit point à s'y rendre pour le moment, car comme nous l'avons vu, son père l'avoit engagé à attendre et il vivoit dans l'espérance de rencontrer Agnès au bal de Westcourt la semaine suivante. Tranquillisé sur ce point, Sackville quitta bientôt les Lacy et arriva à Dodswell avant l'heure du dîner.

Lorsqu'il fut à table, il raconta sa visite du matin et parla d'Herbert dans les termes les plus favorables.

« Je l'aime de tout mon cœur, » dit-il enfin avec effusion, « et je suis convaincu que miss Hartley aura

bien des chances de bonheur en l'épousant, s'il m'est permis de parler ainsi, car vous savez, » ajouta-t-il en se tournant du côté d'Agnès avec un sourire, « qu'en fait de mariage, il est convenu que c'est toujours le sort du mari qu'on doit envier. »

Agnès donna machinalement son assentiment à cette réflexion, sachant à peine ce qu'elle disoit, car cette allusion au mariage d'Herbert avoit été si soudaine, que sa surprise même l'aida à cacher son émotion. Il n'étoit pas dans l'intention de Sackville d'embarrasser miss Morton; aussi se tournant vers Mr. Morton qui avoit l'air plus troublé que sa fille, il lui demanda, s'il n'avoit point entendu dire qu'Herbert Lacy devoit épouser miss Hartley.

Celui-ci répondit par un oui assez mal articulé, et s'efforçant de prendre l'air aisé, il demanda à Sackwille ce qu'il pensoit de ce bruit pnblic.

« Je crois la chose probable! » répondit-il: « car comme Charles Hartley a épousée miss Lacy, ils ont été à portée de se connoître très-intimément, et cette double alliance auroit bien des avantages. Lady Lacy m'en a dit une fois un mot, et lorsque j'en ai parlé à Herbert, je lui ai trouvé l'air coupable. Ce seroit sans doute un excellent mariage pour elle. »

« Et seroit-il aussi bon pour lui? » demanda Mr. Morton.

« Hé mais.... oui.... je le crois. Elle possède deux avantages fort recherchés, la beauté et la fortune; elle est de plus gaie et bonne enfant. La connoissez-vous, Agnès? » dit-il en se tournant vers elle.

Celle-ci

Celle-ci, qui avoit eu le temps de se remettre de son premier trouble, put alors répondre avec un calme apparent, qu'elle la connoissoit à peine.

« Je serai bien aise, » reprit Sackville, « que mon ami Herbert soit enfin obligé de cesser de faire sa cour aux demoiselles ; car sans convenir qu'il mérite d'être jugé sur ce chapitre aussi sévèrement que le font quelques personnes, j'avouerai que je trouve qu'il cherche un peu trop à plaire au beau sexe. Je l'ai vu plus d'une fois faire naître de fausses espérances, sans cependant qu'il y eut de l'intention de sa part. Mais quoiqu'il en soit, il est fort à désirer qu'il se marie, sans quoi ce pauvre garçon se trouvera un beau jour obligé de rendre compte de sa conduite envers quelque demoiselle sensible qui aura pris ses politesses pour des déclarations. »

Personne ne répondit à cette observation, car Mr. Morton paroissoit trop occupé à couper une orange pour écouter ce qui se disoit. Lady Louisa qui, d'ordinaire, ne prenoit pas volontiers la parole, ne se doutant pas de ce que ce sujet avoit d'intéressant pour sa fille, fut donc la première qui renoua le fil de la conversation.

« Je ne sais pas si je connois cette demoiselle Hartley. Agnès, l'ai-je jamais vue ? »

Agnès l'ignoroit.

« Je crois l'avoir rencontrée une fois, » reprit-elle. « N'est-elle pas brune ? »

« Non, très-blonde, » répondit Sackville.

« Très-blonde ! Oh ! alors, je ne l'ai pas vue. Ainsi donc elle doit épouser Mr. Lacy ? Ah ! c'est un bien

joli mariage ! Charles Eustace ne nous en parloit-il pas l'autre jour ? Ah ! non, c'étoit du mariage de Mr. Ducy. Je confonds toujours ces deux noms. Est-ce Mr. Ducy ou Mr. Lacy que vous avez tiré de l'eau une fois ? Ce sont tous deux de fort jolis jeunes gens. Agnès, allons-nous de l'autre côté ? » Et les dames se levèrent pour passer au salon.

Lorsqu'elles furent sorties, Sackville, demeuré seul avec Mr. Morton, parut absorbé dans ses pensées. Sa manière attira l'attention de Mr. Morton qui le regardoit en silence, comme s'il eut craint d'apprendre le sujet de ses méditations. Sackville, après avoir vainement attendu une question de sa part, se décida enfin à parler le premier.

« Il y a trop long-temps que nous nous connoissons, » dit-il avec effort, « pour que vous ne soyez pas bien persuadé qu'il m'est pénible de vous dire des choses qui peuvent vous affliger. » Ici il s'arrêta, et Mr. Morton continuant à garder le silence, il reprit lentement. « Je sais à peine comment je dois m'y prendre pour vous communiquer ce que j'ai à vous dire, car lorsqu'il s'agit d'apprendre à un ami une vérité pénible, je suis timide comme un enfant. »

Il se tut de nouveau et appuya son front dans ses mains, tandis que Mr. Morton l'écoutoit sans respirer.

« Je suis sur le point de me voir ruiné ! »

Mr. Morton, muet de surprise à l'ouïe de cette déclaration, ne put articuler qu'une exclamation d'étonnement.

« Il n'est que trop vrai ! » continua Sackville. « Vous

vous étonnez et avec raison de ce que je viens de vous dire. Je ne suis ni prodigue ni insouciant, mais ma fortune n'étoit pas bien considérable, et elle a été diminuée d'un côté par quelques fausses spéculations, et de l'autre... enfin n'importe! le fait est que je suis endetté. Allen, mon principal créancier, me presse pour obtenir un paiement immédiat, et je ne sais comment le satisfaire.»

Mr. Morton exprimoit tour à tour, par des phrases entrecoupées, sa surprise et son chagrin de ne pouvoir le secourir, et finit par observer qu'en sa qualité de membre du Parlement, sa personne étoit au moins à l'abri des poursuites de ses créanciers.

«C'est là une triste consolation,» reprit Sackville. «Je puis, il est vrai, échapper à la prison, mais pourrois-je échapper de même au blâme, au mépris, que chacun se croit en droit de témoigner à l'homme ruiné. Pourrois-je encore marcher la tête levée parmi ceux que j'ai jusqu'à présent regardé comme mes égaux? Non non, je perdrois ma place dans la société, et c'est une situation insupportable. Il faut l'éviter à tout prix.»

«En vérité, mon cher Sackville, je sens vivement votre peine, et quoique je ne puisse malheureusement pas vous tirer d'embarras, vous me permettrez, en ma qualité d'ancien ami, de vous demander comment il est possible qu'un pareil malheur vous soit arrivé.»

«Je vous remercie mille fois,» reprit Sackville. «Vous me soulagerez en me questionnant. Je n'osois pas vous l'avouer, mais puisque vous m'en pressez, je vous dirai tout. Puis-je parler hardiment?» ajouta-t-il en fixant

N 2

son regard pénétrant sur Mr. Morton, qui pâlissant d'inquiétude, lui répondit d'une voix tremblante : « Parlez. »

« Je m'acquitterai donc d'un devoir pénible, celui de vous prévenir que je connois le mauvais état de vos affaires. »

Mr. Morton tressaillit, changea de couleur, et répéta les dernières paroles de Sackville comme pour lui en demander l'explication.

« Je connois complétement, » reprit Sackville, « l'étendue et la nature de vos dettes, je sais que l'année dernière vous avez été deux fois sur le point d'être arrêté, mais grâce au ciel ! le coup qui vous menaçoit fut alors détourné. Un de vos amis est intervenu, il a satisfait, par des remboursemens, les plus pressés de vos créanciers et a engagé les autres à attendre. Il croyoit pouvoir faire ces sacrifices sans compromettre sa propre sûreté et sans autre inconvénient qu'une gêne momentanée. Depuis ce moment les circonstances ont changé : il s'est vu lui-même dans la position la plus fâcheuse, et la terrible alternative de laisser consommer sa propre ruine ou de causer la vôtre, se présente maintenant à lui ; mais, n'en doutez pas, il sacrifiera ses propres intérêts à ceux de votre intéressante famille. »

« Je vous entends ! » s'écria alors Mr. Morton avec émotion. « Vous êtes cet ami généreux. Puisse le ciel vous récompenser, car j'essayerois en vain de vous exprimer ma reconnoissance ! »

« Il me suffit de la lire dans votre cœur, » répondit Sackville en pressant la main de Mr. Morton. « Mais terminons promptement ce fâcheux entretien. « Voici, »

dit-il en tirant un papier de sa poche.;« voici une liste des dettes que j'ai acquittées en votre nom.»

Mr. Morton la prit en silence, et sa physionomie s'altéra en la lisant.« Je suis ruiné! » s'écria-t-il avec désespoir.«Je ne saurois où prendre le quart de cette somme. Je pourrois, » reprit-il après un moment de silence, « je pourrois supporter pour moi seul la honte et la misère: mais mes enfans! Grand Dieu! mes enfans dans la misère! Sackville, vous n'êtes pas père; vous ne pouvez comprendre ce que je souffre.» Ici il cacha son visage entre ses mains et s'écria bientôt après.«Au nom du ciel! dites-moi ce que je dois faire.»

Sackville baissoit les yeux, il sembloit chercher à réprimer son trouble, pour se mettre en état d'exprimer ce qui lui restoit à dire.

«Comment faire! » dit-il enfin à demi-voix et comme s'il se fût parlé à lui-même.« Ce n'est pas le moment mais j'y suis forcé,» s'adressant enfin à Mr. Morton, « il m'est pénible,» lui dit-il, « d'avoir à vous déclarer à présent des sentimens qui existent depuis long-temps au fond de mon cœur et que j'aurois dû vous avouer plus tôt, car je sens que c'est une sorte de profanation de vous en entretenir aujourd'hui.» Il se tut, puis posant sa main sur le bras de Mr. Morton, il reprit d'un ton ému.« Vous m'avez peut-être deviné depuis long-temps. Vous avez dû comprendre que, placé de manière à connoître intimément votre fille Agnès, je n'avois pu voir cette réunion si rare de vertus et de charmes, sans m'attacher à elle. Obtenir sa main est depuis plusieurs années l'objet de tous mes vœux.»

Mr. Morton parut surpris et embarrassé, car cet aveu inattendu dérangeoit tous ses plans, et l'espérance qu'il nourrissoit en secret, de marier un jour sa fille à Herbert Lacy.

« Je suis très-sensible, » dit-il enfin en hésitant, « à l'honneur que vous faites à ma fille. Il est doux pour son père de voir un homme tel que vous apprécier les vertus de son enfant. Agnès a toujours été pour moi un trésor inestimable, elle fera le bonheur de l'homme auquel elle donnera son cœur, et je vous féliciterois de l'obtenir. »

« Quant à ses sentimens pour moi, je suis tranquille à cet égard, et je ne désire m'assurer aujourd'hui que de votre assentiment à ma recherche. »

Mr. Morton étouffa un soupir, et chercha de nouveau, mais en vain, une phrase qui, sans accepter ni rejeter positivement la demande de Sackville, lui exprimât qu'il y étoit sensible.

« Je vois, » reprit Sackville, « que vous êtes surpris du moment que je choisis pour vous parler de mes intentions, et en effet ceci demande une explication, sans quoi vous pourriez m'accuser à juste titre de manquer de délicatesse. Le bruit s'est répandu, je ne sais comment, que je devois épouser votre fille. Mon principal créancier, Allen, m'en a parlé un jour. J'ai nié le fait. Il a persisté à dire que j'avois au moins l'intention de demander sa main. Je ne pouvois contredire cette assertion, et je me bornai à ne point répondre. Il y a environ une semaine, que j'ai reçu de lui une lettre dans laquelle il pressoit le remboursement de

sommes considérables pour lesquelles je suis son débiteur, et faisoit allusion à la possibilité d'un événement qui me mettroit en état de le satisfaire. J'ai été chez lui ce matin pour obtenir un délai, mais je l'ai trouvé inflexible, à moins que je ne veuille souscrire à une certaine condition. Vous pouvez vous figurer ce qu'il m'en coûte pour mêler *son* nom à l'histoire des basses spéculations de ce misérable ; mais je suis esclave des circonstances. En un mot, il m'a dit qu'il s'engageroit à ne faire aucune réclamation pendant deux années, si je lui remets un papier signé par vous, dans lequel vous me reconnoîtrez pour votre gendre futur. Je me verrois ainsi dans la possibilité de n'exiger, jusqu'à cette époque, aucun remboursement de votre part. Telles sont, monsieur, les tristes circonstances dans lesquelles vous me voyez forcé de vous déclarer mes sentimens pour votre fille Agnès. Si vous agréez mes vœux, j'espère me voir bientôt en état de vous aider à sortir de l'abîme dans lequel vous êtes tombé.»

Ce fut avec un mélange de reconnoissance et de crainte que Mr. Morton écouta le discours de Sackville. D'un côté il reculoit devant une résolution qui lui sembloit devoir tellement compromettre le bonheur de sa fille, et de l'autre il reconnoissoit la générosité de Sackville, l'importance de ses réclamations, et croyoit lire dans ses yeux quelque chose qui lui faisoit pressentir les terribles conséquences d'un refus. Il répondit donc à Sackville avec un foible sourire qu'il seroit bien heureux de se l'attacher par des liens encore plus intimes. Aussitôt Celui-ci feignant de pren-

dre cette réponse pour un consentement positif, lui exprima vivement sa reconnoissance, son amour pour Agnès, et l'inaltérable attachement qu'il vouoit à son futur beau-père.

«Et maintenant,» ajouta-t-il d'un air pénétré, «puisque vous êtes assez bon pour me promettre tant de bonheur, permettez-moi de vous demander encore une chose, c'est de parler vous-même le premier de nos projets à mademoiselle votre fille, et de ne pas tarder à lui faire cette communication. Excusez mon impatience, vous savez que les amans sont toujours pressés. Voyez-là; préparez-là à me recevoir! à son âge on est souvent alarmée d'une proposition de mariage, lors même qu'on est favorablement disposé pour le prétendant; mais je m'en remets à vous. Je sais que j'aurai auprès d'elle un puissant intercesseur. Mais, de grâce, tirez-moi vîte d'inquiétude. J'attends votre réponse avec anxiété: elle est si importante pour nous!»

Ces derniers mots furent prononcés avec une expression particulière, qui rappelèrent vivement à Mr. Morton tout ce dont il étoit menacé, si sa fille refusoit de s'unir à Sackville.

(Quoique les affaires de Mr. Morton fussent en effet dans l'état le plus fâcheux, le récit que vient de lui faire Sackville est un tissu de faussetés, qu'il a habilement combiné avec son agent Allen. Cet homme d'affaire est un fripon adroit dont Sackville dispose à son gré, parce qu'il est parvenu par hasard à la connoissance d'un secret, dont la découverte conduiroit Allen aux galères. Agnès vivement sollicitée par son père,

fait à l'amour filial le sacrifice de toutes ses espérances de bonheur. Elle promet sa main à Sackville; mais à condition que le mariage ne se fera pas avant une année. Un grand bal doit avoir lieu huit jours après à Westcourt, chez lord Rodbrough, à l'occasion des élections. Sackville doit y accompagner Agnès en qualité d'époux avoué. Herbert qui ignore tout ce qui s'est passé, se fait une fête d'y rencontrer miss Morton.)

Ce jour tant désiré arriva enfin, et l'impatient Herbert comptoit les heures qui devoient encore s'écouler jusqu'au moment où il verroit miss Morton. Lady Lacy qui avoit mis en réquisition tous les diamans de famille, ayant enfin réussi à se parer de manière à satisfaire complétement son propre goût et celui de sa femme-de-chambre, se rendit auprès de son versatile mari pour s'informer de sa dernière détermination.

Sir William avoit, depuis plusieurs jours, murmuré à diverses reprises contre ce projet de bal, et maintenant pressé par sa femme de l'y accompagner, il répondit brusquement qu'il n'iroit pas.

«Vous feriez cependant mieux d'aller!» dit lady Lacy.

« Pourquoi donc! » répondit séchement sir William.

« Pourquoi! oh parce que je crois que cela vous amuseroit. »

« Je vous remercie, ma chère, mais je suis sûr, au contraire, que cela ne m'amuseroit point. N'avez-vous aucune autre raison? »

« Oui, j'en ai plusieurs. Et premièrement, vous devriez aller parce qu'il faudroit le faire. »

« Devoir et falloir, sont synonimes. Ainsi donc, je

dois y aller, parce que je le dois! Cela est incontestable. Et pourquoi dois-je y aller? »

« Mon cher sir William! C'est si ennuyeux de disputer. Ne me tourmentez pas ainsi. Vous savez fort bien que vous devriez aller parce qu'on vous a invité, et qu'il seroit impoli ne pas aller, et que cela fera plaisir à lord Rodborough de vous voir. »

« Ma chère lady Lacy: lord Rodborough n'est pas si aisément content que vous le croyez. »

« Mais vous n'avez aucune bonne raison pour rester chez vous! »

« Au contraire, j'ai une indisposition...... à aller, » ajouta-t-il tout bas.

« Vous ne voulez pas dire que vous soyez malade? »

« Pourquoi pas! Il est bien permis d'avoir un rhume à mon âge. »

« Mais sir William, vous n'êtes point enrhumé, je ne puis pas dire cela: ce seroit un mensonge. »

« C'est mon affaire, et non pas la vôtre. Vous n'avez qu'à dire que je vous ai dit que j'étois enrhumé, et on vous en estimera davantage en voyant que vous vous en rapportez si aisément à ce que vous dit votre mari. »

Lady Lacy fut un moment découragée, mais elle retourna cependant à la charge.—« Il me semble, que puisque je vais moi-même, vous feriez bien de venir aussi. »

« Votre raisonnement est-ce que les logiciens appellent un *non sequitur*. Le cas est très-différent. Si j'allois au bal à Westcourt, ce ne seroit ni un plaisir

pour moi, ni un avantage pour les autres, mais vous, vous devez aller au bal pour montrer vos diamans et pour chaperonner Herbert. »

« Chaperonner Herbert! mais mon cher sir William Herbert peut bien se chaperonner lui-même. Au reste, je vois bien que tout ce que je dis ne sert à rien. Puisque vous ne voulez pas, vous ne voulez pas, c'est tout clair; seulement j'aurois aimé que vous vinsiez, parce que j'aurois l'air extraordinaire en arrivant toute seule. »

« Ma chère, vous ne vous rendez pas justice, et je suis persuadé que vous aurez tout aussi bon air que les autres. » ....

La foule des invités augmentoit à chaque instant, et la grande galerie destinée à la danse se remplissoit peu à peu. Enfin, l'orchestre fait entendre le premier coup d'archet. Les danseuses conduites par leurs partenaires s'avancent de la circonférence au centre, on s'agite en tout sens, et parmi le brouhaha général on distingue souvent le mot *vis-à-vis*. Au bout de quelques momens, l'ordre naît tout-à-coup de la confusion, comme l'univers du chaos, et lorsque les chaperons se sont retirés sur les banquettes, on ne voit plus au milieu de la salle que les quadrilles réguliers formés par les danseurs. Le signal est donné et le bal commence.

La première contredanse étoit finie et les Morton n'étoient point encore venus, une autre commença et ils étoient encore absens. Herbert, inquiet de ne point les voir, ne put s'empêcher de demander à sa danseuse, lady Mary Sedley, si elle savoit ce qui pouvoit les retenir ainsi. »

« Je l'ignore, » répondit-elle d'un ton qui vouloit dire, je ne m'en soucie pas. « Je suppose, » ajouta-t-elle, « que lady Louisa délibère encore si elle fera l'imprudence de sortir de chez elle. Pauvre femme! elle se croit toujours malade, et lorsqu'on lui demande comment elle se porte, elle répond régulièrement: « Un peu mieux, je vous remercie. » Je ne comprends pas comment il se fait que sa santé s'améliore toujours sans qu'elle soit jamais tout-à-fait bonne. Il faut qu'elle ait commencé par une terrible maladie! »

Herbert se hasarda ensuite à nommer Agnès, pour faire parler lady Mary sur elle, mais elle ne parut point intéressée par ce sujet de conversation, et après avoir dit que c'étoit une jolie personne et avoir découvert pour elle une ressemblance, qu'Herbert ne trouva pas flatteuse, elle chercha bien vite à ramener un sujet qui prêtât davantage à la critique: Herbert l'aida sans le vouloir dans son dessein, en lui demandant si elle connoissoit les Appleby.

« Sans doute, et prenez garde de ne point m'en dire de mal, Mr. Lacy, car ce sont mes parens. Lady Appleby m'appelle toujours sa cousine. Quelle femme polie et obligeante que lady Appleby. Elle semble toujours avoir appris par cœur dans un billet de félicitation, les complimens qu'elle adresse à tout le monde. »

« N'étoit-elle pas à demeure à Dodswell? » interrompit Herbert.

« Oui, » répondit lady Mary, « et je suppose que les Morton viennent avec elle. »

Aussitôt Herbert regarda avec empressement vers la

porte par où lady Appleby venoit d'entrer; et au milieu de la foule qui s'écartoit, il aperçut l'objet de ses recherches. Agnès, appuyée sur le bras de Sackville, qui parloit à lady Rodborough étoit arrêtée auprès de la porte. Elle avoit l'air sérieux et le teint pâle, mais Herbert attribuant cette pâleur à l'éclat des lumières, pensa ne l'avoir jamais vue si belle. Il vit bientôt ses yeux se diriger de son côté et crut qu'elle l'avoit reconnu, mais il se trompoit, sans doute, car elle tourna immédiatement la tête d'un autre côté. En vain essaya-t-il ensuite d'attraper son regard, et bientôt elle se retira dans une portion de la salle où il ne pouvoit l'apercevoir. Il fallut donc renoncer à toute espérance de la saluer avant la fin de la contredanse. Lorsqu'il eut reconduit lady Mary à sa place, il aperçut près de lui Mr. Morton. Mais celui-ci paroissoit peu empressé de l'aborder. Il regarda long-temps d'un autre côté, jusqu'à ce qu'enfin, il lui fut impossible de faire autrement que de saluer Lacy. Il le fit d'un air contraint et après lui avoir demandé des nouvelles de la santé de sir William, il termina la conférence en adressant la parole à un de ses voisins.

Herbert, inquiet de ce changement de manière, fut d'autant plus empressé de s'assurer des dispositions d'Agnès à son égard. Il s'avança vers l'endroit où elle étoit assise, ayant Sackville devant elle. Dès qu'elle entrevit Herbert, elle pâlit encore davantage, baissa les yeux et feignit de paroître attentive à la conversation des D.lles Tyrwhitt qui étoient assises à côté d'elle. Sackville vit l'émotion d'Agnès et vint à son secours en adressant le premier la parole à Herbert.

« J'ai été fâché de vous manquer lundi dernier, » lui dit-il. « J'étois sorti à cheval, un moment avant votre arrivée. » Il s'informa ensuite de la santé de sir William et de lady Lacy, et pendant qu'Herbert répondoit à ses questions, Agnès eut le temps de se remettre et put ensuite le saluer sans laisser deviner son agitation. Mais sa manière froide et sérieuse troubla tout-à-fait le pauvre Herbert, qui s'attendoit à tout autre chose. « Comment se porte lady Louisa? Est-elle venue au bal? » — Fut tout ce qu'il put articuler.

« Assez bien : elle n'est pas ici. » — Furent les seules réponses d'Agnès, auxquelles succédèrent un silence également embarrassant pour tous les deux. Herbert cherchoit en vain dans sa pensée, s'il n'avoit point lui-même donné lieu à cette inexplicable froideur, par quelque négligence involontaire, et voulant s'en éclaircir, il dit :

« Je ne vous ai aperçu ce soir qu'immédiatement avant la fin de la dernière contredanse; étiez-vous déjà arrivée auparavant? »

« Nous venions d'entrer dans ce moment. »

« Vous ne m'accuserez donc pas de ne vous avoir pas reconnue à l'instant! »

« Non sûrement, » répondit-elle d'un air distrait, et comme si elle eut à peine écouté cette question.

Dans ce moment Herbert sentit qu'on lui passoit la main sur l'épaule et vit la tête de son beau-frère Hartley s'avancer à côté de la sienne, adressant des, « Comment vous portez-vous, » à Agnès et aux deux D^lles Tyrwhitt. — « J'ai compris, » dit-il à Herbert à demi-

voix : « que c'étoit vous, quoique je n'eusse point l'honneur de voir votre visage, mais j'avois vu miss Morton, et c'en étoit assez pour me donner la certitude que vous n'étiez pas loin de là. Miss Morton! Lacy n'a pas l'air content; lui avez-vous fait quelque chagrin? »

Agnès et Herbert ne purent rire que du bout des lèvres de cette observation, et Hartley qui vit qu'ils n'étoient pas en train de plaisanter, s'adressa aux D.lles Tyrwhitt.

Alors Herbert blessé et découragé, s'éloigna et fut se placer à quelque distance, tâchant de faire des suppositions rassurantes pour s'expliquer cette froide réception. Il s'oublioit à regarder Agnès lorsqu'il fut tout-à-coup tiré de sa rêverie par la voix de Sackville.

« N'est-elle pas charmante! » lui dit-il à l'oreille.

Herbert tressaillit, rougit, et répondit machinalement à la question de Sackville.

« Je suis bien aise de vous entendre dire cela, » continua Sackville, « car j'ai très-haute opinion de votre goût. »

Lacy trouva cette réflexion singulière, il jeta sur Sackville un regard rapide et inquisitif et ne répondit pas.

Il s'en suivit un court silence pendant lequel Lacy réfléchissoit à cette phrase insignifiante en apparence, mais qui sembloit, à chaque instant, prendre plus de valeur à ses yeux. Enfin Sackville passant son bras dans le sien lui dit du ton de la confidence : « Avez-vous déjà entendu parler de nos engagemens? »

« Quels engagemens? » répéta Herbert en frissonnant de la tête aux pieds.

« Je parle de notre futur mariage. »

L'éclat du tonnerre tombant à ses pieds n'eut pas fait sur Herbert une impression plus foudroyante que ne le fit cette confidence amicale, prononcée à demi-voix.

Un froid mortel parcourut ses veines, les battemens de son cœur furent un instant suspendus, et il crut voir les lustres et l'assemblée vaciller confusément devant ses yeux. Il ne sentoit que la main de son rival posée sur son bras, il n'entendoit que le son de sa voix douce et contenue, quoiqu'il ne saisît plus le sens des paroles prononcées par Sackville, depuis que le terrible mot de mariage avoit frappé son oreille.

Mais il sentit bientôt la nécessité de cacher son trouble aux yeux des personnes qui l'entouroient, et fit un effort pour adresser à Sackville quelques mots en réponse à la communication qu'il venoit de lui faire. Mais malgré ses propres paroles il doutoit encore de la vérité de ce qu'il avoit entendu, et cherchoit à s'expliquer s'il ne faisoit point un songe affreux, lorsque la voix de Sackville vint encore le rappeler au triste sentiment de la réalité.

« Quoique nos engagemens soient très-récens, » reprit-il, « et que bien peu de personnes en soient informées, vous pouvez en parler librement. Lorsqu'une fois les choses sont terminées, il est inutile d'en faire mystère. — Ne trouvez-vous pas Lacy? »

Lacy en convint.

« Elle est tout-à-fait de mon avis là-dessus, » continua

nua Sackville en regardant Agnès, et en entraînant doucement Herbert du côté où elle étoit assise. « Nous nous accordons aussi à trouver qu'il nous faut aller dans le monde, quoiqu'il soit à présent à la mode que les époux se tiennent renfermés chez eux ; mais je trouve que c'est une affectation, et elle a eu la bonté de se conformer à ma manière de voir. Elle n'est pas très-bien ce soir, cependant elle a voulu venir également pour ne pas me retenir à la maison. Et maintenant je veux vous faire une requête. Invitez-la à danser avec vous. Elle aime la danse et ne veut pas danser avec moi parce que j'ai souffert dernièrement d'une entorse au pied. Dans sa position actuelle elle n'aimeroit pas à accepter tout le monde comme partner, mais vous êtes mon ami, ainsi elle sera charmée de danser avec vous. »

Lacy ne trouva rien à objecter à cette proposition, et Sackville s'approchant d'Agnès lui dit : « Mr. Lacy espère que vous lui ferez le plaisir de danser avec lui. Faites-le pour m'obliger, il sait notre secret. »

Elle pâlit de nouveau à cette demande, mais elle n'essaya point de refuser ; car elle se sentait incapable de prononcer un seul mot. Son silence fut interprété par Sackville comme un assentiment ; il se retourna vers Lacy qui étoit demeuré en arrière, tremblant comme un criminel qui attend sa sentence, et qui au signe de Sackville s'avança machinalement. En même temps Agnès se levoit de son siège, et une légère inclination de sa part acheva de conclure l'affaire sans qu'aucune parole eut été prononcée de part et d'autre.

Lacy offrit son bras elle y passa le sien, et tous deux furent prendre place dans le quadrille qui se formoit en ce moment.

Avec quelle tyrannie les usages de la société nous forcent à cacher, sous le masque de l'indifférence, les plus cruelles agitations du cœur! Qui eut pu soupçonner l'amertume des pensées secrètes d'Agnès et d'Herbert en les voyant prendre part à cette fête joyeuse! Agnès étoit mortellement blessée de ce qu'Herbert, venant d'apprendre son futur mariage avec Sackville, l'avoit engagée à danser avec lui. Elle se reprochoit de n'avoir point eu la présence d'esprit de le refuser, car que signifioit cette manière d'agir avec elle? Qu'il ne l'avoit jamais véritablement aimée, qu'il s'étoit joué avec légéreté de ses affections, et qu'il vouloit persister dans ses attentions pour elle, à présent même qu'elles devenoient encore plus blâmables. Quant à Herbert, il étoit encore atteré par la terrible communication de Sackville, et son angoisse étoit inexprimable. Il avoit rêvé délicieusement pendant huit jours à ce moment tant désiré où il presseroit tendrement la main d'Agnès dans la sienne, et maintenant que ce moment étoit arrivé comme il voyoit son espérance cruellement déçue! Cependant, loin d'en vouloir à son heureux rival, Herbert ne pensoit à lui qu'avec un sentiment d'amitié et de reconnoissance. Il se fût sévèrement reproché toute espèce de démarche contraire aux intérêts de Sackville.

Il ignoroit encore si Agnès le savoit informé de sa nouvelle situation. Il eût désiré oser le lui demander, et

lui dire que c'étoit à la requête de Sackville, qu'il l'avoit prié de danser. Mais l'émotion, l'embarras, la crainte de se trahir, et surtout l'extrême répugnance qu'il avoit à traiter ce sujet le retinrent. Il s'efforçoit donc de se montrer gai et insouciant. Agnès voyoit bien que cette gaîté étoit forcée de sa part, mais elle attribuoit son agitation aux reproches que lui faisoit sa conscience d'en avoir mal agi avec elle. Si Herbert eût été plus calme, il eût probablement remarqué que cette manière d'être produisoit un mauvais effet sur Agnès; mais il étoit trop complétement préoccupé pour pouvoir observer et réfléchir.

La danse étoit finie, il avoit reconduit Agnès à sa place, sans avoir pu encore se résoudre à lui adresser un mot de félicitation. Il sentoit cependant la convenance de le faire avant de la quitter, et rassemblant enfin tout son courage, il alloit parler lorsqu'au moment où il se penchoit pour s'adresser à elle, il se sentit toucher légèrement le bras par un éventail, et vit en se retournant sa mère auprès de lui.

«Oh Herbert!» dit lady Lacy, «je vous cherche depuis une heure! Venez un peu par ici; j'ai quelque chose à vous dire. Ah! mon Dieu qu'il fait chaud! Avez-vous dansé? Où est Emily?»

«Je n'ai point vu ma sœur depuis une demi-heure!»

«Donnez-moi le bras, et nous la chercherons. Quel délicieux bal! Je viens de causer avec les Dashwood. Maria a l'air bien malade. Je m'étonne qu'on l'amène ici, lady Dahswood m'a dit qu'elle venoit de vous faire un signe de tête et que vous n'y aviez point répondu.

Je vais vous mener vers elle pour faire votre paix. A propos, avez-vous fait danser Charlotte Hartley?»

«Non, madame, je l'ai à peine entrevue.»

«Oh! alors faites-le je vous prie. Vous le devez vraiment, et cette pauvre petite est restée sur sa banquette pendant la dernière contredanse. Etes-vous engagé avec quelqu'un pour celle qu'on va danser?»

«Non, madame.»

«Oh bien invitez-là. La voici tout près. Je vais lui demander si elle est engagée.»

Miss Hartley ne l'étoit point, et lady Lacy s'y prit de telle manière qu'Herbert n'auroit pu, sans une impolitesse très-marquée faire autrement que de prier miss Hartley de danser avec lui. Cette contredanse fut pour lui une nouvelle épreuve presqu'aussi difficile à supporter que la première. Miss Hartley étoit très-causante, et sembloit attendre de son partner une gaîté qui fut d'accord avec la sienne. Le pauvre Herbert, la mort dans l'âme, étoit obligé de répondre à son babil insignifiant. Enfin elle mit en avant un sujet de conversation qui devoit particulièrement lui déplaire.

«Comme miss Morton est passée!» dit-elle en regardant la figure abattue d'Agnès. «Ne trouvez-vous pas, Mr. Lacy?»

«Miss Morton est trop jeune pour qu'on puisse dire qu'elle est passée, mais je crois qu'elle n'est pas bien ce soir.»

«Ah! c'est peut-être cela, ou bien est-ce sa toilette. Elle n'est certainement pas bien mise ce soir. Peut-être que si elle étoit bien mise elle seroit comme à l'ordinaire. Ne croyez-vous pas, Mr. Lacy?»

« Je ne suis pas bon juge en fait de toilette. »

« Oh je suis sûre que vous vous y entendez fort bien, mais vous ne voulez pas vous prononcer. Je ne puis pas dire que miss Morton me frappe comme une très-belle personne. Ce n'est pas ma beauté. Mais regardez miss Augusta Tyrwhitt; c'est elle qui a une délicieuse figure. On ne peut pas les comparer ensemble. »

« En effet, il y a une grande différence, » répondit Herbert en tournant la tête pour terminer cette conversation peu agréable.

(Herbert et Agnès quittent le bal sans s'être expliqués davantage).

Après quelques heures d'un sommeil agité, Lacy s'éveilla pour retrouver le pénible souvenir de ce qui s'étoit passé la veille au bal, et pour réfléchir sur ce qui lui restoit à faire. Décidé à avoir une explication il résolut de voir Agnès dans la matinée, et de différer d'instruire son père de ce qu'il avoit appris jusqu'à ce qu'il pût aussi lui rendre compte du résultat de son entrevue.

Immédiatement après avoir déjeûné avec ses parens, il monta à cheval et partit pour Dodswell. Lorsqu'il arriva on lui dit que Mr. Morton étoit sorti avec Mr. Sackville et que ces dames se promenoient.

Tandis que le domestique parloit ainsi, Herbert, jetant les yeux vers le bosquet, entrevit une figure de femme à demi-cachée dans les arbres. Il reconnut Agnès, et descendant aussitôt de cheval il le remit au domestique, et se dirigea sans hésiter du côté où il l'avoit aperçue.

Agnès, qui avoit beaucoup souffert moralement, et qui, en présence de son père et de Sackville se voyoit obligée d'affecter une tranquillité qui étoit bien loin de son cœur, essayoit dans ce moment de calmer, par une promenade solitaire, l'agitation fébrile de ses pensées. Le bal de la veille étoit pour elle un sujet inépuisable de réflexions pénibles, et à chaque instant la conduite d'Herbert lui apparoissoit sous un nouveau jour. Le silence qu'il avoit gardé avec elle, relativement à son mariage, ne pouvoit-il pas lui faire soupçonner que cette nouvelle ne lui avoit point été indifférente; car tout autre à sa place se fût cru obligé de lui adresser quelques mots de félicitations, et cette gaîté forcée ne cachoit-elle point une peine secrète? Lorsque ces réflexions la conduisoient à penser que Lacy l'aimoit en effet, elle se reprochoit d'embrasser cette idée comme une espérance. Plus tard, la pensée qu'elle etoit peut-être coupable en accordant sa main à Sackville, tandis que son cœur étoit tout entier à Lacy, venoit troubler de nouveau ses résolutions. «Non,» se disoit-elle ensuite, «je ne puis être coupable aux yeux de Dieu en sacrifiant mon propre bonheur à celui de mes parens; et si je ne puis aimer comme je l'aurois désiré celui auquel je dois lier mon sort; je saurai au moins remplir auprès de lui tous les devoirs d'une épouse fidèle. Si je suis dans l'erreur en agissant ainsi, je souffrirai seule des suites de ma résolution. Et maintenant, quels que soient les sentimens d'Herbert pour moi, je dois ne plus songer à lui.»

Elle répétoit tristement ces dernières paroles, lorsque le bruit d'un pas précipité attira son attention; et en se retournant elle vit Lacy auprès d'elle. L'impatience, la rapidité de sa course avoient vivement coloré son teint, tandis qu'en le voyant Agnès devint aussi pâle que la mort.

«J'ai appris,» dit Herbert d'une voix tremblante d'agitation, «j'ai appris que vous vous promeniez, et je suis venu auprès de vous.»

«Mon père n'est pas ici,» répondit Agnès sachant à peine ce qu'elle disoit, mais qu'un instinct de délicatesse avertissoit qu'elle ne devoit pas regarder la visite de Lacy comme lui étant adressée. «Désirez-vous le voir, ou bien êtes-vous venu chercher...» elle ne put prononcer le nom de Sackville.

«C'est vous seule que je désirois voir,» reprit Herbert. «Je vous ai cherchée hier au soir, mais vous étiez déjà partie. Je voulois vous dire.... vous demander... s'il étoit vrai....» et baissant sa voix d'une manière expressive, «ce qu'on m'a dit hier au soir, est-il vrai?»

Elle comprit cette question, quoiqu'elle ne fût exprimée qu'à moitié, et ces mots «on ne vous a point trompé» s'échappèrent de ses lèvres tremblantes.

Un silence suivit. Chacun des deux sentoit qu'il venoit de trahir ses sentimens.

«Daignez me pardonner!» reprit Lacy. «Je vous offense, peut-être; mais je sais à peine ce que je dis. Hier au soir, qu'avez-vous pensé de moi en voyant que je vous invitois à danser. Mais c'est lui qui l'a voulu. C'étoit une marque d'amitié, de confiance de sa part.

car il ignore.... pardon, vous devez à présent l'ignorer comme lui. Mais en vain, je voudrois me taire,... il faut vous dire.........

« Non, Mr. Lacy. Non! » s'écria Agnès, en se détournant. « Ne me dites rien, je vous en conjure. N'oubliez pas que je ne suis plus libre! Il est trop tard! Je ne veux pas, je ne dois pas savoir....... »

« Ainsi donc, vous m'avez deviné! » reprit vivement Herbert. « Vous savez qu'un sentiment profond, inaltérable, m'entraînoit auprès de vous, et que tous mes vœux......... »

« Assez! Assez! » s'écria de nouveau Agnès. « Nous ne devons point avoir une telle conversation. Et maintenant éloignez-vous, Mr. Lacy. Vous emportez tous mes vœux pour votre bonheur. »

Lacy s'éloigna de quelque pas, puis il s'arrêta et revint de nouveau auprès d'elle.

« Il y a à peine huit jours, » reprit-il avec émotion, « que j'ai été reçu avec bonté chez vous, et qu'il me fut permis d'exprimer, si ce n'est par des mots, au moins par mes manières, les espérances que j'osois alors concevoir. Je ne vous reprocherai point, miss Morton, de n'avoir pas alors affecté une sévérité qui est étrangère à la douceur de votre caractère; mais j'avouerai cependant, que si j'avois été repoussé, même durement, on m'auroit épargné une partie de la peine cruelle que ce coup inattendu m'a fait éprouver. Pardon, je vous fatigue? Mais encore un instant. Vous m'auriez non-seulement épargné ce douloureux mécompte, mais encore la chance d'avoir un tort bien grave envers l'homme estimable

estimable auquel vous allez vous unir. Vous savez tout ce que je lui dois. Je vous en ai parlé une fois, et vous trouvâtes alors que ma reconnoissance étoit exagérée. Vous pensiez, peut-être, que j'exprimois plus que je ne sentois, mais je vous affirme de nouveau la vérité de mes paroles et ma conduite le prouvera. Vous verrez que je saurai voir sans regret le bonheur de mon ami, quoiqu'il en jouisse au prix du mien. »

La voix lui manqua en prononçant ces derniers mots, Agnès étoit si émue qu'elle fut obligée de s'appuyer contre un arbre pour se soutenir.

« J'ai encore, » reprit Lacy, « une question importante à vous faire, et je vous conjure d'y répondre franchement. Dites-moi, » ajouta-t-il d'une voix tremblante, « Dites-moi si vous croyez que Sackville connut mes intentions relativement à vous? »

« Je ne crois pas qu'il les connut, » répondit Agnès d'une voix à peine articulée.

« Votre réponse me soulage, » s'écria Lacy. « Puisse-t-il toujours ignorer le mal qu'il m'a fait. J'ai cru un moment qu'il m'avoit deviné. Mais quoiqu'il en soit, je ne trahirai point la confiance qu'il met en moi. Je ne le connois pas depuis long-temps, mais assez, cependant, pour apprécier les admirables qualités de son caractère. Et maintenant pardonnez ma témérité, mon cœur étoit si plein. Que Dieu vous bénisse tous deux. Adieu! . . . . .

(La suite au prochain cahier).

BULLETIN D'ANNONCES.

I.

COURS ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE, en dialogues, à l'usage de la jeunesse; édition ornée de figures, cartes et tableaux lithographiés. A *Lausanne*, chez les principaux libraires. 1828. 3 vol. in-8.°

Le premier vol. de 319 pages, est consacré à *l'histoire ancienne;* le second, de 192 pages, à l'*histoire du moyen âge;* et le troisième, de 234 pages, à l'*histoire moderne.* L'ouvrage est accompagné d'un grand nombre de cartes et de tableaux synoptiques.

II.

NOTICE SUR MR. DE STAEL-HOLSTEIN, ET SUR L'ÉTABLISSEMENT RURAL DE COPPET; par Mr. A. PUVIS, membre du Conseil-Général de l'Ain. A *Bourg*, de l'imprimerie de P. F. Bottier. 1828. broc. in-8.°

III.

DES DOCTRINES EXCLUSIVES EN PHILOSOPHIE RATIONNELLE; par J. D. Choisy, Ministre du St.-Evangile et Professeur de philosophie dans l'Acad. de Genève. *Genève*, imprimerie de Luc Sestié, rue de la Pélisserie, N.° 130. 1828. (broc. in-8.° de 115 pages.)

Cet opuscule se compose de deux discours, dont le premier a servi d'introduction au cours de philosophie

de l'auteur, et a pour but de montrer les fâcheuses influences des doctrines scusalistes; le second, a été lu dans une des séances de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève, et est destiné à exposer l'abus de l'application de l'idéalisme aux sciences physiques et naturelles. Ces deux discours, qui prouvent chez l'auteur une grande variété de connoissances, méritent un examen approfondi, et nous nous proposons d'y revenir dans un de nos prochains Numéros.

IV.

L'ÉDUCATION PROGRESSIVE OU ÉTUDE DU COURS DE LA VIE; par Mr. NECKER DE SAUSSURE, avec cette épigraphe: *Cette vie n'a quelque prix que si elle sert à l'éducation religieuse de notre cœur.* (Mad. de Staël.) Tom. prem. *Education de la première enfance. Paris.* A. Sautelet et Comp.e, place de la Bourse. 1828. 1 vol. in-8.°

Voici encore un ouvrage que nous devons nous borner pour le moment, à annoncer dans notre Bulletin bibliographique. L'importance du sujet, la manière élevée et profonde dont il est traité, la nouveauté et l'originalité des vues qui s'y trouvent développées, enfin le nom de l'auteur, tout nous impose l'obligation d'une étude et d'un examen réfléchi. C'est dire que nous reviendrons bientôt à cet ouvrage, l'un des plus remarquables, à notre avis, qui aient été publiés depuis plusieurs années.

LÉGISLATION.

PRISON PÉNITENTIAIRE DE GENÈVE.

Le dernier Numéro du journal des prisons de Mr. Appert contient des observations intéressantes sur les établissemens publics de Genève, observations que l'estimable auteur a recueillies dans un voyage en France et en Suisse fait en 1827. Nous en extrairons l'article relatif à la prison pénitentiaire.

«Cette maison est, à peu de chose près, administrée et dirigée comme celle de Lausanne. Le directeur, Mr. Aubanel, est un homme instruit et connoissant bien le caractère des détenus. Le Conseil-d'Etat a bien voulu me permettre de visiter plusieurs fois la prison pénitentiaire, et c'est après avoir tout examiné en détail que je me suis convaincu des résultats heureux de ce système d'emprisonnement.»

«Parmi les prisonniers il se trouvoit deux hommes qui avoient été au bagne en France, par conséquent ils en connoissoient bien les avantages ou les inconvéniens en le comparant à la prison pénitentiaire.»

«Voici mon entretien tel que je l'ai écrit pour ainsi dire sous la dictée de ces deux malheureux.»

«*D.* Croyez-vous que si, en place de vous marquer et de vous envoyer aux galères, on vous eût mis dans

une maison comme celle-ci, vous eussiez recommencé à voler en sortant?»

«*R.* Bien sûr que non, monsieur, car j'aurois trouvé de l'ouvrage, et je ne me serois pas perdu, comme c'est toujours au bagne. D'ailleurs, n'étant pas marqué, je n'aurois pas été déshonoré pour toujours.»

«*D.* Quelle différence trouvez-vous entre ce qu'on souffre au bagne et ce que vous souffrez ici?»

«*R.* Une bien grande. D'abord, nous ne sommes humiliés ni maltraités par personne; les travaux sont doux; la nourriture bonne; nous n'avons pas de fers; nous sommes couchés chacun dans une chambre, ainsi le plus mauvais ne peut pas perdre l'autre. Après cela il faut bien réfléchir, puisqu'on ne peut parler, et que les nuits on est seul; alors la réflexion nous fait repentir, et le repentir nous rend meilleurs.»

«*D.* Croyez-vous qu'un homme qui n'auroit pas l'intention de changer de conduite, ne préféreroit pas nos galères à cette maison?»

«*R.* Assurément que celui-là aimeroit mieux les galères, parce que nous pouvons nous bien moins ennuyer lorsque nous sommes ensemble. Et puis, tenez, on est étourdi sur son malheur; on compte en commun ce qu'on a fait; on se promet de se revoir et de s'aider mutuellement; enfin, c'est en projetant de nouveaux crimes que nous prenons notre mal en patience.»

«*D.* Lorsque vous avez volé et que vous avez été pris, n'avez-vous pas eu envie de tuer ceux qui vous arrêtoient?»

« *R*. Ah ! pour ça non. Jamais je n'ai été méchant ; un enfant m'auroit mis la main dessus que je me serois laissé prendre. »

« *D*. Mais, dans les bagnes, ne fait-on pas souvent le projet d'assassiner lorsque l'on sera libre ? »

« *R*. Il y en a, c'est vrai, et ceux-là sont ce qu'on appelle les chefs de file ; et nous autres nous disons comme eux pour ne pas passer pour des bêtes ou des poltrons. »

« *D*. Avez-vous vu parmi vos anciens camarades beaucoup d'hommes sachant lire et écrire ? »

« *R*. Non, monsieur, la plupart sont des ignorans. »

« *D*. Lorsque vous vous révoltiez, dites-moi franchement, quel en étoit le motif ? »

« *R*. C'est bien facile à savoir : les gardiens que nous avions nous traitoient de brigands, ils nous faisoient des injustices ; alors ça nous montoit la tête ; puis un coup de poing étoit donné au gardien ; aussitôt la bataille s'engageoit et devenoit générale ; c'est dans ce moment que l'on nous tirailloit comme des lapins ; et tôt ou tard nous le faisions payer cher à nos chefs. »

« *D*. Croyez-vous que si les gardiens étoient justes et humains on verroit de semblables scènes ? »

« *R*. Bien sûr que non, car le collègue qui sans motif insulteroit un chef resteroit seul dans son affaire, et personne ne le soutiendroit. »

« *D*. Vous allez bientôt sortir de la prison de Genève, croyez-vous que vous resterez dans la bonne voie ? »

« *R*. J'en ai bien le désir, mais, ma foi, ça dépendra du succès de mes démarches pour trouver de l'ou-

vrage ; car si on ne veut pas encore de moi, que voulez-vous que je fasse, faudra-t-il mourir de faim, je vous le demande, Mr. Appert ? »

« Le dernier prisonnier dont j'aie à parler est un jeune homme de vingt-six ans qui a subi une détention à Clervaux et qui, de retour dans son pays, a aussitôt commis de nouveaux vols. »

« Sa figure, son maintien, sa voix, tout inspire le plus vif intérêt en sa faveur. »

« Voici ma conversation exacte avec lui. »

« *D*. Avez-vous une longue détention à faire ? »

« *R*. Encore vingt-sept ans. »

« *D*. Vous avez donc plusieurs jugemens ? »

« *R*. Oui, monsieur. »

« *D*. En vous conduisant bien vous pouvez espérer une diminution de peine. »

« *R*. La loi ne permet au Conseil-d'Etat d'accorder des grâces qu'après les deux tiers de la condamnation expirés. Ainsi vous voyez qu'il me faut souffrir près de vingt ans avant de rien espérer, et c'est bien long. »

« *D*. J'ai vu avec peine sur les registres de conduite que vous étiez souvent puni ; ce n'est pas le moyen d'intéresser en votre faveur. »

« *R*. Je le sais bien ; mais que voulez-vous que j'espère ? je ne vivrai pas vingt ans dans cette maison ; ainsi tout m'est égal. »

« *D*. C'est une erreur, mon ami, de croire que vous ne seriez pas plus heureux en vous conduisant bien. Votre âme seroit plus tranquille, et vous verriez les jours s'écouler avec plus de rapidité. »

«*R.* C'est possible ; mais je ne pense pas aussi bien que vous. Le chagrin, l'obligation de ne pas parler pendant le travail, la privation absolue du vin et de la liberté, tout cela n'amuse pas ; et ensuite j'ai un mauvais caractère, je m'emporte pour la moindre des choses ; enfin je ne mérite pas l'intérêt que vous me témoignez. »

«*D.* J'aime votre franchise, et si vous voulez m'écouter, vous verrez que vous changerez d'avis.»

«*R.* Je ne demande pas mieux, car je suis bien content d'être avec vous seul ; vrai, je n'ai depuis bien longtemps été aussi satisfait. C'est drôle, tout ce que vous me dites me plaît, et je ne sais ce qui me dit que vous avez raison. Cet aveu, je l'avoue, me toucha beaucoup. B.... s'en aperçut et sa physionomie eut une expression de plaisir et de confiance qui me donna la certitude que mes avis n'étoient pas perdus. Nous étions si occupés l'un et l'autre que notre chandelle éclairoit à peine, faute d'être mouchée. »

«Je remarquai avec la plus douce satisfaction que B... devenoit plus disposé à m'entretenir avec détail de son enfance, de son éducation et de ses premières années. Et voici la suite de ses confidences.»

«*D.* Votre père est aussi dans cette prison ; le voyez-vous quelquefois, et regardez-vous comme une faveur ces entrevues ?»

«*R.* Oui, monsieur ; j'aime encore mon père, quoique franchement il soit cause de mon malheur. Ce n'est pas qu'il m'ait dit de voler, mais ma mère une fois morte je n'avois que lui ; mon père me donna mille mauvais

exemples, et malheureusement j'ai fait comme lui. Après cela j'ai eu de mauvaises connoissances ; j'ai volé, on m'a condamné à six mois de prison ; j'ai été placé avec de *vrais* voleurs, et l'un d'eux surtout devint mon intime. Alors il me dit quelques jours avant ma mise en liberté : Si tu es un bon garçon, tu iras à tel endroit, chez mon beau-frère, et tu y voleras ; puis tu m'apporteras des outils pour m'évader, et nous ferons ensuite de bons coups ensemble.»

«J'étois jeune, sans expérience, ma vertueuse mère n'étoit plus ; car je l'aimois tant, que si je ne l'avois pas perdue, jamais il ne me fût venu dans l'idée de voler. Enfin je fis ce que m'avoit dit mon camarade, et dès cette époque je devins un voleur, et voilà comme quoi vous me trouvez ici.»

«*D*. Lorsque vous aviez commis un vol, n'étiez-vous pas bien tourmenté, et n'avez-vous pas eu quelquefois l'intention de changer de conduite ?»

«*R*. C'est vrai lorsque j'étois seul ; mais quand les amis me tenoient une fois, je n'avois aucun repentir, et au contraire, je m'amusois beaucoup.»

«*D*. N'avez-vous jamais eu l'idée de tuer pour voler?»

«*R*. Quant à cela, jamais. J'ai comme ça l'air mauvais, mais je ne frapperois pas un enfant ; et lorsque les collègues convenoient d'un coup, je mettois toujours pour condition d'en être, que nous ne ferions de mal à personne.»

«*D*. Comment avez-vous trouvé le séjour de Clervaux, et quelle comparaison faites-vous de cette maison avec celle où vous êtes aujourd'hui ?»

«*R*. Ça ne se ressemble pas, et voilà la vérité. Quand

je suis dans la résolution de devenir un honnête homme, je préfère la prison pénitentiaire ; mais quand je suis mal disposé, je regrette Clervaux. D'abord on parle, on voit tous les camarades, on couche tous dans de grands dortoirs, la surveillance est presque nulle ; dans les ateliers on jase, enfin on s'amuse. Ensuite il y a une cantine où on achète tout ce que l'on veut, et on boit du vin presqu'à discrétion ; mais il faut dire qu'il est impossible de devenir meilleur avec ce régime. Mais nous autres nous ne calculons pas tout cela. »

« *D.* Vous trouvez donc que la prison pénitentiaire corrige, et qu'une de nos maisons de détention en France ne produit pas un semblable résultat ? »

« *R.* Je vous en réponds. »

« *D.* Votre sincérité dans vos réponses m'intéresse tant, que je vous propose de m'écrire tous les trois mois pour me faire part de votre conduite et des punitions que vous provoquerez. »

« *R.* Je ne demande pas mieux, et je vous promets que chaque fois que je serai prêt à me mettre en colère, je penserai à vous et à vos bons conseils, et j'espère que ça m'empêchera d'être turbulent. »

« *D.* Vous avez déjà cherché bien des fois à vous évader ? »

« *R.* C'est vrai ; et pour cette affaire, je vous avoue que je ne puis répondre d'abandonner ce projet. Vous voyez, j'ai des chaînes depuis que, avec deux camarades, j'ai voulu m'évader. Nous avons fait semblant de vouloir tuer le gardien qui avoit les clefs, et ce pauvre homme a cru vraiment que c'étoit là notre intention, ensorte que nous voilà pour long-temps avec ces chaînes. »

« *D.* Mais si vous parveniez à vous évader, comment auriez-vous des passe-ports, et comment vivriez-vous? »

« *R.* Les passe-ports ne sont pas difficiles; on en prend qui sont à des camarades libres, puis on efface leurs noms, et parmi nous autres il y en a qui savent très-bien écrire nos signalemens; quant au moyen de vivre, je pensois que j'aurois facilement des habillemens de quelques braves gens touchés de ma position, et puis je comptois aller en France et trouver à travailler pour gagner mon pain. »

« *D.* Vous n'aviez donc plus l'idée de voler? »

« *R.* Non, monsieur; on se lasse de tout, et d'ailleurs je vois bien qu'on est trop long-temps esclave pour la jouissance d'un moment. »

« Voici la première lettre de B..., sans aucun changement. »

« Monsieur, les soins obligeans dont vous daignez « m'honorer me font prendre la hardiesse de vous adres- « ser celle-ci pour vous remercier de votre grande bonté « pour moi. Je me souviendrai toute ma vie de l'heure « que j'ai passée avec vous dans ma triste solitude, et je « suis bien décidé de suivre, autant qu'il me sera pos- « sible, la règle de conduite que vous m'avez tracée avec « tant de bonté : si je vous écris plus tôt que vous ne me « l'avez permis, c'est que je désire ardemment avoir de « vos nouvelles et des consolations, comme je ne doute « pas d'en recevoir d'un cœur plein d'humanité comme le « vôtre. Je voulois rappeler pour mon premier jugement; « mais ayant fait part à Mr. le directeur de mon inten- « tion, il m'a dit que ce seroit une folie de le faire dans « ce moment. Reconnoissant que le conseil qu'il m'a

« donné est bon, je vous déclare que je ne veux plus « rien faire sans son consentement et celui des personnes « qui s'intéressent pour moi. Je me porte à merveille, « je désire que la présente vous trouve en parfaite et « bonne santé. Recevez les sincères salutations d'un « malheureux. »

J. B.

A cette lettre, qui prouve combien le caractère de B... est changé, étoit joint un mot de Mr. Aubanel, qui m'assure que la conduite de ce condamné, depuis mon entrevue avec lui, n'a pas donné de sujets de plaintes. Il travaille avec assiduité, il est plus calme et résigné à son sort; c'est du temps et de sa conduite qu'il attend tout. Ce fait ne sera sans doute pas indifférent aux yeux de l'observateur impartial, qui recherche les moyens de rendre les prisonniers meilleurs. »

« On voit, par ce qui se passe à Genève, à Lausanne et à Bâle, ce qu'on peut obtenir pour l'amendement des criminels; mais il faut que l'administration supérieure s'occupe, surveille constamment l'asyle des prisonniers. L'expérience en cette matière, comme en toute autre chose, vaut mieux que les plus beaux discours, et certes le gouvernement de la France pourra bien, quand il voudra, faire pour nos détenus ce que la Suisse fait pour les siens. Nous reviendrons plus tard sur les établissemens des divers cantons suisses; et sans doute les ministres du roi sentiront tout le bien qu'ils peuvent faire pour la régénération de nos maisons d'arrêt et de réclusion. »

« Au moment de terminer l'article Genève, je reçois de l'estimable Mr. Aubanel les détails suivans :

Etat sanitaire et d'amélioration morale dans la prison pénitentiaire.

Années.	Nombre total des journées de prison.	Maladies vraie ou feinte. dans les cellules.	Maladies vraie ou feinte. à l'infirmerie.	Cellule ordinaire ou solitaire.	Cellule ténébreuse.	Travail	Montant des journées de travail.	Un quart disponible.		Valeur réclamée sur le quart disponible.		Montant de la réserve.	
							florins.	liv.	s.	liv.	s.	liv.	s.
1826	13,250 (1)	373	478	828	151	9,269	9,203 (2)	2,300	9	1,979	7	2,621	11
1827	17,408	209	92	443	54	13,774	11,776	2,944	1	2,370	9	3,517	5

(1) La différence entre ces nombres annuels, vient de ce qu'une disposition transitoire a laissé, en 1826, dans la maison de détention, une portion des condamnés, c'est-à-dire tous ceux qui n'avoient plus que six mois de détention à subir.

(2) La diminution sensible du prix des journées, ou produit du travail pour les prisonniers, tient à une mesure administrative et non à la diminution de la main-d'œuvre de la part des prisonniers, ou à sa qualité inférieure.

«Voici un autre résultat d'un travail que je viens de faire. Depuis trente mois que la prison pénitentiaire est en activité il y a eu quatre-vingt-six sorties, tant de cette prison que de la maison de détention, d'individus condamnés à trois mois de prison au moins; sur ces quatre-vingt-six, deux seulement de ceux qui ont subi une détention dans la prison pénitentiaire y sont rentrés pour récidive. Pendant les trente mois qui ont précédé, il y a eu quatre-vingt-onze individus de la même catégorie sortis de prison, dont treize y sont rentrés dans les mêmes trente mois, et onze dans les trente mois suivans. Voilà des faits intéressans et qui en présagent d'autres plus positifs encore si le système est bien suivi.»

«Tel est pourtant ce que produit le zèle d'un bon directeur et d'une sage administration. Les ennemis des améliorations nouvelles pourront-ils encore regarder comme un rêve les espérances que nous concevons de l'application des principes qui changent le moral du condamné et qui lui donnent l'habitude d'une bonne conduite? s'il en étoit ainsi, ces hommes démasqueroient leur mauvaise foi et l'indifférence qu'ils ont pour le bonheur de leurs semblables.»

ÉDUCATION.

L'ÉDUCATION PROGRESSIVE, ou ÉTUDE DU COURS DE LA VIE; par Mad. NECKER DE SAUSSURE. T. I.er Etude de la première enfance. *Paris.* A. Sautelet et C.e place de la Bourse. 1828. in-8.°

En attendant que nous puissions donner une analyse approfondie de cet ouvrage plein d'intérêt, nous ne pouvons résister au désir de le faire connoître à nos lecteurs par quelques citations. Nous prendrons d'abord un des chapitres les plus remarquables à notre avis, celui qui est intitulé : *Avantages d'un développement précoce dans le sentiment religieux*, et qui forme par lui-même un tout bien achevé. Il porte pour épigraphe ces paroles profondes de J. P. Richter : *L'athéisme n'est pas une opinion ; ce n'est pas non plus la négation d'une opinion ; c'est un aveuglement ; c'est l'engourdissement d'un organe moral.* Nous passerons ensuite au dernier chapitre qui contient un résumé concis et substantiel de tout ce premier volume.

« Jusqu'à présent, j'ai beaucoup raisonné, beaucoup recommandé l'examen, beaucoup invoqué l'expérience ; peut-être ne m'accusera-t-on pas d'un aveugle enthousiasme lorsque je parlerai religion. Il me tardoit d'en venir là, et pourtant je ne sais, maintenant que j'ai rempli mon intention en commençant par dépeindre

l'enfance, une sorte de crainte pourroit me retenir; la grandeur du sujet m'étonne et m'interdit; la foiblesse de l'âge que j'ai en vue me préoccupe. Comment exprimer mon désir? comment dire que je conseille de présenter à l'étroite intelligence d'un enfant de trois à quatre ans l'objet qui surpasse toute intelligence, qui ne sauroit être embrassé par notre esprit dans son plus parfait développement.»

«Néanmoins, je le dirai, dans la contemplation d'un tel objet, toute idée de mesure commune s'évanouit; en présence de l'immensité, tout paroît placé au même niveau. Comprendre Dieu! qui le peut que Dieu même? Hommes, anges, enfans, nous ne pouvons que nous prosterner devant lui. L'adorer, le bénir, obéir à sa sainte loi, nous soumettre à ses décrets immuables, entrevoir ses perfections sans pourtant les envisager dans tout leur éclat, tel doit être pour nous le partage et du temps et de l'éternité.»

«Pour remplir cette vocation universelle, l'enfant, à plusieurs égards, est heureusement doué. Moins enchaîné que nous par des habitudes enracinées, ses liens avec la terre sont moins étroits, il peut croire à ce qu'il ne voit pas, aimer sans trop savoir ce qu'il aime. Des impressions graves et solennelles se peignent par fois dans ses regards; mais les mots pour les exprimer lui manquent encore. Sa figure a donné l'idée de celle des anges; radieuse, céleste, touchante, elle a pu servir d'emblème à l'adoration des esprits purs. Tout son langage est une prière; conservant plus que nous le sentiment de la foiblesse, il connoît aussi mieux son

besoin de secours; la tendresse filiale est en lui plus intime : que lui manqueroit-il pour s'approcher de Dieu? La religion dort dans son sein, si l'on peut le dire; il faut moins la faire naître que la réveiller. »

«L'âme est naturellement religieuse; ce fait, qui se montre en relief dans les annales du genre humain, peut se manifester dès la tendre enfance; mais l'éducation doit le mettre au grand jour, et c'est là sa tâche la plus importante. »

«Cette tâche doit être remplie indubitablement. Nous ne saurions affranchir l'enfant des lois imposées à l'humanité, même quand il s'agit de lui en communiquer le plus beau privilège. Le sentiment qui nous est le plus naturel ne se déclare que lorsque l'objet fait pour l'exciter nous est présenté, autrement ce n'est qu'un désir vague, un besoin non satisfait. Même dans cet équivoque, un penchant qui n'a pas trouvé à s'appliquer, donne pourtant quelques signes d'existence. Il tourmente d'un certain mal-aise celui qui l'éprouve, et nuit au développement harmonieux de ses facultés. L'âme qui n'exerce pas toutes ses forces subit un appauvrissement partiel, sans pouvoir se figurer ce qui lui manque. Un jeune cygne élevé loin de l'eau n'auroit pas l'idée distincte de l'eau, mais il languiroit; tour à tour agité, inquiet, ou livré à l'abattement, sa tristesse, sa maigreur, la teinte jaune de son plumage indiqueroient assez que sa destination n'est pas remplie. A l'aspect d'une mare infecte, il pourroit s'y précipiter, et ce noble oiseau, nageant dans la vase, ne paroîtroit qu'un être vil, rebut et honte de la création. Mais donnez-lui

la source vive ; que l'onde pure du grand fleuve vienne à restaurer sa vigueur, et vous verrez ce qu'est le cygne. En peu de jours sa blancheur éclatante, la grâce, la majesté, la rapidité de ses mouvemens vous montreront quelle est sa nature, quel élément avoit manqué à son développement. »

« Telle est notre âme : elle peut vivre sans adorer Dieu, mais languissante et desséchée ; elle peut donner le change à ses désirs et se plonger dans la superstition. C'est là ce qu'on voit sur les bords du Gange ; mais sur ceux de la Tamise, mais sur les rives de l'Atlantique où s'élève un monde nouveau, on apprend quel est l'essor que la religion donne à l'âme. »

« Développer le plus noble instinct de l'humanité en lui imprimant une direction salutaire, donner à mesure au jeune enfant l'aliment religieux qui lui convient, en le proportionnant à ses progrès, voilà notre devoir, et des soins, par eux-mêmes si doux, auront le succès pour récompense. Mais plus nous attendrions, plus ce succès autrement infaillible, deviendroit incertain ou difficile à obtenir. »

« Il semble par fois que ce soit une sorte de respect pour les choses saintes, qui détourne les parens d'en présenter l'idée à leurs enfans avant qu'ils aient atteint l'âge de la raison. Un tel scrupule seroit excusable ; mais pourquoi ceux qui l'éprouvent en sont-ils exempts quand il est question d'autres objets auxquels ils vouent un grand respect ? Elève-t-on un doute pareil quand il s'agit d'exciter quelque autre sentiment, nécessaire ou seulement louable ? Avez-vous attendu, pour rendre

cher et sacré à votre fils le nom de père, qu'il sût au juste en quoi consiste la paternité? Ne lui avez-vous jamais prononcé avec amour le nom de sa patrie avant qu'il pût se former l'idée de la relation de citoyen? Vous ne voulez pas laisser à votre enfant la liberté d'être ingrat envers son pays, et vous lui ménagez en secret la possibilité d'être ingrat envers son Dieu.»

«Il est dans l'éducation religieuse deux buts différens qu'il faut distinguer: celui d'inspirer à l'enfant des sentimens de piété, et celui de le mettre en état de répondre à ceux qui voudroient le priver de ses sentimens en niant la réalité de leur objet. Ces deux buts doivent être atteints, il n'y a pas de doute; mais si vous attendiez le moment favorable pour marcher à l'un, vous auriez perdu celui d'arriver à l'autre. Il n'est pas du tout besoin de tendre à tous deux à la fois; l'enfant n'est pas lui-même un incrédule à convaincre. Il est inutile avec lui d'accumuler les raisonnemens; si vous suivez cette marche avant le temps, vous lui donnez une fausse science, je veux dire une science qui, pour être vraie, ne l'est pas à juste titre à son égard, puisqu'il est hors d'état d'apprécier la solidité des principes qui en sont la base. Il en sera ainsi jusqu'à l'âge où il cessera d'être aisé de disposer de ses sentimens.»

«Il y a là, j'en conviens, une difficulté qui nous contrarie et qui dérange la routine de l'éducation. Est-il question d'établir des vérités? nous voudrions poser des principes et en tirer régulièrement des conséquences. S'agit-il de communiquer des sentimens? nous

nous désirerions pouvoir donner une idée exacte de l'objet auquel ils doivent s'appliquer pour apprendre aux enfans à ne placer leurs affections qu'avec connoissance de cause. Si nous avions présidé à la formation de l'être moral, nous eussions bien mieux arrangé les choses. On eût vu la raison éclore la première, et rien n'eût été cultivé dans l'âme que sous ses auspices. Le ciel n'en a pas décidé ainsi. L'enfant aime déjà qu'il ne juge pas encore ; l'ordre du développement de ses facultés n'est pas conforme à l'ordre logique, la manière dont les notions entrent dans sa tête ne l'est pas non plus, et celle dont il les enchaîne n'est pas la nôtre. C'est fâcheux ; mais qu'y ferions-nous ? Laisserons-nous flétrir les plus beaux dons par respect pour nos méthodes ? C'est la faute qu'on ne commet que trop dans ce qui tient au sentiment. Demander s'il faut de la religion à l'enfant, c'est mettre en question s'il en faut à l'homme. »

« Je dis plus : il est si peu nécessaire d'attendre l'âge du raisonnement pour donner de la piété à votre élève, que, s'il avoit atteint cet âge-là, ce ne seroit pas, selon moi, par l'argumentation que vous devriez commencer. Présentées comme des faits et annoncées avec respect et simplicité, les vérités fondamentales de la religion peuvent être confiées à leur propre force, et produire d'elles-mêmes la conviction. Introduire ces grands sujets par la discussion, par les preuves, supposer des objections pour les réfuter ensuite, c'est donner à la pensée une direction malheureuse qui nuit au développement du véritable sens religieux, direction trop souvent im-

primée, direction difficile à changer et qui tend à faire un exercice d'esprit de ce qui doit être un culte de l'âme. »

«Ne fût-ce donc que pour mieux s'assurer d'éviter un écueil, l'éducation religieuse devroit devancer l'âge du raisonnement chez les élèves. Mais qu'on ne s'y trompe pas ; je ne crains point du tout que la raison la plus forte, la plus éclairée puisse ébranler les fondemens d'une telle éducation. A cet égard, les progrès même des lumières nous rassurent, puisque indépendamment du réveil de l'esprit religieux dans notre siècle, le vol plus élevé qu'a pris la philosophie a fait reculer l'incrédulité. Vous obtiendrez un jour l'assentiment de la raison, soyez-en certain, mais faites ensorte qu'elle ait quelque chose à confirmer, et pensez que la religion qui réside uniquement dans la tête est sans usage pour la conduite comme elle est nulle pour le bonheur.»

«Quel est le véritable objet de l'éducation religieuse? C'est d'apprendre à la jeune âme à communiquer avec Dieu, puisque le sentiment d'une telle communication, quelque abus qu'ait pu en faire l'enthousiasme, n'en est pas moins l'essence même de la religion. Sans la persuasion que notre appel est entendu, sans l'espoir qu'une réponse au moins tacite est obtenue, qu'il redescend je ne sais quelle bénédiction de l'encens offert par la prière, il n'y a plus rien de consolant, plus rien de régénérateur dans le culte, il n'y a plus même de culte, et l'âme isolée cesse bientôt d'adresser un hommage inutile. »

« Pour établir ce commerce intime et sacré, pour produire le sentiment d'une telle correspondance, la route que nous ouvre l'Evangile est la seule connue, la seule assurée, la seule où nous trouvions du secours. Jésus-Christ, médiateur, intercesseur, rédempteur, aplanit de plusieurs manières les obstacles qu'oppose la nature humaine aux progrès de la religion dans notre âme. Se plaçant dans l'immense intervalle qui sépare des êtres bornés de l'Etre infini, des malheureux de la source du bonheur, des pécheurs de la sainteté éternelle, il rapproche Dieu de nos cœurs, il le met à notre portée, à celle des plus humbles d'entre nous. Cette innombrable multitude, condamnée à rester étrangère au langage des esprits cultivés, entend un autre langage; les ignorans sont appelés, l'âge tendre est appelé, tout marche dans la race humaine. Partout où se trouvent les dispositions si particulières à l'enfant, l'amour, la confiance, la soumission, on voit Jésus-Christ s'offrir pour guide. En disant, *Laissez venir à moi ces petits enfans*, il semble nous avoir révélé et notre devoir comme parens, et l'esprit général de son culte. »

« Sans doute la religion dans son ensemble ne sauroit être embrassée par l'esprit de l'enfant; le cortège auguste des vérités qui la composent ou s'y rallient ne se déploie pas à ses foibles yeux; mais tout ce qui est amour et consolation dans la piété, tout ce qui soutient, ranime, enflamme nos âmes, et peut encore les réchauffer sur les bords glacés du tombeau, tout cela, dis-je, est d'ancienne origine, et doit commencer avec nous. »

«Puisque le caractère distinctif du christianisme et les moyens d'instruction que fournissent les livres sacrés, nous permettent d'inspirer l'amour de Dieu à nos enfans, comment ne pas user d'un tel privilège? comment ne pas prévoir que ce sentiment, conçu de bonne heure, jettera de plus profondes racines dans le cœur? Si la religion a une date, si la naissance ne s'en perd pas dans les nuages de l'enfance, s'il est des souvenirs qui l'ont précédée, elle n'est plus la compagne inséparable de l'existence. De toutes les idées qui s'y rattachent, la plus propre à purifier le fond du cœur, la persuasion de la présence de Dieu n'a plus à la fois et la continuité d'une habitude et la profondeur d'une impression sans cesse renouvelée. Je ne sais si dans un autre âge on réussiroit à l'introduire par la terreur; mais alors elle prendroit un sinistre caractère. C'est à l'époque où la nature entière nous sourit, où tous nos semblables nous aiment et nous protègent, que l'idée d'un Dieu ami, d'un Dieu protecteur, s'empare aisément de notre âme. Et quelle bénédiction qu'une telle idée! qui peut en apprécier le bienfait! qui saura ce qu'est pour nous ce fonds d'espérance qui ne s'épuise jamais, qui nous montre un monde éclatant au-delà de ce monde, une perfection céleste au-delà de la perfection humaine, un bonheur plus grand, plus pur que celui dont on peut se former l'idée ici-bas, et enfin qui nous persuade que les maux eux-mêmes sont pour notre bien? *Voilà qu'il me tue*, dit Job, *je ne laisserai pas d'espérer en lui.* Plus de solitude, plus d'exil, plus de vieillesse, plus de mort; Dieu est là, il nous

soutient, il nous entend, il nous parle, il nous rassure; et si le danger est grand, imminent, inévitable ; si les ombres de la mort nous environnent, c'est qu'il veut nous recevoir dans son sein. Une lumière douce et colorée se répand sur tous nos objets ; une atmosphère d'amour enveloppe la nature entière ; les hommes, les animaux, la création matérielle même, les plantes, les montagnes, tout est aimé ! tout est l'ouvrage de Dieu, tout est un langage dont il se sert pour nous dire qu'il est notre père ; et la paix, le bonheur qu'il répand dans l'âme nous le dit bien plus. »

« Quel autre temps que celui de l'heureuse enfance, choisirions-nous pour communiquer de telles impressions ? Quel autre temps pour faire un plaisir de ce qui sera toujours un devoir ? Il faut que la vie soit dans sa fleur pour que la religion soit dans sa joie ; il faut qu'elle l'embellisse dans toute sa beauté. Quand cette beauté se fanera, quand l'éclat qui environnoit ce monde terrestre aura disparu, alors le ciel, comme dans la nuit, paroîtra sans doute étincelant de lumière, mais il fera sombre autour de nous. C'est pour la jeunesse seule que le soleil d'en haut resplendit dans tout l'univers ; c'est à elle seule qu'est accordé de glorifier Dieu par de grandes œuvres ; c'est à elle seule qu'est prodigué le trésor des saintes émotions de la piété, émotions dont le ravissant souvenir fait encore pressentir la félicité éternelle à cet âge avancé où l'on n'inventeroit plus le bonheur. »

« Prétendre remplacer par un coup d'éclat, par une scène théâtrale, comme le veut Rousseau, la puissance

des longs souvenirs et des premières habitudes, c'est mal connaître le cœur humain. Mille circonstances imprévues feront que la scène manquera, et dût-elle réussir, jamais elle ne produiroit qu'une impression passagère. Bientôt la vie reprendroit son cours, et emporteroit les idées religieuses, tandis que le cours même de la vie les ramène quand on a eu soin de les associer avec tous les souvenirs du jeune âge. D'ailleurs, ce ne seroit jamais le christianisme qu'on pourroit introduire ainsi, et l'on n'auroit alors qu'une religion sans influence. »

« La religion doit être un mobile; c'est là le point de vue dont il ne faut jamais nous départir. Quand on la considère ainsi, on voit qu'il est essentiel de prévenir la formation d'autres mobiles qui agissent dans un sens opposé, je dis plus, il l'est même de pouvoir lui subordonner ceux qui agissent d'ordinaire dans le même sens. Ainsi la crainte du blâme ou l'honneur du monde, l'intérêt bien entendu, le besoin d'agir utilement, tous les sentimens honnêtes qui secondent le plus souvent l'action de la religion, doivent croître sous son ombre. Cultivés comme motifs accessoires, ils sont bons, ils sont utiles, ils ont leur place marquée dans les occurrences variées du temps, mais chacun d'eux porte en soi un venin caché qui ne tarde pas à se manifester lorsque l'influence n'en est pas combattue ou balancée. »

« Ces idées sont si grandes et si fécondes, que je sens mon impuissance à les exprimer; je ne puis qu'indiquer rapidement ce que l'existence éternelle d'un ange

suffiroit à peine à développer. Il faut donc abréger; mais je finirai par une considération d'un autre genre, présentée à une autre classe de lecteurs. »

»J'ai parlé jusqu'ici aux parens qui craignent qu'il n'y ait pas assez de religion dans leur famille ; il me reste à m'adresser à ceux qui redoutent qu'il n'y en ait trop, quoique ce dernier sentiment se rapporte, selon moi, à un bien faux point de vue. La religion, c'est l'amour de Dieu exprimé par l'obéissance à sa volonté. Et comme la volonté de Dieu, telle qu'il l'a tracée dans notre cœur et annoncée plus expressément dans l'Evangile, est que nous accomplissions tous nos devoirs, nous ne pouvons pas plus trop aimer Dieu que trop aimer le bien dont il est la source éternelle. La morale chrétienne est la morale par excellence; il n'est aucune déviation habituelle de la vertu la plus sévère ou de la délicatesse la plus scrupuleuse qui ne suppose une altération correspondante dans l'esprit du christianisme ; la loi est toujours là pour condamner les transgresseurs, et pour montrer qu'ils en ont violé le principe. »

«Si l'on examine de bonne foi les torts dont on accuse les hommes qui ont déployé hautement l'étendard du christianisme, on verra que ces torts sont dus à l'action nécessairement incomplète d'un principe régénérateur au milieu d'une société corrompue, à l'état de lutte où se trouve un tel principe dans le monde, dans les familles, dans le sein même de l'individu. Que prouve l'inconséquence tant reprochée à certains personnages qui se croient saints, si ce n'est l'excellence d'une doc-

trine dont la pureté contraste avec les foiblesses du cœur humain et donne une couleur odieuse à ses vices ? Que prouve l'hypocrisie dont sont coupables les faux dévots, si ce n'est que la réalité des vertus chrétiennes est assez reconnue pour qu'il y ait de l'avantage à revêtir l'extérieur de la piété ? Que prouve enfin le fanatisme, malgré le juste effroi qu'excite ce mot, que prouve-t-il, si ce n'est qu'il y a une telle beauté, une telle grandeur dans les idées religieuses, qu'elles sont accompagnées d'un tel bonheur, que la passion peut s'y attacher malgré leur nature immatérielle. Réprimons tout mouvement désordonné, quelque noble qu'en soit l'origine ; mais pour prévenir ce genre d'excès comme tout autre, jamais nous ne trouverons de frein plus efficace qu'une éducation chrétienne commencée de bonne heure et conduite judicieusement. »

« Quand un sentiment très-répandu parmi nos semblables est en même temps trop naturel pour que nous puissions en tarir la source, le seul moyen sûr d'empêcher qu'il ne s'exalte, est d'en diriger nous-mêmes le cours. Comment feriez-vous pour soustraire votre fils à la puissance de la religion ? Le culte ne se célèbre pas seulement dans les temples ; mais telle qu'est faite la race humaine, une voix de prière se fait entendre de toutes parts. La poésie, les arts, le théâtre même reproduisent l'image des choses célestes tout en l'altérant quelquefois. En tout lieu sur la terre, la foiblesse opprimée a recours à Dieu ; l'innocence méconnue en appelle à lui ; la douleur l'invoque dans les larmes. Où emmènerez-vous votre enfant pour que des émotions si pé-

nétrantes n'ébranlent jamais son cœur? Les plus fortes impressions sont causées par l'atteinte de certains coups soudains qui frappent l'âme à l'improviste. C'est livrer un ressort puissant à la merci des événemens et des hommes, que négliger de vous en emparer à temps. »

« Qu'on le demande aux enthousiastes de tous les cultes ; où font-ils leurs prosélytes les plus ardens? Est-ce dans ces familles pieuses et bien réglées où les habitudes chrétiennes sont contractées dès le berceau? Non, sans doute; c'est parmi ces êtres abandonnés qui sont long-temps restés étrangers à la religion. Soit que les égaremens des passions ou une éducation toute mondaine aient détourné les pensées de l'homme des grands intérêts de l'éternité, quand une fois ces intérêts lui sont présentés, quand il envisage en plein la destinée d'une âme immortelle, nul ne peut répondre du cours que prendra son imagination. Réserver pour l'âge le plus dangereux la nouveauté d'idées toujours frappantes et souvent terribles, c'est risquer une révolution trop brusque pour les foibles humains. Une conversion subite est une crise souvent heureuse, par fois nécessaire, je l'accorde; mais enfin, c'est une crise qu'une éducation pieuse a pour résultat d'épargner.»

«Cette dernière réflexion n'a pas échappé à quelques auteurs. Il en est de bien peu dévots qui ont conseillé, je répugne à le dire, une sorte d'inoculation des idées religieuses, afin d'en amortir de bonne heure l'activité. Il y a du vrai dans l'observation sur laquelle un tel conseil se fonde; mais le but en sera manqué lorsque,

pour plus de sûreté, on se bornera à l'enseignement d'une doctrine sèche, d'un christianisme purement nominal. Si jamais une religion vivante s'élève dans l'âme, on rencontrera le danger même qu'on avoit voulu éviter. Il faut que le mouvement soit imprimé pour qu'on le dirige; ce qui n'est rien n'empêche rien. Un culte qui ne vient pas du cœur n'est pas un culte, et il ne produit pas plus d'effets heureux qu'il n'en détourne de funestes. »

« Soit donc que vous désiriez préserver votre enfant des égaremens du fanatisme, ou de la désolante aridité d'une existence sans espoir, il n'est jamais qu'une route à suivre : inspirez-lui les sentimens d'une douce piété. La religion, qui pénètre le cœur dès l'enfance, prend la teinte heureuse de cet âge et s'allie à ses innocens intérêts. Unie à tous les plaisirs, elle n'a rien de triste; aux études, elle n'a rien d'étroit. La culture intellectuelle et la culture religieuse, obligées de marcher de front, suivent une direction commune et se transmettent un caractère de raison et de sainteté. L'œuvre entière de l'éducation est facilitée. Ce qu'il y a dans l'âme de plus intime, le sentiment religieux, ajoute de la profondeur aux affections de la nature. A peine la religion commence-t-elle à préluder dans le cœur que déjà fidèle à son beau nom *elle lie* (1). Cette chaîne qui attire les hommes à Dieu nous ramène aussi nos enfans. Un sentiment de respect plus prononcé les soumet à notre autorité et adoucit chez eux l'impression de nos

(1) On sait que le mot *religion* vient de *religare*, lier.

rigueurs mêmes, en leur persuadant que nous ne sommes pas libres et qu'une sévérité nécessaire est l'effet de notre obéissance à la loi commune. Nous sommes les représentans de l'Être suprême que nous adorons avec eux; et de l'auguste idée d'un père céleste, il redescend sur celle des parens terrestres je ne sais quoi de sacré que l'imperfection humaine ne peut pas détruire.»

Passons maintenant au *Résumé des faits relatifs à la première enfance.*

« Arrivée au moment où les progrès toujours croissans de l'enfant achèveront de compléter son existence morale, et où s'ouvrira une nouvelle carrière pour l'observateur, je crois devoir jeter un regard sur la route que j'ai parcourue. A l'avenir, il deviendra de plus en plus difficile d'analyser les sentimens et les impressions de l'élève. Tout sera chez lui plus compliqué, plus obscur; l'éducation, l'exemple, auront agi; les mouvemens naturels seront souvent réprimés par l'effet de la réflexion, et pourtant les mobiles secrets resteront en partie les mêmes. Il importe donc de constater à temps des dispositions qui sont destinées à s'affoiblir, mais non à cesser d'exister dans l'âme. »

« Sans m'arrêter à retracer les conséquences morales qui découlent clairement des faits observés, je vais résumer ici l'histoire de l'enfant dès sa naissance; et quoique l'état de l'âme à cette époque soit peu connu, j'exposerai les idées qu'on ne peut, ce me semble, s'empêcher de s'en former, soit qu'on les doive à l'observation ou que ce soient les résultats des notions précédemment conçues. »

« L'âme, intelligence pure, jetée dans cet univers à elle inconnu, s'y trouve unie à une portion de matière appelée corps, qu'elle ne connoît pas davantage. Susceptible d'un développement infini et douée des dispositions nécessaires pour entrer en relation avec le monde moral et physique, elle semble condamnée à ne déployer son activité que lorsque les impressions qu'elle reçoit par l'entremise du corps mettent en jeu ses facultés, et fournissent des matériaux à leur exercice. Mais comme des impressions excitées par les sens ne sont pas de nature à établir tous les rapports que l'âme est appelée à entretenir, elle avoit besoin d'une autre ressource. Il lui a en conséquence été préparé, pour l'aider au début de sa carrière, un secours qu'on appelleroit surnaturel si l'on désignoit ainsi les effets, dont on ne peut constater la cause. Ce secours, que nous nommons instinct, n'est point prodigué. Constamment accordé dans les occasions indispensables, il ne l'est point lorsqu'en consacrant le temps nécessaire aux leçons de l'expérience, l'âme peut réussir à s'en passer. »

« Ainsi, dans les premiers jours après la naissance, l'âme ne manifeste point ses attributs. La machine merveilleuse qui la renferme lui est inutile, parce qu'elle ne sait pas s'en servir. En vain une organisation admirable semble avoir été calculée pour produire deux effets différens, celui d'avertir l'âme de ce qui se passe au-dehors, et celui d'exécuter ses ordres, l'âme ne comprend pas ce que lui annonce le corps, et n'a rien encore à lui commander. Captive dans sa double

ignorance, elle ne peut connoître les objets extérieurs qu'en exerçant les organes des sens, et ce sont les objets extérieurs qui peuvent seuls lui révéler les propriétés de ces organes. »

« Toutefois, le concours de sa volonté n'est pas nécessaire pour que l'âme reçoive des impressions. Elle sent des peines et des plaisirs, mais l'intelligence reste passive. Tout est vague et confus pour l'enfant, rien n'a de réalité ni de consistance. Les figures qui passent et repassent devant ses yeux ne sont que des ombres fugitives. Les bruits divers qu'il entend, les chocs qu'il peut recevoir des corps solides, ne sont encore pour lui que des événemens isolés, il subit des modifications qu'il ne cherche point à expliquer. Dans cet état, la faim même ne seroit pour le nouveau-né qu'une douleur à laquelle l'idée d'aucun soulagement ne s'associeroit, et il mourroit d'inanition sans pressentir ce qui lui manque, si le ciel n'avoit pas pourvu à la conservation de son existence. Ici il falloit de l'instinct, et l'instinct a été donné. L'enfant cherche et saisit le sein maternel; il se calme et se fortifie. »

« Cependant les mêmes impressions, en se répétant, mettent en jeu chez lui les facultés de l'âme. Il lie ses sensations dans son esprit, et son souvenir les lui reproduit dans l'ordre selon lequel la réalité les a présentées. Ainsi j'ai vu un enfant de douze jours, qui à cette époque ne pouvoit assurément distinguer aucun objet, indiquer par des signes indubitables qu'il comprenoit qu'on alloit lui donner le sein. Il se rappeloit donc, il espéroit; deux grandes facultés, la mémoire et l'ima-

gination, étoient excitées. L'être intellectuel s'étoit révélé. »

« La foiblesse du corps dans le premier âge ne paroît pas devoir apporter beaucoup de retard au développement de l'intelligence, puisque cette foiblesse affecte seulement les membres exécuteurs des volontés de l'âme, et que l'âme n'a pas d'ordres à donner au commencement. En revanche, les organes, tels que ceux des sensations, qui ne sont que de simples informateurs pour l'âme, remplissent leur office presque dès la naissance; ainsi l'oreille et l'œil lui font toujours des rapports, peu compris d'abord, il est vrai, mais parfaitement fidèles. Les progrès des facultés morales et physiques semblent donc avoir été coordonnés pour qu'à mesure que l'âme est en état de commander, elle trouve dans le corps un serviteur adroit et docile. »

« Une fois que l'enfant est parvenu à mettre d'accord le témoignage de ses sens divers, ses notions prennent de la fixité, le monde extérieur lui apparoît sous des formes toujours plus distinctes, il se croit entouré d'objets réels, et commence à se réveiller d'un état de rêve où tout étoit pour lui confus et vacillant. »

« L'âme cependant, essence spirituelle, n'est pas uniquement appelée à entrer en relation avec le monde matériel, et ses plus nobles facultés demandent un autre exercice. Il est donc un autre ordre de phénomènes qui ne tarde pas à se manifester chez le nouveau-né, et à se séparer nettement de l'ordre des idées sensibles. On peut même s'étonner du peu de connoissances qu'il faut à l'enfant pour que son sens moral se développe

Avant qu'il se soit encore servi de ses mains, et qu'en saisissant les choses qu'il voit il se soit convaincu de leur existence, un objet est sorti pour lui du nuage qui enveloppoit l'univers, et a donné l'éveil aux sentimens tendres. Cet objet, c'est une physionomie expressive, un visage qui sourit à l'enfant. A cette nouvelle apparition, son âme s'est élancée vers une autre âme; il a reconnu son semblable quand il ne discernoit rien encore. Ainsi s'annonce la sympathie, instinct étonnant, divination merveilleuse, qui, dès le commencement, indépendante de l'expérience, initie l'âge le plus tendre à ces mystères du cœur qu'aucun âge n'approfondit. »

« Le sentiment d'attente que produit chez l'enfant la succession généralement régulière de ses sensations, prouve qu'il croit confusément à la constance des lois qui régissent la nature. Un premier événement lui en annonce un second, et quoique son imagination seule soit en jeu, il y a dans ses prévisions la source de la raison future. Bientôt le nouveau-né s'aperçoit qu'il exerce un pouvoir sur lui-même, qu'il prolonge, par exemple, ou suspend à son gré des cris qui d'abord avoient été involontaires; et quand il voit qu'en agitant ses petits membres il communique un mouvement à d'autres objets, il se sent lui-même une cause, et la grande idée de cause se développe insensiblement dans son esprit. Conçue dans l'ordre physique, cette idée ne tarde pas à se transporter dans l'ordre moral. Aussitôt que l'enfant a connu qu'il pouvoit agir sur ses semblables, il se sert d'eux comme d'instrumens; il pousse,

il dirige ceux qui le portent, et sa volonté, impuissante chez lui-même, anime des êtres plus forts que lui. Il existe dès-lors des communications indéfinissables entre l'enfant et ses gardiens. Lorsqu'il n'a aucun moyen de s'entendre avec nous par les idées, on le voit éclairé par une intelligence de sympathie qui se crée bientôt un langage particulier. Et quand à cet instinct du cœur vient se joindre une tendresse véritable, il s'établit entre l'enfant et nous un échange de sentimens dont la vivacité et les variations rapides sont souvent une épreuve trop forte pour sa fragile constitution. »

« Cependant les forces de l'enfant, qui s'accroissent, donnent à ses facultés un exercice plus salutaire; ses mouvemens, plus sûrs et plus faciles, lui permettent d'exécuter quelques entreprises qui sont toujours des occasions de plaisir. Le penchant à l'imitation, fruit du besoin d'agir et de la sympathie, lui suggère l'idée de mille tentatives, et des situations plus variées amènent de nouveaux progrès. Dès-lors la plupart des mobiles de l'âme humaine se mettent en jeu successivement. On voit un enfant d'un an éprouver tour à tour des sentimens d'amour-propre, de fierté, de dépit, de honte, de rancune, souvent, de générosité et de pitié. Etranger à toute pensée suivie, il est ému par ces désirs, ces goûts, ces prédilections, ces antipathies qui influent sur nous comme sur lui, et qui sont souvent expliqués par notre raison sans qu'elle en soit pourtant la véritable cause. »

« Mais l'objet du plus grand intérêt pour l'observateur, c'est de voir se former les traits qui caractérisent

l'espèce

l'espèce humaine, et lui assignent un rang à part dans la création. Malgré les preuves de connoissance que nous donne le nouveau-né, il est inférieur à tous les animaux du même âge sous le rapport le plus essentiel, le pouvoir de veiller à sa propre conservation. L'éducation des organes des sens, beaucoup plus lente chez lui, nous paroît, il est vrai, plus rationnelle, c'est-à-dire que nous réussissons mieux à l'expliquer par l'enchaînement régulier des effets et des causes. Soit que la vie plus courte des animaux ne laissât pas un espace suffisant aux longues leçons de l'expérience, soit qu'une intelligence inférieure exigeât plus de secours directs, il est certain que les miracles de l'instinct sont, dès l'enfance, plus nombreux et plus frappans dans les animaux que dans l'homme. Mais à travers l'abaissement de la créature humaine à son début, il est curieux d'apercevoir les signes précurseurs de son élévation future. »

« Un de ces indices de supériorité c'est l'impression vive et agréable que produisent sur l'âme de l'enfant des objets entièrement étrangers à l'instinct de conservation et aux jouissances matérielles, mobiles des êtres moins richement doués. Dès l'âge de six à sept mois il se montre capable d'admiration, et l'éclat des couleurs comme l'harmonie des sons lui causent des transports de joie. Le pur sentiment du beau, source des arts, est accordé au foible enfant qui n'a pas l'idée de l'utile, et bientôt on verra naître en lui la curiosité, premier germe du goût des sciences. Ces deux nobles

inclinations ont ainsi une origine désintéressée que trop souvent nous leur permettons de démentir. »

« A peine commence la seconde année qu'un autre privilège de l'espèce humaine vient s'offrir à notre examen. A l'aspect des objets qui le frappent, l'enfant prononce le nom qu'il leur a entendu donner, et ce nouvel exercice ne paroît d'abord avoir pour lui d'autre but que le plaisir. Mais quand une fois il a découvert l'usage utile de la parole, quand il a vu que ces mots si agréables à proférer pouvoient être un moyen de se faire obéir, toutes ses facultés sont employées à le mettre en possession de ce moyen. Aussi ses progrès dans l'art de parler sont-ils étonnans; la rapidité même en seroit inexplicable, si l'enfant n'étoit pas doué, sous ce rapport, de dispositions bien supérieures à celles des adultes, comme l'a prouvé un habile médecin, Mr. Itard. L'étude de l'ordre dans lequel il commence à se servir des diverses parties du discours est faite pour jeter du jour sur la marche de son développement intellectuel. »

« Mais quelque sagacité que déploie l'enfant dans le cours de cet apprentissage, il ne faut pas se faire illusion sur la nature de son esprit. On a cru, parce qu'il se servoit du pluriel et désignoit des animaux et des fruits par les noms d'espèces, qu'il concevoit des idées abstraites, opinion que je n'ai pu adopter. Les noms d'espèce ainsi que les autres termes généraux ne sont pas, à ce qu'il me semble, chez lui, l'expression d'une idée abstraite déjà conçue; il seront l'instrument qui lui servira à la concevoir. Pour que l'enfant atta-

chât un sens abstrait à ces termes, il faudroit que sa pensée revînt en arrière, afin d'envisager dans un objet les qualités qui permettent de le classer avec d'autres à peu près pareils; or, ce mouvement rétrograde est l'effet d'une opération volontaire de l'intelligence dont l'enfant de deux à trois ans n'a nulle habitude. S'il n'en est pas absolument incapable, il a du moins peu de motifs pour s'astreindre à cette contention d'esprit, et la réflexion lui reste étrangère. »

« Sans chercher de nouveau à expliquer comment l'enfant est conduit à se servir de termes abstraits, je dirai que nous sommes constamment sujet à nous tromper en supposant que tout se passe dans l'esprit des enfans de la même manière que dans le nôtre. Nous prenons pour une suite de pensées ce qui n'est chez eux que l'anticipation d'une suite d'impressions. Leur imagination transporte dans l'avenir certaines sensations déjà connues, et ils jugent que tel objet leur procurera un plaisir plus grand ou plus prolongé que tel autre. S'ils donnent à ses prévisions une apparence raisonnée c'est que l'emploi de nos formules ne leur coûte rien; c'est qu'avec leur étonnante facilité à nous imiter ils peuvent exprimer en termes généraux l'idée particulière qui les occupe. »

« Le petit enfant, à ce qu'il paroît, forme donc un jugement, résultat d'une comparaison rapidement faite; mais il ne s'élève pas jusqu'au raisonnement, opération d'un esprit qui confronte des jugemens antérieurs et parvient à en tirer une conclusion générale. Il lui manque à la fois et les matériaux du raisonne-

ment, c'est-à-dire des faits déjà jugés en dépôt dans sa mémoire, et des motifs assez pressans pour employer le peu de matériaux qu'il a rassemblés. La nécessité oblige l'homme fait à se proposer des buts précis, et dès-lors il lui faut raisonner pour les atteindre ; mais comme il n'y a pas de nécessité pour un être qui ne pourvoit pas à ses propres besoins, il n'y a pas non plus de but déterminé auquel il attache de l'importance. Les desseins passagers que forme l'enfant ne sont que des occasions d'exercer ses forces. L'essentiel est pour lui d'agir, ce n'est pas d'obtenir le résultat de son action. Des désirs d'imagination, variables et mobiles comme leur source, mettent en jeu ses facultés sans exiger de grands efforts d'attention. »

« Si l'imagination règne en souveraine dans le premier âge, c'est qu'il ne pouvoit pas en être autrement. Pendant le temps où le nouveau-né ne parloit pas, son âme n'étoit pas oisive; il étoit animé de différentes émotions. Que se passoit-il donc dans son esprit? sans doute des scènes variées, les objets qui l'avoient frappé se peignoient dans son cerveau d'après nature pour ainsi dire, sans aucun signe de convention, et le tableau du passé, en se renouvelant pour lui, excitoit ses craintes ou ses espérances. Lors même que l'enfant commence à parler, ce spectacle intérieur n'a rien perdu encore de sa vivacité. Peut-être à tout âge se continue-t-il obscurément dans notre sein. Et de là ces retours d'images et de souvenirs qui viennent parfois nous assaillir au milieu de notre vie plus réfléchie, d'une vie dans laquelle les pensées, revêtues de

mots, ôtent quelque chose à l'éclat des couleurs des représentations intérieures. Chez l'enfant, des mots isolés, peu nombreux, long-temps étrangers à ses intérêts, ne recouvrent point les images et n'en tempèrent pas l'effet. De nouveaux développemens ajouteront encore long-temps à la force de ses impressions, avant que l'habitude de se servir du langage ait pénétré au-dedans de lui, et que son intelligence en travaillant sur les signes, ait un exercice plus calme et plus régulier. »

« Si le dessein du Créateur à l'égard de l'homme a été que l'âme immortelle prît, dès cette vie, un grand élan, le moyen de lui faire parcourir l'échelle de développement la plus étendue, étoit de la placer au degré le plus bas au commencement. De là, son état de dénûment et de misère dans l'enfance. Mais pour que le mouvement de l'âme fût volontaire, il devoit y avoir dans son essence intime des mobiles d'activité; et c'est là ce que la Providence s'est attachée à former chez le nouveau-né. De même qu'elle en a préparé pour le cœur dans la sympathie, elle en a suscité pour l'esprit dans des goûts d'imagination qui deviennent bientôt très-vifs. N'ayant pas pourvu l'enfant de connoissances innées, il falloit lui donner des motifs pour en acquérir. Le besoin qui stimule si puissamment les facultés de l'homme fait, ne pouvoit pas remplir ce rôle auprès du nouveau-né auquel l'utile est fourni sans qu'il s'en occupe; il devoit donc avoir d'inutiles désirs, et l'imagination dont il est doué en est la source féconde. Le mouvement moral et phy-

s que étoit nécessaire au développement de l'enfant, et il a aimé l'activité avant que le sentiment de la nécessité donnât à ses actions un but raisonnable. A l'âge où il mettra du prix au résultat de ses efforts, il sera capable de réfléchir. »

« Notre esprit préoccupé de ce qui manque à l'enfant méconnoît, ce me semble, à son égard la libéralité de la nature. Nous ne remarquons pas que l'ordre de développement, nécessité par son ignorance, est l'ordre le plus avantageux pour sa moralité comme pour les progrès de sa raison. Capable de sentir de tendres affections qui sont déjà pour lui un commencement de conscience, il est soumis par là à l'influence de l'éducation, et bientôt il devient accessible à l'amour de Dieu, source de perfectionnement des années futures. Avide de sensations variées, il prend intérêt à mille objets qui, en excitant des sentimens divers, tiennent en activité son esprit mobile. Le plaisir qu'il prend à nous imiter, joint à l'admiration dont il est de plus en plus susceptible, ne tarde pas à éveiller chez lui le goût des arts dans sa simplicité native. Les récits, la musique, les images coloriés, les figures en relief enchantent l'enfant, et bientôt il est artiste lui-même. Copiste et inventeur tour à tour, on lui voit tenter de réaliser dans ses créations et ce qu'il apprend et ce qu'il imagine, Mille fictions burlesques ou gracieuses remplissent sa vie; des jardins, des édifices sortent de ses foibles mains, et ses jeux sont ceux d'un jeune génie. »

« C'est ainsi que s'annoncent dans la tendre enfance

nos attributs les plus éclatans. De grandes, d'audacieuses facultés, humbles et timides à leur naissance, préludent par des essais frivoles qui nous font sourire de pitié. Et pourtant elle est bienfaisante la dispensation qui rend leur développement infaillible. Il est heureux pour nous que l'imagination soit indispensable au premier âge. Car, tandis que la marche de la civilisation assure les progrès des sciences exactes, et favorise sans cesse l'exercice du pouvoir d'analyse et de raisonnement, le beau luxe des dons en apparence plus inutiles se perdroit peut-être pour l'humanité s'il n'eût pas été mis en sûreté dans les dispositions de l'enfance. Ainsi éclate toujours la fécondité de la nature; ainsi la jeunesse passagère de l'individu garantit la jeunesse éternelle de l'espèce; ainsi se conservent intactes les richesses de l'esprit humain; ainsi les talens sont impérissables, et l'on pourroit encore entendre au sein de notre vieux monde, retentir les accens inspirés des temps primitifs. »

« Mais s'il a été pourvu à la variété des esprits, et à une originalité toujours renaissante dans la race humaine, par la puissance de l'imagination chez les enfans, il a en même temps été préparé une source d'harmonie générale dans la sympathie qui existe en eux. Lorsque leurs sentimens s'accordent trop mal avec ceux de la société dont ils commencent à faire partie, on voit languir en eux des dispositions qui ne sont presque jamais partagées. Sans perdre alors les traits saillans de son empreinte originelle, peu à peu l'enfant devient à d'autres égards l'homme de son pays et de son siècle. »

LITTÉRATURE ORIENTALE.

PROGRÈS DES ÉTUDES DE LITTÉRATURE ORIENTALE EN EUROPE; extrait du Rapport annuel présenté à la Société Asiatique, le 29 avril 1828; par Mr. ABEL-REMUSAT, secrétaire de la Société.

Ce rapport est remarquable, soit parce qu'il fait connoître les utiles travaux de la Société Asiatique, soit parce qu'il offre un tableau rapide et intéressant des études orientales en Europe. Nous en extrairons un morceau étendu.

Après avoir rendu compte du progrès des ouvrages imprimés aux frais de la Société, Mr. Abel-Rémusat annonce que le journal asiatique a pris de nouveaux développemens, et que désormais il se soutiendra entièrement par ses propres ressources; puis il passe en revue, d'une manière succincte, le contenu de ce journal pendant l'année 1827.

« Les cahiers de ce journal qui ont paru depuis votre assemblée de 1827, soit qu'ils appartiennent à l'ancienne série, dont ils complètent les tomes X et XI, soit qu'ils fassent partie de la nouvelle, se recommandent également par un choix d'articles et de mémoires dont nous ne pouvons, comme à l'ordinaire, indiquer ici que les principaux... »

« Les noms des auteurs, ainsi que l'intérêt des ma-

tières, ont fait remarquer des observations très-curieuses de Mr. de Sacy sur les pratiques superstitieuses attribuées aux Druzes, et sur la secte des Nozaïriens; deux mémoires de Mr. Quatremère, l'un sur des inscriptions puniques, l'autre sur la vie et les ouvrages de Meïdani; un mémoire de Mr. G. de Humboldt sur la manière dont on doit séparer les mots samscrits que les Indiens ont coutume d'écrire de suite et sans distinction; un fragment traduit d'Abul-ghazi par Mr. Jaubert; un commentaire sur la géographie des pays voisins du Caucase, selon Strabon, par Mr. Klaproth; un autre sur quelques parties de l'ouvrage de Marc-Pol, et une dissertation sur la langue des Tchouvaches, par le même auteur. Nous avons reçu d'intéressantes communications sur différens points d'histoire et de littérature, de MM. Tod, Fitz-Clarence, Lewchine, Rottiers : comme à l'ordinaire, MM. Reinaud, Garcin, Stahl, Dumoret, Fleischer, ont payé le tribut de leurs studieuses veilles au recueil que vous leur avez ouvert. Mr. E. Burnouf, entre autres articles de critique, a donné un rapport sur les dessins relatifs aux antiquités de l'Hindoustan, que M. Daniell a apportés de Londres, dans l'unique intention de les communiquer au Conseil; et Mr. Brosset, l'un des premiers Français qui se soient occupés avec suite de la langue géorgienne, vous a, par ses premiers essais en ce genre, donné lieu de vous féliciter d'avoir compris cet idiôme au nombre de ceux auxquels vous consacriez des soins particuliers et vos premiers encouragemens. »

« Au nombre des morceaux qui ont excité le plus d'in-

térêt dans les premiers cahiers de la seconde série du Journal asiatique, il faut placer les nouvelles circonstanciées du voyage de Mr. Schulz dans l'Orient, qu'on a tirées des lettres adressées par lui à l'un des membres du Conseil. On avoit généralement applaudi au zèle qui avoit porté ce savant allemand à offrir ses services, et à l'empressement que Mr. le baron de Damas, alors ministre des affaires étrangères, avoit montré à les accepter et à lui confier une mission honorable, mais périlleuse, dont tous les dangers étoient pour le voyageur, et tout le profit pour la science et pour la nation qui s'assuroit ainsi un noble privilège, celui de procurer des connoissances nouvelles à l'Europe civilisée. Ce que ces recherches ajouteront au domaine de l'histoire orientale, et la personne même du docte investigateur, seront en quelque sorte une double conquête que nous aurons faite à la fois sur l'Orient et sur le Nord. La France a toujours eu cet avantage, que le mérite et le talent y tiennent lieu de naturalisation; et tandis qu'en d'autres contrées, la préférence est acquise de droit au citoyen médiocre sur l'étranger distingué, notre patrie a constamment été celle des hommes qui lui promettoient des lumières et de la gloire. Né dans le pays des études graves et des travaux sérieux, riche déjà d'une instruction solide que les leçons de nos professeurs de Paris avoient encore étendue et développée, Mr. Schulz est parti pour le Levant, encore mieux préparé que les Norden et les Niebuhr. Aussi les fruits de ses recherches ne se sont pas fait long-temps attendre; et à Constantinople même,

dans cette ville si souvent visitée par tant d'observateurs habiles et judicieux, il a trouvé matière à de véritables découvertes. La visite des bibliothèques publiques et l'inspection des catalogues lui ont révélé l'existence d'ouvrages d'une haute importance, et il nous a fait passer la liste de tous les livres d'histoire et de géographie qui se trouvent dans les principales collections de la capitale de l'empire ottoman. Plusieurs pierres et monumens persans, de la classe de ceux sur lesquels les recherches récentes de Mr. Lajard ont jeté un nouveau jour, se sont offerts à Mr. Schulz; et il en a fait l'acquisition ou la description, pris des empreintes ou des copies. A travers les difficultés de toute espèce que l'état des affaires d'Orient lui a opposées, et qui ont fait craindre un moment que le but de son voyage ne fût manqué, Mr. Schulz s'est décidé à se rendre à Trébizonde et à Arzroum. Il lui a fallu, dans plusieurs occasions, guerroyer de sa personne avec les tribus du Kurdistan; mais enfin les fruits qu'il a recueillis ont payé son courage et sa persévérance. Dans un rapport spécial, qui a été lu à l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, et qui sera sans doute rendu public, un de nos confrères (Mr. Saint-Martin) a indiqué les principaux résultats de cette première excursion. L'un des plus remarquables est sans contredit la découverte faite à Van, dans l'ancienne ville de Sémiramis, de quarante-deux inscriptions cunéiformes, dont quelques-unes occupent un espace de plus de cent pieds d'élévation, dont la plus moderne remonte peut-être au temps de Xerxès, et qui réunies

contiennent trois fois plus de matière que tout ce qu'on connoissoit en ce genre. De tels résultats sont propres à faire concevoir les plus hautes espérances d'une entreprise pour laquelle la nature et l'étude semblent avoir de concert formé l'intéressant voyageur à qui le succès en a été remis. »

« Il est d'autres voyageurs dont nous sommes accoutumés à compter les travaux comme des services rendus à la littérature orientale, quoique, en les considérant de cette manière, nous nous éloignons un peu du but élevé qu'ils ont eux-mêmes en vue et qui les ennoblit à leurs propres yeux. Le zèle des sociétés bibliques ne s'est pas ralenti; mais en reprenant les traductions déjà faites, pour les revoir, les corriger, les améliorer sous le rapport du style et de la typographie, en donnant ainsi naissance à des versions plus fidèles ou plus intelligibles, en publiant des textes plus épurés et des éditions plus élégantes, les missionnaires protestans servent de plus en plus la cause qu'ils ont embrassée, sans accroître dans la même proportion l'utilité littéraire des collectoins dont on leur est redevable. Ce n'est pas en général dans ces sortes de versions, surtout dans celles qui ont été rédigées un peu à la hâte, en ces dernières années, qu'on doit espérer de prendre des notions bien exactes et bien sûres du génie des langues et de leur système de phraséologie. Le principal avantage qu'on y trouve, quand on veut s'en aider comme d'un secours littéraire, c'est la réunion d'un nombre considérable de mots dont il est facile, à l'aide d'une concordance, de faire à vo-

lonté une sorte de lexique ou de glossaire biblique. Les traductions qui paroissent dans des langues ou dialectes encore inconnus, ont donc leur prix à nos yeux, indépendamment de la perfection plus grande qu'elle peuvent acquérir plus tard en ce qui tient au style. Voilà pourquoi nous insistons sur les publications de cette espèce, où, quelque imparfaites qu'elles soient, nous voyons une sorte de profit pour la philologie, lors même qu'il nous est impossible de donner une idée de tous les travaux de révision dont les productions plus anciennes sont devenues l'objet. C'est sous ce rapport seulement que nous comptons cette fois moins d'acquisitions nouvelles dans le résultat des efforts de sociétés bibliques, autant qu'il nous est possible d'en juger à l'époque de l'année où nous sommes parvenus. »

« Nous apprenons par le quinzième rapport de la Société biblique auxiliaire de Calcutta, qu'en 1826 14,959 exemplaires des Ecritures et en tout 16,764 exemplaires de mêmes livres imprimés, soit en totalité, soit en partie, dans les langues de l'Orient, avoient été distribués. « Après avoir ainsi répandu ces trésors sacrés « pour enrichir la terre, dit le rapporteur, il est impossi- « ble de ne pas promener autour de soi un regard d'im- « patience pour chercher les fruits de cette semence. » Le Nouveau-Testament en arabe a été complété et revu avec soin dans le *collège de l'Evêque*. On a réimprimé la version hindouwi des Epitres et des Evangiles, d'après l'édition de Mr. Bowley. Les missionnaires anglais attachent, avec raison, une grande importance à tout ce qui peut perfectionner de plus en plus la ver-

sion *ourdou* ou *hindoustani*, ou *hindouwi*. Si l'on possédoit une fois une traduction complète et fidèle de la Bible dans ces dialectes si généralement répandus par tout l'Hindoustan, on auroit une base sur laquelle pourroient travailler, à leur tour, les traducteurs chargés d'interprêter les livres saints dans les divers dialectes provinciaux. Aussi s'est-on donné beaucoup de peine, non-seulement pour assurer à ces versions toute l'exactitude désirable, mais pour les mettre en rapport avec les besoins de la population dans diverses contrées de l'Inde, en les faisant imprimer d'abord avec les caractères persans, d'après l'édition de Mr. Martyn, puis avec les caractères nagris, et enfin avec ces derniers, mais en substituant dans le texte des mots d'origine sanscrite aux termes arabes et persans qu'on n'entend pas dans toutes les provinces : c'est de ce dernier travail qu'on est redevable à Mr. Bowley. »

« Le seul ouvrage nouveau qui ait été entrepris, dans ces derniers temps, sous l'influence de la Société biblique de Calcutta, c'est la traduction des Psaumes en bengali par Mr. Yates. Les associations de même nature établies dans l'île de Ceylan, n'ont pas non plus fait de grands progrès depuis ceux que nous avons indiqués l'année dernière, au moins à en juger par les rapports déjà un peu anciens, que nous avons sous les yeux, on a néanmoins ordonné l'impression de 2,500 exemplaires de la Genèse et de l'Exode dans la version singaloise revue. Les types singalois et barmans ont reçu des améliorations, et l'on pourra maintenant renfermer dans un *in*-8.° de grosseur moyenne ce qui

remplissoit précédemment quatre volumes de format *in*-4.° L'Evangile de St.-Mathieu a été imprimé en pali et envoyé dans le pays des Barmans pour y recevoir l'approbation des connoisseurs. On a fait une nouvelle édition tamule de la Genèse, d'après celle qui avoit été publiée à Madras : ce livre se vend environ quinze sous de notre monnoie, ce qui ne représente que les frais d'impression et de brochure. MM. Jyvie s'occupent à Bombay d'une nouvelle édition des livres saints en guzarate. Les missionnaires américains se proposent de faire réimprimer la version mahratte à 5,000 exemplaires. C'est un phénomène remarquable assurément que ce concours de volontés et d'efforts de la part d'hommes nés aux deux extrémités du monde, et qui n'a pour objet et pour mobile ni l'intérêt, ni l'ambition, ni la la gloire, mais un bien au-dessus de tous les intérêts et des motifs supérieurs à la gloire elle-même. »

« En Europe, les travaux commencés ont été poursuivis ; quelques-uns même ont été amenés à leur fin. Du nombre de ces derniers est la *Bible turque*, imprimée à Paris, avec les voyelles, en 1 vol. *in*-4.°, par les soins de notre confrère Mr. Kieffer, et le *Nouveau-Testament karschuni* et *karschuni-syriaque*, par ceux de Mr. de Sacy : Mr. Zohrab a préparé un nouvelle édition du *Nouveau-Testament* en arménien littéral, ainsi qu'une édition séparée de la première de ces deux versions. »

« A Londres, Mr. le professeur Lee a continué la révision de la traduction persane dont nous avons parlé dans nos précédens rapports. MM. Tattam et Lee tra-

vaillent de concert à une publication des *Evangiles* en copte et en arabe, d'après l'édition copte de Wilkins, dont on a rapproché un manuscrit dans les deux langues, récemment trouvé en Egypte par Mr. Jowett. Mr. Platt va joindre les Epitres en amharique aux Evangiles, qu'il a déjà donnés dans ce dialecte, d'après la version dont on est redevable aux recherches d'Asselin de Chervillé. On a commencé une édition des *Evangiles* en syriaque, dans les caractères dont font usage les chrétiens nestoriens de l'église de Mousoul. La langue dans laquelle cette version est conçue ne diffère en rien du *peschito* ordinaire; les caractères nestoriens ont été gravés par les soins de Mr. Watts, imprimeur de la Société de la Bible, à Londres. Le texte provient de deux manuscrits que Mr. Wolff a acquis dans le voisinage de Mardin : il offre une version presque semblable à la version syriaque généralement connue, et c'est encore Mr. Platt qui dirige cette nouvelle publication, avec ce zèle qui semble inépuisable quand on le voit s'exercer à la fois sur tant d'objets différens. »

« Si, des travaux qui se rapportent à la littérature sacrée, nous passons aux ouvrages de littérature profane, les recherches qui ont eu pour sujet les idiômes auxquels on appliquoit autrefois exclusivement le nom de langues orientales, se présentent au premier rang, comme tenant en quelque sorte le milieu entre les deux genres. Mr. Gesenius va bientôt publier la seconde livraison de son *Thesaurus linguæ hebraïcæ*; Mr. Sarchi a donné à Paris une grammaire hébraïque sur un plan nouveau. Mr. Tattam annonce une grammaire copte, et

et l'on a parlé aussi de la réimpression d'un dictionnaire de la même langue : mais au point où en est venue cette branche d'études, il seroit fâcheux qu'on se bornât à reproduire quelque ancien vocabulaire imparfait, quand il seroit possible de livrer au public le dépouillement complet des manuscrits coptes, que Mr. Quatremère a exécuté au moyen d'un travail assidu de plusieurs années. Mr. Rosenmüller vient de donner à Leipzig le troisième cahier de ses *Analecta arabica*, lequel contient un morceau intéressant sur la géographie de la Palestine. On attend toujours avec impatience la publication de la *Chrestomathie arabe* de Mr. Kosegarten, qui doit être accompagnée d'un glossaire pour les commençans. Le plus célèbre des ouvrages qui portent ce titre a vu le jour à Paris, pour la seconde fois, avec des additions du plus haut intérêt. On doit nommer, immédiatement après cette importante collection, deux autres publications qui s'en rapprochent par la nature des compositions : l'une est l'*Anthologie arabe*, de Mr. Grangeret de Lagrange, choix de morceaux inédits, où se montre, à chaque page, avec la connoissance approfondie du bel idiôme auquel ces extraits sont empruntés, cet enthousiasme réfléchi pour la poésie orientale que l'auteur a déjà eu l'occasion de faire éclater parmi nous; l'autre est le *Hamasa*, dont Mr. Freytag nous a envoyé la cinquième livraison, et dont l'édition continue de justifier, et les prévisions favorables que les juges compétens en avoient conçues dès l'origine, et les encouragemens effectifs que le Conseil, d'après leur avis, s'est décidé à lui

accorder. Le même savant n'en poursuit pas avec moins d'ardeur la composition de son dictionnaire arabe, qui ne doit plus, comme on l'avoit annoncé, offrir une simple réimpression du *Golius*, mais former un ouvrage entièrement neuf, fruit des vastes lectures et des longues études du docte professeur de Bonn. Un de ses disciples, Mr. Johannsen, a déjà démontré quel parti il a su tirer de ses leçons, en publiant une traduction latine, avec des notes géographiques, de l'*Histoire de l'Yéman* d'*Abel-errahman arrebi*. On a reçu le troisième volume du texte arabe des *Mille et une nuits*, que Mr. Habicht fait imprimer à Breslau. Notre confrère, Mr. Jaubert, en examinant, avec plus de soin qu'on n'en avoit mis avant lui, un manuscrit de l'Edrisi appartenant à la bibliothèque du Roi, y a reconnu un texte de ce géographe arabe bien plus important que l'extrait publié par Gabriel Sionite, et supérieur peut-être au manuscrit de la bibliothèque d'Oxford, dont Hartmann a fait connoître des fragmens. La notice étendue qu'il en a rédigée sera sans doute une préparation pour une édition nouvelle, qui seroit un véritable service rendu à la littérature et à la géographie, et c'en sera un autre du même genre que la traduction de l'*Histoire des Berbères*, entreprise par Mr. Lee, d'après un bon manuscrit d'*Ibn-Khaldoun*, qui existe à Cambridge. Mr. Senkowski, à Pétersbourg, a presque terminé son dictionnaire abrégé français-arabe. Notre confrère Mr. Caussin de Perceval vient de publier à Paris les deux premières parties du dictionnaire de feu Ellious Bocthor, lequel, ainsi que nous l'avons annoncé l'année der-

nière, doit paroître sous les auspices de Mr. le marquis Amédée de Clermont-Tonnerre. »

« Mr. Fræhn, toujours occupé des recherches qui ont déjà produit tant de résultats intéressans, s'est attaché à découvrir l'âge et la véritable patrie de ces médailles bilingues qui offrent une tête semblable à celle des monnoies sassanides, et que Tychsen attribuoit aux chefs arabes des bords méridionaux de la mer Caspienne. Revenant à l'opinion qu'il avoit d'abord cru devoir combattre, Mr. Fræhn s'est convaincu qu'elles appartenoient aux princes de Tabarestan, contemporains du khalife Al-Mamoun, vers le milieu du second siècle de l'hégire. La dissertation que Mr. Fræhn a dû composer sur ce sujet curieux de numismatique orientale, ne nous est pas encore parvenue, non plus que les mémoires qu'il a soumis, l'année passée, à l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, sur les inscriptions de Derbend dont Oléarius et d'autres auteurs ont tant parlé, et sur la fameuse inscription de la porte de fer qui existe dans le monastère de Gelath en Imirette; nous attendons aussi une longue suite de mémoires où le même académicien a entrepris d'exposer les lacunes qui existent encore dans la numismatique musulmane, et les moyens d'y suppléer. On sait que des travaux analogues ont occupé ici Mr. Reinaud; il ajoute encore à l'idée avantageuse qu'on avoit conçue de ses recherches en ce genre, par la publication du premier volume de sa *Description des monumens musulmans du cabinet de Mr. le duc de Blacas*, où se trouvent des notions générales sur les pierres que les Orientaux ont

coutume de graver, sur l'usage qu'ils font des pierres gravées, sur les personnages dont ils y inscrivent les noms, et sur les inscriptions qu'ils y placent. Plusieurs particularités biographiques, relatives aux patriarches, aux imans, à Mahomet, ajoutent, dans ce volume, l'intérêt de l'histoire à celui de l'archéologie. L'auteur compte le faire suivre incessamment du second volume et des planches qui compléteront l'ouvrage : il espère aussi publier enfin cette année ses *Extraits des écrivains orientaux relatifs aux Croisades*. Ces divers travaux n'ont pas dû l'empêcher de suivre celui qui lui a été confié, et qui consiste à compléter une partie du catalogue des manuscrits orientaux du cabinet du Roi, en y faisant entrer ceux des manuscrits arabes, persans et turcs qui ont été apportés à la bibliothèque depuis la publication du catalogue imprimé. Les manuscrits arabes n'ont pas encore pu être classés ; mais parmi les manuscrits turcs et surtout persans qui composent le fonds des nouvelles acquisitions, il s'en trouve de très-importans, particulièrement en ce qui concerne l'Hindoustan. Un jour il sera possible de réunir ce nouveau fonds avec l'ancien fonds du Roi ; et si le catalogue en est rendu public, on verra que les pays les plus riches en ce genre n'ont pas de collection plus précieuse, comme il en est fort peu qui égalent nos collections de livres hébreux, coptes, arméniens, indiens, chinois, tartares et japonais. »

« Nous sortirions des limites que nous devons nous prescrire, si nous entreprenions la revue des ouvrages qui, ayant pour objet les peuples de l'ancien monde et

les régions occidentales de l'Asie, appartiennent plutôt aux antiquités qu'à la littérature orientale proprement dite. De faibles liens rattachent aux sujets habituels de nos études ceux qui se rapportent aux temps où florissoient Tyr et Carthage, l'empire des Pharaons et la monarchie de Cyrus. Mais aux époques plus modernes, où le fil des traditions classiques vient à manquer, la philologie orientale y supplée en prêtant à la critique d'autres procédés et de nouveaux moyens d'investigation. La naissance de l'islamisme est l'événement qui marque la limite entre les deux genres, et l'origine de celui auquel la Société Asiatique accorde surtout son attention. C'est sur cette limite même que vient se placer le travail entrepris par MM. Olzhausen et J. Mohl, puisqu'il consiste à réunir les passages des auteurs musulmans qui se rapportent à l'ancienne religion des Perses. Leurs recherches, qui s'appliquent surtout aux écrits où la rigidité mahométane a laissé subsister des traces et des souvenirs de la doctrine de Zoroastre, acquièrent un intérêt particulier dans un moment où tant d'efforts se dirigent, comme de concert, vers l'explication des croyances de la haute Asie, et tendent à éclairer l'origine des dogmes qui se sont répandus sur la plus grande partie de notre continent. »

«La littérature des Persans n'a pas été cultivée cette année avec moins d'activité et de succès. Mr. Johnson, professeur à Hayleybury, prépare une nouvelle édition du *Dictionnaire de Richardson*, et il annonce l'intention d'ajouter encore vingt mille articles à ceux dont Mr. Wilkins l'avoit déjà enrichi. On a imprimé pour la pre-

mière fois, à Calcutta, le texte des *Elémens d'Euclide*, traduits par le célèbre astronome Nasir-eddin de Tous. Mr. Sémelet, faisant servir la lithographie à l'un des usages qui peuvent le mieux recommander cet art aux yeux des savans, a pris la peine de rédiger une édition *autographique*, c'est-à-dire, écrite par lui-même, du *Gulistan de Saadi*; et si, comme on a lieu de l'espérer, la correction, qui est le principal mérite qu'il s'est proposé d'atteindre, distingue cette édition de celles qui l'ont précédées, l'honneur que l'auteur a obtenu en faisant paroître son travail sous les auspices de l'auguste protecteur de la Société Asiatique, deviendra sa juste récompense.»

«Le comité de traduction récemment institué dans le sein de la Société royale asiatique de Londres, annonce l'intention de publier, outre quelques morceaux d'histoire et des *Contes à l'usage des femmes*, une version anglaise du *Bostan*. Un article intéressant sur la géographie de la Perse, par Mr. de Hammer, a trouvé place dans les Mémoires d'une Société que des nœuds étroits attachent à la nôtre, et qui confond mieux encore l'objet qu'elle poursuit avec celui qui nous dirige, toutes les fois qu'elle jette de nouvelles lumières sur l'état physique ou moral des contrées asiatiques. Le même savant a livré à l'impatience du public deux des huit volumes dont doit se composer son *Histoire de l'empire ottoman*; et sans doute, dans le besoin qu'on éprouve de posséder un tel ouvrage, composé par un tel auteur, l'eût-on déjà vu reproduire dans notre idiôme, si l'imitation du style oriental, que comporte la langue

allemande, n'y opposoit des difficultés graves aux efforts d'un traducteur ordinaire. Trois cent cinquante pages, c'est-à-dire, environ la moitié du *Dictionnaire français-turc* de Mr. Rhazis, ont été imprimées à Pétersbourg. L'impression du *Vocabulaire français-turc*, à l'usage des commerçans et des voyageurs dans le Levant, par Mr. Bianchi, est parvenue à peu près au même point, et l'on peut espérer de jouir, avant la fin de l'année courante, de cet ouvrage vraiment important, qui doit suppléer à l'insuffisance des anciens vocabulaires de la même langue, et remplacer avantageusement l'immense et dispendieux glossaire de Meninski. Enfin un écrivain dont le nom a acquis dans la littérature asiatique une célébrité vraiment héréditaire, Mr. d'Ohsson, en composant une Description des pays voisins du Caucase, pour laquelle les recherches de plusieurs de nos confrères lui ont fourni d'utiles matériaux, s'est efforcé de donner à son ouvrage des formes animées qui pourront le recommander à un plus grand nombre de lecteurs, et qui ne nuisent pas même auprès des savans, quand l'intérêt du roman n'altère en rien l'exactitude de l'histoire.»

«La littérature indienne, ce monde nouveau où il reste tant à découvrir encore, a vu naître cette année presque autant de travaux que toutes les autres branches ensemble; et l'émulation qu'on observe entre les personnes qui la cultivent, permet d'espérer qu'on lui verra produire les plus heureux fruits. Déjà nous avons indiqué la vaste collection de dessins au sujet desquels Mr. Daniell, neveu de celui auquel on est redevable

du plus bel ouvrage qui existe sur l'Inde, a désiré connoître d'avance l'opinion de la Société Asiatique. D'admirables vues des principaux monumens de la presqu'île, et une foule de détails et d'ornemens dessinés avec la plus parfaite élégance, feroient de ce recueil un trésor également précieux pour l'art et pour la science. Sur une moindre échelle, Mr. Geringer a commencé la publication d'un ouvrage non moins utile, et qui a des titres particuliers à notre attention, puisqu'on y trouve représentés, avec toute la fidélité désirable, les divinités, les costumes et les habitudes des Indiens qui vivent dans les possessions de la France sur la côte de Coromandel, et les physionomies qui caractérisent les différentes races dont se compose la population. La première sorte de dessins a l'avantage de reproduire avec fidélité, sauf quelques corrections indispensables, les productions mêmes des peintres du pays; les autres, réduits sur des portraits d'après nature que Mr. Geringer a peints lui-même sur les lieux, offrent un sujet d'études aux naturalistes qui cherchent à classer les races humaines d'après leurs traits distinctifs. Le texte explicatif qui accompagne les planches de l'*Inde française*, et où celui de nos confrères, qui s'est chargé de le rédiger, dépose les fruits d'une instruction solide et variée, assure à cette collection un genre de mérite qui manque souvent aux ouvrages pittoresques. Deux de nos correspondans, momentanément établis dans la même contrée, MM. de Lesparda et Bellenger, promettent d'ajouter à nos connoissances, et l'on pourroit déjà tirer, des lettres de ce dernier, des renseignemens curieux, surtout en

ce qui concerne les différentes branches de l'histoire naturelle. Nous aurons bientôt occasion de parler de ce qu'il a réussi à nous procurer sur l'Inde au-delà du Gange; mais nous ne devons pas quitter l'Hindoustan sans faire une mention spéciale des travaux qui ont été ou terminés ou commencés sur les idiômes de cette région, et notamment sur le plus savant et le plus célèbre de tous, le samscrit. »

« La nouvelle la plus intéressante pour les amateurs de cette belle langue, c'est l'achèvement de la grammaire de Mr. Bopp, de cet ouvrage dont le caractère vraiment original et approfondi, assure à son auteur un rang éminent parmi ceux qui ont introduit en Europe cette branche de littérature. Il va maintenant procurer à sa grammaire une utilité plus générale, en la traduisant lui-même en latin; il veut de plus remédier à la rareté des dictionnaires samscrits, par la publication d'un glossaire de tous les mots qui se trouvent dans les livres imprimés en Europe dans cette langue. Déjà un de ses disciples, Mr. Rosen, est entré dans ses vues en mettant au jour le *Recueil des racines samscrites*, dont, l'année passée, nous ne connoissions encore que le programme, et qui peut, jusqu'à un certain point, tenir lieu du lexique de Mr. Wilson, dont la rareté et le prix augmentent tous les jours. Mr. Ewald, à Gœttingen, dont le beau travail sur la métrique des Arabes est généralement connu et estimé, et à qui l'on doit aussi une excellente *grammaire hébraïque*, a publié un petit essai sur quelques-uns des anciens mètres des Hindous. Enfin, l'un de ces esprits faits pour éclairer les hautes

régions de la philologie, après s'être exercé sur les rapports grammaticaux qui lient les langues de l'Inde aux idiômes classiques de l'Europe, vient d'ajouter aux considérations dont il a déjà enrichi ce point de doctrine, un parallèle de plusieurs temps verbaux, marqués par des formes analogues en grec et en samscrit, parallèle qui a été lu par l'auteur à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et qui exigeoit une connoissance profonde des deux langues les plus savantes, mais aussi les plus compliquées, que les hommes aient jamais parlées. »

« D'un autre côté, les textes se multiplient avec les moyens d'en acquérir une véritable et parfaite intelligence. Le premier volume de l'édition critique du *Ramayâna*, par le célèbre professeur de Bonn, a dû paroître ces jours derniers. On a reçu les premières feuilles imprimées de l'*Hitopadésa*, où le même savant a consigné les résultats de la collation qu'il a faite de ce livre célèbre, sur les manuscrits de Londres, sur celui de Paris, et particulièrement sur un autre manuscrit qu'il doit à la complaisance de M. le baron Schilling de Canstadt. Cet antique recueil de fables, qui a été tant de fois étudié, traduit et commenté, sera dans l'édition de Bonn, plus exactement publié que dans les éditions de Calcutta, et sur-tout dans celle de Londres, où se trouvent beaucoup de vers que l'éditeur, M. Hamilton, y a introduits sans autorité. Ce travail, commencé depuis long-temps, doit être achevé dans le courant de l'année; il comprendra une version latine et des notes, par Mr. de Schlegel. N'oublions pas que Mr. Loiseleur-

Deslongchamps a offert au Conseil le commencement d'un travail sur le même livre, lequel a été accueilli très-favorablement. Mr. E. Burnouf n'a pas excité moins d'intérêt en annonçant l'intention de faire imprimer le texte de l'*Agni-Pourâna*, et d'autres extraits de ces anciens livres où sont renfermés tant de notions curieuses et de souvenirs intéressans. L'idée avantageuse qu'on s'est formée de ce recueil, sur le nom seul de son auteur, a fait accorder immédiatement à ce dernier la faculté qu'il a sollicitée de se servir, pour l'impression de son livre, des types samscrits qui appartiennent à la Société. »

« Mais l'une des publications faites pour produire le plus de sensation dans le public instruit, c'est sans contredit la *Collection des drames indiens*, traduits par Mr. Wilson, et réunis en trois volumes, qui contiennent six pièces entières et l'analyse de vingt-trois autres pièces, avec un *Traité sur la critique dramatique des Hindous*. On peut dire que cet ouvrage est la révélation d'un art dont on connoissoit à peine deux productions en Europe : l'une, *Sacontala*, chef-d'œuvre de poésie et d'éloquence, mais pris dans le système idéal, et tenant un peu trop de l'idylle pour offrir une peinture fidèle du génie individuel des Hindous ; l'autre, méritant à peine le nom de *drame*, et présentant plutôt une dissertation psychologique, sous la forme d'un dialogue entre la conscience, l'intellect, le *moi* et autres êtres abstraits. Maintenant grâce à Mr. Wilson, nous possédons le *Théâtre hindou*, sinon dans son entier, au moins autant qu'il nous étoit nécessaire de l'avoir pour juger

tout à la fois et la portée d'esprit des auteurs, et le goût littéraire, et les conventions qui président au développement d'une action, et les mœurs, et les traditions, et tout ce que le mot *théâtre* éveille dans l'esprit pénétrant d'un littérateur européen. Les Hindous ne connoissent qu'une seule unité, l'unité d'action; la longueur des représentations, qui durent quelquefois plusieurs jours, les rend moins difficiles sur l'unité de temps; et il y a telle pièce de *Bhavabhoûti*, célèbre poëte du VIII.e siècle, qui embrasse l'espace de douze années. Ils n'admettent pas davantage la distinction des genres; le comique et le tragique sont constamment mêlés dans leurs drames, mais cependant dans des proportions diverses. Les auteurs de poétiques qui sont venus après les poëtes, ont profité de ces différences pour créer des règles qui paroîtroient sans doute à nos critiques modernes, aussi arbitraires que celles d'Aristote, mais qui certainement reposent sur des observations moins profondes. Toutefois, si la théorie indienne est superficielle, la faute n'en est point aux auteurs dramatiques, et nous ne devons pas méconnoître l'art ingénieux avec lequel l'action est presque toujours conduite et soutenue jusqu'au dénouement. Ce mérite ne paroît pas moins dans les drames composés avant notre ère, que dans ceux du VIII.e siècle, et c'est le trait commun des ouvrages d'ailleurs très-variés que renferme le recueil de Mr. Wilson. C'est un fait très-remarquable que l'art dramatique ait été, pendant une période de douze siècles, cultivé aux Indes avec un succès presque égal; car il n'y a guère entre les ouvrages de Kâlidâsa

et ceux de Bhavabhoûti (dans le VIII.e siècle) et de ses successeurs, d'autre différence que celle du style devenu plus travaillé et plus obscur dans les derniers. Mais si Kâlidâsa est plus brillant et plus pur, Bhavabhoûti a plus d'âme et de profondeur; et si le premier a généralement plus de grâce dans les détails, le second l'emporte dans les tableaux des grandes scènes de la nature. Le beau recueil de Mr. Wilson va être traduit en français; il le sera sans doute dans toutes les langues; et cet ouvrage avancera nos connoissances sur l'Inde, plus que n'auroient fait des relations de voyages et de doctes dissertations. »

« Un des savans qui font le plus d'honneur à l'école de Bonn (Mr. Lassen), dans une dissertation géographique sur le *Pend-jab*, a donné un exemple du parti qu'une critique éclairée peut tirer, pour la géographie historique, de ces textes samscrits trop souvent réduits, dans l'usage qu'on en a fait jusqu'ici, à n'être que de brillans mais stériles témoignages du génie poétique ou romanesque des anciens Hindous. Des vues non moins dignes de l'approbation des esprits graves ont dirigé Mr. Langlois dans le choix de l'ouvrage auquel il a déjà consacré beaucoup de veilles: cet ouvrage est l'*Harivansa*, poëme de 25,000 vers, qui s'ajoute au *Mahabhârata* comme une sorte d'appendice, et où l'on trouve, avec beaucoup de légendes, de fictions de toute espèce, de notions religieuses et métaphysiques, les tables chronologiques des anciennes dynasties. La traduction complète d'un tel ouvrage, précédée d'un résumé historique des traditions qui y sont contenues,

méritera à l'auteur une place distinguée parmi les savans qui auront contribué à dissiper le vague et l'obscurité dont s'enveloppent encore les antiquités indiennes. On devra les mêmes éloges à Mr. Todd, si, comme il y a lieu de l'espérer, les études qu'il a entreprises sur les inscriptions de l'Hindoustan, et sur les généalogies de familles régnantes de l'Inde occidentale, permettent de saisir le fil chronologique qui manque encore aux recherches de cette nature. Une série de questions proposées par la Société de Bombay, fait voir quels sont les objets sur lesquels l'attention des savans doit surtout se diriger : il y a de l'instruction à tirer de cet écrit, où l'on a si bien marqué ce que nous ne savons pas encore ; et c'est avoir servi la science que d'avoir montré les limites de nos connoissances, et la route qu'il faut suivre pour les étendre. »

« Ces limites sont journellement reculées par les études qui ont pour objet les langues provinciales de l'Inde, et les dialectes des pays voisins, au midi, au nord et à l'orient. Les recherches sur les idiômes de la partie méridionale de la presqu'île font dès à présent entrevoir des résultats d'un haut intérêt pour l'histoire ; car c'est, au fond, par l'examen de ces idiômes qu'il sera possible de déterminer si la population indienne a de tout temps appartenu à la même race, ou si le samscrit, idiôme conquérant, y a été porté à une époque ancienne, avec les institutions brahmaniques, par un peuple du nord qui auroit étendu son joug sur des tribus indigènes d'origine différente. Au nombre des ouvrages qui peuvent éclairer ces questions difficiles, il faut

compter la grammaire pali de Mr. Clough, dont la publication avoit été retardée, et qu'on s'est enfin décidé à ajouter aux observations sur la même langue que le zèle de deux de nos confrères avoit antérieurement fait éclore en France. Aidé des utiles communications de Mr. le chevalier Alexandre Johnston, M. E. Burnouf se propose d'étendre et de compléter les considérations qu'il a déjà publiées sur cet idiôme célèbre, de concert avec Mr. Lassen. Tout récemment, le même savant vient d'adresser au rédacteur du *Journal asiatique* une lettre où les propriétés du dialecte tamoul sont examinées sous ce rapport vraiment digne de fixer l'attention des amis des recherches historiques, et que nous indiquions il n'y a qu'un moment. A Madras, on a donné un double dictionnaire du haut et du bas tamoul, qui doit avoir été rédigé d'après celui du P. Beschi, dont on possède à Paris des manuscrits, et une version tamule d'une portion du *Ramâyana* de Valmiki. »

« La guerre des Anglais avec les Barmans a été l'occasion de quelques travaux qui jetteront beaucoup de jour sur la constitution des langues de la presqu'île orientale ; et c'est ainsi que la science profite des circonstances mêmes qui pourroient inquiéter la politique et affliger l'humanité. Mr. Hough a composé un *Dictionnaire anglais-barman*, précédé d'un préambule intéressant, et M. Judson, un autre *Dictionnaire barman-anglais*, dans lequel on trouve la définition d'un très-grand nombre de termes appartenant à la doctrine des Bouddhistes. Un exemplaire de ce livre, encore rare en Europe, a été adressé à la Société par un de ses plus

zélés correspondans, M. Bellenger, et il y a joint une statue de Bouddha en pierre dure, provenant d'un de ces temples du pays des Barmans, dont les troupes victorieuses ont transporté les dépouilles sacrées, en grande quantité, dans l'Hindoustan et jusqu'en Angleterre. En même temps, M. Bellenger a fait hommage à la bibliothèque du Roi de deux manuscrits qui ont la même origine : l'un est un exemplaire complet de cet ouvrage liturgique intitulé *Kammouva*, écrit en gros caractères noirs, sur des lames de carton doré; l'autre, plus précieux encore, est un des livres sacrés des Bouddhistes, intitulé *Angouttara*, et contient un dialogue entre *Bouddha* et son disciple *Ananda*, en pali, avec une traduction barmane. »

« Du côté du nord, il y a eu des progrès moins marqués, et l'on n'a fait qu'un petit nombre d'acquisitions nouvelles. Néanmoins on doit compter comme telles la grammaire nipole et surtout le dictionnaire tibétain, ouvrage de première importance, qu'on attendoit plutôt de quelque savant russe, et que les Anglais du Bengale auront eu l'honneur de donner au monde savant. Ce dictionnaire, précédé d'un essai de grammaire tibétaine, a paru à Sirampour, par les soins réunis de MM. Marsmann et Carey. Les matériaux en avoient été compilés autrefois par les capucins que la congrégation de la propagande entretenoit à Lahsa : ils ont été recueillis par un Allemand nommé Schrœter, et mis en anglais par les éditeurs. Quelque incomplets qu'ils puissent être, ils offriront un secours des plus précieux pour l'étude d'une langue à l'intelligence de laquelle tient le succès des re-

cherches

cherches sur l'histoire de la religion de Bouddha, et sur les principaux points des antiquités de la haute Asie. »

«La littérature chinoise, cultivée maintenant avec tant d'ardeur par les Français et les Anglais, a commencé d'attirer aussi l'attention des Allemands; circonstance heureuse, qui peut tourner au profit des études philosophiques. Mr. Windischman a publié à Bonn un volume tout entier consacré à des vues sur l'esprit et le caractère de la nation chinoise. Mr. Schott a donné à Halle une traduction allemande, faite sur la version anglaise par Mr. Marshman, de la première partie du *Lun-iu*; et quoique ce volume ait été l'occasion d'une critique sévère de Mr. Lauterbach, on doit y voir, comme l'a remarqué, dans un recueil intitulé *Aussland*, un anonyme auteur lui-même d'un exposé très-étendu des doctrines chinoises, on doit y voir le présage d'une direction nouvelles des études orientales chez une nation qui sait faire tourner les progrès de la philologie au profit des sciences philosophiques. Mr. Klaproth a tiré des géographies chinoises, de nouvelles lumières sur les sources de l'Irawaddi. Mr. Munch, qui n'a pas seulement appris en très-peu de temps à lire les livres chinois, mais qui, à l'exemple des lettrés de la Chine, a su se rendre habile à manier le pinceau, prépare une édition lithographiée d'un poëme composé de mille caractères tous différens, avec des notes explicatives. Il a de plus trouvé une solution très-élégante du problème de chronologie qui consiste à convertir les dates cycliques des jours dans l'histoire chinoise, en dates juliennes, et réciproquement. Mr. Landresse, occupé d'un travail sur les langues

des îles Philippines, dont il doit offrir un spécimen dans cette séance même, n'a pas laissé de continuer le dépouillement du grand dictionnaire japonais, pour lequel il a réuni 12,500 bulletins, environ le quart de l'ouvrage entier. Mr. de Malpierre a donné seize livraisons d'un ouvrage où les costumes, l'attirail des professions, les ameublemens et l'aspect des lieux publics sont représentés, souvent d'après des peintures originales, sur une suite de planches lithographiées d'un effet très-agréable. Enfin c'est plutôt une sorte de singularité qu'un fait important pour la littérature, que l'existence d'un journal anglais qui a commencé à paroître à Canton au mois de novembre dernier; ce qui, sans doute, influera très-peu sur les rapports qui existent entre les deux nations, mais ce qui montre quels sont aujourd'hui les premiers besoins des Européens transportés aux extrémités du monde. »

« Nous compléterons le tour de l'Asie que nous avons entrepris, en indiquant ce qui est venu à notre connoissance des ouvrages commencés par les savans de Pétersbourg, et ayant pour objet les nations des régions orientales et septentrionales. La munificence de l'empereur Nicolas a mis Mr. Schmidt en état de publier le plus important de tous, l'*Histoire des Mongols*, par Sanang-Setsen, et trente feuilles de ce livre capital sont déjà imprimées. Le même auteur a publié, sur les rapports du bouddhisme avec les opinions des gnostiques, une dissertation dont il sera curieux de comparer les résultats avec l'*Histoire critique du gnosticisme*, tout récemment livrée au public par Mr. Matter. L'archi-

mandrite Hyacinthe a traduit du chinois une description topographique du Thibet, composée par un officier qui a pris part à la dernière guerre du Nipol. Enfin, Mr. Jarzoff a commencé une nouvelle traduction de l'historien Abulghazi, dont le texte, publié par ordre de feu Mr. le chancelier de Romanzoff, a été annoncé dans nos précédens rapports. »

«Dans cette énumération nécessairement superficielle et incomplète, quelque étendue qu'elle ait pu vous paroître, j'ai certainement omis, contre mon gré, et d'utiles publications, et des projets intéressans. Je n'ai pu rien dire de ces articles de philologie orientale, dont le patriarche de la littérature arabe n'a cessé d'enrichir le *Journal des Savans*. Je n'ai pas parlé du nouveau volume des *Recherches asiatiques* de Calcutta, où Mr. Wilson a déposé, sur l'histoire du Kaschemire, d'après les auteurs indiens, le fruit d'investigations que de nouvelles découvertes vont le mettre en état d'étendre encore, ni des fascicules qui terminent le premier volume des Transactions de la Société royale asiatique de Londres, et où se trouve le complément du beau travail de Mr. Colebrooke sur la philosophie des Hindous; ni de l'établissement d'un comité de traduction, lequel, sous la protection immédiate du roi d'Angleterre, se propose de faire imprimer les bons ouvrages sur l'histoire, les sciences et les belles-lettres de l'Orient, qui peuvent exister en manuscrit dans les bibliothèques des universités, au muséum britannique, à l'hôtel de la Compagnie des Indes, ou dans d'autres collections d'Europe et d'Asie. Enfin, je n'ai pas même indiqué la

publication du onzième volume des *Notices et extraits des manuscrits*, par l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, et où, à côté des Mémoires intéressans de MM. de Sacy et Saint-Martin, on pourra remarquer, comme singularité typographique, le premier emploi d'un caractère *kata-kana*, gravé et fondu sur les dessins de l'auteur, pour une analyse de l'Encyclopédie japonaise.»

«Mais en finissant, je me reprocherois, Messieurs, de ne pas vous avoir rassurés sur le sort d'une vaste et importante entreprise, dont, deux fois déjà, je vous ai annoncé le commencement, et qui, cette année encore, n'a pu être aussi avancée qu'on l'auroit désiré. Je veux parler de cette collection des historiens de l'Asie, que le Roi a voulu faire composer comme un monument consacré à la gloire de la littérature asiatique et de notre typographie orientale. Les retards qui excitent notre impatience ne doivent pas être imputés cette fois aux gens de lettres qui prennent part à l'exécution de ce projet, moins encore à l'administration dont les soins, à cet égard, ont été au devant même de nos désirs; mais la cause en est dans la multiplicité des travaux qu'exigent, d'une part, la collation des manuscrits, la correction des textes, et l'interprétation d'ouvrages pour la plupart inédits jusqu'ici, et de l'autre, les préparatifs indispensables pour assurer, sous le rapport typographique, l'uniformité désirable à toutes les parties d'une collection qui doit renfermer des livres arabes, persans, turcs, arméniens, indiens, etc. Quelques délais qu'aient entraînés ces préparatifs, que de

temps ils eussent demandé, et combien de peines et de dépenses ils eussent imposées, si la volonté du monarque n'eût mis à la disposition des directeurs de la collection les ressources de toute espèce que, depuis Louis XIV, la munificence des rois s'est plue à accumuler à l'imprimerie royale, dans cet établissement vraiment digne d'une nation puissante et éclairée, et qu'on ne doit pas hésiter à classer parmi ceux qui font l'honneur de la capitale, qui sont l'objet de l'admiration comme de l'envie de nos voisins, et que les troubles civils ont respectés comme les invasions étrangères. Pour ne parler ici que du genre de richesses qui nous intéresse spécialement, n'est-ce pas une circonstance dont il est permis de s'énorgueillir, que de voir des associations anglaises confier aux presses royales l'impression des livres qu'elles destinent aux naturels des contrées lointaines de l'Asie? Le zèle religieux avoit fondé l'imprimerie de la congrégation de la propagande : l'intérêt politique et commercial a élevé les ateliers typographiques du Fort-Williams et de Sirampour. L'amour des lettres, et une générosité dont, hors de France, on a quelque peine à comprendre le désintéressement, ont produit cette institution d'où l'on voit journellement sortir des livres imprimés dans toutes les langues de l'univers, comme les mêmes sentimens ont donné naissance à ces chaires où l'on enseigne publiquement tous les idiômes savans de l'Asie, à ces collections de manuscrits constamment ouvertes aux recherches et aux études des savans de tous les pays. L'imprimerie royale, le collége de France, la bibliothèque du Roi, créations du génie

national aidé de la faveur des souverains, sont pour les sciences un triple trésor qui doit surtout être cher aux amis de la littérature orientale. Et, s'il est permis aux membres de la Société Asiatique de nommer, après ces nobles fondations, celle qui leur doit son existence, c'est dans ces occasions solennelles où la protection sur laquelle repose notre avenir se montre d'une manière si éclatante, où un prince, ami des lettres, honore nos travaux en venant y prendre part, et où, grâce à l'appui que nous en recevons, la réunion de tant d'hommes studieux peut aspirer à prendre rang parmi les institutions qui contribuent au progrès des lettres, au perfectionnement des connoissances et à la gloire de la patrie. »

VOYAGES.

NARRATIVE OF A JOURNEY. Relation d'un voyage de Calcutta à Bombay dans les provinces de l'Inde supérieure, par feu REGINALD HEBER, Evêque de Calcutta. 2 vol. in-4.° *Londres* 1828.

(*Second extrait*).

---

10 *Juin*. — DURANT la plus grande partie du mois dernier, la chaleur a été accablante, malgré des orages continuels, et quoiqu'il soufflât constamment un vent du nord.

Ces orages ont été d'abord effrayans par leur violence, mais en devenant plus fréquens ils ont perdu de leur force. Le prompt effet des pluies sur toute la nature a été vraiment magique. Les arbres, qui malgré l'intensité de la chaleur avoient conservé leur verdure, déployent maintenant un luxe de végétation au-delà de tout ce qu'on pourroit imaginer en Europe. Ils se sont couverts une seconde fois de fleurs. Les fruits du mango et quelques autres, ont quadruplé de grosseur. Le bétail affamé se répand dans les pâturages et broute avec avidité l'herbe nouvelle qui déjà s'élève à deux pieds au-dessus du sol. Des grues de taille gigantesque, et qui durant la saison des pluies s'étoient retirées dans le Sunder-bunds, ont reparu. Des nuées d'oiseaux de toute espèce et de toute couleur remplissent la place du Meidân; et les champs, les jardins, le rez-de-chaussée des maisons même, fourmillent de grosses grenouilles qui font un bruit à rompre la tête. Quelques unes m'ont paru de la taille d'un gros oison. Leur peau, tachetée de noir et de vert, est presque transparente. Je n'ai point vu encore de serpens ni de scorpions, ni même aucun insecte plus formidable qu'une espèce de guêpe qui maintenant a disparu. Les fruits de la saison sont le *lichi* et le *mango*. Le premier est une espèce de grosse prune dont la saveur rappelle le raisin de Frontignan. Le mango est à peu près de la grosseur des deux poingts réunis d'un homme. Son goût est assez semblable à celui d'un abricot qu'on auroit trempé dans de la térébenthine. Je ne crois pas qu'on le goûtât en Angleterre; mais ici on en fait grand cas, surtout quand l'odeur de térébenthine ne prédomine pas.

14 *Juin.* — J'ai été appelé aujourd'hui a remplir un devoir bien imposant et du plus grand intérêt, en conférant les ordres à un naturel de Malhabar, élève de Swartz, et qui pendant plusieurs années a été employé comme catéchiste par la *Société* instituée *pour la propagation du christianisme* dans l'Ile de Ceylan. Christian David a fait un fort bon examen. La manière modeste avec laquelle il s'est présenté, et la justesse parfaite de ses réponses, ont produit l'impression la plus favorable sur tous les assistans. Il a été ordonné Diacre. Dieu veuille que son ministère serve à sa sanctification et à celle de beaucoup d'autres. Lady Amherst et quelques autres dames l'ont comblé de marques d'intérêt pendant son séjour à Calcutta. Il a prêché le jeudi saint dans la cathédrale. On vouloit faire imprimer son sermon, mais j'ai cru devoir m'y opposer.

(L'évêque quitte Calcutta le 15 juin pour commencer sa tournée diocésaine dans les provinces supérieures, accompagné d'un musulman converti à la foi chrétienne, Abdullah, qui avoit suivi sir Gore Ousley en Perse, et ensuite en Angleterre d'où il arrivoit lorsque l'evêque le prend à son service en qualité de *Jemautdar* ou officier de peons. Il s'arrête à Sibnibashi, (le Sibnibas de Rennel) pour voir une pagode. Le prêtre de Rama, qu'un présent avait mis en bonne humeur, lui propose d'aller voir le palais du Raja ce qu'il accepte.)

Le Bramine nous fit passer par une porte de style gothique fort semblable à la porte sainte du Kremlin de Moscou, mais beaucoup plus belle. Un vieux lière la couvroit de ses branches. Cette entrée que je présumai

avoir été celle de la ville, conduisoit à une avenue d'arbres d'une grandeur imposante, de chaque côté de laquelle on voyoit une vaste étendue de terrain couverte de ruines que recouvroient en partie des arbres et des broussailles. Elles rappeloient à Mr. Stowe les bains de Caracalla et me faisoient souvenir de la ville de Caffa. Lorsque je demandai qui avoit détruit celle-là, on me dit que c'étoit Seraiah Dowla. Ce nom me fit penser au Raja Kissen-Chund et je m'informai si cette cité en ruine avoit été la résidence de ce prince. Un paysan me répondit que oui, ajoutant que ses petits-fils habitoient encore cet endroit. Je crus qu'il vouloit dire quelque part dans le voisinage, car les masures que j'avois devant les yeux ne sembloient pouvoir servir d'abri qu'aux bêtes sauvages. Après avoir cheminé quelques momens avec beaucoup de précaution dans la crainte de nous enfoncer dans les décombres, notre guide nous introduisit dans une ruine qui me parut être celle d'un vaste palais, dont les restes de tours et les galeries voûtées, couvertes de lierre, me rappelèrent l'abbaye de Bolton. Cependant notre guide ouvrant une porte à deux battans qui tenoit encore sur ses gonds, nous fit entrer dans une cour intérieur, où nous trouvames les deux jeunes gens que nous avions vûs sur le rivage et qui venoient à notre rencontre : c'étoient les deux petits-fils du Raja Kissen-Chund. Ils nous adressèrent la parole en langue persanne et nous invitèrent avec politesse à entrer dans la demeure de leur père. Je regardois autour de moi avec surprise. Quelques vaches paissoient au milieu de ces décombres, tandis qu'une autre nous considéroit du

haut d'une tour à demi-écroulée, sur laquelle elle avoit grimpé pour brouter le lierre qui la couvroit. Les pièces d'un canon brisé et les fragmens d'une inscription gisaient épars sur le gazon; et comme la nuit approchoit, les hurlemens du Jackal sembloient avertir qu'il étoit le maître naturel de cette demeure. Je me gardai bien, cependant, de laisser percer mon étonnement, et je parlai du respect que m'inspiroit une famille dont j'avois entendu raconter la splendeur passée, ajoutant que je me serois trouvé heureux de pouvoir rendre mes hommages au Raja actuel. A peine avois-je prononcé ces mots que les jeunes gens nous invitèrent à monter un escalier construit dans l'épaisseur de la muraille d'une tour, au haut duquel nous trouvâmes le Raja debout sur le seuil de la porte d'une petite chambre voûtée, presqu'entièrement dépourvue de meubles. C'étoit un homme d'environ quarante cinq ans, de petite taille, surchargé d'embonpoint, dont le teint étoit peu foncé. Il portoit la veste et le cordon des Bramines. Rien d'ailleurs ne le distinguoit de ses sujets que les lignes noires, jaunes et rouges tracées sur son front. Il étoit évident que ses fils étoient accourus du rivage pour lui annoncer notre approche, afin qu'il eut le temps de faire un étalage enfantin de toutes les choses précieuses qu'il possédoit, pour nous donner un *Durbar*, c'est-à-dire une audience en forme. Son *Musnud*, espèce de matelas, étoit étendu sur le plancher. Il avoit déposé dessus une montre d'or, une boite à bétel et quelques autres colifichets semblables. En face du Musnud on avoit placé deux vieux fauteuils à bras, pour Mr. Stowe et moi. Les

deux petits garçons s'assirent à la droite du Raja et ses domestiques, absolument nuds, se rangèrent derrière lui, leurs mains respectueusement jointes. Le *Sotabudar* se plaça derrière ma chaise, le domestique de Mr. Stowe derrière son maître, et abdullah entre les Rajas et nous, en sa qualité d'interprète. L'étiquette de cour exigeoit que la conversation eut lieu en persan. J'éprouvois une sorte d'émotion en voyant le représentant d'une famille autrefois si puissante, réduite à cet état de pauvreté, et je lui témoignai bien plus d'égards que je ne lui en eusse montré peut-être, si la salle dans laquelle il nous donnoit audience eut été dans un style plus royal. Il parut très-flatté que je l'appelasse Maha-Raja, (grand roi) comme s'il eut été un souverain ainsi que ses ancêtres; et il m'en remercia par un sourire et une profonde inclination. Il étoit fort embarrassé à découvrir quel rang j'occupois, n'ayant entendu parler de sa vie d'un seigneur Sahib, autre que le Gouverneur-Général. Le titre d'évêque ajouté à ce nom, dont mes domestiques se servoient de préférence à celui de lord Padre, ne lui rendoit pas la chose plus claire. Il me fit des excuses sur son ignorance, disant que depuis plusieurs années il n'avoit pas été à Calcutta, et que peu de Sahibs visitoient cette partie du pays. Je lui dis que mon projet étoit d'aller à Dacca, à Benarès, à Delhi et peut-être à Hurdwar; mais que si dans huit ou dix mois il visitoit de nouveau Calcutta, je me feroient honneur de le recevoir chez moi. Il me répondit qu'il s'absentoit rarement de chez lui; mais comme les jeunes Rajas le regardoient avec une vivacité très-expressive, il ajouta que ses fils se

réjouissoient fort d'un voyage à Calcutta, et que quand ils seroient dans cette ville ils s'empresseroient de me rendre visite; puis il s'informa d'Abdullah dans quelle rue et dans quelle maison je demeurois.

Après quelques momens d'une conversation dans laquelle je rappelai encore la puissance et la richesse dont sa famille jouissoit autrefois, nous primes congé du Raja. Nous fumes accompagnés par ses deux fils jusque dans la cour intérieure, et de là jusqu'au rivage, par un vieillard qui se disoit le *mucktar* ou chambellan du Raja, dont les manières obséquieuses, les éloges pompeux de la famille de son maître, et les apologies sur le peu de cérémonie que *sa cour* avoit pû mettre dans notre réception, à cause de la surprise, me rappelèrent tout-à-fait le personnage de Caleb Balderstone.

19 *Juin*.— Nous avons jeté l'ancre dans un endroit appelé Kishenpol, d'où le Gange change de direction et coule vers l'ouest. Le pays est sablonneux, peu fertile; et cependant on voit un nombre considérable de villages séparés chacun de la rivière par un petit bois. Dans les terres voisines du fleuve, on cultive l'indigo, qui, dit-on, réussit surtout dans un sol sablonneux. Les bords du Gange en cet endroit, sont escarpés et couverts d'une espèce de joncs dont les brins souples et soyeux me sembleroient fort propres à faire des cordages. On ne les emploie ici qu'à couvrir les chaumières. Ces hautes herbes servent de repaire au tigre, qui se tient de préférence dans le voisinage des eaux. Abdullah nous dit plusieurs choses sur cet animal, qui

me parurent curieuses comme échantillon des préjugés populaires des Indous. « Le tigre, disoit-il, n'est point féroce, il se montre même par fois très-magnanime, quand on ne le provoque pas et qu'il est rassasié. » Je vis qu'il lui attribuoit les qualités généreuses que nous donnons au lion, peut-être avec tout aussi peu de raison. Il me raconta qu'il avoit pris part à une ou deux chasses au tigre, qu'il avoit remarqué qu'il rugissoit au moment de s'élancer sur sa proie ou sur son ennemi; mais que du moment où il étoit blessé, il ne pensoit plus à fuir et ne poussoit plus un seul gémissement jusqu'à ce qu'il expirât.

« Si un tigre venoit à traverser la route que nous suivons, que feroit-il ? » lui demandai-je. « Aucun mal quelconque, » répondit Abdullah sans hésiter, « du moins si nous ne lui tirions pas dessus. »

« Notre présence l'effraieroit-elle ? » repris-je.

« Non, non, le tigre ne s'effraie de rien, et n'a peur de personne. »

Je remarquai sur le rivage opposé à celui que nous suivions, un vaste camp de misérables tentes et quelques chèvres et chevaux auprès. Abdullah me dit que c'étoit un camp d'Egyptiens; il ajouta qu'ils étoient en grand nombre dans les hautes provinces de l'Inde, et qu'ils vivoient de la même manière que les hordes de l'Angleterre. Il me dit encore qu'il avoit retrouvé la même race en Russie et en Perse; que les Egyptiens de ce dernier pays parloient le même langage que ceux de l'Inde, c'est-à-dire l'indostan, mais qu'il n'avoit pû s'assurer si ceux de Russie le parloient aussi. Je lui racontai

la conversation que lord Teignmouth avoit eue dans cet idiôme avec un vieil Egyptien de Narth-wood, il me répondit que ceux de Perse ne parloient pas tous l'indostan, que c'étoient seulement les plus âgés; mais que les tribus répandues dans ces différens pays avoient tant de rapports entr'elles qu'on ne pouvoit pas douter qu'elles ne fussent de même race, quoique les hordes de Perse formassent des castes plus élevées, et qu'elles possédassent plus de richesses que celles d'Angleterre et de Russie.

De toutes les informations que j'ai obtenues d'Abdullah, observateur dont le témoignage ne peut être suspect, parce qu'il n'avoit formé aucun système qu'il eut besoin d'appuyer, je conclus 1.° qu'il y a identité entre les hordes egyptiennes d'Europe et celles de l'Inde; 2.° que celles de la Perse, qu'il juge appartenir aussi à la même race, sont les tribus du Louristan et du Curdistan, dont l'existence dans cette contrée est antérieure au règne de Cyrus, et dont le langage différant de celui des habitans des villes est, ainsi que celui des hordes d'Europe, un dialecte de l'Indostan. Il est donc bien probable que la Perse, et non pas l'Inde, fut le centre commun d'où partirent ces peuplades nomades; mais dans ce cas, il est étrange qu'on n'en ait pas entendu parler plutôt en Europe, où elles n'auroient pu exister sans que les écrivains classiques en eussent fait mention. Quoiqu'il en soit, on ne peut douter que les principales nations de l'Europe n'aient une origine commune avec ces peuples; mais l'usage d'un dialecte qui différoit de la langue commune et la continuation des

habitudes nomades ont dû nécessairement isoler ces tribus des branches de la famille qui avoient formé des établissemens fixes, et qui faisoient des progrès dans la civilisation. Le problème de leur histoire, le plus difficile à résoudre, est sans contredit le temps et l'occasion de leur arrivée en Europe..................

(Les voyageurs arrivent le 6 août, en vue de la ville de Rajmahal dans la province de Bahar, qui est encore à une fort grande distance des montagnes, quoique dans toutes les cartes on la place au pied des monts).

Les habitans de ces montagnes, ainsi que de tout le pays situé entr'elles et le Burdwan; forment une race tout-à-fait à part de ceux de la plaine. Ils en diffèrent par la forme des traits, le langage et la religion. Les Puharrées ne sont pas divisés en castes, ils n'adorent point d'idoles, et ne se font aucune image de la divinité. Ils font moins d'usage encore s'il est possible de vêtemens que les Indous. Ils vivent du produit de leurs chasses. Leurs armes sont l'arc et les flèches, ils connoissent à peine les armes à feu. Ils ne paient aucune taxe et obéissent à des chefs de leur choix sous la protection de l'Angleterre.

Une haine mortelle divisoit, il y a quarante ans, ces peuples agrestes et leurs voisins de la plaine. Les premiers faisoient de fréquentes incursions sur les terres des Zémindars, commettoient souvent des meurtres et s'emparoient de tout ce qui se trouvoit à leur convenance, tandis que les chefs mahométans leur donnoient la chasse et les tuoient comme des chiens enragés, dès qu'ils en voyoient à portée du fusil. Un magistrat

de Boglipour, homme de bien, nommé Cleveland, entreprit de remédier à cet ordre de chose. Il défendit aux Zemindars, qui souvent étoient les agresseurs, de se porter à aucune violence envers les Puharrées, et toute infraction à cette défense fut sévèrement punie. Il engagea quelques montagnards à entrer à son service, et chercha par tous les moyens à se les attacher. Il voulut apprendre leur langage. Il arrangeoit des parties de chasse dans leurs montagnes, et traitoit avec bonté tous ceux qui se hasardoient à approcher les chasseurs. Il voulut qu'on établit des bazards réguliers dans les villages voisins de ceux des Puharrées, où on engageoit ceux-ci à venir vendre les produits de leurs montagnes, c'est-à-dire du millet, de la cire, des peaux et du miel. Il leur donna du blé et de l'orge pour ensemencer leurs terres, et les encouragea à ce genre de culture en leur promettant qu'on n'imposeroit point de taxe sur ces nouveaux produits, et qu'ils n'auroient d'autres Zemindars que les chefs de leurs tribus. Enfin, pour gagner tout-à-fait leur confiance, les accoutumer à l'ordre et les mettre en contact avec les habitans de la plaine, il leva un corps de spoys, entièrement composé de Puharrées, qu'il plaça à Sicligully. Ce corps de troupes, familiarisé avec la guerre des montagnes, s'opposoit à toute entreprise hostile de part et d'autre, et assuroit la tranquillité des habitans paisibles. Cet excellent homme mourut en 1784, dans sa vingt-neuvième année. Les chefs montagnards se sont réunis aux Zemindars de la plaine pour élever un monument à sa mémoire, qu'ils ont doté d'un espace de terrain,

afin

afin qu'il fut maintenu en bon état. Depuis sa mort, la garnison de Sicligully a été dissoute, et le corps des montagnards, considérablement réduit, a été disséminé sur plusieurs points.

L'objet que l'archidiacre Corrie avoit principalement en vue en m'accompagnant dans ces contrées, étoit de s'assurer s'il seroit possible d'établir une mission chez les Puharrées. Un puissant motif d'espérer que ce peuple adoptera plus promptement le christianisme que les autres habitans de l'Inde, c'est qu'il est libre des entraves que la distinction des castes apporte à son introduction parmi les Indous.

9 *août.* — J'avois espéré passer ce jour-ci à Baglipour, mais les retards que nous avons éprouvés m'en ont empêché. Mes rameurs ont eu une journée extrêmement laborieuse. Le vent nous a été contraire dès le départ. Les paysans du district que nous traversons, sont tous armés de longs bâtons. Ils s'enveloppent la tête et les épaules d'une pièce d'étoffe noire et grossière. Ils me semblent avoir quelque chose de plus martial que les Bengalois; mais leur manteau à la circassienne et leur barbe longue et épaisse peuvent faire illusion. Le pays est peu boisé. On voit sur les deux rives du fleuve des champs de maïs, de millet et de fèves. Quelques-uns de nos rameurs, en passant près d'une plantation de maïs, en ont cueilli deux ou trois épis; aussitôt nous avons vu accourir deux hommes, non pas les mains jointes pour nous implorer, comme l'eussent fait des Bengalois, mais armés de longs bambous, et menaçant de se faire justice à eux-mêmes. Les rameurs s'en sont tirés en se

jetant à l'eau pour regagner le bateau à la nage, tandis qu'un de mes domestiques leur crioit : « Ah! ah! *Dandées*, prenez-y garde! vous êtes dans l'Indostan maintenant, et vous avez à faire à des gens qui ne craignent pas de se battre. »

10 *août.*—Nous sommes arrivés à Baglipour à sept heures du matin. Après le déjeûner, Mr. Chalmers, le premier magistrat du lieu, m'a mené voir tout ce qui pouvoit m'intéresser, c'est-à-dire, la prison, beau bâtiment, bien distribué, auquel six gardiens sont attachés, afin de faciliter la classification des prisonniers; une école qui doit sa fondation à Mr. Cleveland, la maison de ce philantrope et le monument qu'on a fait élever à sa mémoire. Celui-ci est dans le style indien. Les terres dont il est doté sont affermées par le gouvernement, et la rente est uniquement affectée à l'entretien du mausolée. Les habitans le nomment *grige*, c'est-à-dire église, parce qu'il a été élevé en mémoire d'un chrétien. Une fois l'an ils s'y rassemblent en grand nombre pour célébrer un *poujah* ou fête religieuse en l'honneur de celui à qui on l'a consacré. L'école est maintenant dirigée par un jeune homme de race mêlée. Lorsque je la visitai, une partie des bâtimens qui en dépendent étoit occupée par des sepoys Puharrées et leurs enfans, auxquels on enseigne à lire, à écrire et à chiffrer. On y emploie les caractères kythee en usage parmi le peuple de cette province. On dit que les Puharrées ont beaucoup de promptitude d'esprit et la passion de s'instruire. Les magistrats qui ont succédé à Mr. Cleveland avoient honteusement négligé cette

école ; mais lorsque lord Hasting fit sa tournée des montagnes, il la remit en vigueur, et elle est maintenant sous la surveillance d'un Ecossais, le capitaine Graham, qui la dirige avec zèle et intelligence.

Le corps des sepoys Puharrées se composoit autrefois de treize mille hommes, qui pendant long-temps n'eurent d'autres armes que leurs arcs et leurs flèches. Mr. Cleveland fit preuve de jugement et de bonne politique, en nommant pour leur commandant un de leurs chefs, le Rob-Roy, ou plutôt le Roderic-Dhu de la tribu, malgré les vives remontrances et l'opposition des Zemindars de l'endroit. L'événement justifia pleinement ce choix ; Jowrah, dans tout le reste de sa vie, se montra serviteur zélé et fidèle de la Compagnie. Au bout de quelques années, les fusils remplacèrent les arcs et les flèches, et ce corps est maintenant tenu sur le même pied que tous les autres régimens. Les Puharrées excellent, dit-on, dans les manœuvres de l'infanterie légère. Comme ils ne reconnoissent aucune distinction de caste et qu'ils mangent indifféremment toute espèce de nourriture, ils sont admirablement propres à des expéditions lointaines. On dit d'ailleurs qu'ils ont la passion des armes et qu'ils font d'excellens soldats. Ils pourroient être placés utilement sur les frontières du nord et de l'est ; et dans le cas possible d'une insurrection générale dans l'Inde, ces peuples, occupant les positions les plus fortes au centre des possessions anglaises, acquerroient une haute importance politique.

Lorsque je visitai l'école de Baglipour, j'y rencon-

trai le chef actuel des sepoys Puharrées, élève de Mr. Cleveland. Ce vieillard est révéré de ses compatriotes. Il passe sa vie dans cette école et se montre fier de l'instruction que ses compatriotes acquièrent. On le dit bon soldat et fort instruit sur tout ce qui concerne le militaire.

Les Puharrées que j'ai vus étoient tous de taille moyenne, mais bien prise. Ils avoient les épaules fortes, les bras longs, la jambe bien faite, le visage large, les yeux petits et le nez relevé. Ils m'ont en tout paru mieux de figure que les Bengalois : ils me faisoient beaucoup penser aux habitans du pays de Galles. L'expression de leur physionomie est remarquablement intelligente et animée. Les deux ou trois femmes de cette nation que j'ai rencontrées étoient décidément jolies : elles avoient une expression de malice enjouée que je n'ai jamais vue chez les femmes de la plaine.

La justice est régulièrement administrée chez ces tribus, grâce à l'ancienne loi du *Punchaet.* Dans chaque village un conseil, composé de cinq vieillards, décide toutes les affaires contentieuses. Comme je l'ai dit ailleurs, les Puharrées ne sont soumis à aucune taxe, et ils obéissent à des chefs de leurs tribus ; mais sous tout autre rapport, la mort de Mr. Cleveland leur a été fatale. Les plans qu'il avoit formés pour leur apprendre à fabriquer eux-mêmes les objets de première nécessité, pour les encourager à labourer la terre en leur fournissant des semences et des instrumens d'agriculture, ont été abandonnés. Les pensions accordées aux chefs qui s'occupoient à maintenir la paix et à faire respecter

l'autorité de la Compagnie, ont cessé de leur arriver, quoiqu'elles fussent régulièrement payées par le trésor public, parce que les administrateurs indous, chargés de les leur faire parvenir, se les approprioient ; enfin les Zemindars de la plaine ont recommencé leurs déprédations. Lord et lady Hasting, au retour d'un voyage dans les provinces supérieures, visitèrent ces montagnes et parurent s'intéresser à leurs habitans. Ils promirent aux chefs de leur envoyer des instrumens d'agriculture (ils ne possèdent encore actuellement d'autres outils de ce genre que des pièces de bois amincies à l'une des extrémités) et une certaine quantité de pommes de terre pour ensemencer leurs terres. Le Gouverneur n'oublia pas sa promesse ; mais un souverain peut rarement faire exécuter tout le bien qu'il médite. Les ordres qu'il donna n'eurent pas de suite : les officiers indigènes chargés de leur exécution s'approprièrent l'argent destiné à cet usage, et les chefs montagnards se sont plaints, à plusieurs reprises, qu'on les négligeoit.

Les Anglais qui commandent dans ce district ont l'opinion la plus favorable du caractère des Puharrées. Ils ne sont jamais désarmés, parce qu'ils chassent continuellement ; et cependant, quoiqu'ils soient fort pauvres, ils s'abstiennent de tout acte illicite depuis que leurs pères ont juré l'alliance. Ils sont hospitaliers et ne se font aucun scrupule de manger avec des Européens. Malheureusement ils ont pris la passion des liqueurs fermentées ; et c'est sans doute une grande faute à Mr. Cleveland de leur en avoir donné le goût, en leur en faisant boire lorsqu'ils alloient chez lui ou en en donnant en présent aux chefs.

Quoiqu'ils eussent l'habitude de faire des incursions dans la plaine pour piller les propriétés des Zémindars, ils respectoient scrupuleusement les droits de la propriété entr'eux. Ils diffèrent essentiellement des Indous en ceci, qu'ils ont le mensonge en horreur. Lorsqu'un soldat puharrée commet une faute, il l'avoue sans hésiter et se soumet sans murmure au châtiment qu'on lui inflige; aussi dans les cours de justice, le témoignage d'un homme de cette nation a-t-il plus de poids que celui d'une douzaine d'Indous. Quoiqu'ils négligent plus que ceux-ci les soins de propreté pour leurs personnes, leurs cabanes sont très-soignées sous ce rapport, et l'on ne respire pas dans leurs villages, comme dans ceux du Bengale, les exhalaisons infectes qui rendent le séjour de ces derniers insupportable.

Les Puharrées répugnent aux travaux de la terre, et ne se soucient que de la chasse; mais leurs femmes cultivent avec soin les petits jardins qui entourent leurs villages. Leurs mœurs sont pures. Ils ne se marient point aussitôt que les Indous. Il est permis aux jeunes gens de suivre leur inclination; il en résulte que les liens du mariage sont respectés, que les unions sont plus heureuses que chez les Indous, et que, quoique la loi permette la pluralité des femmes, il est rare qu'un Puharrée en épouse plus d'une.

Les chefs se vantent de leur généalogie et de l'ancienneté de leurs familles, mais leurs subordonnés ne sont soumis à aucune servitude féodale. Si un Puharrée est mécontent de son village, rien ne l'empêche d'aller en habiter un autre. Ces peuples aiment la musique

avec passion, et ils ont l'oreille singulièrement juste. Voici ce que le capitaine Graham m'a appris de leur croyance religieuse.

Ils adressent de fréquentes prières à une divinité qu'ils appellent *Budo-Gosàee*, c'est-à-dire Dieu suprême. La prière soir et matin est obligatoire. Ils offrent en sacrifice à des divinités secondaires, des buffles, des chèvres, du gibier et des œufs. Ils sacrifient aussi aux esprits malfaisans. *Malnad* est le génie tutélaire de chaque village, et *Dewannee* le dieu pénate. On sacrifie à *Pow* avant d'entreprendre un voyage. Les Puharrées croient à une vie à venir, dans laquelle ils recevront la récompense de leurs bonnes actions ou la punition de leurs fautes, par la transmigration des âmes. Celles des bons reviendront de nouveau sur la terre, habiter les corps des hommes célèbres, tandis que celles des méchans passeront dans le corps des brutes et même des arbres.

C'est le Dieu suprême qui a créé toute chose. Sept frères furent envoyés sur la terre pour en prendre possession. Les Puharrées descendent de l'aîné, et le sixième fut le père de la race européenne. Chacun des frères reçut une portion d'une nourriture particulière dont lui et ses descendans devoient vivre; mais l'aîné en reçut de chaque espèce dans un plat sale (*dirty dish*), et c'est pour cela que les Puharrées ne sont soumis à aucune restriction dans le choix de leurs alimens, et qu'ils peuvent manger indifféremment avec tous les habitans de la terre.

Budo-Gosaee leur défend de s'injurier ou de se battre.

Proférer un mensonge est un des plus grands crimes. Le sang du porc semble être pour eux ce qu'est l'eau bénite pour quelques nations d'Europe. Si un homme est tué par un tigre, le devoir de ses parens est de venger sa mort par celle d'un de ces animaux, et dans ces cas-là, ils accomplissent d'étranges cérémonies. Ils croient au sortilège, et toutes les fois qu'un chef devient malade ou qu'il éprouve quelque malheur, il l'attribue à un maléfice, et il oblige quelque vieille femme par des présens ou des menaces à le lever. Les Puharrées ont aussi des gens qui font métier d'expliquer les songes, et qui, disent-ils, sont possédés d'un esprit malin. On les appelle *Damauns*. Lorsque ces devins meurent, leur corps est privé de la sépulture. Ils croient aussi que certaines maladies sont infligées par des esprits malfaisans, auxquels on offre en sacrifice la dépouille mortelle de ceux qui en sont victimes. Les corps de ceux qui meurent de la petite vérole sont exposés dans les forêts; et l'on jette à l'eau ceux qui meurent d'hydropisie.

Ils ne se font aucune représentation de la Divinité. Une pierre noire, d'une espèce particulière, sert d'autel, après avoir été consacrée. Les Puharrées ont plusieurs fêtes qu'ils observent régulièrement. Le *Chitturia* est la plus solennelle; mais ils ne la célèbrent que rarement parce qu'elle est fort coûteuse. Elle a lieu cinq jours de suite, durant lesquels on offre aux dieux des buffles, des porcs, du gibier, du fruit, des grains et même des liqueurs spiritueuses avec lesquels on se régale ensuite. C'est la seule fête à laquelle il soit permis aux

femmes d'assister. Tant qu'elle dure, on ne salue personne, parce que tous les honneurs sont réservés aux divinités.

La loi permet la polygamie, mais rarement les Puharrées s'en prévalent pour épouser deux femmes. Le jour de la noce, l'époux donne un festin. Le père de la fiancée lui adresse une exhortation pour l'engager à avoir de bons procédés avec sa future épouse ; et lorsque l'époux a marqué le front de la jeune fille avec de la couleur rouge et qu'il a lié son petit doigt avec le sien, il la conduit dans sa demeure.

Le mode ordinaire pour faire prêter serment est de planter deux flèches en terre. Celui qui jure prend entre le pouce et le premier doigt le fer de l'une et la plume de l'autre, pendant qu'il prononce le serment; mais dans les occasions plus solennelles, on met du sel sur la lame d'un sabre, et lorsque les paroles du serment ont été prononcées on place cette lame sur la lèvre inférieure de l'homme appelé en témoignage, et celui qui reçoit le serment lui fait glisser le sel dans la bouche.

Le pays élevé que ce peuple occupe est naturellement fertile, mais il manque d'eau en beaucoup d'endroits; cependant, comme les pluies y sont fréquentes, il seroit facile de remédier à cet inconvénient, mais les Puharrées n'ont jamais construit de fontaines, et ils ne possèdent aucun instrument avec lequel ils pussent creuser des puits. Les bois et les jungles épais qui couvrent la contrée rendent son climat mal-sain pour les Européens dans le temps des pluies, mais dans les autres saisons il est très-agréable.

La vaccine a été introduite dans ces montagnes et ses habitans sont très-reconnoissans de ce bienfait. De trente à quarante milles à la ronde, ils apportent leurs enfans à Baglypour pour les faire vacciner.

Des animaux sauvages de toute espèce abondent dans ces montagnes. On y voit le tigre, l'éléphant, le jackal, le daim, et le rhinocéros. Les Puharrées tuent les plus grands avec des flèches empoisonnées, c'est-à-dire, enduites d'une certaine gomme qu'ils achètent des Garrows : ces derniers habitent les montagnes au nord de Silhet.

Mr. Corrie a obtenu un vocabulaire de leur langage qui diffère essentiellement de la langue indostane et du bengalois. Le vieux commandant me dit, que lorsqu'il avoit été de service sur les frontières de Berar, il faisoit facilement la conversation avec les Bheels et les Gooands, ce qui me conduit à croire que ce sont des branches différentes d'une même grande famille qui s'est répandue sur toutes les montagnes de l'Inde centrale : ce sont les Celtes (*Gaels*) de l'Orient qui à une époque très-reculée furent chassés dans ces déserts par les adorateurs de Brama.

(La suite au prochain cahier).

ROMANS.

HERBERT LACY, etc.; par l'auteur de *Granby*. Roman en 3 vol. in-8.° Henry Colburn. New Burlington Street. *Londres* 1828.

(*Troisième extrait*).

(SACKVILLE non content d'avoir enlevé Agnès à Herbert cherche encore à ternir la réputation de Lacy en faisant, sous main, circuler dans le public, le bruit que sir William s'est conduit sans délicatesse dans une certaine affaire avec lord Rodborough; accusation complétement fausse. Il en résulte que sir William se voit très-froidement accueilli, lorsque peu de jours après cette affaire il se montre en public dans une réunion des membres du comté, et que dans une autre occasion Mr. Morton s'exprime, à la suite d'un repas d'hommes, d'une manière offensante pour sir William. Nous allons reprendre ici le texte du roman. La scène se passe à Henbury, lieu dans lequel s'est rassemblé toute la population des environs à l'occasion d'une course de chevaux).

Le repas étoit terminé, et les convives, après avoir fait, selon l'usage, circuler long-temps les bouteilles et porté des santés, avoient, pour la plupart, quitté leurs places à table et formoient çà et là des groupes

dans la salle. Déjà plusieurs personnes s'étoient retirées, lorsque Lacy, accompagné de son beau-frère Hartley, sortit pour quelques momens avec lui.

En rentrant, ils virent Mr. Morton qui, le dos tourné du côté de la porte, causoit vivement avec un autre gentilhomme. Les mots de, *procédé malhonnête*, et de *conduite équivoque*, qu'il prononçoit, frappèrent l'oreille de Lacy. Alors l'autre interlocuteur, qui avoit vu Herbert rentrer dans l'appartement, interrompit Mr. Morton en lui disant à demi-voix, « son fils pourroit nous entendre. »

« Peu m'importe! » s'écrie celui-ci, dont l'irritabilité naturelle étoit encore animée par le vin. « Je ne crains pas de dire la vérité devant personne, et je suis tout prêt à répéter en sa présence, que sir William ne s'est point conduit en gentilhomme, en engageant lord Rodborough à acheter une terre dont il savoit que la propriété n'étoit pas assurée et en se faisant un mérite auprès de lui de lui avoir cédé ses droits. »

A l'ouïe de cette accusation outrageante, Lacy fit un mouvement pour se rapprocher de Mr. Morton, tandis que son beau-frère lui dit en lui saisissant le bras.

« Ne l'écoutez pas, il est ivre! »

« Au contraire, je veux lui parler. Une pareille assertion ne peut passer en ma présence. »

« Mais il est ivre, je vous le répète, sans quoi il ne parleroit pas ainsi. »

« N'importe! ce qu'il dit étant ivre, il l'a pensé à jeûn! » et se débarrassant des mains de son beau-frère, Lacy s'élança vers Mr. Morton, qui prit, en le voyant approcher, une attitude menaçante.

«Mr. Morton! » lui dit Lacy d'un ton ferme, «je viens d'entendre ce que vous avez dit sur mon père, et crois devoir vous apprendre que vous vous trompez dans le jugement que vous venez de porter. »

«Que je me trompe, monsieur!» répète Mr. Morton avec dédain. « Dites plutôt que je mens, car je suppose que c'étoit-là votre intention. »

«Mon intention est de justifier mon père d'une calomnie, et j'ai tâché de relever la fausseté de votre assertion de la manière qui pourroit être la moins offensante pour vous. »

«Je vous remercie de vos ménagemens, mais je hais les mots à double sens, et je vous prie de parler avec autant de franchise que je le fais moi-même. Si vous pensez que ce que je viens d'avancer soit faux, dites-le nettement. »

« Hé bien donc, je vous le dis. Votre assertion est fausse, et jamais mon père n'a agi comme vous venez de l'insinuer. »

« Insinuer, monsieur! je fais plus, je l'affirme. Mais je n'entrerai point en explication avec celui qui m'accuse de mensonge. Il ne me reste qu'une réponse à vous faire, et je vous demande satisfaction.»

«Je ne vous écouterai point tandis que vous vous ressentez des suites d'un repas. »

«Insolent! vous ne pensez pas m'avoir déjà assez insulté, sans m'accuser encore d'être ivre. Mais cela ne finira pas ainsi. »

«Non, sans doute, cela ne finira pas ainsi,» répliqua Lacy, « car je tiens à constater hautement la justification

de mon père, et nous nous retrouverons pour cela. »

En achevant ces mots Herbert sortit de la chambre.

(Sackville intervient officieusement entre les deux parties, et feignant de chercher à amener une réconciliation il les excite mutuellement à se battre. Mr. Morton refuse la rétractation demandée par Lacy, et le rendez-vous du duel est fixé pour le lendemain au point du jour. Herbert, qui veut revoir son père auparavant, retourne passer la nuit à Lacy, dont sa mère est absente).

Quoiqu'Herbert n'arriva que fort tard dans la soirée il trouva son père encore debout, et occupé à lire dans sa chambre d'étude. Il paroissoit peu disposé à parler, et après avoir observé, en voyant entrer son fils, qu'il ne l'attendoit pas ce jour-là, il se remit à lire comme s'il se fût piqué de ne montrer aucuue curiosité au sujet des fêtes qui venoient d'avoir lieu, et dont Herbert avoit été le témoin.

«Ce moment sera peut-être notre dernière entrevue,» pensa Herbert tandis qu'assis auprès de son père il couvroit de sa main son visage agité. « Se passera-t-elle dans le silence de la froideur! Serai-je contraint de n'exprimer aucun des sentimens dont mon cœur est plein, et de dire à mon père un adieu qui peut être éternel, comme si nous devions nous revoir demain.»

A ces pensées, son angoisse devint telle, que sir William s'en seroit sans doute aperçu, s'il n'avoit pas été absorbé par sa lecture.

« Avez-vous entendu dire......? » demanda enfin Herbert après un long silence.

« Mon cher Herbert, je n'ai rien entendu dire, » répondit un peu sèchement le Baronet. « Un hermite connoît peu les nouvelles. Mais voyons cependant! » ajouta-t-il en fermant son livre. « Je veux bien vous écouter pendant cinq minutes. Quelle est votre nouvelle? »

« Lord Rodborough a acheté la terre de Bloxwich! »

« Je le savois, » répondit sir William.

« Le titre de propriété s'est trouvé défectueux. »

« Je le savois aussi. »

A ces mots Herbert sentit un frisson parcourir ses veines, et ce fut d'une voix troublée qu'il demanda vivement à son père, s'il y avoit long-temps qu'il étoit informé de cette dernière circonstance.

« Un jour ou deux, » répondit le Baronet, et son fils put de nouveau respirer librement.

« Et vous ne l'aviez jamais sû auparavant! »

« Non, sans doute! Comment l'aurois-je sû?

« Je ne sais .... peut-être qu'Allen....... »

« Allen me l'auroit dit? Nullement. D'ailleurs, réfléchissez mon cher enfant, que si j'avois été informé de cette circonstance, je n'eusse point, en renonçant à conclure ce marché pour mon propre compte, engagé un autre à faire l'emplette. Ce procédé n'eût point été délicat de ma part. Ne le pensez-vous pas comme moi? »

« Sans doute, mon père. Je suis tout-à-fait de votre avis. »

Sir William se levant ensuite pour se retirer, porta les yeux sur la figure pâle et troublée de son fils.

« Herbert, » lui dit-il, « vous n'avez pas l'air bien!

Vous vous êtes harassé à ces courses ! On pourroit, en voyant votre mine abattue, moraliser avec avantage sur cette mode de faire des plaisirs une fatigue. Mais remettons cela à demain. J'ai sommeil, et vous aussi. Bonne nuit. Hé bien ! qu'est-ce que c'est ? Avez-vous encore quelque chose à me dire ? »

« Non, mon père, rien. »

« Hé bien donc, bonne nuit ! Mais voilà un serrement de main qui a l'air d'être destiné à une belle ! Auriez-vous déjà une nouvelle divinité ; ou bien, pensez-vous encore à celle que vous devriez oublier! Bon, bon, vous examinerez votre cœur à loisir ; mais ce soir il est trop tard. Bon soir, encore une fois !.....

« Bon soir ! » répéta Herbert d'une voix altérée, et en suivant son père des yeux jusqu'à ce qu'il eût refermé la porte.

(Herbert écrit ensuite une lettre adressée à son père, qu'il dépose sur sa table, et dès que l'aurore paroît, il monte à cheval pour se rendre au lieu convenu pour le rendez-vous.)

Après avoir placé son cheval dans une auberge du voisinage, il s'achemina à pied vers l'endroit où il devoit trouver Hartley, qu'il rencontra bientôt en effet.

Ils se touchèrent la main en silence, et ce ne fut qu'au bout d'un moment qu'Hartley prit la parole.

« Nous arrivons avant l'heure convenue, » dit-il enfin.

« Tant mieux ! » répondit Herbert.

« Votre père est-il informé ? »

« Non, heureusement ! Il ne se doute de rien. Ma mère et ma sœur ? »

« Elles

« Elles n'ont aucun soupçon. »

« Dieu soit loué ! Charles, si je succombe, portez-leur l'expression de mes sentimens de fils et de frère ! Dites-leur tous mes vœux pour leur bonheur : — Dites-leur ! Mais je ne sais comment exprimer tout ce dont mon cœur est plein. Vous devez me comprendre, et vous serez mon interprête auprès d'elles ! »

Hartley pressa de nouveau la main d'Herbert, et ses yeux se remplirent de larmes. « Le ciel nous préserve, » ajouta-t-il : « que l'événement se décide d'une manière aussi fatale que vous le supposez. Pourquoi chercher ainsi à mettre les choses au pire ! »

« Il n'est ni sage, ni courageux de fermer les yeux aux chances de danger qui nous menacent et de se laisser surprendre par l'événement qu'on auroit pu prévoir.

En parlant ainsi il se trouvèrent bientôt sur le terrain où le combat devoit avoir lieu. C'étoit un pré écarté, loin des habitations et des routes. On se trouvoit alors en automne, et le soleil qui venoit de se lever, paroissoit comme un globe rougeâtre à travers les vapeurs qui l'obscurcissoient. L'aspect de la nature étoit froid, triste et silencieux. Le croassement éloigné de quelques corbeaux se faisoit entendre, et les brouillards blanchâtres qui couvroient les champs environnans, leur donnoient l'aspect de lacs entrecoupés par des haies.

Tandis que Lacy et son compagnon considéroient la scène qui s'offroit à leurs regards, ils distinguèrent à travers le brouillard deux figures qui s'avançoient

vers eux. C'étoit Mr. Morton et lord Malvern. Les deux seconds s'abordèrent pour régler entr'eux les préliminaires du combat, tandis que Mr. Morton et Lacy demeuroient éloignés l'un de l'autre. A peine avoient-ils échangés quelques paroles qu'ils se virent joints par un nouvel arrivant. C'étoit Sackville, qu'Hartley reçut avec un air de surprise et de mécontentement.

« Je dois croire, » lui dit-il, « que vous venez ici en qualité d'ami de Mr. Morton. Il pense apparemment que deux seconds valent mieux qu'un ! »

« Je viens, » reprit Sackville avec calme, « en qualité d'ami des deux parties, car je ne veux point abandonner les dernières chances de réconciliation. »

Hartley secoua la tête. « Si une réconciliation avoit été possible, » observa lord Malvern, « nous ne nous rencontrerions pas ici aujourd'hui ! »

On procéda ensuite aux préparatifs du combat. Le terrain fut mesuré, les pistolets chargés, et le signal convenu ; enfin les adversaires prirent leurs positions respectives. Alors Sackville demanda de nouveau à chacun des deux successivement, et en termes peu propres à les adoucir, s'ils étoient disposés à en venir à un accomodement. Un refus laconique fut leur seule réponse ; après quoi le signal étant donné ils firent feu tous deux en même temps.

Ni l'un ni l'autre n'avoit visé d'avance son antagoniste, et quoique le bras de Lacy, au moment où il lâcha son coup, fut étendu dans la direction de Mr. Morton, il fit, en tirant, un léger mouvement de la main qui dirigea la balle au-dessus de sa tête ; mais

cette circonstance échappa aux deux seconds. Lorsque la fumée, en se dissipant, permit aux témoins de cette scène de voir que les deux combattans étoient demeurés debout à leurs places, ils poussèrent une exclamation de joie et s'avancèrent aussitôt vers eux, tandis que Sackville demandoit à haute voix si les deux parties étoient satisfaites. Mr. Morton ne répondit point à cette question, et Lacy demeura immobile les bras croisés. Sa physionomie étoit pâle, calme et portoit plutôt l'empreinte d'une résignation tranquille que celle de la hauteur obstiné d'un duelliste.

« Je suis venu ici, » dit-il d'un ton bas, mais ferme, « pour venger l'honneur outragé de mon père, et je demande de nouveau que Mr. Morton exprime le regret de l'avoir accusé, le désir de suspendre son jugement, et l'intention d'agir de concert avec moi pour rechercher et démasquer les auteurs de cette calomnie. »

L'irritation qui animoit la veille Mr. Morton s'étoit calmée peu à peu, et il alloit peut-être répondre d'une manière modérée et conciliatrice, si un regard que Sackville lui jeta à la dérobée, ne lui eut de nouveau inspiré le ressentiment, et la pensée que toute concession de sa part seroit humiliante. Il fut donc décidé qu'on tenteroit une seconde fois les chances du combat.

Au moment où les deux adversaires, ayant repris chacun leur poste, n'attendoient plus que le signal pour tirer de nouveau, on vit tout-à-coup Lacy s'avancer vers Mr. Morton, mais son pas étoit chancelant

et son air égaré comme s'il n'eut pas su ce qu'il faisoit. Mr. Morton fit une exclamation de surprise, et lord Malvern s'écria : « Gardez vos distances! »

« Il pâlit, il chancelle, » dit Sackville.

« Je vois du sang! » s'écria Hartley, « secourons-le! il est blessé. » Et s'élançant vers lui il le reçut dans ses bras au moment où il perdoit tout-à-fait connoissance.

(On transporte à Lacy, Herbert, dont la blessure se trouve n'être pas dangereuse).

De tout temps les philosophes ont observé que le bien naît souvent du mal; et lady Lacy, qui ne ressembloit cependant point à un philosophe, se sentit disposée à reconnoître cette vérité, lorsqu'elle entrevit que la blessure d'Herbert amèneroit peut-être l'union qu'elle désiroit si vivement voir se former entre lui et miss Hartley. Prétendant que pendant la convalescence de son fils, il lui seroit agréable d'avoir un peu de société, elle avoit engagé sa fille et son gendre à venir faire un séjour à Lacy, ce qui tout naturellement amenoit une pareille invitation à miss Hartley qui vivoit avec eux. Cet arrangement proposé et accepté, lady Lacy anticipoit complaisamment sur toutes les chances favorables qu'il présentoit. Herbert, hors d'état de sortir de la maison, seroit nécessairement obligé de voir fort souvent miss Hartley. Son état de convalescence ne pourroit manquer d'intéresser vivement celle-ci, car de tout temps un homme blessé dans un duel a produit cet effet auprès des femmes; et si elle avoit un grain de sensibilité elle prendroit de l'inclination pour lui. Cela étant, Herbert entraîné

par la reconnoissance deviendroit amoureux à son tour.

Ce raisonnement étoit sans doute très-plausible, mais lady Lacy avoit encore d'autres motifs pour se croire sûre de son fait, car elle n'ignoroit point que miss Hartley s'étoit trouvée mal au moment où on avoit rapporté Herbert blessé au château. C'étoit, selon elle, une preuve irrécusable d'amour; et elle se refusoit obstinément à croire que cet évanouissement fut simplement l'effet de la surprise sur une personne nerveuse. Elle citoit à l'appui de son dire maintes circonstances dans lesquelles miss Hartley avoit été effrayée et ne s'étoit point évanouie. Un jour elle s'étoit trouvée seule avec une souris, et une autre fois avec deux crapauds. Elle avoit versé en voiture et avoit manqué de tomber de cheval, sans cependant qu'elle eut perdu connoissance dans aucune de ces occasions. De là suivoit la conclusion qu'un amour passionné avoit seul causé une aussi violente émotion.

Herbert, qui désiroit vivement retarder le moment où il seroit forcé de reconnoître l'existence de cet attachement, se reprochoit quelquefois de fermer les yeux à l'évidence d'une vérité qui frappoit tant d'autres personnes; car ce n'étoit point sa mère mais encore sa sœur qui cherchoit à l'entretenir dans cette croyance. Hartley, quoique beaucoup plus sobre de remarques à ce sujet, paroissoit cependant croire à cette inclination comme à une chose entendue, Sackville, qui venoit fréquemment à Lacy, sembloit aussi partager l'opinion générale; enfin Mr. Luscombe étoit encore celui qui se donnoit le plus de peine pour établir cette conviction

parmi tous les habitans de Lacy. Depuis l'époque où le duel avoit eu lieu, ce jeune homme avoit témoigné tant d'intérêt à Herbert, et étoit venu si souvent s'informer de ses nouvelles, que quoique celui-ci fut naturellement peu disposé à rechercher la société de Luscombe qu'il regardoit comme un parasite, il ne put s'empêcher d'être sensible à ses attentions. Elles lui valurent une invitation de passer quelques jours à Lacy, et comme en la faisant, sir William et lady Lacy ne spécifièrent point un terme précis, il se crut autorisé à prolonger indéfiniment son séjour. Habitué à vivre chez les autres, il connoissoit mieux que personne l'art de payer une invitation par des prévenances attentives et empressées.

Cependant Lacy n'étoit pas crédule et les insinuations de tout genre dont il étoit accablé au sujet de l'amour que miss Hartley avoit pour lui, ne l'eussent point persuadé, si ses propres observations n'eussent aussi tendu à confirmer ses soupçons à cet égard. Il s'étoit fait un changement évident dans les manières de cette jeune personne. Son étourderie et sa gaîeté naturelle avoit fait place à une humeur plus pensive. Une sorte d'embarras et de réserve avoit succédé à la familiarité franche avec laquelle elle traitoit Herbert auparavant. Elle rougissoit souvent à son approche; ses regards évitoient les siens, et cependant loin de craindre sa présence elle sembloit rechercher l'occasion de se trouver en tête à tête avec lui. Lorsque cela arrivoit elle se montroit singulièrement absorbée, et au lieu de paroître attentive à ce qu'il lui disoit, elle sembloit méditer elle-même quelque chose à dire.

Un jour qu'ils se trouvoient seuls ensemble, Lacy fut plus encore que de coutume frappé de sa manière d'être avec lui. Il essaya d'engager la conversation mais comme elle ne lui répondoit que par monosyllabes, il pensa qu'elle préféroit ne rien dire et il finit par prendre un livre. Alors miss Hartley, dont-il n'avoit pas pu tirer une parole, parut à son tour désirer ranimer la conversation. Elle jeta à plusieurs reprises les yeux sur le livre qu'il tenoit à sa main, sans pouvoir réussir à le détourner de sa lecture.

« Est-ce de la poésie ! » dit elle enfin, voyant que ses regards demeuroient sans effets.

« Non! » dit-il, « c'est de la prose vulgaire, et de plus assez ennuyeuse. »

« Vous aimez mieux la poésie sans doute ! »

« Il y a des momens où elle me plait davantage ; mais je n'aimerois pas mieux ne lire jamais que de la poésie que de me nourrir uniquement de pêches. »

« C'est très-vrai! » répondit miss Hartley comme si elle eut à peine pensé à ce qu'elle disoit. « Et qu'elle est la meilleure poésie ? »

« Vous m'adressez-là une question de goût, à laquelle neuf personnes sur dix répondront différemment. Il est bien peu de poètes que chacun s'accorde à mettre au premier rang : Milton est peut-être de ce nombre. »

« Ah oui Milton! Il a composé le Paradis Perdu. Mais quel dommage que ce Paradis Perdu soit si affreux ! »

« Comment affreux? » répondit Lacy en souriant.

« Hé oui, il y est toujours parlé du... diable, » dit-elle

en prononçant ce dernier mot tout bas comme si elle l'eut jugé inconvenant.

« Non pas toujours, » reprit Lacy, « il y est aussi quelquefois question des anges. »

« Vraiment? Je n'en ai lu que deux chants, qui étoient tout entiers sur les démons. Et comme cela me paroissoit n'être pas un bon livre je ne l'ai pas achevé. Ce n'est pas là un genre de lecture qui me plaise. »

« Lesquelles préférez-vous? » lui demanda Lacy, espérant s'amuser de sa réponse.

« Oh! mon Dieu je ne saurois pas bien dire. Je crois que j'aime la poésie qui traite des sentimens du cœur, où il y a des choses simples et naturelles, des pensées qu'on a quelquefois soi-même, et des situations où l'on pourroit se trouver un jour. »

« Comme le Corsaire et la Fiancée d'Abydos, par exemple! » dit Lacy en indiquant un volume de Byron qui étoit sur la table.

« Oui, c'est cela! » répondit-elle naïvement. Puis, prenant le livre en question elle en tourna quelques feuillets à la hâte comme si elle eut espéré y trouver un moyen d'exprimer sa pensée. « Ah c'est très-beau! » dit-elle ensuite avec distraction, mais ce n'est pas ce dont je voudrois vous parler. »

« Je suis tout attention » répondit Lacy.

« Est-ce bien sûr? Ah! mais ne me regardez pas ainsi, et ne souriez pas comme si j'allois vous dire quelque chose de plaisant, car vraiment je suis très-sérieuse. »

Un silence suivit, pendant lequel miss Hartley pa-

rut méditer ce qu'elle alloit dire, et Lacy chercher à deviner ce qu'il alloit entendre. Nous avons vu que la pauvre Charlotte, qui avoit apparemment une aveu très-difficile à faire, avoit d'abord cherché à amener graduellement dans la conversation le sujet qu'elle vouloit introduire, espérant ainsi prendre courage peu à peu, et arriver sans trop d'effort à son importante communication. Mais ce premier essai n'avoit point réussi, et en vain avoit-elle invoqué le génie de la poésie. Cependant après un moment de réflexion, ne trouvant aucun autre sujet de conversation qui présenta plus de chances de succès, elle revint de nouveau à la poésie.

« Nous parlions de poésie » dit-elle, « et vous me demandiez qu'elle étoit celle que je préférois, et je vous disois que c'étoit celle dans laquelle on parle des sentimens du cœur. Vous vous étonnez sûrement de mon choix, mais si vous voulez que je vous dise pourquoi je préfère ce genre, je vous dirai que c'est parce que on apprend ainsi à connoître son propre cœur, et à... à... exprimer... ce qu'on sent... et... et c'est quelquefois si difficile !... » et en disant cela elle rougit beaucoup et poussa un gros soupir.

« J'avouerai qu'en cela, mon opinion diffère de la vôtre, » reprit Lacy un peu surpris de la tournure que prenoit la conversation. « Je crois que la poésie en général est plutôt propre à nous induire en erreur sur nos propres sentimens qu'à nous apprendre à les connoître, et quant à nous enseigner à les exprimer, je pense qu'il vaut mieux s'abstenir d'emprunter jamais les expressions d'un poète dans la conversation. »

« C'est très-vrai ; vous avez bien raison, et c'est ce qui rend la chose si difficile, pour nous, surtout. Il y a tant de choses que les femmes ne peuvent pas dire. »

« Sans nul doute, » reprit Lacy, dont la surprise alloit croissant. « Il y a beaucoup de choses qu'elles ne peuvent, et même qu'elles ne doivent pas dire. »

« Qu'elles ne doivent pas dire! — Ah! oui : c'est ce qui me tourmente. Pensez-vous, » ajouta-t-elle, en hésitant et avec une émotion toujours croissante, « qu'il n'y ait aucun cas dans lequel une femme puisse convenablement s'expliquer sur ce..... ce qui..... je sais à peine comment vous dire.... sur ce qui touche l'état de son cœur. » Ici elle rougit encore davantage et baissa la tête avec confusion. Lacy n'étoit guère moins embarrassé.

« C'est étrange ! » pensa-t-il. « A quoi tend tout cela! Voudroit-elle me faire une déclaration d'amour ! »

Le trouble de miss Hartley, les paroles qui venoient de lui échapper; ce qu'on lui avoit dit de ses sentimens pour lui, tout tendoit à confirmer cette supposition ; mais Lacy, malgré sa curiosité, ne désiroit nullement éclaircir ses doutes. « Réellement, » dit-il, « je ne suis point capable de vous conseiller là-dessus, et je craindrois de montrer bien de la présomption, si je me rendois juge des délicatesses qui doivent guider une femme dans sa conduite. Vous en êtes sans doute meilleur juge, et mon opinion ne signifieroit rien pour vous. »

« Oh ! votre opinion a une grande valeur à mes yeux. »

« Vous m'honorez beaucoup en pensant ainsi, et mes conseils seront toujours à votre service lorsqu'ils pourront vous être bons à quelque chose. Mais je crains, » ajouta-t-il avec un sourire, « que dans ce cas-ci, je ne puisse point vous être utile; car la chose n'est vraiment pas de mon ressort. »

Lacy prit ensuite un autre sujet de conversation, et quitta bientôt la chambre de peur de voir le premier revenir sur le tapis.

(La confidence que miss Hartley vouloit faire à Lacy et qu'elle ne lui fit point, étoit celle de l'inclination réciproque qui existoit entr'elle et Mr. Luscombe, et des projets de mariage qu'ils formoient en secret. Mais certains que la famille Hartley s'y opposeroit, ils encouragent l'illusion où l'on est sur les sentimens qu'on suppose à miss Hartley pour mieux cacher cette petite intrigue qui ne se découvre qu'à la fin du roman, et se termine par un enlèvement. Cependant Herbert, de plus en plus persuadé de l'amour malheureux de miss Hartley, et vaincu par les sollicitations de sa mère, consent à s'engager à l'épouser un jour. Peu de temps après, Mr. Morton et Lacy se trouvent en concurrence pour les élections d'un député au Parlement, et tandis que le succès demeuroit encore incertain entre les deux candidats, la victoire est tout d'un coup assurée au parti de Lacy, par les démarches d'un des créanciers de Mr. Morton, qui provoque une saisie chez lui, et amène ainsi cette crise si redoutée qu'il avoit espéré prévenir par le mariage de sa fille avec Sackville. Nous allons re-

prendre au moment où celui-ci vient de recevoir une lettre de Mr. Morton, qui l'informe de la saisie qui vient d'avoir lieu chez lui.)

La lettre adressée par Mr. Morton à Sackville, ne lui causa ni peine ni surprise, car la saisie avoit été prévue et désirée par lui. Il avoit provoqué cet événement au moyen des intrigues d'Allen, agissant sur les craintes et l'impatience des créanciers, et le moment de la crise avoit été expressément désigné par lui. Un de ses motifs, en pressant l'exécution de la saisie, avoit été de mettre un terme aux cours des dépenses de cette famille, dépenses qui ajoutoient chaque jour à la masse des dettes déjà contractées.

Considérant maintenant la fortune d'Agnès comme la sienne propre, et quoiqu'il fut bien résolu à résister, une fois marié, aux désirs qu'elle auroit de partager son opulence avec ses parens, il vouloit néanmoins qu'avant cette époque les Morton changeassent leur genre de vie. Car, outre qu'il y auroit une apparence de désintéressement à lui, à épouser la fille d'un homme ruiné; s'il falloit en venir un jour à secourir cette famille, il seroit à la fois moins onéreux et plus méritoire de satisfaire aux humbles sollicitations de la pauvreté, qu'aux réclamations secrètes de la prodigalité. Mais Sackville avoit encore une intention plus coupable en agissant ainsi. Il vouloit noircir le caractère de Lacy aux yeux de Mr. Morton. Les mesures qu'il prenoit pour éloigner Herbert de la famille Morton, ne lui étoient plus seulement dictées par un esprit de prudence; la jalousie

et la haine l'engageoient maintenant à poursuivre des desseins qui lui avoient été d'abord inspirés par les calculs de son intérêt personnel.

Transportons-nous pour quelques momens dans un des appartemens de la maison de campagne que Sackville possédoit à Trentford. Cet appartement, que malgré son élégance et ses dimensions, il avoit décoré du nom de cabinet d'étude, présentoit à l'œil les emblèmes des travaux d'un homme d'affaire, et des loisirs littéraires d'un bel esprit; ensorte que l'observateur étoit embarrassé de décider, si l'indolence ou l'activité régnoit en ce lieu. Une lourde table à écrire, de négociant, étoit placée vis-à-vis d'un meuble nouvellement inventé pour lire le plus commodément possible. Un fauteuil, destiné en apparence à l'étude, mais encore mieux calculé pour le sommeil, étoit auprès. Enfin, on voyoit pêle-mêle, sur une table, des paquets manuscrits liés ensemble, et des papiers nouvelles, des brochures du jour et des livres de compte. Là, encore, un volumineux rapport sur les finances cachoit un roman nouveau.

Sackville étoit seul dans cet appartement. Il tenoit un livre à la main, mais sembloit penser à toute autre chose qu'à sa lecture, et de temps en temps il lui échappoit un geste d'impatience. Enfin il parut s'appaiser à l'arrivée d'un domestique qui annonça Mr. Allen.

« C'est bon, cela suffit, » répondit-il aux excuses qu'Allen lui exprimoit pour l'avoir fait attendre. « Maintenant à nos affaires. Lisez d'abord cette lettre, » dit-il en lui présentant celle qu'il avoit reçue de Mr. Morton.

«Tout va bien jusqu'ici. Votre ami le créancier a agi comme nous l'entendions, et vous Allen, vous pouvez vous féliciter d'avoir rendu à Mr. Morton un service important.»

Allen sourit à cette observation ironique.

«Je parle sérieusement,» reprit Sackville. «Je considère cela comme un service, et c'est dans cette intention que j'ai provoqué la saisie. Elle lui aura ouvert les yeux sur sa véritable position, et j'espère que cet événement sera encore arrivé à temps pour le sauver de sa ruine.»

«Je l'espère aussi,» répondit Allen dont la gravité affectée et le sourire à demi-supprimé annonçoient qu'il avoit pénétré l'hypocrisie de Sackville. Celui-ci, après lui avoir jeté un coup-d'œil pénétrant, continua ainsi:

«Je ne sais si vous comprenez bien pourquoi je dis que cette saisie arrive à propos; sinon je vais m'expliquer plus clairement. Vous savez que cet incident l'a forcé de résigner tous ses droits dans l'élection actuelle et a décidé la victoire en faveur du parti opposé. Rien ne pouvoit servir plus efficacement la cause de ses adversaires.»

Allen en convint.

«Hé bien!» poursuivit Sackville, «ne pensez-vous pas que Mr. Morton doit être disposé à croire que son rival a provoqué cette mesure? Le créancier poursuivant est un des partisans de Lacy, et celui-ci peut l'avoir encouragé dans la démarche qu'il vient de faire.»

«Sans doute il l'auroit pu,» reprit Allen avec humeur,

« mais je sais fort bien pour ma part qu'il n'en a rien fait. »

« Oui, mais d'autres peuvent l'ignorer. En un mot, pour vous parler clairement, je désire que Mr. Morton croie qu'il est l'instigateur de ce qui vient d'arriver. J'ai déjà préparé les voies, et c'est à vous maintenant à achever l'entreprise. Vous avez, mon cher, une langue complaisante, une physionomie impénétrable et une tête fertile en inventions. Faites usage de tout cela pour me servir, et vous ne me trouverez point ingrat. »

Allen écoutoit parler Sackville d'un air grave et pensif. « Je vous comprends, » dit-il enfin, « et quoique je vous sois toujours dévoué, je vous avouerai cependant que je n'aime pas trop votre proposition, que je serois fâché de me mêler de cette affaire, et qu'enfin je vous prie de m'en dispenser. »

« Impossible ! » répondit sèchement Sackville.

« Je me reprocherois véritablement de faire ce que vous me demandez, car enfin cette affaire pourroit bien tourner comme l'autre, celle que vous savez. »

« Ce fut malheureux, j'en conviens, mais ce duel étoit tout-à-fait imprévu, et d'ailleurs vous savez que, loin qu'il en soit résulté rien de fâcheux, les deux adversaires se sont trouvés meilleurs amis après qu'ils ne l'étoient avant. Mais, dans ce cas-ci, je vous promets que tout se passera le plus paisiblement du monde. »

« Cela se peut, monsieur, cela se peut; mais je ne vois pas à quoi mène tout cela. Voilà d'un côté un jeune homme qui sera accusé injustement, de l'autre, Mr.

Morton qui voudra beaucoup de mal à quelqu'un qui ne lui a point fait de tort. Je ne pense pas que cela soit bien, monsieur, et je préfère ne pas m'en mêler.»

«Ho ho!» s'écria Sackville avec un sourire méprisant. «Je crois vraiment que vous devenez scrupuleux; mais il me semble que vous devriez avoir assez de confiance en moi pour ne pas supposer si aisément que mes motifs sont blâmables parce que vous les ignorez. Vous ne savez pas à quoi mène tout cela, monsieur! mais ce n'est pas non plus mon intention que vous le sachiez. Vous êtes un instrument pour moi et non un conseiller. Sans connoître mon but vous blâmez mes moyens. Mais tous les moyens sont bons pour atteindre un but louable, car en toute chose il faut considérer la fin. Regardez agir la Providence; elle fait constamment sortir le bien du mal. Sans cela pourquoi les orages, les tremblemens de terre, les serpens venimeux? Pourquoi les meurtriers, les voleurs, les *faussaires* demeurent-ils quelquefois impunis? C'est que ces fléaux ont aussi leurs avantages. Ainsi point de scrupules; cela ne sert à rien. Je vous ai dit tout ceci, non pour m'excuser à vos yeux, mais pour votre propre satisfaction, et j'espère que mes raisonnemens ont fait effet sur vous.»

«Mr. Sackville!» reprit Allen d'un ton soumis, «je vous demande pardon de vous avoir soupçonné, et je vous prie d'être persuadé que j'ai autant de confiance en vous que j'en aurois en toute autre personne qui m'eût fait la même proposition. Je suis un homme tout simple, monsieur, et je ne prétends point disputer

avec

avec vous sur la morale, mais veuillez cependant considérer, que quelque louables que soient vos intentions dans cette affaire, elle peut néanmoins être dangereuse pour moi.»

« Ah, j'y suis! » reprit Sackville en riant. « C'est la peur et non la conscience qui fait naître vos scrupules. »

« Vous pouvez rire, Monsieur! » reprit Allen. « Mais je ne vois pas qu'il y aît rien de honteux à prévoir les conséquences de ses actions. »

« Au contraire, et c'est pourquoi je vous engage à prévoir les conséquences qu'il y auroit pour vous à me désobéir! »

Un silence suivit. Sackville se taisoit pour laisser à ce qu'il venoit de dire, le temps d'opérer sur l'esprit d'Allen; et celui-ci, la physionomie sombre et troublée, cherchoit ce qu'il avoit à répondre.

« Je suis prêt, » dit-il enfin, « à faire ce que vous me demandez, mais j'y mettrai une condition. »

« Je ne veux point de conditions. Vous devez m'obéir sans réserve. »

« La faveur que je vous demanderai est très-légère. »

« Hé bien, voyons! »

« Je vous prierai, Monsieur, de vouloir bien me faire voir un instant le *papier*. »

A ces mots Sackville le regarda avec surprise et défiance.

« Vous me faites là une singulière demande Allen, » dit-il, « quel plaisir ou quelle utilité retirerez vous à voir l'acte de faux que vous avez fabriqué autrefois? »

Allen ne répondit pas.

« C'est une fantaisie Allen. Si vous avez une raison suffisante dites-le moi. Mais n'espérez pas que je satisfasse une fantaisie. »

« Tant pis pour vous monsieur, car dans ce cas je ne ferai pas ce que vous me demandez! »

« Bon Dieu ! mais pensez-vous aux suites de votre refus ! »

« Oui Monsieur, j'y pense. Mais il en arrivera ce qu'il pourra. Je suis résolu à ne vous servir qu'à cette condition. »

« Je pénètre son intention, » se dit Sackville, à lui-même. « Le drôle s'imagine peut-être que je n'ai plus l'acte en question, ou qu'il est défectueux en quelque manière. En ce cas il vaut mieux lui montrer ce qui en est. Un refus de ma part confirmeroit ses soupçons. « Allen! » dit-il enfin gravement, « quoique je ne voye pas la raison de votre demande, je vous l'accorderai. »

En disant ces mots il sortit de l'appartement, laissant Allen agité à la fois par la crainte et l'espérance. Les motifs de sa demande à Sackville étoient en partie ceux que celui-ci avoit devinés, mais il méditoit en outre le hardi projet de s'emparer de force du papier en question et de le détruire. Une lutte avec Sackville, qui étoit jeune et fort, lui présentoit il est vrai peu de chances de succès et tout devroit dépendre de l'adresse et de la rapidité de ses mouvemens. Tandis qu'il s'excitoit au courage et méditoit son plan d'attaque, Sackville rentra dans la chambre dont il ferma soigneusement la porte. A l'instant les yeux d'Allen se portèrent

sur la main de celui-ci, où il espéroit voir le papier qu'il avoit demandé, mais au lieu de cela ses regards furent frappés de la vue d'un pistolet. Sackville, sans parler, sans même regarder Allen, se mit à charger tranquillement son arme.

« Monsieur Sackville! le papier? » s'écria Allen avec inquiétude; mais il n'obtint aucune réponse.

« Monsieur Sackville, je pense... je ne comprends pas... j'espère que vous n'oubliez pas... »

Même silence.

« Monsieur Sackville, au nom de Dieu, expliquez-vous! » dit Allen en s'avançant.

« N'approchez pas! » dit Sackville brusquement.

« Ce n'est pas que je craigne rien, » continua Allen. « Vous seriez incapable d'attaquer un homme sans défense. N'oubliez pas... »

« Paix! paix! » s'écria Sackville avec un regard de mépris. « Pensez-vous que si je voulois abréger votre misérable vie, je ne laissasse pas cette besogne au bourreau, plutôt que de m'en charger moi-même. » Lorsqu'il eut achevé de charger son pistolet il s'approcha d'un bureau massif qui occupoit un des coins de la chambre, l'ouvrit et en tira l'acte fatal. S'avançant alors près d'Allen, le papier d'une main et le pistolet de l'autre, il lui dit d'un ton plus doux. « Vous devez excuser mes précautions, et comprendre qu'un document tel que celui-ci ne doit point être livré légèrement entre les mains de celui qui sent que sa vie est intéressée à le détruire. Vous vous moqueriez de moi si je vous présentois ceci comme un papier-nouvelle. Non, non! je

ne suis pas si sot; » et en parlant ainsi il arma et dirigea son pistolet sur la poitrine d'Allen qui frissonna et fit un mouvement en arrière.

« Calmez-vous, » continua froidement Sackville, « et écoutez-moi. Vous voyez qu'avec un léger mouvement du doigt, je puis mettre fin à votre existence. Vous le voyez, c'est bien; maintenant vous allez être satisfait. Non-seulement vous verrez l'acte en question, mais vous le tiendrez, le lirez, et l'examinerez à loisir; mais le plus léger mouvement que vous ferez pour le détruire sera le signal de votre mort. »

Il présenta alors le papier à Allen. Un long silence s'en suivit, pendant lequel ce malheureux demeura en proie à l'agitation la plus violente. Les yeux fixés sur l'écrit qu'il tenoit entre ses mains, il ne pouvoit en distinguer un seul mot, et entrevoyoit toujours malgré lui le bout du pistolet à peu de distance de sa poitrine. Des résolutions contraires s'emparoient tour à tour de sa volonté, et en dépit des menaces effrayantes de Sackville, la pensée de déchirer le papier fatal se présenta une ou deux fois à son esprit. Il levoit alors les yeux sur son oppresseur, pour voir s'il ne découvriroit point quelque signe d'irrésolution ou de pitié dans sa physionomie; mais à chaque fois le regard froid et déterminé de Sackville lui disoit qu'il étoit prêt à agir comme il l'avoit annoncé. A cette vue il frémissoit de terreur et pensoit à l'horrible alternative des deux genres de mort dont il étoit menacé. La prolongation de cette épreuve étoit au-dessus des forces d'Allen. Bientôt des gouttes de sueur froide tombèrent de son front. Ses yeux étoient

fixes et égarés; ses lèvres tremblantes, ses membres sans forces, et il put à peine avancer la main pour rendre le papier à Sackville. Celui-ci le prit en silence, et jetant un regard de pitié méprisante sur la figure renversée du malheureux Allen, il lui offrit un verre d'eau.

«Buvez ceci,» lui dit-il, «vous en avez besoin. Après vous être exposé inutilement à une épreuve que vous ignoriez devoir être aussi sévère. Mais cette leçon, je l'espère, vous rendra plus sage à l'avenir. Et maintenant je dois croire que je n'ai plus de refus à craindre de votre part.»

Allen répondit par un signe de soumission, et les deux complices se séparèrent.

(La suite du prochain cahier.)

BULLETIN D'ANNONCES.

I.

VOCABULAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, contenant un choix de mots dont la connoissance est indispensable à ceux qui veulent parler et écrire avec élégance et facilité; suivi 1.° de remarques détachées; 2.° de la prononciation d'un grand nombre de mots qui peuvent embarrasser les jeunes gens; 3.° d'un tableau de

la place des adjectifs par rapport aux substantifs ; 4.° des homonymes les plus usités; 5.° enfin d'un recueil des locutions vicieuses. Ouvrage adopté pour le collége de Neuveville ; par A. PÉTER, instituteur; *Genève*, Barbezat et Delarue, imprimeurs-libraires. *Paris*, rue de Grammont n.° 7, 1828. Un vol. in-8.° de 360 pages.

II.

MUSÉE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE, OU RECUEIL DES PRINCIPAUX TABLEAUX, STATUES ET BAS-RELIEFS DES COLLECTIONS PUBLIQUES ET PARTICULIÈRES DE L'EUROPE ; dessiné et gravé à l'eau forte par RÉVEIL, avec des notes descriptives, critiques et historiques par DUCHESNE aîné. 9.me et 10.me livraisons. *Paris*, Audot, éditeur, rue des Maçons-Sorbonne n.° 11. Baudouin frères, éditeurs, rue de Vaugirard, n.° 17 ; et chez les principaux libraires et marchands d'estampes de Paris, des départemens et de l'étranger. 1828.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

ÉTAT ACTUEL DE LA LITTÉRATURE GÉORGIENNE; par Mr. BROSSET (1).

La haute chaîne des monts Caucase, s'abaissant vers le midi, forme d'immenses vallées, où la main de la nature a réuni avec profusion toutes les richesses des eaux, de la terre et des bois. Partout, en effet, on aperçoit une végétation vigoureuse: les plaines sont couvertes de belles moissons de froment, de maïs et de millet; les pentes des montagnes se déroulent sous de magnifiques forêts, la vigne, production indigène, se marie au chêne vigoureux, à l'orme élancé, se suspend à leurs dômes comme une liane, et fournit pour la table des princes un vin comparable aux plus renommés de nos climats.

Sous le point de vue pittoresque, la Géorgie n'a rien à envier à aucun des pays de notre Europe; et s'il en faut croire les voyageurs, les sites admirables de l'Iméritbi, les charmans plateaux de Thélaw et de Signac en Cakhhéthi, les perspectives qui se développent à l'œil étonné, des cimes du Causase, ne le cèdent point aux panoramas enchanteurs de l'Helvétie.

(1) Lu à la séance générale de la Société asiatique, mardi 29 avril 1828.



Lorsque à tant d'avantages viennent se joindre la douceur de la température et la salubrité de l'air, on concevra sans peine que les enfans de Karthlos soient devenus dans l'Orient le type de la beauté. Transporté par un trafic régulier dans les provinces turques, le sang généreux des séduisantes Géorgiennes dut concourir puissamment à entretenir dans une race abâtardie par le despotisme, cette noblesse de formes que nous admirons dans l'Osmanli.

Pourquoi faut-il qu'un si riant séjour, où l'imagination de quelques modernes se plaît à retrouver une portion de l'antique Eden, ne renferme en son sein que des tigres et des ours, et des hommes qui ne leur cèdent en rien pour la férocité, la perfidie, l'ingratitude, dont la cupidité ne se complaît que dans le pillage, le meurtre, les vols, les extorsions de tout genre?

Tant il est vrai que, si l'art n'ajoute point son travail à celui de la nature, elle reste dans toute sa brutalité primitive!

On s'étonnera peu de cet avilissement des Géorgiens, quand on songera combien est misérable la condition d'un peuple qui, depuis Alexandre le Grand, a vingt fois changé de maîtres, et que sa position sur le globe constitue en état de guerre permanent, sans pouvoir jamais consolider son indépendance politique et religieuse.

Suivant un calcul récent, la population de la Géorgie s'élèveroit à 2,375,487 habitans (1), répartis par mas-

(1) *Tableau du Caucase*, par Mr. Klaproth, 1827, p. 93.

ses inégales entre cinq principautés, qui, sous le nom moderne de *Géorgie*, occupent environ cinquante lieues en largeur, et cent vingt-cinq dans la plus grande longueur. Les anciens donnoient à ces contrées le double nom de *Colchide* et *d'Ibérie* (1).

La Géorgie rattache ses premiers souvenirs aux temps voisins du déluge. Karthlos, fils de Thargamos, et par lui descendant de Japhet à la troisième génération, se fixa dans le fertile pays de Somkhithi. Là, sa famille s'accrut par les mariages, sous l'empire d'un chef aussi vaillant que juste: mais bientôt, trop resserrée dans ses premières limites; elle s'élança dans toutes les directions, toutefois sans dépasser la borne du Caucase.

Il y a donc lieu de s'étonner qu'un voyageur reproche à ces peuples, avec une dérision amère, d'avoir voulu se lier à la Bible, puisque les temps et les lieux rendent vraisemblable cette tradition, antérieure sans doute à tout esprit de secte (2).

Il n'est pas non plus hors de vraisemblance qu'avant le IV.e siècle, les Géorgiens n'aient eu une littérature nationale: il semble même contraire à la saine raison

(1) La Géorgie est située entre les 40° 35′ et 42° 25′ de latitude nord, et entre les 38° 35′ et 43° 25′ de longitude est du méridien de Paris. Les points extrêmes du nord au sud sont le mont Kasbek ou de la Croix dans le Caucase, et la chaîne de Panbaki de l'est à l'ouest, les embouchures de l'Itagour dans la Mer-Noire, et de l'Alazani dans le Kour ou Mtcwari. Mais la province russe de Géorgie comprend en outre le Karabagh, et le pays de Gendjah, maintenant Élisabetpol.

(2) Klaproth, *Voyage au Caucase*, II, p. 509.

qu'un peuple, dont l'existence date de si loin, ait parcouru plus de trois mille ans sans un moyen d'exprimer et de fixer ses idées. Cette littérature, telle quelle, auroit été, comme celle des Romains jusqu'au beau siècle d'Auguste, toute consacrée à l'histoire, seul genre cultivé par les peuples d'action.

Un incendie a consumé les trésors littéraires de l'Egypte; les bouleversemens de la guerre ont fait disparoître ceux de Persépolis; quatre tyrans ont anéanti à diverses reprises ceux de la Chine: pourquoi la même chose ne seroit-elle pas arrivée aux Géorgiens? surtout si l'intolérance religieuse, se joignant à tant de causes funestes, a pû, comme il y a lieu de le croire, ordonner la destruction des anciens restes d'une littérature profane.

Quoiqu'il en soit, dans son état actuel, la littérature géorgienne commence par la Bible. Ce Livre des livres, la Création, l'Ouvrage par excellence, ainsi que l'appellent les Géorgiens, de l'un des noms qu'ils donnent à la Genèse en particulier, fut traduit pour eux au quatrième siècle, par un saint personnage nommé *Ewthymi* ou *Iwthymi*. Voici ce que disent à son sujet les légendes géorgiennes: « S. Ewthymi, honoré, le 20 janvier, sous « les titres de *digne père revêtu de Dieu*, naquit à Méli« tène en Somkhithi, dans la seconde moitié du qua« trième siècle, sous l'empereur Gratien. Ses vertus et « sa connoissance profonde des Ecritures, le firent, jeune « encore, ordonner prêtre par Otroa, évêque du lieu de « de sa naissance. A l'âge de vingt-neuf ans, il passa à « Jérusalem, et se retira dans le désert, où il se rendit

« célèbre par quantité de miracles, guérissant les malades, obtenant comme Elie la pluie du ciel, et la « fécondité aux femmes stériles, fils lui-même d'une « mère qui, comme Ste. Elisabeth, avoit long-temps « vécu sans enfans. Un jour qu'il disoit la messe, une « colonne de feu apparut sur sa tête et y demeura jus-« qu'à la fin du sacrifice, visible à tous les assistans. « Il mourut plein d'années et de mérites, à l'âge de « quatre-vingt-dix-sept ans, sous Léon le Grand (1). »

Lorsqu'en 1818 la Société biblique de Pétersbourg vouloit faire réimprimer la Bible géorgienne, elle eut vent de l'existence du manuscrit autographe de St. Ewthymi, et en fit solliciter l'extraction de la bibliothèque du mont Athos, couvent fondé par ce saint homme. Mais la menace d'excommunication contre quiconque entreprendroit de faire sortir ou ce livre ou tout autre du même dépôt, paralysa les efforts du prince Gallitzin, président de la Société (2).

Quant à la traduction de la Bible que l'on dit avoir été faite par St. Georges, apôtre de l'Ibérie, le révérend Pinkerton, dans la même lettre qui contient les détails précédens, assure qu'il n'a pu en apprendre rien de certain.

---

(1) Comme il n'est point fait mention spéciale, dans cette légende, des travaux de S. Ewthymi sur l'Ecriture, Mr. Saint-Martin ne croit pas que S. Ewthymi, désigné pour le 20 janvier dans le *Sounaksari* (συναξαρίον), ou ménologue géorgien, soit l'interprète de la Bible. Il pense que la traduction des Ecritures, en géorgien, est de beaucoup postérieure. Voyez aussi sur ce sujet, 16 *Rep. of bibl. Soc.* p. 33, tout à la fin.

(2) *Sixteenth Rep. of bibl. Soc.* pp. 33 sqq.

L'édition des deux Testamens, qui parut à Moscou en 1742, fait le plus grand honneur aux talens, aux soins, à la munificence des rois géorgiens, Artchil, Wakhhtang et Bakar, qui, durant cinquante ans, s'occupèrent de la recueillir, de la compléter et de la revoir. Elle prouve que par tous pays les princes se sont glorifiés du titre de religieux et de savans.

Après la Bible, il est juste de dire un mot de la littérature ecclésiastique, et ce mot sera court.

Il paroît qu'à une époque ancienne, la plupart des Pères de l'Eglise furent traduits en géorgien. La bibliothèque du mont Athos contient quelques-uns de ces manuscrits : la traduction du *Commentaire de St. Chrysostome sur St. Mathieu et St. Jean*, *les œuvres de St. Grégoire*, *les Discours et Maximes de St. Basile le Grand*, *que les Géorgiens honorent le* 1.er *janvier*, et les œuvres spirituelles autographes du traducteur de la Bible (1).

Il faut sans doute joindre à cette liste de traductions les œuvres de St. Cyrille, évêque de Jérusalem, dont un fragment, relatif à une apparition de la croix, se trouve dans le bréviaire géorgien sous la rubrique du 7 mai; traduction, pour le dire en passant, qui s'éloigne considérablement du texte grec, tel qu'il a été publié par Milles et D. Touttée; souvent même inintelligible, dans les endroits où St. Cyrille n'est, selon son habitude, que mystique et échafaudé. Le grand couvent de Gélath en Imérithi, et le dépôt littéraire de

(1) *Sixteenth Rep. of bibl. Soc.* p. 33.

Mtzkhhétha, étoient les plus riches trésors de cette littérature géorgienne ; mais rien n'a transpiré sur leur contenu. Il est probable qu'au milieu des déchiremens de la guerre, ils auront éprouvé le même sort que les monastères tibétains, dont Messerschmidt rapporte pour tout échantillon les deux fragmens si singulièrement traduits par Fourmont et par le Père Géorgi (1).

La bibliothèque royale de Paris ne possède en ce genre que deux manuscrits : 1.° le *Bréviaire de Jérusalem*, adopté par l'église de Géorgie, qui l'a enrichi de quelques saints nouveaux ; 2.° une collection de légendes pour chaque jour du mois, dans le genre de l'*Aïsmavourk* des Arméniens, qui a appartenu au roi Giorgi, suivant une note en beaux caractères apposée par ce prince au bas du dix-neuvième feuillet. L'un et l'autre de ces ouvrages sont incomplets, avec cette différence que le deuxième manque des vingt-neuf premiers feuillets, et des légendes du deuxième semestre de l'année ecclésiastique (mars-août) ; au lieu que le premier, semblable au serpent de Saturne qui se mord la queue, a été écrit de façon que le commencement de l'ouvrage occupât les derniers feuillets.

Venons maintenant à la religion des Géorgiens : elle est telle qu'on peut l'attendre d'un peuple montagnard, guerrier par essence, et toujours esclave. Au troisième siècle avant J.-C., les Géorgiens adoroient encore l'idole de Zadéni (2), élevée sur le mont Zaden, auquel elle a

(1) *Alph. Tibet.* pp. 663, sqq.

(2) Klaproth, *Voyage au Caucase*, II, p. 79.

donné son nom, par Pharnadj, quatrième roi de Géorgie. Ils donnent à l'Etre suprême le nom de *Ghmerthi*, *Ghthi*, ou *Ghouthi*; ce dernier nom ressemble assez au *God* des nations du nord, au *Khoda* des Persans. Ste. Nino, Nina, ou Nonna, leur prêcha, dit-on, le christianisme, vers l'an 311 (1). Ils invoquent journellement cette sainte dans leurs prières, et l'honorent, le 14 janvier, sous les noms de Sainte-Mère, égale aux apôtres, illuminatrice du Khartwel, chef-d'œuvre du Saint-Esprit, coopératrice de St. André, ayant achevé l'œuvre de sa prédication. Par où l'on voit l'enthousiasme qu'inspire cette sainte à ses enfans spirituels, et que la tradition du passage de St. André s'est conservée dans le Caucase. Je regrette beaucoup que la vie de Ste. Nino ne se trouve pas dans la légende géorgienne. Plus tard, les Géorgiens adoptèrent le schisme des Grecs; et lorsque ce pays changea de maîtres, l'islamisme pénétra dans leurs vallées et dans leurs montagnes. Tantôt sunnites avec les Turcs, schiites avec les Qizilbach, c'est ainsi qu'ils nomment les Persans, leurs princes, à très-peu d'exceptions près, n'eurent d'autre culte que leur ambition et leur intérêt. Désormais, sous l'autocrate des Russes, il est probable qu'ils se rapprocheront de plus en plus de l'orthodoxie grecque.

En 1814, l'évêque Dosithée donna au révérend Pinkerton des détails, d'après lesquels on compteroit en Géorgie environ un million de chrétiens grecs, répartis en deux mille paroisses, dont il n'y a pas plus de la

(1) Voyez *Journal asiatique*, octobre 1827, pp. 208 sqq.

vingtième partie qui possède un exemplaire complet de la Bible. Selon les mêmes renseignemens, l'instruction religieuse est, en Géorgie, une partie essentielle de l'éducation des femmes, plus pieuses ici (ce sont les propres termes du rapport) et plus instruites en ce qui concerne la religion, que les hommes et que les prêtres eux-mêmes (1).

Mais si l'on vouloit dire quelque chose de plus précis sur la religion du peuple géorgien, et juger de sa croyance par ses mœurs, ce qui, par tous pays, est une règle trop sévère, on trouveroit que les divinités de cette nation sont l'or, la liberté et la vengeance. Ce qui étoit vrai au temps où Chardin, traversant la Mingrélie avec une pacotille de cent cinquante mille écus, eut à lutter contre l'avarice, la perfidie et la lubricité de la reine, étoit déjà vrai, lorsque, en 1511, Giorgi, roi de Cakhhéthi, égorgea son père et fit crever les yeux de son frère; lorsque, en 1605, Constantiné faisoit massacrer sous ses yeux le roi Alexandré son père, et son frère Giorgi, au milieu d'un repas; lorsque enfin, en 1635 et en 1647, on vit des princes obligés, par la cruelle loi de l'usage, de venger dans le sang le sang de leurs parens. Abominables démêlés, consignés dans l'histoire, et que les rois honoroient de leur présence.

Le P. Zampi, qui certainement ne regardoit pas les Géorgiens avec des yeux de défaveur, s'étant dévoué à leur salut, fait un triste tableau de leur religion pratique: il raconte, entr'autres, que le sacrement de pénitence

(1) *Tenth. Rep. of bibl. Soc.* p. 319.

ne s'administroit, en Géorgie, que pour des sommes d'une énormité proportionnée à celle des désordres connus du pénitent.

Prêtres et peuple, les Géorgiens n'ont retenu du christianisme qu'un simulacre de superstitions, et, par dessus tout, une incroyable vénération pour le prophète Elie, qu'ils adorent sur les hautes montagnes avec de ridicules cérémonies.

J'ai trouvé dans un manuscrit, où sans doute je ne m'attendois pas à pareille découverte, un singulier monument de la superstition géorgienne : c'est un calendrier lunaire, avec prédictions dans le goût de Mathieu Laensberg, qui prouve que la sotte crédulité est de tous les temps et de tous les pays. « Le 23ᵉ de la lune, y est-il « dit par exemple, est un jour heureux : on peut tout « faire ce jour-là, se marier, planter, faire des présens, « en recevoir, bâtir; la chasse sera bonne; on retrouvera « les objets volés et perdus, mais les malades empire- « ront. Ceux qui naissent le 23 de la lune aimeront « l'argent et seront à l'abri du malheur. S'ils peuvent « vivre quarante ans, ils iront jusqu'à quatre-vingt-dix « ans; mais ils seront mangés par les loups. Les rêves « du 23 de la lune sont mauvais. » On trouve un semblable almanach dans la grande encyclopédie japonaise.

Il seroit à souhaiter que la Géorgie voulût bien faire part à l'Europe de ses trésors historiques : on ne peut douter qu'elle n'en possède de fort abondans. Lorsque, à la fin du dix-septième siècle, le roi Wakhhtang, auteur du code géorgien, fit compiler sa chronique uni-

verselle sous le nom de *Vie* ou *Histoire du pays de Karthlos*, on sait qu'il mit à contribution les archives de sa nation : mais où sont-elles déposées, et que contiennent-elles ? L'auteur des *Mémoires sur l'Arménie* croit que le dépôt principal en doit être au même lieu où Etienne Orpélian trouva les matériaux de l'histoire des princes arméniens de sa race ; et il ajoute qu'un exemplaire de la grande chronique avoit été porté à Rome (1).

La bibliothèque du roi ne possède qu'une fort mince chronique géorgienne, extraite peut-être de la grande, où est contenue l'histoire de trois cent trente-un ans, depuis 1372 jusqu'en 1703. Cette petite histoire commençoit sans doute à la première année de la période quinquéséculaire des Géorgiens, peut-être remontoit-elle plus haut. C'est du moins ce qu'indiquent deux feuillets laissés en blanc par le copiste, et qui ouvrent la pagination du manuscrit.

Cette perte est d'autant plus à regretter, qu'on eût trouvé daus ce qui manque l'histoire de ces reines fameuses, l'honneur de leur sexe, qui portèrent sur le trône d'héroïqnes vertus jointes à une noble capacité. Et quelle source d'intérêt dans les règnes glorieux de cette princesse que l'admiration des Orientaux appela le roi Thamar, et d'Oudan la Russe, qui, avec ses seules forces, affronta et tint long-temps en échec la puissance dévastatrice des Mongols ! N'en doutons pas, leurs noms, comme ceux de Zénobie, d'Anne et de Catherine, survivront aux pages mêmes de l'histoire.

---

(1) Voyez *Mémoires sur l'Arménie*, II, p. 45.

Une autre chronique composée par le prince David, fils du dernier roi de Géorgie, parut à Tiflis en 1798, sous ce titre : *Histoire abrégée du Khartwel.* Elle a été depuis traduite et publiée en russe.

Au reste, les renseignemens particuliers ne manquent pas pour l'histoire moderne de l'Ibérie. Guldenstädt, Reineggs, et d'autres voyageurs, ont consigné tout ce qu'ils ont pu en apprendre, dans les récits de leurs doctes excursions. Mais ce qu'il y a de plus précieux en ce genre, ce sont les écrits de Chardin et de Peyssonnel, et les *Mémoires sur l'Arménie.*

Chardin se trouvoit en Géorgie en 1672, à une époque où des guerres intestines causées par des jalousies de famille, par l'ambition et la cruauté du féroce Léwan, le plus fameux des dadians de Mingrélie, avoient tout mis en combustion. Daoud-khan, Swimon le Grand, Louarsab, qui venoient de disparoître de la scène du monde, avoient légué à leur patrie deux guerres étrangères; et les invasions des Turcs d'Akaltzikhé, et des Persans sous la conduite de Schah-Abbas et de l'apostat Chah-Nawazkhan, s'étoient réunies pour lacérer cette pauvre contrée. Cependant, à cette époque même, l'histoire compte plus d'un nom illustre. Chahnavaz I.er, durant sa longue carrière, légitima son usurpation par une conduite sage et par une bonne administration. Ses continuels débats avec le brave Thémouraz, roi de Cakhhéthi, firent ressortir au plus haut point la vertu héroïque de ce dernier, et son inviolable attachement à la religion de ses pères. Environné d'ennemis puissans, Thémouraz fait retraite, et vient

à Constantinople demander du secours au sultan Mourad. Celui-ci le reçoit avec toute sorte de considération; mais il veut mettre ses faveurs à un trop haut prix pour l'âme fière d'un chrétien. Thémouraz songe à se sauver; il feint une partie de chasse sur la rive asiatique du Bosphore, et se dérobe, à la faveur d'un déguisement, avec les restes des compagnons de sa fuite. Il arrive, trouve la citadelle d'Oltistzikhhé envahie par les Persans, tombe sur eux avec sa foible troupe, reprend le fort, sa femme et ses enfans qui y étoient détenus, et rentre triomphant dans le Cakhhéthi, son royal héritage. Avant sa glorieuse mort, la reine Kéthéwan sa mère s'illustra elle-même par ses vertus, et mérita, en défendant sa pudeur et sa foi, la couronne du martyre et une place dans le calendrier des Géorgiens, qui l'honorent le 13 de septembre.

Si j'ai vanté si fort l'exactitude de Chardin, c'est que j'ai retrouvé, presque mot pour mot, les deux morceaux historiques qui font l'un des plus beaux ornemens de son voyage, dans la chronique manuscrite de la bibliothèque royale dont j'ai parlé plus haut, chronique dont la traduction est toute entière achevée.

L'élégant et inestimable ouvrage de Peyssonnel, sur les dernières guerres de la Géorgie, où figurèrent les illustres princes Thémouraz et Éréclé, est un vrai petit chef-d'œuvre. Éminemment clair et méthodique, et tout à la fois pur et concis, cet auteur a réuni dans son livre tous les genres de mérite qui conviennent à l'histoire, et, par-dessus tout, celui de cette brièveté féconde, qui faisoit dire à Montesquieu parlant de Tacite : « Il abrège tout, parce qu'il a tout vu. »

Pour la géographie de la Géorgie, il existe un petit ouvrage fort intéressant, rédigé vers le milieu du dernier siècle, où sont décrits les montagnes, les fleuves, les limites du Carthli moderne, et les principaux lieux, avec les édifices que l'on y trouve : il seroit à souhaiter que cet ouvrage pût être consulté dans nos bibliothèques.

La première bonne carte de la Géorgie a été publiée par Delisle, en 1766, à Paris, sur les renseignemens qui lui furent fournis par un prince de Cakhhéthi. Le chevalier Gamba en cite (I, 333) une manuscrite qui se trouve au dépôt de la marine, à Paris. Le savant Malte-Brun en a publié deux dans ses Annales des voyages. Il en existe d'autres également estimables dans diverses relations. Celle qui accompagne le Voyage du chevalier Gamba, quoique rétrécie, a l'avantage de présenter d'un seul coup-d'œil l'aperçu de toutes les positions des provinces russes au-delà du Caucase, avec une partie des frontières turques et persanes.

Le seul monument que nous ayons de la législation géorgienne, est le code de Wakhhtang V, le même qui compila l'histoire de son pays, et prépara l'édition de la Bible. Ce code, qui n'est lui-même qu'un mince recueil des lois juives et arméniennes, des institutes du Bas-Empire, et de quelques ordonnances des rois géorgiens, auxquelles Wakhhtang ajouta les siennes, doit avoir été composé vingt-quatre ans avant la fin du XVII.e siècle. Jusque-là, il n'y avoit pas de code en Géorgie : a-t-elle plus gagné que perdu à en avoir un enfin, après plus de trente siècles d'existence ? C'est ce qu'il sera difficile de résoudre, maintenant surtout

que l'occupation russe remplit tout de sa juridiction. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, plus malheureux que Solon, Lycurgue et Sélim III, Wakhhtan V, victime de l'insubordination de ses peuples, a été forcé de quitter son trône et son pays; et qu'il est venu mourir loin de l'un et de l'autre, à Astracan, en 1737.

Divers auteurs ont traité de la numismatique géorgienne, et tous ceux qui, depuis Adler, se sont occupés de l'histoire métallique des peuples de l'Asie, Tychsen, Assémani, Castiglione, Marsden, et Fræhn, ont publié des médailles de cette nation. Mais il faut désespérer de tirer pour l'histoire de nombreux renseignemens des monnoies géorgiennes: d'abord, parce qu'elles sont en petit nombre, et la plupart de celles déjà publiées, en fort mauvais état. D'ailleurs, elles se rapportent toutes aux princes qui régnèrent dans le XIII.e siècle, ou au dernier des souverains géorgiens, Héraclius.

Elles ont donné lieu à des interprétations dont les unes sont contradictoires, et les autres hésitent entre les princes qui ont régné à plusieurs centaines de lieues de distance. Il a fallu qu'enfin Mr. Fræhn vînt révéler à ses prédécesseurs qu'ils avoient pris pour des noms propres de simples titres arabes que prenoient les rois de Géorgie, à l'imitation et peut-être comme signe de vasselage à l'égard des rois étrangers leurs suzerains (1). Cette partie de la littérature géorgienne recevra sans doute beaucoup de lumière par la publication de mon-

(1) Fræhn, *de Titulis chan. hordæ aur.* p. 18.

noies géorgiennes d'un cabinet fort riche en ce genre, qui se trouve à Paris, publication déjà commencée par un savant estimable, Mr. Reinaud.

Je devrois terminer cet aperçu par quelques détails sur la littérature proprement dite, qui renferme la grammaire et la lexicologie; mais déjà, dans diverses lectures, j'ai soumis au conseil de la Société l'analyse détaillée des travaux dont cette partie de la science a été l'objet. Je me borne donc aux seuls ouvrages d'imagination (1).

Concentrés dans la routine de l'existence, les Géorgiens n'eurent pas, à ce qu'il paroît, le loisir de rêver à la philosophie. Les systèmes politiques, la science de la morale, les études théoriques n'entrèrent point dans leur calcul. Ce n'est qu'au dernier siècle qu'ils s'occupèrent d'écrire : les rois donnèrent l'exemple.

---

(1) La langue géorgienne étoit, dit-on, dans l'origine, la même que celle des Arméniens; ce qui n'a rien d'invraisemblable, puisque les deux nations dérivent de la même souche (*Mém. sur l'Arm.* II, 184). Depuis la division politique des deux peuples, les idiômes se sont également séparés. Ainsi, malgré tout notre respect pour la science étymologique, et quoiqu'il soit possible de réunir un nombre raisonnable d'omophones dans les deux langues, ce que nous avons déjà fait, il nous semble qu'on n'en doit pas inférer leur identité actuelle. Ce qui est incontestable, c'est la différence absolue des formes grammaticales de la construction.

On compte en Géorgie cinq dialectes, qui suivent la division politique des cinq vallées ou bassins secondaires dont ce royaume se compose : les Souanes au N.-O., la Mingrélie et le Gouria au couchant, les Lazes au S.-O., l'Imérithi et le Karthli au centre, le Cakhhéthi à l'est : telles sont, à ce que l'on dit, les régions propres à ces dialectes.

Télémaque,

Télémaque, Bélisaire, la morale de Confucius, renvoyés par nous en Asie, allèrent égayer ou instruire les amateurs géorgiens, et le Catholicos Antony, auteur de la première grammaire nationale du Caucase, composa un recueil d'odes historiques, en l'honneur des martyrs de la patrie, dont le titre seul fait vivement souhaiter une plus ample connoissance (1).

Toutefois, les femmes, qui dans notre Europe ont écrit ou inspiré tant d'ouvrages où la délicatesse du sentiment est encore embellie par l'éclat du style, ne pouvoient manquer d'exalter l'enthousiasme d'un peuple chez qui la beauté est héréditaire. Aussi l'on rapporte que, sous le règne de la glorieuse femme-roi *Thamar*, la verve des Géorgiens prit un brillant essor. Alors furent composés divers romans, *Usup sehalichaniani*, ou l'histoire de Joseph; *Thamariani*, ou la

---

Sans rien statuer à cet égard, voici quelques idées que je proposerois. Le Nouveau-Testament, dont la rédaction est évidemment différente de celle de l'Ancien, me sembleroit être le pur et antique idiôme de l'Ibérie. J'en juge du moins ainsi, à la régularité de ses formes, où l'on ne rencontre qu'une seule contraction (*gamo*, préposition, de, hors de, pour *ganmo*); l'Ancien-Testament, et les livres liturgiques, me paroissent pour la raison contraire, écrits en une langue moins pure. Entre ces deux genres, je placerois, comme intermédiaire, la grammaire de Firalof, et le style du roman Taric'. Enfin, parmi les modèles qui me sont connus, je regarderois comme le dialecte plus vulgaire, le mingrélien, peut-être, le catéchisme de Gigananti, et sa révision par Tlukaanti.

(1) Voyez les extraits de la notice d'Eugénius. *Annales des Voyages*, 2, T. XII, cahier 34.

Thamariade, et beaucoup d'autres, dont malheureusement les noms seuls nous sont connus.

Tariel, le héros d'un roman géorgien qui se trouve à la bibliothèque du roi, à Paris, *Tariel*, dis-je, est un prince indien, qui, élevé à la cour du roi *Pharsdan*, s'enflamme d'un vif sentiment pour sa fille *Nestan*, dont dix mille bouches ne pourroient célébrer la beauté. Mais le père s'oppose à leur union. Liée à *Tariel* par des sermens secrets, *Nestan* veut qu'il s'éloigne pour un temps, et qu'il aille par de glorieux exploits mériter l'honneur de sa main. Par ses ordres, *Tariel* lève une puissante armée, subjugue le *Kathai*, et se rend maître de la personne du roi *Ramaz*, antique ennemi de la maison de *Pharsdan*. Il a triomphé; mais *Pharsdan*, tout en applaudissant à sa valeur, refuse de l'unir à sa fille, et recherche pour elle le fils du roi de *Khorazam*. Ivre d'amour et de désespoir, *Tariel* massacre cet indigne prétendant sous la tente d'honneur où il a été reçu, et se dérobe par une prompte fuite. Chemin faisant, il aide un prince détrôné par la perfidie, à rentrer dans ses états, et bientôt il apprend par une suivante de *Nestan Dardjan* que sa belle a disparu. Dès-lors *Tariel* se condamne au même genre de pénitence qu'embrassa jadis le fameux chevalier de la Manche pour sa fantastique Dulcinée. Il s'enfonce et passe dix ans dans les déserts de l'Arabie, ne vivant que de sa chasse, toujours aux prises avec les bêtes qui entourent sa demeure, et, nouvel Hercule, finit par se parer de la dépouille d'un tigre qu'il a percé de son kandjal; d'où vient que ce roman porte

le titre d'*Amour de Tariel et de Nestan Darédjan*, ou *l'Homme vêtu d'une peau de tigre*. D'une autre part, *Avoutandil*, premier vizir d'un roi d'Arabie, est amoureux de la fille unique de son maître. Un jour que *Rostan*, c'est le nom du roi, célébroit par une grande chasse l'inauguration de sa fille sur le trône d'Arabie, *Tariel*, aperçu par ses gens, avoit vivement piqué sa curiosité. *Avoutandil* est par lui dépéché à la recherche de l'homme à la peau de tigre, qui avoit disparu sans laisser de traces de son passage. Le vizir, après avoir long-temps erré dans d'affreuses solitudes, arrive enfin à la caverne, triste asyle des douleurs de *Tariel*, et apprend de sa bouche même le récit que l'on a vu plus haut. Rentré dans ses foyers, il demande pour prix de son dévouement la main de la belle *Thinathin* au visage resplendissant, qui lui est également refusée. De douleur, *Avoutandil* quitte la cour pour aller rejoindre son compagnon d'infortune. Tous deux se jurent une amitié éternelle, parcourent ensemble un long cercle d'aventures glorieuses dans la carrière des armes, et finissent par rejoindre et retrouver leurs amantes, et par désarmer leurs pères si long-temps inflexibles. Rien ne manque dans ce roman à l'histoire des deux héros. Enfant au premier acte, et barbon au dernier, on a vu naître *Tariel*, on le voit mourir. *Avoutandil* meurt aussi, et *Roustavel*, auteur de cette histoire persane, ne fait pas même grâce de leur testament.

On ne peut nier, en lisant cet ouvrage, qu'il n'y ait d'insupportables longueurs, et des entretiens où la théorie de l'amour s'élève à la plus haute analyse : mais mal-

gré ses défauts, le poëme de *Tariel*, qui n'a guère moins de huit mille vers, présente l'intérêt d'un style riche et varié, des aventures chevaleresques, et par dessus tout, l'attrait de la nouveauté. J'espère en offrir bientôt au public une traduction complète.

Le peu que nous possédons d'hymnes géorgiens ne donne pas une fort haute idée de leur poésie religieuse. Deux strophes imparfaites citées par le P. Zampi dans Chardin, une autre qui se trouve dans la liturgie manuscrite déjà mentionnée, n'ont absolument de la poésie que la mesure et la rime.

Le roman de *Thamar*, écrit en quatrains, où, selon l'archimandrite Eugénius, la même rime revient seize fois, doit être fort monotone à la lecture.

Quant au *Tariel*, il est également divisé en quatrains rimés; le plus ordinairement de seize syllabes par vers; le dernier de chaque quatrain commence par la secourable particule *et*, si chère aux poètes de tous les pays. Ceux du Caucase ont en particulier l'avantage que plus d'un moderne Chapelain leur envieroit, de pouvoir à leur gré alonger les mots par l'addition d'un *a* entre les syllabes, ou les abréger par le retranchement des voyelles, et boucher les vides de la mesure par des mots artificiels insignifians, tantôt déclinables comme substantifs, tantôt susceptibles de conjugaison comme verbes.

En deux mots, la métrique géorgienne, sans le secours de la quantité, visant peu d'ailleurs aux effets de l'harmonie, se contente de lier les mots par la chaîne du rythme; mais le style en comporte toute la richesse d'images et de figures dont les Orientaux et les versificateurs sont si prodigues.

En résumé, la littérature géorgienne compte assez d'utiles ouvrages pour mériter d'être connue ; je m'estimerai heureux si mes foibles travaux peuvent ajouter à la science, et obtenir l'approbation des vrais savans.

HISTOIRE.

DE LA RELIGION ET DES MŒURS DES SCANDINAVES.

Le fragment de Frithiofs-Saga, inséré dans le Cahier du mois de juin, de la *Bibliothèque Universelle*, a peut-être inspiré à quelques-uns de nos lecteurs, le désir de mieux connoître la religion et les mœurs du peuple chez lequel cette tradition a pris naissance. Nous essaierons de satisfaire leur curiosité, en prenant pour guide le savant évêque de Seeland, Mr. Münter, qui a placé à la tête de son histoire de l'établissement du christianisme en Danemarck et en Norwège, une esquisse de l'état moral et religieux des Scandinaves, tel qu'il étoit avant l'époque où les premiers missionnaires chrétiens parurent au milieu d'eux. Notre intention n'étant point de chercher à pénétrer le sens allégorique de la mythologie scandinave, nous nous contenterons d'emprunter à Mr. Münter les principaux traits qui peuvent servir à caractériser la religion des Scandinaves, et à montrer l'influence qu'elle a exercée sur leurs mœurs.

A juger d'après les indications que nous fournissent

les deux *Edda*, les habitans primitifs du Nord, descendoient des *Thyrsagètes* et *Massagètes* de l'histoire ancienne : vivant dans des cavernes et se nourrissant de racines et de fruits sauvages, ils avoient à peine les premières notions d'un état social, et ne purent résister à l'invasion des Goths, tribus asiatiques, sorties des vallées du Caucase, qui, après de longues migrations, étoient arrivées sur les bords de la mer Baltique et de la mer du Nord. Ces nouveaux venus, plus avancés en civilisation que les anciens habitans, forcèrent ceux-ci à se retirer dans des montagnes inaccessibles, s'emparèrent des régions septentrionales de l'Europe et y introduisirent leurs dogmes religieux, qui ont des rapports frappans avec ceux de plusieurs peuplades de l'Asie, actuellement existantes. C'est de la religion de ces tribus gothiques dont nous allons parler : quant à celle des habitans primitifs du Nord, nous manquons de données pour nous en former une idée exacte, et si nous voulions en juger d'après la mythologie des Finlandois et des Lapons, leurs descendans, nous pourrions bien courir risque de nous égarer. Tout ce que nous pouvons supposer avec une sorte de probabilité, c'est que leur religion étoit un grossier fétichisme, et que leurs prêtres les gouvernoient par des jongleries, semblables à celles dont se servent aujourd'hui encore les *Schamans* de la Sibérie, et les *Angekoks* du Groënland.

Les trois principales divinités qu'adoroient les Scandinaves, étoit *Thor*, *Odin* et *Freyr*. Thor, le dieu du tonnerre, dont la force étoit le trait caractéristique,

avoit pour arme un marteau, symbole de la foudre, dont il se servoit pour combattre les démons malfaisans et les ennemis des dieux; les deux Edda sont remplies de ses exploits et le présentent comme l'ami des hommes, toujours prêt à leur faire du bien et à venir à leur secours. Sa demeure étoit le palais *Thrudheim* ou *Thrudvanyr*, soutenu par cinq cent quarante colonnes; on voit aisément que l'idée d'une telle magnificence ne pouvoit être née dans le Nord, mais qu'elle étoit empruntée de l'Asie et probablement de l'Inde. Le char de Thor étoit traîné par des bouquetins, animal que les Goths avoient connu dans leur patrie primitive, le Caucase, où l'on en trouve encore actuellement: comme symbole de la force et de l'agilité, il convenoit admirablement à cette destination. Le dieu Thor étoit adoré dans tout le Nord; et jusqu'au moment de l'introduction du christianisme, il étoit considéré en Norwège et en Suède comme le premier de tous les dieux.

Odin, le dieu du soleil, paroît avoir été la seconde divinité des Scandinaves; son principal sanctuaire se trouvoit dans l'île de Seeland à *Leyre*, qui devint la résidence des rois de Danemarck. Il habitoit le palais de Walhalla, où il recevoit les guerriers morts sur le champ de bataille; ceux-ci y avoient une existence semblable à celle qu'ils avoient eue sur la terre, passant continuellement de la salle des festins au champ de bataille, et du champ de bataille à la salle des festins; toute la différence consistoit en ce qu'après avoir été terrassés par leurs adversaires ils ressuscitoient immédiatement pour de nouveaux combats.

Freyr, la troisième grande divinité du Nord, avoit sa demeure dans *Allhéim*; dispensateur de la pluie et de la chaleur, il rendoit la terre fertile, et la force productive de la nature lui étoit attribuée : aussi le considéroit-on comme le dieu de l'hymen et comme le protecteur particulier des femmes et des jeunes gens.

Ces trois grandes divinités occupoient chez les anciens Scandinaves le même rang, et on les révéroit toutes trois également ; autour d'elles venoit se grouper un grand nombre de divinités inférieures, telles que *Hertha*, la déesse de la terre ; *Aegir*, le dieu de la mer ; *Kar*, le dieu des vents ; *Loke*, le génie du mal, l'ennemi de tous les autres dieux, et dont tous redoutoient les ruses et les artifices ; *Thyr*, le dieu de la guerre ; *Bragi*, le dieu de l'éloquence et de la poésie avec son épouse *Iduna*, gardienne des pommes de l'immortalité ; les déesses du destin ou Nornes ; *Urd*, celle qui a été ; *Verandi*, celle qui est ; *Skuld*, celle qui sera ; les *Walkyries*, qui conduisoient les héros à une mort glorieuse sur le champ de bataille ; enfin une foule d'êtres surnaturels d'un ordre inférieur, tels que les *Alfes*, les *Dises*, les *Landvätter*, les *Troldes*, etc. ; les uns protecteurs des hommes, et se plaisant à les secourir, les autres leurs ennemis et leurs persécuteurs.

Les Scandinaves paroissent avoir attribué à ces différentes divinités des corps aériens de formes gigantesques, mais ils n'en faisoient point d'images ; les objets visibles de leur culte étoient des rochers, des pierres, des arbres. Dans les temps les plus anciens, les Scandinaves n'avoient point de temples ; apparem-

ment qu'ils pensoient, comme les Germains, que les dieux étoient trop grands pour habiter un espace étroit enfermé entre des murs; mais cependant ils croyoient qu'ils fréquentoient quelquefois de certains lieux, tels que les forêts de chênes ou de sapins; aussi c'est au milieu des forêts que les Scandinaves érigeoient les grossiers autels sur lesquels ils allumoient le feu sacré, et où ils offroient en sacrifice des animaux et même des victimes humaines. Avoient-ils une caste sacerdotale, ou étoit-ce le chef, le juge du district, ou bien chaque père de famille qui faisoit les fonctions de prêtre? C'est une question trop difficile à résoudre. A l'exception du mot de *Drott* qui a quelqu'analogie avec le nom des Druides, on ne trouve rien ni dans la langue du Nord, ni dans les noms de lieux, qui pût autoriser à croire qu'il y eut des Druides en Scandinavie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y avoit des prophétesses appelées *Vola* au singulier, et *Volur* ou *Volvur* au pluriel, qui jouissoient d'une grande considération, et auxquelles on attribuoit des pouvoirs magiques.

Le dogme de l'immortalité et d'une vie future, où la vertu étoit récompensée et le crime puni, n'étoit point étranger aux Scandinaves, même dans les temps les plus anciens; mais leurs idées, à cet égard, paroissent avoir été peu arrêtées. Tantôt l'Edda nous montre l'âme habitant, du moins pendant quelque temps, le lieu où est déposé le corps dont elle a été séparée; tantôt elle lui assigne pour demeure les collines et les montagnes voisines de ce lieu et la fait vivre dans la société des *Alfes*; tantôt elle la fait passer successi-

vement dans plusieurs corps humains. Ailleurs, nous voyons les guerriers, morts sur le champ de bataille, admis dans les salles de Walhalla et y jouir du seul plaisir dont ils étoient capables; tandis que ceux qui mouroient de vieillesse et de maladie, étoient condamnés à vivre dans la sombre demeure de *Hela*, séjour de malheur et de misère. Dans d'autres traditions enfin, il est question d'un paradis terrestre, situé sur les bords de la mer glaciale et appelé *Glæsiswold* ou *Udainsakr* (pays des immortels), où l'âme étoit transportée après avoir éte séparée du corps, et où même quelques mortels intrépides avoient osé pénétrer, comme Orphée et Hercule ont visité le Tartare.

L'incohérence de toutes ces idées fait supposer qu'à différentes époques la religion des Scandinaves a éprouvé de grandes modifications, ce qui, au reste, est suffisamment indiqué par les traditions de plusieurs *Thor* et de plusieurs *Odin*. Il est probable que des prêtres, profitant de la croyance à la métempsychose et à l'apparition des dieux sous forme humaine, se seront donnés pour des incarnations de la divinité qu'ils servoient, et que pour se légitimer, ils auront introduit quelques changemens, soit dans le culte soit dans les dogmes. La plus célèbre de ces réformes, si l'on peut l'appeler ainsi, est attribuée au troisième Odin, dont on place l'arrivée en Scandinavie environ un demi-siècle avant l'ère chrétienne. Suivant toute apparence, c'étoit un prêtre adroit et rusé, originaire des bords de la mer Noire, que des circonstances inconnues déterminèrent à quitter sa patrie, et qui, après de longues courses, parvint avec ses

compagnons dans les régions septentrionales, et réussit à persuader aux Scandinaves qu'il étoit une divinité, descendue sur la terre pour y répandre ses bienfaits. Il laissa subsister les anciens objets de leur culte, et y en ajouta de nouveaux; il bâtit des temples, ornés d'idoles, et en confia la garde à des colléges de prêtres auxquels il assigna des terres et des revenus, il conserva les sacrifices usités, même ceux où l'on offroit des victimes humaines. Sentant sa mort approcher, il se fit faire, avec une lance, neuf profondes blessures à la tête, et déclara qu'il alloit retourner dans la demeure des bienheureux, pour y recevoir ses amis, tués à la guerre. Dès-lors Odin occupa le premier rang parmi les divinités du Danemarck, mais en Suède et en Norwège Thor conserva la prééminence.

Incapables de s'élever à l'idée d'êtres éternels et immuables, les Scandinaves croyoient leurs dieux soumis à la mortalité aussi bien que les hommes, et les fragmens mythologiques que renferme l'Edda, parlent fréquemment de la catastrophe qui doit engloutir un jour, dans la même ruine, le monde et les dieux. L'époque de cette catastrophe n'est point fixée par le destin; tous les efforts des dieux tendent à la retarder le plus possible, mais un jour elle aura lieu immanquablement. Elle sera annoncée d'avance par de funestes présages. Pendant trois années il régnera un hiver continuel; ensuite, pendant trois ans, les habitans de la terre se feront une guerre acharnée et s'entr'égorgeront; la septième année un loup monstrueux dévorera le soleil et un autre la lune; la mer inondera tout le globe; les dieux

et les âmes des guerriers qui habitent Walhalla livreront à leurs ennemis une bataille où presque tous périront. Alors *Surtur*, divinité mystérieuse sur laquelle on trouve peu de notions dans l'Edda, mais dont les Scandinaves paroissent avoir placé l'empire dans les régions supérieures du ciel, mettra le feu à la terre. Il régnera comme *Allvater* (père universel) et les hommes vertueux vivront auprès de lui. Plus tard, la terre renaîtra de ses cendres plus belle qu'elle n'étoit; une nouvelle ère commencera et l'on verra paroître une nouvelle race d'hommes et de nouveaux dieux. Toute la description que donne l'Edda de cette grande catastrophe, est enveloppée d'une certaine obscurité mystérieuse, on diroit que les Scaldes craignoient de s'expliquer sur ce sujet. Au reste, cette même obscurité se retrouve dans la plupart des fables mythologiques des Scandinaves; aussi rien de plus hasardé que de chercher à les interpréter. Soit qu'on considère la religion des Scandinaves comme adoration des élémens, soit qu'on y voie un culte rendu à des esprits d'un ordre supérieur, elle ne paroît guère fournir matière à des allégories aussi ingénieuses que celles que de nos jours on a cru y trouver. Les peuples septentrionaux étoient trop grossiers pour ne pas prendre à la lettre les bizarres images de leur mythologie, et si quelques légers souvenirs des allégories orientales se sont conservés parmi les chefs de la nation ou parmi les Scaldes, ces souvenirs, propagés seulement par tradition orale, ont dû s'altérer prodigieusement avant l'époque où ils furent fixés par le moyen de l'écriture.

Quoiqu'il en soit au reste du sens allégorique de ce chaos de fictions et de traditions que les compilateurs de l'Edda nous ont transmis, et qui composoient la religion des Scandinaves, il est certain du moins que cette religion étoit peu propre à adoucir leurs mœurs. Ne respirant que la guerre et le carnage, elle présentoit à leur adoration des dieux qui se combattoient sans cesse entr'eux, qui exigeoient des sacrifices humains, qui accordoient aux guerriers morts sur le champ de bataille, comme récompense, la faculté de s'entretuer tous les jours et de renaître immédiatement pour de nouveaux combats : avec une telle religion, faut-il s'étonner si les Scandinaves n'estimoient que la force physique et la valeur guerrière, et si toutes leurs vertus avoient quelque chose de rude et même de féroce ? Quelle différence entre ces peuples et les Calédoniens, si du moins nous admettons l'authenticité des chants d'Ossian, quant au fond ; c'est-à-dire, si nous admettons qu'ils datent des premiers siècles de l'ère chrétienne, ce qui, d'après les preuves données par Blair et Sinclair, paroît hors de doute. Autant que nous pouvons juger des idées religieuses des Calédoniens et des Islandais, elles étoient encore plus imparfaites que celles des Scandinaves ; mais les individus de ces nations ont quelque chose de plus noble et de plus civilisé. A peine ont-ils remporté la victoire, que tout sentiment de haine et de vengeance s'éteint en eux. Les héros d'Ossian ont pour principe de résister à l'ennemi orgueilleux, et d'épargner le vaincu. Aussi le captif n'est jamais immolé comme victime ; le vainqueur le console, l'admet à ses

festins et souvent lui rend la liberté. Toutes les affections douces sont exprimées dans les chants des bardes de Morven dans un langage plein de charme. Sans doute les Sagas du nord nous montrent aussi des exemples de grandes vertus, mais en vain y chercheroit-on un héros comme Fingal, dont les sentimens nobles et généreux ne se démentent pas même dans le tumulte des combats; en vain y chercheroit-on un héros comme Ossian, qui maniant également bien l'épée et la lyre, sait immortaliser par ses chants les sanglans exploits de ses pères. On y trouve de fréquens exemples d'une valeur poussée jusqu'à l'excès, d'une persévérance à peine croyable, d'une fidélité à toute épreuve, d'un dévouement héroïque; mais non ces sentimens délicats qui distinguent les héros de Morven. Le Scandinave ne vivoit que pour la guerre; méprisant la mort lui-même, il n'épargnoit jamais la vie de l'ennemi vaincu, et l'immoloit fréquemment sur les autels de ses dieux.

Quoiqu'en aient dit quelques poètes modernes qui se sont plu à embellir des couleurs les plus brillantes la peinture qu'ils font des mœurs des Scandinaves, si nous consultons les fragmens des chants des Scaldes que le temps a respectés, et les traditions renfermées dans l'Edda, nous trouvons que leur civilisation n'étoit pas très-avancée; sans doute dans une suite de neuf siècles elle a dû éprouver de grandes modifications, mais à l'époque même où le christianisme fut prêché pour la première fois dans le Nord, on peut affirmer que les mœurs des Scandinaves étoient encore très-grossières et très-sauvages.

La guerre étoit l'occupation favorite du Scandinave; habitant un climat rude et un sol assez stérile, il ne pouvoit trouver des ressources suffisantes dans la culture de la terre, dans la chasse ou dans la pêche : en conséquence il alloit chercher fortune hors de sa patrie. A l'âge de quinze ans il se rangeoit sous la bannière de quelque chef ambitieux et avide, qui, à la tête de ses guerriers, monté sur un léger navire, parcouroit toutes les mers et mettoit à contribution les côtes de l'Océan depuis la Frise jusqu'au Portugal. Souvent ces hardis corsaires remontoient les fleuves et pénétroient jusque dans l'intérieur de l'Europe continentale; et si les indigènes leur coupoient la retraite, ils transportoient leurs navires par terre jusqu'à la rivière la plus voisine, et regagnoient ainsi la mer. Rassasiés de carnage et de butin ils retournoient dans leur patrie, mais après un court repos ils recommençoient leurs courses, et les continuoient jusqu'à ce que les années les rendissent incapables de porter les armes, ou jusqu'à ce qu'ils trouvassent la mort de la main de l'ennemi.

Au milieu des dangers dont se composoit la vie du Scandinave, il apprenoit à mépriser la mort : souvent même, lorsqu'elle l'avoit épargné sur le champ de bataille, il se la donnoit volontairement, soit pour ne point survivre à l'ami ou au chef auquel il avoit juré fidélité, soit pour ne point mourir de vieillesse ou de maladie, sort indigne d'un brave guerrier. La perspective des plaisirs qui l'attendoient aux festins d'Odin dans Walhalla soutenoit son courage, lorsque,

tombé vivant entre les mains de ses ennemis, il étoit condamné à d'affreux supplices : semblable aux sauvages de l'Amérique septentrionale, il se plaisoit alors à braver ses bourreaux jusqu'à son dernier souffle ; les Sagas sont remplies d'exemples de ce genre.

Mettant peu de prix à sa propre vie, le Scandinave ne respectoit pas non plus celle des autres. Les tribus du nord étoient sans cesse en guerre les unes avec les autres : les querelles et les inimitiés entre particuliers se propageoient de génération en génération, et ne pouvoient être appaisées que par le sang ou par des compensations pécuniaires. Quiconque avoit reçu une offense, ou croyoit en avoir reçu une, étoit déshonoré s'il ne se vengeoit pas ; souvent deux adversaires, après s'être provoqués, se rendoient dans une île ou dans quelque lieu isolé ; là ils vidoient leur querelle en champ clos, et la mort seule de l'un des champions pouvoit terminer le combat : on trouve encore dans le Nord un grand nombre de places carrées, entourées d'énormes pierres qui servoient à cet usage. Quelquefois le guerrier qui avoit à tirer vengeance d'une insulte, attaquoit son ennemi à l'improviste, au milieu d'un festin ; et ces surprises n'étoient point considérées comme contraires à l'honneur. Une autre manière de se venger consistoit à cerner la maison de son adversaire de manière à n'en laisser échapper personne, à y mettre le feu, et à en faire périr tous les habitans sans distinction d'âge ou de sexe. Ce barbare usage se maintint même après l'introduction du christianisme, et on en trouve encore

tore de vestiges au douzième siècle. Ainsi les lois des Scandinaves ne protégeoient point la vie du citoyen ; chacun étoit réduit à ses propres forces pour se défendre contre la violence, ou aux secours qu'il pouvoit trouver dans des associations particulières ; et cet état de guerre n'étoit interrompu momentanément que pendant les grandes fêtes qu'on célébroit en l'honneur des dieux ; les temples de ceux-ci servoient aussi d'asyle au faible qui réussissoit à s'y réfugier.

Parmi les usages particuliers aux Scandinaves nous citerons celui du *Foest brædralag*, espèce de confraternité d'armes entre deux guerriers qui se promettoient, par serment, que si l'un d'eux périssoit de mort violente, le survivant le vengeroit, serment que l'on considéroit comme tellement sacré, qu'un père auroit été obligé d'égorger son propre fils, si celui-ci avoit tué son frère d'armes. Ces liaisons entre deux particuliers donnèrent lieu dans la suite à des associations plus nombreuses, qui avoient pour but une assistance réciproque, et qui se mettoient sous la protection spéciale de quelque divinité. C'est dans ces associations qu'il faut chercher la première origine et le premier germe des *Gilden* ou corporations, antérieures sans aucun doute à l'introduction du christianisme dans le Nord. Les premiers missionnaires, les envisageant comme des restes du paganisme, déclamoient vivement contr'elles, mais on s'aperçut bientôt qu'elles pouvoient être de quelqu'utilité soit pour maintenir l'ordre soit pour secourir les pauvres : alors l'Eglise les sanctifia ; au lieu d'une divinité payenne on

donna à chaque corporation ou communauté, pour patron, un saint martyr, et dans les repas de corps on chantoit les louanges de Dieu et de Jésus-Christ au lieu de celles de Thor et d'Odin.

Fidèle à son chef, le Scandinave n'en étoit pourtant pas l'esclave, car le pouvoir du roi, pour être héréditaire, n'en étoit pas moins limité par les lois. Dans l'assemblée générale tout homme libre pouvoit donner son avis, et même manifester son improbation par un bruyant cliquetis d'armes. Le roi ne pouvoit fermer l'oreille au langage rude de la vérité; il étoit souvent obligé de supporter les saillies d'une colère brusque et farouche; et pour diriger les délibérations de son peuple il avoit besoin d'éloquence, de popularité et de considération personnelle.

D'après ce que nous venons de dire du caractère des Scandinaves, on croiroit que la condition des femmes dans le Nord devoit être fort triste, et cependant l'histoire nous apprend le contraire. Les Scandinaves, comme les Germains, différoient de la plupart des peuples non civilisés en ce qu'ils considéroient et respectoient les femmes. A la vérité le Scandinave achetoit la femme qu'il vouloit épouser de ses parens; souvent même il mettoit son honneur à l'enlever de force; mais une fois mariée, l'épouse du Scandinave devenoit la maîtresse de la maison, et l'amie ainsi que la compagne de son époux. C'étoit elle qui pendant ses fréquentes absences avoit soin de ses propriétés. Si elle apprenoit qu'il étoit en danger, elle voloit à son secours; s'il tomboit en

captivité, elle vendoit ses bijoux pour le racheter; et souvent elle combattoit à côté de lui. Son égale par la naissance (1) elle exigeoit de lui des égards et les obtenoit sans peine. L'on peut dire que cette galanterie chevaleresque, dont les usages ont contribué à adoucir les mœurs au moyen âge, a pris naissance dans les forêts de la Scandinavie.

Les mères faisoient élever leurs filles sous leurs yeux et les faisoient instruire dans tous les ouvrages de femmes; on donnoit aussi aux jeunes vierges Scandinaves quelques notions de médecine, et on leur enseignoit à guérir les blessures; elles passoient même pour employer à cet usage la magie et les enchantemens.

Dans les mariages on recherchoit la naissance, la richesse et surtout la bravoure, et l'on évitoit soigneusement toute mésalliance. La fille d'un roi ou d'un Jarl ne vouloit accorder sa main qu'au guerrier qui étoit lui-même roi ou qui sortoit du moins d'une famille royale.

Quoiqu'originairement la polygamie fut autorisée par les lois, le Scandinave, à l'exception des princes et des chefs, épousoit rarement plus d'une femme. Du reste les deux époux jouissoient du droit de se séparer volontairement; et dans ce cas l'époux étoit tenu à restituer à la femme la dot qu'elle lui avoit apportée.

---

(1) L'esclave qui épousoit un homme libre ne jouissoit pas des mêmes droits que la femme libre.

Dès les temps les plus anciens il étoit d'usage chez les Scandinaves, du moins chez ceux qui habitoient la Norvège et l'Islande, d'exposer ou de faire mourir les enfans nouveau-nés, s'ils étoient d'une constitution trop faible ou s'ils avoient quelque difformité; cet usage étoit même autorisé par les lois, comme une conséquence nécessaire de la puissance paternelle: on pensoit qu'il appartenoit au chef de la famille de décider si l'enfant destiné à en devenir membre devoit vivre ou non. Le père n'avoit pas même besoin d'énoncer les motifs qui le déterminoient à exposer son enfant; il suffisoit souvent d'une prédiction sinistre, d'un mauvais présage, d'un mouvement d'humeur contre la mère, pour faire rejeter le nouveau-né. On sait que ce droit barbare existoit jadis en Grèce; il se maintint dans l'empire romain jusqu'au temps de Constantin le grand, et il s'exerce aujourd'hui en Chine. Les Scandinaves y tenoient fortement; accoutumés à considérer les enfans comme la propriété du père, il leur sembloit que celui-ci avoit droit de disposer même de leur vie; aussi les Islandais ne voulurent-ils embrasser le christianisme qu'à condition qu'on leur laissât la liberté d'exposer leurs enfans; ce ne fut que graduellement, et non sans une lutte opiniâtre, que le clergé chrétien réussit enfin à inspirer aux peuples du Nord des sentimens plus humains et plus en harmonie avec les préceptes de l'Evangile.

Les Scandinaves avoient des esclaves des deux sexes, qui ne participoient en rien aux droits civils, et qui n'étoient considérés que comme une propriété. Soit qu'ils

fussent prisonniers de guerre, soit qu'ils se fussent vendus eux-mêmes, soit qu'ils eussent été condamnés à l'esclavage pour des dettes ou pour des crimes, soit qu'ils fussent nés d'une esclave; dans tous les cas, ils dépendoient entièrement du caprice de leur maître; celui-ci pouvoit les faire mourir sans encourir aucune peine; seulement si un homme libre tuoit l'esclave d'un autre, il étoit obligé d'en dédommager le maître. Souvent on offroit aux dieux des esclaves en sacrifice, mais, d'après la croyance générale, ceux-ci n'en étoient pas moins exclus du séjour des bienheureux; ils n'avoient quelqu'espoir d'être admis dans Walhalla qu'en s'y présentant à la suite du guerrier qu'ils avoient suivi sur la terre, avantage qu'ils ne pouvoient obtenir qu'en se tuant sur son tombeau.

Ce fut encore le christianisme qui adoucit peu à peu le sort des esclaves chez les Scandinaves. Le clergé chrétien s'occupa de leurs intérêts avec zèle et persévérance, et employa les censures ecclésiastiques à mettre un frein à l'inhumanité des maîtres, jusqu'au moment où les lois prirent les esclaves sous leur protection. Ce ne fut pourtant que dans l'an 1295 que l'esclavage fut aboli légalement dans la province d'Upland; le roi Magnus Smek l'abolit dans la Westrogothie et les autres provinces suédoises en 1335. Suivant toute apparence, il cessa environ à la même époque en Norvège et en Danemarck; malheureusement dans ce dernier pays il fut remplacé par la servitude, qui accordoit au seigneur le droit de vie et de mort sur ses serfs; mais au moins l'exercice de ce droit étoit-il réglé par les lois, et adouci par l'influence du christianisme.

De tout ce que nous venons de dire, il résulte que jusqu'au moment où le christianisme fut introduit dans le Nord, la civilisation fit peu de progrès parmi les Scandinaves. La religion d'Odin, considérée même comme système cosmogonique, étoit peu favorable au développement des facultés intellectuelles; le lien qui la rattachoit à la morale, étoit très-foible, et la morale elle-même, réduite à quelques notions élémentaires, étoit altérée par une foule de préjugés et par les habitudes guerrières et sauvages de la nation. La seule instruction que l'on donnoit aux jeunes gens, consistoit à leur enseigner à manier les armes; et pour cet effet, les chefs confioient d'ordinaire leurs fils à quelqu'homme d'un rang inférieur, mais d'une expérience consommée, qui devenoit pour ainsi dire le père adoptif de son élève. Les Scandinaves ne cultivoient aucune science, aucun art, si ce n'est la poésie; encore, à juger de la poésie scandinave par ce qui nous en reste, nous ne pouvons la considérer comme un moyen de civilisation bien efficace. Les scaldes ou poètes scandinaves, à la vérité, étoient traités avec beaucoup d'égards; partout on les fêtoit et on les accueilloit, mais c'étoit parce qu'eux seuls célébroient les hauts faits des guerriers et faisoient passer leurs noms à la postérité; gloire à laquelle ceux-ci mettoient un très-grand prix. Du reste, les chants des scaldes, âpres comme le climat du pays qu'ils habitoient, étoient bien plus propres à entretenir la valeur farouche des Scandinaves qu'à adoucir leurs mœurs.

La poétique scandinave se réduisoit à des règles de versification aussi minutieuses que compliquées; quant

au style, l'obscurité, la bizarrerie des constructions et des épithètes, passoient pour des beautés. La multitude des règles étouffoit le véritable essor poétique ; aussi les chants des scaldes pouvoient-ils bien imiter le bruit des combats, mais non pénétrer jusqu'au cœur ; et leur langage n'étoit intelligible que pour un petit nombre d'initiés.

L'art de l'écriture n'étoit pas inconnu aux Scandinaves, mais elle étoit peu répandue parmi eux. Plusieurs savans ont soutenu que les caractères runiques dont ils se servoient, n'étoient que les lettres onciales des Romains que les missionnaires chrétiens introduisirent dans le Nord, et pour appuyer leur opinion, ils ont affirmé qu'aucun monument runique n'étoit évidemment payen. Mais, d'abord, la circonstance que l'alphabet runique n'est composé que de seize lettres, fournit un argument contre cette opinion : ensuite, on a découvert en Russie et en Sibérie des inscriptions runiques, antérieures sans aucun doute au temps où le christianisme y pénétra ; plusieurs auteurs du sixième et du neuvième siècle, parlent de l'écriture des peuples du Nord ; on a trouvé dans le Mecklenbourg des idoles de princes sur lesquels sont gravés des caractères runiques encore lisibles ; enfin, on a découvert, en Suède et en Danemarck, des médailles d'or à l'effigie d'Odin et de Thor, avec des légendes en caractères runiques ; de tous ces faits, il résulte incontestablement que l'écriture runique étoit connue dans le Nord à une époque où le paganisme y régnoit encore sans partage. Aussi la tradition, et le chapitre

de l'Edda qui traite de ces caractères, en attribuent-ils l'invention à Odin; peut-être étoient-ils mêmes antérieurs à l'apparition du troisième Odin. Au reste, les caractères runiques ont une apparence tout-à-fait asiatique; ils ressemblent à l'écriture cunéiforme en ce qu'ils sont composés uniquement de lignes droites, soit perpendiculaires, soit horizontales, soit inclinées; mais ils sont plus simples, et l'on ne sauroit en rapporter l'origine ni à l'écriture cunéiforme, ni à l'écriture phénicienne ou grecque.

Les lettres runiques étoient principalement employées dans les inscriptions monumentales; peu de personnes savoient les lire, et le vulgaire n'y voyoit que des caractères auxquels il attribuoit des vertus magiques. Il existe aussi des manuscrits en lettres runiques, mais ils sont d'une date assez récente. En général, les monumens runiques qui remontent aux temps du paganisme, sont en très-petit nombre; leur rareté s'explique par le zèle avec lequel les chrétiens détruisoient tout ce qui rappeloit le culte des anciennes divinités du pays. C'est surtout dans les lieux qui avoient une grande réputation de sainteté, tels Sigtuna, Upsala, Leyre et Viborg qu'ils s'appliquèrent à détruire tous les vestiges du paganisme; aussi n'y trouve-t-on pas la moindre trace d'écriture runique.

Ce fut à la suite du christianisme que la langue et l'écriture latines s'introduisirent dans le Nord. Pendant quelque temps encore les caractères runiques se maintinrent à côté des caractères romains, mais peu à peu ceux-ci, d'un usage plus facile et plus commode, l'em-

portèrent sur les premiers. Alors seulement, les Scandinaves se familiarisèrent avec les écrivains sacrés et profanes des Latins, et y puisèrent d'utiles lumières; ainsi le triomphe de l'écriture romaine sur l'ancienne écriture nationale contribua efficacement à hâter les progrès de la civilisation dans le Nord et mérite d'être rangé parmi les bienfaits du christianisme.

VOYAGES.

NARRATIVE OF A JOURNEY. Relation d'un voyage de Calcutta à Bombay dans les provinces de l'Inde supérieure, par feu REGINALD HEBER, Evêque de Calcutta. 2 vol. in-4.° *Londres* 1828.

(*Troisième extrait*).

Ghazeepour, 31 *août*.— CETTE ville est renommée pour la salubrité de son climat et la beauté de ses jardins. Le pays environnant est uniformément plat, mais la ville est bâtie sur un terrain légèrement plus élevé. Les roses n'étoient pas fleuries lors de mon passage à Ghazeepour, mais des arbustes en fleur de toute espèce, ornoient les jardins et les bosquets des Européens qui y résident. Les champs de roses occupent plusieurs centaines d'acres de terre. Dans le temps de la floraison ils présentent un coup-d'œil que l'on dit délicieux. On cultive

ces fleurs pour la fabrication de l'*attar*. Le prix de l'eau de rose distillée est peu de chose, on la vend huit *anas* le *seer*, c'est-à-dire à peu près demi-shelling la livre. On tire l'attar de l'eau de rose en exposant celle-ci à l'air pendant la nuit dans des bassins très-évasés. Au lever du soleil, on ramasse l'huile qui surnage sur la surface du vase, et c'est de cette manière qu'on obtient l'attar. L'eau de rose privée de son essence perd beaucoup de sa valeur et se vend à bas prix. Deux cent mille roses en pleine fleur ne produisent qu'une quantité d'huile égale au poids d'une roupie. Le prix de cette essence, même ici où elle se fabrique, est extravagant. Dans les bazars, où souvent elle est mélangée de bois de sandal, on paie quatre-vingt roupies la quantité ci-dessus indiquée; mais dans les magasins anglais, où on la garantit sans alliage, son prix est de cent roupies ou dix livres sterling. Mr. Melville qui avoit essayé d'en faire faire pour son usage, m'assura que, pour en obtenir cette petite quantité, le loyer du terrain seulement, et l'achat des ustensiles nécessaires lui avoient coûté cinq livres sterling.

Le district de Ghazeepour est fertile en blé, en pâturages et en fruits. Sa population est très-considérable. La foule de Musulmans que je rencontrois dans les rues de la ville, le grand nombre de belles mosquées et le peu de pagodes qu'on y voit me firent croire que, pour le moment, j'avois pris congé des adorateurs de Brama; Mr. Melville me dit, que c'étoit dans la ville seulement, que les Musulmans dominoient; mais que si l'on prenoit ensemble la population de la province, ils n'en formoient pas la onzième partie.

Les suttées sont encore plus fréquens ici que dans le voisinage de Calcutta, mais seulement parmi les gens du peuple. Le rapport de l'année dernière porte leur nombre à quarante dans la province. C'est une singulière lacune dans les mesures du gouvernement de l'Inde, qu'en proclamant une loi qui défendoit que les suttées eussent lieu avant d'en avoir fait la déclaration à un magistrat, on n'ait pas, en même temps, déterminé le châtiment qu'encouroient les infracteurs de l'ordonnance; de manière que les autorités se trouvent sans pouvoir pour les faire punir. Il paroît que la présence du corps du défunt n'est pas nécessaire à Ghazeepour pour le sacrifice de sa veuve; une pièce de son vêtement, une de ses pantoufles ou son bâton de voyage suffisent; mais il faut remarquer que le *shaster* ne permet pas aux femmes des bramines de se sacrifier autrement qu'avec le corps de leurs époux. On ne se conforme pas à cette partie de la loi dans les provinces de l'Inde supérieure. L'anecdote que je vais raconter, au reste, n'a pas trait à un bramine. Un laboureur qui, dans un moment de disette, avoit quitté sa famille, et qu'on supposoit établi dans les environs de Moor-Shedabad, envoyoit assez régulièrement des secours à sa famille. Cependant au bout de quelques années, son fils aîné, revenant un jour d'une foire, annonça qu'il apportoit de mauvaises nouvelles; et qu'un *inconnu* lui avoit dit que son père étoit mort. Sur cette seule autorité, la veuve résolut de se sacrifier, et l'on trouva qu'il suffisoit de brûler avec elle une pièce d'un ancien vêtement de son mari. Or, n'est-il pas évident,

que si le jeune homme avoit le désir de se débarrasser de sa mère, il auroit fort bien pû inventer cette nouvelle, et la forcer, sur ce vague rapport, de se sacrifier, puisque les officiers de police ne cherchèrent point à s'assurer de la vérité de cette assertion? On ne peut en pareil cas s'en reposer sur l'intervention des voisins; l'événement que je vais raconter prouve que la vie d'une vieille femme n'a pas assez de valeur à leurs yeux pour qu'ils mettent quelqu'importance à connoître la vérité.

Il y a quelques mois que deux cultivateurs des environs de Ghazeepour se prirent de querelle, parce que l'un et l'autre prétendoient à la possession exclusive d'un espace de terrain. L'un des deux, vieillard de soixante et dix ans, amena dans cet endroit sa femme, de même âge que lui, et la força, aidé de ses enfans et de quelques parens, à entrer dans une hutte en chaume qu'il avoit construite à cet effet et à laquelle il mit le feu, afin que la mort de cette malheureuse femme attirât la malédiction du ciel sur ce terrain, en même temps que son esprit hanteroit sans cesse le lieu témoin de son sacrifice, et en rendroit ainsi la possession vaine pour son antagoniste. Comme l'Anglais de qui je tiens le fait et à qui un officier de police indou rendoit compte de cet événement, exprimoit toute l'horreur que cet acte lui inspiroit, ce dernier lui dit avec beaucoup de sang-froid: « Eh pourquoi ne l'auroit-il pas fait? Cette femme étoit très-âgée, elle ne pouvoit plus être bonne à rien. » Le fauteur du meurtre avoit été mis en prison, mais mon

ami m'assura que toute mesure du gouvernement pour intervenir entre *un mari et une femme* seroit considérée comme un acte de tyrannie, et il ajouta : « Au reste, ces gens-là font si peu de cas de leur propre vie, qu'il n'est pas étonnant qu'ils disposent facilement de celle des autres : le nombre des suicides dont j'ai eu connoissance est deux fois plus considérable que celui des suttées. Les hommes, mais surtout les femmes, se jettent souvent dans un puits ou prennent du poison, à la suite d'une querelle peu importante, afin que leur mort retombe sur la tête de leur ennemi. »

Il n'y a pas d'exemple dans cette province d'enfans sacrifiés, mais de temps à autre on ensevelit vivant un lépreux, ou bien on le livre aux flammes; et comme le lépreux est censé maudit des dieux, les Sudder-Dewannees s'abstiennent de toute intervention en sa faveur. Le seul moyen de mettre fin à cette coutume cruelle, seroit d'établir des lazarets où les lépreux, complétement séparés du reste des hommes, seroient soignés et nourris aux frais du gouvernement : c'est par ce moyen qu'on a réussi à extirper cette affreuse maladie en Europe.

Malgré la fréquence de ces actes d'un fanatisme barbare, le plus grand nombre des Anglais qui résident dans l'Inde, s'accordent à dire que les Indous sont, de leur nature, très-susceptibles d'affection, doux de caractère, sobres, industrieux, paisibles, mais capables, dans l'occasion, de développer un courage héroïque. Tout ce qu'il y a de blâmable en eux semble leur être inspiré par les doctrines monstrueuses de

leur religion, et les exemples pervers qu'ils trouvent dans l'histoire de leurs dieux. Les meurtres sans rapport avec la religion, sont rares à Ghazeepour et ont lieu d'ordinaire à la suite des querelles qui s'élèvent entre les Indous et les Mahométans.

L'idiôme en usage parmi le peuple est l'indou très-corrompu : le véritable ourdou n'est guère employé que dans les cours de justice et à l'armée. Un magistrat indien qui écoutoit l'interrogation d'un prisonnier, lequel s'exprimoit avec une grande facilité dans cette dernière langue, dit à Mr. Melville : « c'est homme doit avoir été souvent en prison, puisqu'il parle si couramment l'ourdou. » La langue persanne est pour l'Inde ce qu'est le latin pour les Occidentaux. Tous les actes et les régistres du gouvernement sont écrits en persan, ensorte que les places dans la haute magistrature ne peuvent être remplies que par des hommes instruits et bien élevés. L'emploi de cette belle langue, aussi riche qu'elle est claire et concise, facilite extrêmement la marche des affaires; et puisque l'ourdou lui-même est inintelligible à la grande masse du peuple, il n'y a pas de raison pour le préférer à une langue plus élégante.

On dit ici beaucoup de mal du caractère moral des Indous employés dans l'administration. Peut-être leur vénalité est elle le résultat nécessaire de l'extrême modicité de leur traitement, qui le plus souvent se compose de certaines taxes oppressives et difficiles à lever, ensorte que lors même que ces employés ne demanderoient que ce qui leur est strictement permis d'exiger,

ils seroient accusés d'exaction. Peu à peu ils s'endurcissent contre le blâme et finissent par devenir tout-à-fait insensibles à la bonne ou à la mauvaise réputation, pourvu qu'ils acquièrent des richesses, n'importe comment. Une foule d'abus résultent de ce déficit d'un salaire suffisant pour les naturels qui remplissent des places subalternes dans l'administration; et par exemple, l'officier en chef des péages, dans les mains duquel passe la moitié des revenus du district, ne reçoit que trois roupies par mois, pour ses émolumens; et pour ce chétif salaire, il doit tenir des régistres exacts, faire visiter les chargemens des bateaux, inspecter les magasins, empêcher la contre-bande, et s'attirer ainsi les malédictions et les injures de toute une population. Que peut-on attendre d'un homme placé de cette manière, si ce n'est de le voir tout à la fois tromper le gouvernement qui l'emploie et opprimer le contribuable qu'on met à sa merci?

(Le 6 de septembre, les voyageurs arrivent à Benarès: voici la description que donne l'évêque de cette capitale ecclésiastique du culte de Brama).

Aucun Européen n'habite dans l'enceinte de la ville; les autorités anglaises résident à Serole, située à quelque distance de Benarès. Les voitures ne peuvent pénétrer dans ses rues étroites et tortueuses. Nous les parcourûmes en *toujon* (1) et même avec assez de peine. Les maisons sont très-hautes, elles ont jusqu'à six étages. Le rez-de-chaussée est plus élevé que le niveau de la

(1) Espèce de petite litière.

rue, et les boutiques qui l'occupent sont abritées sous une rangée d'arcades. On remarque dans les étages supérieurs des balcons et des jalousies magnifiquement ornés, que supportent des consoles richement sculptées. Le nombre des temples est inimaginable. Ils sont petits pour la plupart, ce sont des espèces d'autels, comme les chapelles catholiques, qui sont adossés contre les murailles des maisons dont les auvents leur servent d'abri. Leur forme n'est pas dépourvue de grâce. Les fleurs, les animaux, les branches de palmiers sculptés sur la façade de ces temples sont d'un travail aussi fini et aussi délicat que tout ce que j'ai jamais vu de plus parfait en architecture grecque ou gothique. Les édifices publics et les maisons particulières sont construits avec une belle pierre de Shumner, mais les uns et les autres sont passés en couleur rouge, et sur les ouvrages en saillies on sculpte des pots à fleurs, des figures d'hommes, de femmes, d'éléphans, des divinités avec leurs doubles têtes, leurs mains quadruples et les armes qui forment leurs attributs.

Les bœufs sacrés dédiés à Siva, familiers comme des dogues, se promènent dans les rues étroites de Benarès ou se couchent tout au travers. On éprouve un peu d'embarras pour les faire ranger, car il est défendu de faire usage des coups, et malheur au profane qui oseroit braver les préjugés de cette populace fanatique! Les singes dédiés à Hanouman, (singe sacré qui fit la conquête de l'île de Ceylan pour Brama), sont en aussi grand nombre que les bœufs, dans quelques quartiers de la ville. On les voit grimper sur les saillies des maisons,

sur

sur les corniches des temples, fourrer leurs têtes et leurs pattes dans les corbeilles des confiseurs et des marchands de fruits, ou bien encore pour arracher aux enfans leur nourriture et faire cent sottises pareilles. A chaque coin de rue, les maisons des fakirs, comme on les appelle, se font remarquer par le nombre d'idoles dont elles sont ornées, le tintement des *vinas*, des *byals* et autres instrumens discordans qu'on y fait sans cesse entendre, tandis que des religieux-mendians de toutes les sectes se montrent aussi difformes, aussi repoussans, que des maladies de tout genre, des membres disloqués, des figures barbouillées de fumier de vache et de charbon, des cheveux sales et épais, les peuvent rendre. Placés sur les deux côtés de la rue, dans les attitudes les plus bizarres, ils forment deux lignes non interrompues, et l'on a peine à se frayer un passage au milieu de cette foule dégoûtante. Ce qui me frappoit surtout, c'étoit le grand nombre d'aveugles que l'on voyoit parmi eux. Je remarquai aussi plusieurs de ces hommes dont j'avois tant entendu parler en Europe, qui se disloquent tantôt un bras, tantôt une jambe, en se maintenant pendant des années, dans des attitudes forcées; d'autres encore qui avoient tenu leurs poignets fermés jusqu'à ce que les ongles eussent traversé la main. A mesure que nous passions, ils s'écrioient d'un ton lamentable: « *Agna Shib! Topee Sahib!* » (nom que l'on donne aux Européens dans l'Indostan) « *khana ke waste kooch cheez do*, donnez-moi quelque chose à manger. » Je distribuai aux premiers qui se trouvèrent sur mon chemin, les pièces de monnoie que j'avois sur moi,

mais c'étoit comme une goutte d'eau dans l'Océan, et les cris, les sollicitations de ceux à qui je ne pouvois plus rien donner se mêloient au bruit confus de la foule qui s'agitoit autour de nous.

Tel est le spectacle étrange qui s'offre aux yeux du voyageur à son entrée dans la ville sainte de l'Indostan, « *le lotus de l'univers, qui n'a pas eté fondée sur une base terrestre, mais sur le trident de Siva*, » lieu béni, où tous ceux qui meurent, de quelque secte, de quelque caste qu'ils soient, fussent-ils même des mangeurs de bœufs, sont assurés de leur salut, *pourvu*, toutefois, *qu'ils fassent l'aumône aux pauvres bramines.*

Mais c'est précisément à cause de sa sainteté que Benarès est le rendez-vous de cette tourbe de mendians. Outre la foule des pélerins qui y accourent de toutes les parties de l'Inde, du Thibet et même du royaume d'Ava, on y voit encore une multitude de gens riches, qui, sur le déclin de leur vie, viennent la terminer dans la ville sainte. Les hommes d'un rang élevé, qui, à la suite des révolutions si fréquentes dans l'Orient, ont été disgraciés ou bannis de leur pays, se rendent également à Benarès; soit qu'ils y viennent pour se purger des péchés qu'ils ont commis, ou pour distraire leur oisiveté par le spectacle des nombreuses cérémonies religieuses, le fait est qu'ils y apportent des sommes immenses qu'ils dépensent en charités. Amrut-Row, qui fut pendant quelque temps Peishwha des Maharattes, et à qui le gouvernement de la Compagnie accordoit une forte pension en addition d'une très-grande fortune particulière, distribuoit chaque année

le jour de sa fête, c'est-à-dire, le jour où l'on solennise la fête du dieu son patron, un seer de riz et une roupie à chaque bramine, et à chaque pauvre inférieur qui se présentoit pour réclamer cette aumône entre le lever et le coucher du soleil. La somme qu'il dépensoit dans cette occasion s'est élevée quelquefois à cinquante mille roupies; et les aumônes qu'il distribuoit dans le reste de l'année, égaloient, dit-on, trois fois cette somme. Amrut-Row mourut le lendemain de mon arrivée à Secrole. Mr. Brooke me dit que c'étoit un excellent homme, religieux par principe, charitable par sentiment et non par ostentation. On me cita encore quelques autres personnages d'une haute vertu dont les aumônes n'étoient pas moins abondantes.

Durant mon voyage, j'ai eu de fréquentes occasions de m'étonner des progrès que l'art de la peinture a faits dans l'Inde. Je m'attendois à voir des tableaux à grand effet, à coloris éclatant, sans perspective, sans ombre ni lumière, semblables aux gravures enluminées qu'on trouve jointes aux vieilles chroniques des moines ou à celles qui accompagnent les manuscrits orientaux apportés en Angleterre. J'ai donc été fort surpris de trouver chez sir C. Doyley, plusieurs miniatures d'un peintre nommé Lall-jee, mort il y a deux ou trois ans, qui par la vérité des couleurs, le fini, la délicatesse du travail, feroient honneur aux meilleurs peintres d'Europe. Celles de son fils sont moins remarquables; mais elles prouvent chez le peintre une connoissance approfondie des principes de son art. Ces productions étonnent, surtout lorsqu'on pense que les artistes n'ont

jamais pu avoir aucune connoissance des chefs-d'œuvre de l'Italie.......................................

Lorsque nous eumes terminé l'inspection des écoles, il étoit trop tard pour nous aventurer dans le labyrinthe des rues de Benarès. Nous remarquames près du bâtiment de l'école, un fort bel édifice qu'on nous dit être la demeure de deux jeunes mineurs, fils d'un riche babou qui avoit fait une immense fortune au service de quelques hauts fonctionnaires du gouvernement. C'étoit un magnifique palais entouré, contre l'usage dans Benarès, d'une espèce de terrasse d'où nous pouvions juger l'architecture de l'édifice dans son ensemble. Le bâtiment formoit un carré irrégulier autour d'une cour intérieure. Deux des côtés étoient occupés par les appartemens et les deux autres par les offices. Sa hauteur étoit de quatre étages, et la tour placée au-dessus de la porte d'entrée en formoit un cinquième. Les fenêtres, de formes variées, étoient fort petites. Les murailles étoient aussi ornées de sculptures. L'ensemble de cette construction me rappeloit les palais de Venise. Nous entrames par une belle porte voûtée richement sculptée. De chaque côté de cette porte on voyoit des niches en forme d'autel, dans lesquelles étoient les dieux lares de la famille, et des lampes allumées. La cour intérieure, du milieu de laquelle jaillissoit une belle fontaine, étoit remplie d'une variété d'arbustes en fleurs.

Nous fumes reçus au bas de l'escalier par les deux orphelins âgés de treize et quatorze ans et par un bramine pundit, leur oncle. Ils nous introduisirent

dans une salle entourée de voûtes gothiques, que couvroit une profusion de sculptures et de peintures. A un signal donné, quatre jets-d'eau s'échappant de ces voûtes, jaillirent dans des bassins de marbre placés au niveau du parquet, également en marbre. Une estrade de quinze pieds carrés que recouvroit un riche tapis, s'élevoit au milieu de cette salle dont les parois étoient garnies de gravures anglaises et de portraits à l'huile du père de nos jeunes hôtes. Je remarquai un très-beau portrait de femme qui devoit être celui d'une Européenne, mais vêtue à l'orientale. Les jeunes gens ne surent ou ne voulurent me dire autre chose, sinon qu'il avoit été fait par Lall-jee, pour leur père. Ils nous pressèrent de déjeûner, mais nous refusames. En quittant leur demeure, nous fumes voir la pagode de leur famille bâtie tout auprès. Elle étoit aussi riche que pouvoit la rendre une profusion de dorures, de peintures et de sculptures. Le principal autel étoit dédié à Siva, dont l'emblème, couronné de fleurs rouges, étoit placé au fond d'un sanctuaire obscur qu'éclairent des lampes brûlant sur l'autel. Le bœuf sacré, également couronné de fleurs rouges, dans l'attitude de l'adoration, étoit placé au-dessous de la coupole du centre, au milieu de laquelle étoit suspendue une cloche d'argent.

Un des petits garçons de l'école de la mission, que j'avois loué sur sa mémoire, et qui, de ce moment-là, ne m'avoit pas quitté, demanda, en me montrant son cordon de bramine, à nous servir de *cicerone*, et il se mit tout de suite à nous faire l'histoire des divinités du

temple en assez bon anglais. Le bramine pundit paroissoit charmé de son zèle ; mais s'il eût compris l'anglais, quelques-unes des remarques du petit rusé eussent attiré sur lui son indignation. Cette circonstance m'ouvrit les yeux sur un danger que je soupçonnois depuis long-temps, c'est que quelques-uns des enfans instruits dans nos écoles pouvoient devenir de parfaits hypocrites, et jouer avec nous le rôle de bons chrétiens, tandis qu'avec leurs compatriotes ils se montroient zélés sectateurs de Brama, faisant ainsi une sorte de compromis entre les deux croyances, et établissant que, quoique le christianisme fût la meilleure religion pour nous, l'idolâtrie devoit être préférée par les Indous. J'exprimai ces craintes à MM. Frazer et Morris. Ils me dirent que Mr. Macleod en avoit eu de semblables, et qu'en conséquence on n'enseignoit plus aux enfans le symbole des apôtres ni les dix Commandemens, afin de ne pas les exposer trop tôt à se trouver en conflit avec leurs parens et leurs voisins ; qu'on ne leur laissoit arriver la lumière que peu à peu, à mesure qu'ils devenoient plus capables de la recevoir. Ils m'assuroient, au reste, qu'ils avoient tout lieu de croire que les élèves d'un âge plus mépriser le culte des idoles, non par les préceptes avancé étoient de bonne foi, et qu'ils avoient appris à directs qu'ils recevoient de leurs maîtres, mais par la lecture de l'Evangile et les fréquentes discussions qui avoient lieu entr'eux et les jeunes musulmans. Ils apprennent ainsi à comparer les diverses croyances et à apprécier la morale sublime de la religion chrétienne. Grand nombre d'entr'eux demandoient avec instance

d'être baptisés, mais on leur répondoit qu'il falloit qu'ils obtinssent le consentement de leurs parens ou qu'ils eussent atteint l'âge auquel ils pourroient décider par eux-mêmes. En attendant, ils récitent chaque jour l'Oraison Dominicale et abandonnent peu à peu le culte des idoles.

Leurs parens se montrent fort indifférens à ce changement de conduite. Ils ne paroissent pas attacher de l'importance au culte extérieur et aux prières. Un homme peut croire et même dire ce que bon lui semble, sans perdre son droit de caste, tant qu'il ne se fait pas baptiser et qu'il ne mange pas avec des chrétiens ou des parias. Les musulmans sont plus scrupuleux, et très-peu de leurs enfans viennent aux écoles. On s'applique d'ailleurs à ne rien enseigner au petit nombre de ceux qui y assistent, qui puisse blesser leur croyance.

7 *septembre*. Je viens de parcourir de nouveau les rues de Benarès. A mesure que je pénètre dans l'intérieur de la ville, je suis plus frappé de la grandeur et de la beauté des maisons, de la richesse des bazars, et du grand nombre d'affaires qui se traitent au milieu de cette foule oisive et fanatique. Benarès n'est pas seulement une ville sainte, elle est la place de commerce la plus active de l'Inde. C'est le grand marché des schalls du nord, des diamans du sud et des mousselines de Dacca. Elle renferme de nombreuses fabriques d'étoffes de soie, de coton et de laine. Elle sert en outre d'entrepôt aux armes de fabrique anglaise, aux épées, aux boucliers, aux lances de Lucknow et de Moughyr, ainsi qu'aux objets de luxe importés d'Eu-

rope et qui prennent chaque jour plus de faveur dans l'Inde. Ces marchandises circulent de là à Bundlecund, à Gorruckpour, à Népaul, et dans d'autres places éloignées de la grande artère du Gange.

Un dénombrement fait en 1803, élevoit la population de Benarès à 582,000 âmes. Cette estimation paroît d'abord exagérée, mais lorsqu'on observe l'immense étendue de cette ville et la grandeur de ses maisons, cette évaluation devient probable. Elle est bâtie sur un banc de rocher qui descend par une pente insensible jusqu'à la rivière. Grâce à sa situation avantageuse, à la tempérance de ses habitans et à leur habitude d'ablutions fréquentes, les maladies contagieuses y sont inconnues malgré sa population compacte, et quoiqu'il n'y ait de place ouverte que celle du nouveau marché, que le gouverneur actuel vient de faire construire.

Nous visitames encore un temple réputé le lieu saint par excellence, dont le parvis ressemble à une cour de ferme, à cause du grand nombre de bœufs qui y sont rassemblés. Ces animaux familiers vont furetant avec leur nez dans les poches de ceux qui visitent le temple, pour y prendre les sucreries que les dévots sont dans l'usage de leur offrir. Les cloîtres du temple sont remplis de fanatiques nuds et barbouillés d'une manière hideuse. Leurs cris continuels de Ram! Ram! assourdissent les oreilles d'un étranger jusqu'à lui faire tourner la tête. Cependant, le temple et son pérystile sont maintenus parfaitement propres, parce que les Bramines sont sans cesse occupés à verser de l'eau sur les idoles et sur le pavé. Je les trouvai fort empressés de me

montrer toutes les parties de ce lieu consacré, et ils me répétoient à chaque instant : « Et nous aussi nous sommes des Padres : » c'étoit une manière de m'engager à leur faire des présens.

On voit près de ce temple un puits surmonté d'une petite tour, avec des marches pour descendre jusqu'au niveau de l'eau, que l'on amène du Gange par un canal souterrain, mais qui, cependant, est réputée plus sacrée que celle du fleuve. Tous ceux qui viennent en pélérinage à Benarès doivent boire des eaux du puits et y faire des ablutions. Il fut l'occasion d'une querelle sanglante, il y a quelques années, entre les deux populations indoue et musulmane de la ville, parce que les processions du Mohurrum et du Junma-Osmee se rencontrèrent en cet endroit. Les Mahométans tuèrent une vache dont ils mêlèrent le sang à l'eau sacrée du puits. Les Indous se vengèrent en jetant des morceaux de porc par les fenêtres des mosquées. La fureur des Indous fut excitée jusqu'à la frénésie; et comme ils étoient beaucoup plus nombreux que les Mahométans, ceux-ci auroient été en grand danger d'être exterminés ou, tout au moins, de voir leurs temples réduits en cendres, si le corps des spoys, stationné à Secrole n'eût été envoyé pour arrêter l'effusion du sang. Ces spoys étoient pour la plupart des Indous, et quelques-uns des Bramines. S'ils eussent été libres ils se fussent joints, sans doute, à leurs compatriotes pour attaquer les Musulmans. Les Bramines, les Yoguees, les Gossains et tous les autres religieux-mendians, le corps couvert de cendres, les cheveux épars comme des vic-

times dévouées, étoient au premier rang des assaillans; et montrant aux soldats les signes de leur caractère, ils les menaçoient de la malédiction du ciel s'ils osoient faire une guerre impie contre leurs dieux et leurs frères.

Les spoys, cependant, firent preuve d'une discipline admirable : ils furent inébranlables, parce qu'ils considèrent leur serment militaire, comme la plus sacrée de leurs obligations. Ils tirèrent sur les Bramines comme sur le reste, et firent sentinelle près des portes des Mosquées, comme s'ils eussent gardé leurs propres temples. Leur fidélité sauva ainsi Benarès d'une ruine certaine. C'est la seule occasion, dans l'espace de vingt-cinq ans, où la force armée soit intervenue dans leurs affaires civiles. Le gouvernement du Bengale a pour principe de ne l'employer que lorsqu'une active et nombreuse police ne peut suffire à maintenir la tranquillité publique.

Mr Princep me dit qu'il avoit obtenu, par faveur spéciale, la permission de me conduire dans le temple des *Jains* : ce sont des sectaires en horreur aux Indous, mais qui pourtant montrent une vénération égale pour la ville et le fleuve sacrés. Ils ne sont pas très-nombreux et se subdivisent encore en deux sectes qui s'abhorrent mutuellement. Les Jains qui résident à Benarès sont, pour la plupart, de riches marchands de Bundlecund. Ils font un profond mystère des cérémonies de leur culte, et jamais ils n'introduisent un étranger dans le sanctuaire de leur temple : le grand-prêtre est considéré comme une incarnation de la divinité.

Arrivés au haut d'une longue rampe d'escaliers, on nous fit traverser une suite de corridors étroits, et nous nous trouvames en face d'un édifice fort élevé, surmonté d'une petite coupole dorée. Nous montames un second escalier au haut duquel nous fumes reçus par un des prêtres. C'étoit un homme d'une taille élevée, dont l'expression grave étoit pleine d'intelligence. Il nous fit asseoir dans une espèce de vestibule qui n'avoit pour tous meubles que quelques chaises, et me fit exprimer par l'interprête, son regret de ne pouvoir expliquer tout ce que j'allois voir dans une langue qui me fût familière. Deux ou trois adeptes entrèrent alors. Le prêtre nous fit traverser successivement cinq ou six chambres qui renfermoient chacune un autel assez semblable aux chapelles catholiques, avec une petite niche de chaque côté. Un grand baquet, plein d'un mélange de ghee et de riz extrêmement parfumés étoit placé au milieu de chacune des pièces que nous traversames: c'étoit sans doute des offrandes à la divinité. Nous vimes quelques hommes assis dans une ou deux de ces chambres, les jambes repliées sous eux et les mains jointes, dans l'attitude de la prière ou de la méditation. Les bas-reliefs en marbre qui ornoient les autels, représentoient des figures d'hommes assis de même, les jambes croisées. Nous en comptames cinq dans la première chambre que nous traversames, dix dans la seconde, et ainsi de suite jusqu'à la cinquième où on en voyoit vingt-cinq. L'une de ces figures, beaucoup plus grande que les autres, que le prêtre nous dit être celle de leur dieu, avoit les traits d'un nègre: les autres représentoient les différentes formes que le

dieu avoit prises pour se manifester aux hommes lorsqu'il venoit les instruire. Les principes qu'il leur avoit enseignés dans ses différens séjours parmi eux, formoient le corps de doctrine qui régloit la conduite des Jains. A mesure que les adeptes avançoient dans la connoissance des mystères, ils obtenoient la permission de prier successivement dans les différentes chambres; et lorsqu'on les admettoit dans la cinquième, ils étoient tout-à-fait initiés.

Leur dieu, qu'ils appellent *Purnava*, est évidemment le même que Boudha. Ses cheveux courts et frisés, les traits de nègre, et l'assertion du prêtre qu'il avoit de nombreux adorateurs dans le Thibet et dans le royaume de Pégu, ne laissent aucun doute à cet égard. Le prêtre n'en convint pas cependant, et me répéta que son nom étoit Purnava. Lorsque Mr. Princep demanda à l'un des sectaires quelle différence il y avoit entre sa religion et celle d'un individu qu'il savoit être de la secte opposée, celui-ci rougit jusqu'au blanc des yeux et lui répondit avec aigreur: « Autant de différence qu'il y en a entre le chrétien et l'Indou, ou entre la loi de Mahomet et le christianisme. » Le prêtre ajouta d'un ton calme: « Nous adorons tous le même dieu, mais ils ne connoissent pas le véritable culte qui lui est dû. »

(*La suite au prochain cahier*).

NARRATIVE OF A JOURNEY, etc. Voyage de Constantinople en Angleterre.

« Cet opuscule est attribué à un homme de beaucoup d'esprit et de talent, le Dr. Walsh, qui avoit accompagné lord Strangford à Constantinople, en qualité de chapelain de l'ambassade. C'est à son départ de cette ville qu'il entreprend le voyage, dont nous rendons compte, au travers de ces contrées qui vont devenir le centre d'action dans la lutte sanglante qui décidera des destinées futures de l'empire ottoman. Nous empruntons de la *Gazette Littéraire* de Londres les morceaux suivans, que les rédacteurs s'étoient procurés avant la publication de l'ouvrage. L'auteur quitte Constantinople le 28 octobre pour prendre la route que Darius suivit 2300 auparavant, lors de sa fameuse expédition contre les Scythes, et la même que les Russes ont suivie dans leurs guerres précédentes contre la Porte. Il a pour compagnon de voyage un Suisse renégat, honnête homme à sa manière, qui avoit appartenu au corps des Janissaires Tartares, et qui se trouvoit parmi ceux attachés au service du palais de l'ambassade anglaise. Avant de quitter Constantinople il recueille diverses informations curieuses sur les Juifs de cette capitale, qui sont les ennemis les plus

acharnés des Grecs et les plus opposés au succès de leur émancipation).

« Lorsque, dit l'auteur, les Juifs d'Espagne furent chassés de ce pays au nombre de 800,000 ils se réfugièrent dans l'Orient et s'établirent dans quelques grandes villes telles que Salonique, Smyrne et Rhodes, où ils forment encore de nos jours la portion la plus considérable de la population. A Salonique, ils n'ont pas moins de trente synagogues. Cependant, la principale division de cette troupe émigrante s'étoit dirigée sur Constantinople, où on leur assigna le district étendu de Hassa-Kui qu'ils occupent encore au nombre de cinquante mille. »

« Les Turcs ont une manière de désigner les différens peuples qui vivent sous leur domination par des noms qui expriment le degré d'estime qu'ils font de chacun. Les Grecs sont appelés *Yeshir* ou esclaves; parce que, disent-ils, ils ont perdu le droit de vie lors de la prise de Constantinople, et ne l'ont conservé depuis que par tolérance. Ils donnent aux Arméniens le nom de *Rayas* ou sujets, parce qu'ils ne furent pas conquis, mais se confondirent peu à peu avec la population de l'empire. Quant aux Juifs, ils les désignent sous celui de *Mousaphirs*, parce que ceux-ci vinrent leur demander asyle et qu'ils les considèrent comme leurs hôtes. Ils les traitent en conséquence avec toute la bienveillance qu'exige l'hospitalité. »

(Mr. Walsh a aussi été à la recherche de cette fameuse citerne dont parle Gillius, et que le docteur Clarke n'avoit pu découvrir.)

« Nous entrames, » dit-il, « dans une maison particulière, et lorsque nous fumes arrivés au bas d'une longue rampe d'escaliers, nous nous trouvames au bord d'un lac souterrain qui s'étend sous plusieurs des rues de la ville. Le vaste dôme qui le recouvre est soutenu par trois cents magnifiques colonnes en marbre. Des tubes nombreux descendent dans le lac et servent à conduire l'eau qui alimente les fontaines d'une partie de la ville, sans que les habitans, comme le remarque Gillius, se doutent où en est la source : *Incolas ignorare cisternam infrà ædes suas positam*. De tous les réservoirs que la prudente prévoyance des empereurs grecs avoit fait établir, cette citerne est le seul qui subsiste encore; et telle est l'apathique ignorance des Turcs, que du temps de Gillius, c'est-à-dire, il y a trois cents ans, ils ne se doutoient pas plus qu'aujourd'hui de son existence. Le musulman dont la maison y donne accès, l'appeloit *yeré batan sarai*, c'est-à-dire, palais souterrain. Il nous assura que ceux d'entre ses voisins dont les maisons étoient placées au-dessus du lac, n'en avoient pas la moindre connoissance. D'après l'état de dégradation où sont tombés les murailles et les autres ouvrages qui l'entourent, il est à présumer qu'ils n'ont pas été réparés depuis l'entrée des Turcs à Constantinople. Si les Russes assiègent une fois cette ville, le premier objet sera de s'assurer un approvisionnement d'eau; et si les assiégeans coupoient la communication avec les *bendts*, comme il est probable qu'ils le feroient d'emblée, la place ne tiendroit pas une semaine. Il paroît, au reste, que le Sultan l'a abondamment pourvue

de blé, et peut-être fera-t-il déblayer les citernes pour les remplir d'eau. »........................

« Constantinople est bâtie sur un promontoire triangulaire qui se projette dans la mer de Marmara. Deux des côtés de ce triangle sont baignés par les eaux de la mer, et le troisième, qui en forme la base, lie le promontoire avec la terre-ferme. Ces trois lignes avoient été autrefois fortifiées d'une muraille qui existe encore, et qui trace un circuit de douze milles au moins, mais qui, dans quelques endroits, est tellement dégradée qu'elle ne peut servir à la défense de la place, à moins de grandes réparations. La portion que baigne la rade a trois milles d'étendue. Celle qui borde la mer de Marmara en a quatre; et la base du triangle qui, s'étend d'une mer à l'autre et se termine aux sept Tours, trace un plan de cinq milles, au moins. »..............

« Nous arrivames à la porte de *Top-kapousi* (1) ou porte du canon, par laquelle Mahomet entra dans la cité consacrée. On lui donna ce nom parce qu'elle est surmontée de globes en granite, semblables aux projectiles que les Turcs emploient pour leurs énormes pièces d'artillerie. Ils y ont été placés en mémoire de leur entrée à Constantinople. En face de cette porte et à quelque distance de là, on voit une colline artificielle appelée *Maltape*, d'où la vue embrasse d'un coup-d'œil la ville entière, la mer de Marmara et une grande étendue de pays. C'est de cet endroit que Mahomet, déployant

(1) Cette porte est placée au centre de la muraille qui règne de la rade à la mer, sur la ligne septentrionale de défense.

l'étendard

l'étendard du prophète, dirigea l'attaque de la ville. »

(L'auteur raconte ici avec admiration la belle défense que les Grecs, quoique dégénérés, opposèrent à l'ennemi, et dont il fait honneur au génie de Constantin Paléologue).

«Le nom de Constantin, dit-il, joue un plus grand rôle que tout autre dans l'histoire du bas-empire. Il fut celui de quatorze empereurs, qui tous furent frappés d'imbécillité, si l'on en excepte le premier et le dernier, c'est-à-dire celui qui fonda l'empire et celui sous le règne duquel il s'écroula. Le récit que font les historiens de la conduite et du caractère de ce dernier, ainsi que des efforts qu'il tenta pour arrêter, ou du moins retarder cette chute, est du plus grand intérêt; la valeur désespérée qu'il montra, même après que la cause fut perdue, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la mort au milieu de ses ennemis, auroient été dignes des plus beaux âges de la Grèce et de Rome. Les larges brèches que l'on remarque sur une longue étendue de la muraille d'enceinte, près de la porte de Top-kapousi, et que les Turcs n'ont jamais fait réparer, attestent encore la vigoureuse défense qu'on opposa au torrent de barbares qui se précipitoient dans la ville. Le corps de Constantin fut trouvé sur l'une de ces brèches, où un arbre magnifique s'élève maintenant, comme pour marquer le lieu sacré qui vit tomber le dernier des Péléologues. »

«Comme ce côté de la ville est celui par lequel les Russes l'attaqueront, il est probable que la porte de Top-kapousi qui donna passage au Croissant, verra

rentrer l'étendard de la Croix. C'est un fait bien reconnu, que les Turcs s'attendent à cet événement, et ce ne sont pas leurs préparatifs militaires seulement qui le prouvent. Leur cimetière, le plus vaste du monde peut-être, dont les bosquets de noirs cyprès se balancent au loin sur la rive asiatique, occupe une plaine de deux lieues d'étendue ; néanmoins, il vient encore d'être agrandi, en conséquence de la singulière prédilection que les habitans de Constantinople entretiennent pour ce lieu de sépulture. Dans la persuasion où ils sont qu'une fois ou l'autre ils seront obligés de retourner en Asie, ils veulent que leurs dépouilles mortelles reposent dans un lieu où les chrétiens ne puissent les troubler. En conséquence, le plus grand nombre de ceux qui meurent dans cette ville sont transportés par leurs parens ou amis, au-delà du détroit, et l'endroit d'où l'on part pour cette expédition funèbre est appelé Mect-iskelli *Echelle de la mort.*»

«Cette opinion est encore fortifiée par des prophéties répandues parmi les Turcs, et par d'autres causes tout aussi peu plausibles, mais qui n'en ont pas moins une influence puissante sur leurs imaginations superstitieuses et par exemple, certaines coïncidences de noms qui sont du reste assez remarquables. Constantinople fut pris et perdu à différentes reprises par des personnes du même nom. Les Latins s'en rendirent maîtres sous la conduite d'un Baudouin, et c'est pendant le règne d'un empereur de ce nom qu'ils en furent chassés. Il fut rebâti par un Constantin qui en fit le siège de son empire, et pendant le patriarchat d'un Grégoire. Les

Turcs furent conduits à la conquête de l'empire par un Mahomet, et ils sont fermement convaincus qu'ils le perdront durant le règne d'un empereur de ce nom. Or le Sultan actuel s'appelle Mahomet, et pour compléter la chance des rapports, lorsque l'insurrection des Grecs éclata, un Constantin étoit l'héritier du trône de Russie, et le patriarche de Constantinople se nommoit Grégoire. Les musulmans firent pendre l'un de ces personnages sinistres, et l'autre a depuis renoncé à la couronne. Malgré cela, ils n'en continuent pas moins à croire que l'événement aura lieu ainsi qu'il a été prédit, et que la fatale combinaison de ces trois noms, Mahomet, Constantin et Grégoire, détruira leur puissance en Europe. »

(Chez un peuple aussi superstitieux que le sont les Turcs, il est bien probable que cette prédiction aidera elle-même à son accomplissement, comme toutes les prophéties de ce genre. Nous ne nous arrêterons pas sur ce que dit le Dr. Walsh de la mort d'Ali-Pacha, de celle de son antagoniste Halet, et de la destruction des Janissaires, quoique l'anéantissement de ce corps doive donner à la lutte qui commence un aspect tout différent de celui des guerres précédentes; nous remarquerons seulement, que les rapports sur le nombre d'hommes qui périrent dans cette occasion varient beaucoup.)

« Outre le grand nombre de ceux qui furent massacrés dans les Etmeidan ou casernes et dans les rues, une quantité furent étranglés dans les maisons où ils avoient cherché un refuge, à mesure qu'on les y découvroit. Tous les officiers périrent, à l'ex-

ception de ceux du plus haut rang, qui entrèrent dans les vues du Sultan. L'opinion générale est que le nombre des victimes s'éleva pour le moins à vingt mille. Des arubes et autres voitures de transport furent employées pendant plusieurs jours à emporter les corps morts dans la rade du Bosphore, où ils demeurèrent jusqu'à ce que la putréfaction les ayant rendus plus légers, on les vit flotter sur la surface de l'eau et descendre dans la mer de Marmara, d'où, de temps à autre, un coup de vent les chasse dans les eaux tranquilles et couvre ainsi leur surface d'une couche infecte qui embarrasse la marche des vaisseaux, réalisant ainsi, et presque dans les mêmes lieux la fiction du poète lorsqu'il dit, que les vaisseaux de Xerxès étoient arrêtés par les corps de ses propres soldats. »

.... « Cruentis.
« Fluctibus, ac tarda per densa cadavera prora. »

« Depuis la destruction de la troupe des Janissaires, une tranquillité morne règne à Constantinople. Si lors de la bataille de Navarin, l'esprit public eût été dans l'état d'effervescence qui se manifesta lorsque la révolution grecque vint à éclatter, il est probable que tous les Francs qui habitoient la capitale auroient été victimes d'une populace frénétique que nulle autorité ne pouvoit contenir. Mais sa violence avoit été domptée et son courage abattu. Les événemens décideront plus tard si la discipline des nouveaux corps aura remplacé avec avantage l'énergie désordonnée des Janissaires. Si les Turcs avoient eu plus de temps pour s'attacher au nouveau système militaire, nul doute que ce

renouvellement n'eût retrempé d'une nouvelle vigueur ce régime usé, mais l'empire ottoman, semble maintenant tombé dans une sorte de torpeur. L'ancienne organisation militaire est détruite, la nouvelle n'est point encore solidement reconstruite, la fierté nationale est humiliée, le moral des troupes est affoibli, et tout cela, dans le moment critique où l'empire est assailli par une combinaison de forces supérieures à tout ce qui l'avoit jamais menacé dans le temps de sa plus grande puissance! »

« Le Sultan actuel qui a mis à fin la périlleuse entreprise dans laquelle ses prédécesseurs avoient échoué est un homme, non pas dans le printems, mais encore dans toute la vigueur de son âge. Mahomet a succédé en 1808 à son frère Mustapha. Il est le seul survivant des trente enfans que son père avoit laissés (quinze garçons et quinze filles) et se trouve aussi être le seul descendant de la race mâle de Mahomet, en âge de régner. C'est à cette circonstance qu'il doit son inviolabilité. Si un autre rejeton de la race sacrée avoit pu le remplacer, les Janissaires l'eussent depuis long-temps déposé. Il avoit deux fils dont l'aîné, à peine âgé de dix ans, étoit l'espoir de ces mercenaires qui pensoient à l'appeler au trône dès que son âge le permettroit; et le Sultan savoit par expérience qu'il leur étoit aisé d'exécuter ce projet, puisqu'ils avoient fait étrangler ses deux prédécesseurs. Son fils aîné mourut prématurément et on affecta de croire qu'il l'avoit sacrifié à la crainte de le voir mettre à sa place, quoiqu'il soit bien prouvé que l'enfant mourut de la petite-

vérole, et que ce fut à cette occasion que le Sultan donna un exemple extraordinaire à ses sujets, en faisant vacciner tous les enfans qui lui restoient. C'est la seule occasion où il aît montré le désir d'adopter des Européens autre chose que leur système militaire.»

« Mahomet est très-versé dans la littérature orientale; il écrit facilement l'arabe, et les hati-shérifs qu'il dicte lui-même, et que souvent il écrit de sa propre main, sont admirés pour le style et la composition. Dans la vie privée, il se montre affable et doux, et témoigne beaucoup d'affection à plusieurs de ses filles qui sont nées de mères différentes; et cependant, sa conduite publique a été marquée au coin d'une politique féroce et inexorable, non-seulement pour les Rayas, mais encore envers les sujets musulmans. Il a montré un mépris cruel pour la vie humaine et peu de respect pour les droits de l'humanité. »

« Mais quelle qu'aît été sa conduite relativement à ses sujets, il a toujours accordé aux individus appartenant à d'autres nations une protection inviolable. Il a renoncé à l'usage barbare de ses prédécesseurs de faire enfermer aux Sept-Tours les ambassadeurs des cours dont la politique étoit en opposition avec ses vues, leur facilitant les moyens de s'éloigner et protégeant les sujets de ces mêmes gouvernemens qui désiroient continuer à résider dans ses Etats. Durant l'effervescence populaire qu'excita à Constantinople la révolte des provinces grecques, et dans un moment où les Turcs étoient disposés à confondre dans leur haine tous les chrétiens, les Francs furent mis à l'abri de

toute insulte, tandis que les Grecs étoient massacrés sans pitié. Si l'on en excepte quelques individus qui furent atteints au milieu de la confusion, nous n'avons jamais éprouvé d'inconvéniens à nous montrer dans les rues et aux environs de la ville pour nos affaires ou notre amusement, quoique tous les Turcs fussent armés de yatagans et de pistolets chargés, dont ils eussent bien volontiers fait usage sur la moindre provocation. »

« En dernier lieu encore, où les Européens leur avoient donné tant de causes d'irritation et d'un juste mécontentement, on doit rendre cette justice au Sultan, qu'il a fait preuve d'une loyauté et d'une modération que toutes les puissances chrétiennes pourroient être fières d'avoir montrées. »

(Nous terminerons cet extrait en transcrivant quelques-unes des réflexions qui préoccupoient l'auteur en parcourant les pays qu'il visitoit.)

« Comme j'ai parcouru, » dit-il, « le théâtre de la dernière et sanguinaire lutte entre les Russes et les Turcs, une esquisse rapide des principaux événemens qui marquèrent cette guerre pourra peut-être intéresser le lecteur. En 1805, sous l'autorité douce mais foible de Sélim, l'empire ottoman étoit tombé dans un état de foiblesse excessive. Les provinces étoient en insurrection, la capitale se montroit mécontente, tandis que les grandes puissances de l'Europe harassoient la Porte de demandes péremptoires. Celle-ci avoit reconnu à la Russie, par le traité de Yassi, conclu en 1792, le droit extraordinaire d'intervenir dans le gouvernement

des provinces de Valachie et de Moldavie, en s'engageant à ne pas déplacer avant sept ans révolues, sans le consentement de cette puissance, les Hospodars qui les gouvernoient. Mais bientôt elle se repentit de ces concessions, les Hospodars furent déposés, et lorsque la Russie fit des remontrances on refusa l'entrée du Bosphore à ses vaisseaux. Mécontent de cette conduite, l'empereur Alexandre dépêcha une armée de soixante mille hommes sous les ordres du général Michelson, qui traversa rapidement le Niester, prit Bender et Chotzim sans éprouver beaucoup de résistance, fit son entrée dans Yassi capitale de la Moldavie, et se dirigea sur Bucharest, où elle rencontra l'armée turque que commandoit le vaillant Mustapha Bairactar, Ayan de Rutschûk. La victoire se déclara en faveur du général Michelson, et dès que les habitans de Bucharest eurent connoissance de son approche, ils s'armèrent de tout ce qu'ils purent, attaquèrent les Turcs qui étoient restés dans la ville, et aidés de l'avant-garde russe, ils les chassèrent de leurs murs où ils laissèrent quinze cents morts. L'armée victorieuse prit possession des trois provinces de Bessarabie, de Moldavie et de Valachie, ainsi que de toutes les places fortes situées sur la rive septentrionale du Danube, à l'exception de Giurdzio. »

« Cependant on rassembloit en hâte à Andrinople, une armée composée de troupes asiatiques et de Janissaires, pour la diriger sur le Danube ; mais ces troupes se mutinèrent sur la route, et massacrèrent leurs officiers qui avoient tenté d'introduire parmi eux la discipline européenne. Lorsque cette armée arriva sur le

théâtre de l'action, elle étoit tellement désorganisée, qu'elle ne put rien opérer contre les Russes, qui conservèrent la possession des trois provinces. En 1810, les armées furent renforcées de part et d'autre, et leur nombre porté à deux cent mille hommes. Une nouvelle campagne commença, plus sanglante peut-être qu'aucune des précédentes. Les Russes passèrent le Danube sur trois points à la fois; leur marche naturelle eût été de Giurdzio à Rutschûk si le passage eût été possible près de cette dernière ville; mais les rives du fleuve en cet endroit sont escarpées: elles étoient de plus défendues par des batteries. Ils effectuèrent néanmoins le passage non loin de là, à Ostrova près de Widden, à Hirsova, à Toutourkay, et mirent le siège devant Rutschûk. La place fut vaillamment défendue, et les Russes furent repoussés dans un assaut qui leur coûta six mille hommes. »

« Pendant ce temps, Kaminski faisoit une tentative semblable sur le camp retranché de Schumla qui ne fut pas plus heureuse et lui fit éprouver une perte considérable. Les Turcs, quoiqu'étrangers à la discipline du champ de bataille, font une résistance désespérée lorsqu'ils sont attaqués derrière leurs remparts. C'est à la suite de ces succès qu'ils publièrent le fameux bulletin dans lequel ils se vantoient d'*avoir coupé un si grand nombre de têtes d'infidèles, qu'elles suffiroient à élever un pont, par lequel les vrais croyans passeroient pour arriver dans l'autre monde.* C'est à la vigoureuse résistance de ces deux places, qui dérangea le plan des Russes, et à la perte qu'elle leur fit éprouver,

qu'on attribua la non réussite de toute la campagne. »

« Au mois de septembre, Kaminski, laissant Langeron devant Rutschûk, se porta avec toutes ses forces disponibles sur Baye, pour attaquer les Turcs. Ceux-ci se défendirent courageusement, mais furent mis en déroute et perdirent douze mille hommes. Rutschûk se vit forcé de se rendre avec la flotille qui étoit en rade, et Giurdzio capitula. En vue d'une diversion utile, la Porte expédia une flotte dans la mer Noire et menaça la Crimée; mais malgré ces démonstrations, les Russes n'en concentrèrent pas moins leurs forces en Bulgarie, et le Grand-Vizir se vit obligé de reculer devant eux, de repasser le Balkan et de prendre position à Andrinople, laissant néanmoins derrière lui, la forteresse imprenable de Varna sur les côtes de la mer, et Schumla sur le flanc d'une montagne, l'une et l'autre bien pourvues de moyens pour résister à l'ennemi. »

« Cependant le foible Sélim et son successeur Mustapha avoient été étranglés. Mahomet venoit d'être appelé au trône, et commençoit à déployer cette énergie qui a caractérisé son règne. Il fit planter l'étendard du prophète dans la plaine de Daud-Pacha près de Constantinople et publia un hati-shérif qui invitoit tous les musulmans à se rallier autour de lui. En peu de temps, il eut rassemblé une nombreuse armée dont il donna le commandement au Grand-Vizir. Ce nouveau Vizir, qui s'étoit distingué à la défense d'Ibraïl étoit doué d'un caractère non moins énergique que celui du Sultan. Il descendit rapidement les montagnes, força le corps détaché des Russes en Bulgarie à repasser le Danube

et commença une attaque furieuse sur Rutschûk, que le général Kutusow défendoit. Les Russes se voyant vivement pressés, transportèrent les habitans de cette ville sur la rive droite de la rivière et mirent le feu aux quatre coins de la place en l'abandonnant. Les Turcs s'y précipitèrent, arrêtèrent l'incendie, et y prirent position. Le Grand-Vizir, après avoir chassé l'ennemi au-delà du fleuve, résolut de l'y suivre, et tenta le passage sur trois points, c'est-à-dire à Widdin, à Rutschûk et à Silistrie. Il réussit à Widdin et jeta trente mille hommes dans la Bulgarie. Il obtint le même succès à Rutschûk, prit possession d'une grande île sur le fleuve, nommée Slobodse, et fit passer le gros de son armée qu'il établit dans un camp retranché.»

«Mais, pendant ce temps, Kutusow n'étoit pas demeuré oisif, il avoit saisi le moment où le Vizir étoit occupé du passage du fleuve pour détacher huit mille hommes sous la conduite du général Markoff qui attaqua le camp que le Vizir laissoit derrière lui. Un camp turc est disposé sans aucune régularité. La tente du commandant en chef est toujours placée au milieu, de manière à être vue de tous les points, et les autres se groupent confusémen autour. C'est cependant le centre de résistance vers lequel ils se retirent, comme la bête fauve vers la reposée. Dans cette occasion-ci, ils furent complétement surpris, et le camp entier, y compris la tente du chef, tomba au pouvoir de l'ennemi. Les fugitfs se retirèrent vers Rutschûk, tandis qu'on les canonoit avec les pièces qu'ils venoient d'abandonner, et que le général Langeron, placé sur la rive opposée, braquoit contr'eux cent bouches à feu.»

«A la nouvelle de ce désastre, le Grand-Vizir se jeta dans un petit bateau, et à la faveur d'un orage, il échappa aux Russes. Ceux-ci, au moyen de leur flotte, interceptèrent les communications entre les divers corps d'armée. Ils se rendirent maîtres de l'île Slobodse, et tournèrent les pièces d'artillerie qu'ils y trouvèrent contre le camp retranché des Turcs qui se virent ainsi cernés de toutes parts, et sans aucun moyen de s'approvisionner. Ils furent bientôt réduits à un état d'extrême disette, et après avoir mangé la chair de leurs chevaux, désespérant d'obtenir des secours, ils se rendirent. Leur perte, dans les différens assauts qu'ils avoient soutenus, n'avoit pas été moindre de dix mille hommes.»

«Cependant, le Vizir, qui avoit reçu de nouveaux renforts, concentroit ses forces à Rutschûk, et l'on se préparoit de part et d'autre à de nouveaux combats, mais l'état d'épuisement où se trouvoit l'une des puissances belligérantes et la position critique de l'autre, dont le territoire venoit d'être envahi par les Français, les engagèrent à en venir à un accommodement. Le traité de Bucharest conclu en 1812, recula les frontières de la Russie du Niester au Pruth, et mit sous sa domination le pays situé entre ces deux rivières. Les Russes abandonnèrent les provinces de Valachie et de Moldavie qu'ils avoient occupées pendant sept ans, et n'y sont pas rentrés depuis. Mais, selon toute apparence, de nouveaux chocs vont avoir lieu, et le sang rougira encore une fois les eaux du Danube. L'opinion générale est que les Russes n'éprouveront nulle part une résistance bien opiniâtre; mais certes, les événe-

mens de la dernière campagne sont bien propres à nous faire concevoir une idée toute différente. En effet, nous les avons vus profiter de l'état de foiblesse momentanée où étoit tombé leur ennemi, pour pénétrer jusqu'au Danube sans presqu'éprouver d'obstacle ; mais ici ils furent arrêtés ; et après sept ans d'une lutte terrible, ils se retrouvèrent encore sur les rives de ce même fleuve. Toutes les fois qu'ils ont voulu pénétrer au-delà, ils ont été repoussés avec perte. Une seule ville, à peine fortifiée qui, entre les mains d'Européens n'eût offert qu'un léger obstacle, suffit à les arrêter. S'ils réussissent à franchir cette barrière artificielle, ils en auront bientôt rencontré une plus formidable dans les montagnes du Balkan. On compte cinq défilés sur ce vaste rempart naturel, l'un qui part de Sophie et vient aboutir à Tartan-Barzargie, deux autres qui conduisent de Ternova à Keysanlik et Selymnia, et les deux derniers de Schumla à Carnabat et Haidhos. Les trois premiers sont dans la direction d'Andrinople, les deux autres dans celle de Constantinople. Le passage de Ternova est dangereux parce qu'il est tracé sur la cime la plus élevée de cette haute chaîne. Celui de Haidhos est le plus fréquenté : les larges crevasses qui coupent le flanc de la montagne rendent l'ascension moins difficile en cet endroit ; mais aucun de ces défilés n'est impraticable pour les spahis turcs, espèce de cavalerie féodale qui possède des terres héréditaires, sous la seule condition de se présenter sur le champ de bataille toutes les fois qu'ils en seront requis. Si un spahi meurt sans laisser d'enfans mâles, ses terres retournent au com-

mandant, qui en dispose pour un autre, aux mêmes conditions; c'est ainsi que ce corps est toujours maintenu au complet. Cette cavalerie forme six légions qui possèdent peut-être les meilleurs chevaux du monde, pour un pays de montagnes, quoique rien ne semble moins favorable à des évolutions rapides que leur mode d'équipement. La selle est en bois massif, comme le bât des bêtes de somme, les étriers en fer, très-courts, ressemblent pour la forme à une pêle à feu de la poignée de laquelle ils se servent pour aiguillonner le flanc du cheval faute d'éperons. Ce lourd harnais n'est point assujetti par une sangle autour de l'animal, mais lié avec les courroies de cuir qui rompent à chaque instant. Le spahi se place sur ce siège incommode dans une attitude bizarre, les genoux relevés presqu'à la hauteur du menton; et cependant, je n'ai vu de ma vie des cavaliers plus déterminés dans les circonstances difficiles. Lorsqu'ils se forment en corps de cavalerie, ils observent peu d'ordre en apparence, et pourtant ils agissent avec une précision et un ensemble remarquables. C'est surtout dans un terrain coupé, que les spahis sont éminemment utiles. Ils franchissent au plein galop les ravins, les torrens, la pente des montagnes, et paroissent tout-à-coup sur les derrières de l'ennemi qui se croyoit appuyé par des hauteurs inaccessibles à la cavalerie. L'impétuosité de leur attaque les a fait appeler *delhis*, c'est-à-dire *enragés*, et les entreprises désespérées dans lesquelles ils se hasardent justifient assez ce nom. »

« Une telle cavalerie placée dans les défilés du Balkan

peut opposer un obstacle formidable aux troupes les mieux disciplinées, et les Russes l'éprouveront s'ils tentent de les franchir. Les saisons présentent encore d'autres difficultés à leur entreprise. Le seul moment favorable pour les opérations militaires dans ces contrées est le printems ; le climat est alors salubre, mais à mesure que l'été s'avance, les rivières tarissent, la végétation languit et se dessèche, et l'aspect du pays ne présente plus qu'un sol brûlant et aride, qui de jour, réfléchit les rayons ardens du soleil, tandis que de froides et abondantes rosées rendent les nuits mal-saines et dangereuses. Toutes les armées anciennes ou modernes qui ont fait la guerre en été dans ces contrées montagneuses, ont gravement souffert de l'effet morbifique de leur climat. Essayer de franchir ces défilés en hiver, seroit encore plus impraticable. Des marais profonds détrempés par les pluies, dans lesquels les fourgons et l'artillerie s'abimeroient, des ravins remplis de neige ou de l'eau des torrens, des ponts chancelans dont les bois vermoulus céderoient à la plus légère pression, des défilés étroits qu'un petit nombre d'hommes peuvent défendre contre une multitude, des villages rares qui ne sauroient offrir ni abri ni ressource, telles sont les nombreuses difficultés de cette entreprise que les Russes eux-mêmes semblent bien comprendre. Dans la dernière campagne, ils étoient en possession de tout le pays qui sépare le Danube de la chaîne du Balkan, à l'exception des forteresses de Varna, Nyssa et Schumla, dans lesquelles cent mille Turcs étoient renfermés ; et cependant, ils ne firent aucune tentative pour pénétrer plus

avant. Quelques cosaques seulement s'aventurèrent jusqu'à la cime des montagnes, mais pour redescendre aussitôt. Les Turcs ne croient pas que la capitale puisse être menacée par ce côté-là : ils se confient trop bien dans la force des obstacles qu'opposeroit à l'ennemi cette formidable barrière ; aussi n'ont-ils fortifié aucun passage, pas même les places de Schumla à Constantinople. Leur plus grande appréhension est que l'invasion aura lieu par mer, et c'est pour cela que non-seulement les Dardanelles, mais aussi les côtes du Bhosphore, de la mer de Marmara à la mer Noire, ressemblent à une forteresse continue. Lorsqu'en 1821, on crut à une rupture avec la Russie, tous les châteaux furent réparés et de nouvelles batteries furent élevées sur tous les points qui commandent avantageusement le canal, afin d'opposer un puissant obstacle à toute entreprise par mer. Néanmoins, ces batteries deviendroient intenables si on attaquoit du côté de la terre, parce qu'elles sont commandées par le terrain élevé qui domine les rivages du Bosphore, et si une descente avoit lieu dans quelqu'endroit de la côte, elles devroient être immédiatement abandonnées. »

« Mais, il semble que la Turquie travaille elle-même à l'anéantissement de sa puissance. J'ai maintenant parcouru trois cents milles de pays, de la capitale à la dernière ville turque sur l'extrême frontière des provinces d'Europe ; et lorsque je contemplois l'étendue de ce territoire, la fertilité de son sol, l'abondance de ses ressources, la quantité de blé et de bétail qu'il produit, et sa capacité presque sans bornes pour une plus grande production ;

duction; les grandes villes qu'il renferme, telle que Andrinople, Schumla, Rutschûk, la multitude de bourgs ou villages qui y est répandue; lorsque je pensois qu'un gouvernement absolu disposoit despotiquement de ses revenus, et que cependant ce n'étoit là qu'une bien petite partie de ce vaste empire qui s'étend sur trois parties du monde, la puissance des Turcs me sembloit alors être celle du lion endormi, qui n'auroit qu'à s'éveiller pour écraser son antagoniste. »

« Mais d'un autre côté, lorsque j'ai vu l'état dans lequel étoit tombé ce beau pays, que ses ressources étoient négligées, ses terres en friches, ses villes ruinées, sa population affoiblie, et les traces de son industrie effacées; lorsque je me suis rappelé que tous ceux qui l'entouroient avançoient dans les arts de la civilisation, tandis qu'il restoit stationnaire; et que les Turs d'aujourd'hui ne différoient de leurs sauvages ancêtres d'Asie, que pour avoir perdu l'énergie féroce à laquelle ceux-ci durent leur gloire, j'ai été conduit à conclure que le lion ne dormoit pas, mais qu'il étoit mourant, et qu'après quelques convulsions violentes il tomberoit pour ne plus se relever. »

(C'est à regret que nous nous voyons obligés de terminer ici l'extrait de cet intéressant ouvrage. Peut-être y reviendrons-nous pour faire connoître à nos lecteurs de nouveaux détails, qui, bien que moins importans que ceux que nous venons de transcrire, peuvent avoir une grande influence sur l'issue de cette lutte terrible.)

ROMANS.

HERBERT LACY, etc.; par l'auteur de *Granby*. Roman de 3 vol. in-8.° Henry Colburn. New Burlington Street. *Londres* 1828.

(*Quatrième et dernier extrait*).

Ce fut avec beaucoup d'étonnement qu'on apprit dans le voisinage, la nouvelle que Mr. Morton étoit ruiné. Dans cette terre de commerce le public est toujours disposé à s'exagérer les profits des spéculations heureuses, et on croyoit généralement que le père de Mr. Morton avoit laissé une fortune beaucoup plus considérable que cela n'étoit en effet. Celui-ci, loin de vouloir désabuser le public là-dessus, avoit cherché au contraire, à entretenir ces illusions. Regardant avec raison la fortune comme un des plus sûrs moyens d'obtenir de la considération, il mit tous ses soins à conserver intacte sa réputation d'opulence. On n'ignoroit cependant pas qu'il avoit des dettes, mais on l'attribuoit moins à l'impossibilité de les payer qu'à une sorte de négligence de bon ton qu'il affectoit toujours, par rapport aux affaires d'argent.

Mais quelque surprise qu'on éprouvât, on se garda bien de l'avouer. Chacun, au contraire, se hâta de rassembler et de communiquer ces indices certains, signes

avant-coureurs de l'événement, qu'on avoit depuis longtemps observés en silence, sans vouloir révéler les soupçons qu'ils avoient fait naître. La société abonde en prophètes du passé, qui tâchent de voiler leur peu de pénétration sous une prétendue charité.

Lord Rodborough (1) seul, agissant contre sa coutume, ne réclama point la prévision de cet événement. Il pensa qu'il seroit mieux d'accord avec sa dignité de ne point paroître avoir donné son attention à des détails si fort au-dessous de sa grandeur, et il préféra se montrer offensé de ce que Mr. Morton ne l'avoit point informé de sa position réelle. Ce fut le premier sentiment qu'il exprima en recevant la lettre que lui adressa celui-ci dans sa détresse.

«Si cet homme étoit mal dans ses affaires,» dit-il en ajustant sa cravatte, «pourquoi diable ne me le disoit-il pas! Cela m'eût épargné beaucoup de désagrément pour cette élection. J'aime la franchise, surtout en matière d'argent.»

Ce fut dans ces charitables dispositions qu'il écrivit à Mr. Morton cette lettre qui excita à si juste titre l'indignation de celui-ci. En voyant s'évanouir les espérances qu'il avoit fondées sur l'assistance de lord Rodborough il s'abandonna à l'abattement. Humilié aux yeux de ce monde auquel il en avoit imposé si longtemps, il ne pouvoit supporter l'idée de rencontrer au-

(1) Lord Rodborough, homme rempli d'orgueil et de vanité, venoit de nommer Mr. Morton comme candidat du bourg de Wichcombe dans l'élection qui venoit d'avoir lieu.

cune de ses relations, car il se sentoit en quelque sorte un imposteur démasqué. Quant aux privations auxquelles il se voyoit exposé, il crut d'abord qu'elles lui seroient aisées à supporter, en les comparant à ses peines morales; mais en les éprouvant ensuite une à une et en détail, il en fut plus affecté qu'il ne se l'étoit imaginé d'avance. Ses terres, sa maison, et tout ce qu'elle contenoit alloient être vendues au profit des créanciers, et il faudroit quitter Dodswell. Il ne craignit point d'apprendre cette triste nécessité à Agnès, car il connoissoit l'empire que la raison avoit sur elle; mais il lui en coûta davantage pour informer lady Louisa de toute l'étendue de leur malheur. Lorsqu'on lui dit que tout, jusqu'à ses pierreries, alloit être vendu, elle se refusa d'abord à croire qu'on lui fît jamais un tel outrage. Mais l'activité méthodique avec laquelle les employés du shérif procédèrent à leur besogne la convainquit bientôt de la triste vérité. En vain essaya-t-elle d'intimider les huissiers en leur apprenant qu'ils alloient porter une main profane sur des diamans qui avoient appartenus à une duchesse de Swansea, ils ne les en inscrivirent pas moins sur la liste fatale.

Le sous-shérif se montra cependant disposé à adoucir, autant qu'il dépendoit de lui, les rigueurs de la loi. Ainsi rien de ce qui étoit indispensable aux besoins de la famille Morton ne leur fut enlevé, et ils reçurent, de la part des officiers de la saisie, tous les témoignages d'égards qu'ils pouvoient désirer.

Mais dans la disposition d'esprit où se trouvoit Mr. Morton, ces ménagemens furent à peine considérés

comme un soulagement. Les infortunés préfèrent souvent qu'on ne cherche point à adoucir leurs malheurs lorsque l'excès même de leur peine donne quelque dignité à leurs souffrances. La compassion qui les ménage leur semble quelquefois un tribut rendu à leur foiblesse. Elle énerve celui qui en est l'objet, et tout en le déchargeant d'une partie de son fardeau elle lui fait trouver plus pesant ce qui lui reste à porter. Cette manière de sentir n'est peut-être pas celle de tous les malheureux, mais de ceux dont l'orgueil est le principal mobile. Mr. Morton éprouva ce sentiment dans toute son amertume, et jamais il ne se sentit plus déchu qu'en se voyant l'objet de la pitié des huissiers du shérif.

Le lendemain du jour où l'on avoit écrit à Sackville, il arriva à Dodswell. Sa présence fût accueillie avec joie par tous les individus de la famille sans en excepter Agnès ; car quoiqu'elle eût quelques doutes sur la vérité de son caractère et la bonté de son cœur, elle savoit combien il étoit aimable pour ses parens, et la haute idée qu'elle avoit de son jugement et de son habileté en fait d'affaires, lui faisoit mettre un grand prix aux conseils qu'il pourroit leur donner dans cette occasion. Elle avoit encore une raison pressante pour désirer de le voir. Sackville étoit l'un des tuteurs entre les mains desquels sa fortune étoit déposée, et c'étoit à lui qu'elle vouloit s'adresser pour obtenir les moyens d'aider ses parens.

Elle se hâta donc de le consulter à ce sujet et le pressa vivement de consentir à l'emploi qu'elle désiroit

faire d'une portion de sa fortune pour payer les dettes de son père. Sackville parut d'abord fort touché de ses sollicitations et il l'assura que ses désirs étoient conformes aux siens. Mais il en vint ensuite à lui montrer les difficultés qu'elle rencontreroit dans l'exécution de son projet. Il lui rappela que son consentement ne suffisoit pas pour qu'elle pût agir selon ses intentions, et qu'il faudroit encore obtenir celui de son collègue Mr. Hawskworth, dont il lui peignoit l'inflexible roideur de caractère, et qui, disoit-il, veilloit avec une vigilance jalouse sur la fortune qui lui étoit confiée.

«Mais quoique la chose soit improbable,« ajouta-t-il, «supposons que nous ayons obtenu le consentement d'Hawskworth, quel en sera le résultat? Vous avez l'intention généreuse et bien naturelle de conserver à vos parens la position qu'ils ont eue jusqu'à présent; mais je dois vous prévenir que la chose est impossible. Vous pourriez peut-être acquitter quelques dettes, mais vous ne sauriez mettre votre père en état de vivre ici comme par le passé. Il est indispensable qu'une réforme considérable et immédiate ait lieu, et je n'ai pas besoin de vous dire que cette réforme s'effectuera plus facilement, et d'une manière moins pénible aux sentimens de votre père, en quittant Dodswell. Se voir forcé de s'imposer de grandes privations dans les lieux où tout lui rappelleroit son ancienne opulence, seroit mille fois plus douloureux pour lui que de changer d'habitudes en changeant de demeure, et je suis bien convaincu qu'il vaudra mieux faire tout à la fois ce sacrifice que d'endurer les mortifications sans cesse renaissantes auxquelles il seroit exposé en ne prenant pas ce parti.

Agnès convint qu'il seroit peut-être convenable de quitter Dodswell, mais elle n'en continua pas moins à insister sur la nécessité de payer les dettes de son père. Elle fit même allusion à leur union prochaine, à la communauté de biens qui en seroit la suite, et en appelant à sa générosité elle se hasarda à lui faire entendre qu'en s'opposant à ses désirs, il pourroit être soupçonné de vues intéressées. Animée par un sentiment de justice et d'amour filial, elle parla avec une énergie et une fermeté qui surprirent et embarrassèrent un moment Sackville. Il l'écouta cependant avec patience et lui répondit sans hésitation.

«Vous vous êtes permis d'exprimer quelques doutes sur mon désintéressement, mais ce soupçon m'affecte peu car je puis aisément me justifier. Vous me demandez de me joindre à vous pour obtenir de Mr. Hawksworth, qu'il consente à acquitter sur votre fortune les dettes de Mr. Morton. Mais savez-vous quel est l'un de ses principaux créanciers? Moi-même. Vous êtes surprise, mais c'est la vérité. Je suis dans le nombre des créanciers de votre père, mais non pas de ceux qui se partagent aujourd'hui ses dépouilles. J'espérois prévenir ce qui est arrivé et j'acquittai sur mon avoir ses dettes les plus pressantes. En agissant ainsi, je m'endettai moi-même et je ne retardai que pour un temps la ruine de votre père. Il eût peut-être mieux valu pour lui ne point chercher à éloigner le moment de la crise, mais vous devez comprendre comment je cédai au désir d'assurer encore quelques jours de paix à votre famille. Telle a été ma conduite, et cependant je me vois accuser

par vous de vues intéressées, parce que j'objecte à une mesure qui me seroit profitable ! Oh Agnès, vous m'avez affligé ; mais une connoissance imparfaite des faits vous a induite en erreur. »

Agnès exprima son regret d'avoir été injuste, et Sackville, après avoir pardonné de bonne grâce, continua ainsi.

« Il y encore une autre réflexion que je dois vous présenter. En supposant que notre fortune entière fut actuellement à votre disposition, que devriez-vous faire pour agir le plus judicieusement possible ? Il faudroit non-seulement penser à la détresse actuelle de vos parens, mais encore à l'avenir de vos frères et sœurs. Ils ont, il est vrai, chacun une petite fortune indépendante ; mais elle n'est point assez considérable pour les mettre dans l'aisance. Vous serez donc probablement appelée à améliorer une fois leur position. Et le pourrez-vous, si dès à présent vous vous livrez à une générosité exagérée ? Des habitudes d'économie sont absolument nécessaires au bien de tous, et ce seroit mal entendre les vrais intérêts de vos parens que de les empêcher de prendre ces habitudes. Votre père, dont j'honore les nobles qualités, manque essentiellement de prudence ; sa triste position actuelle en est la preuve ; or, tant qu'on lui en fournira les moyens, il ne changera rien à sa manière de vivre. Votre fortune est grande ; mais elle n'est pas inépuisable. Vous seriez bientôt à bout de vos ressources, et alors il n'y auroit plus de remède. Croyez-moi, il seroit déraisonnable de s'affliger outre mesure de ce qui vient d'arriver.

Ce sera peut-être un avertissement salutaire, car le bien dérive souvent du mal. »

Un léger éclair de satisfaction passa sur la physionomie abattue d'Agnès, mais quoiqu'elle ne sût que répondre aux raisonnemens de Sackville, le désir d'employer au soulagement de ses parens une partie de son superflu n'en existoit pas moins toujours au fond de son cœur. Il devina sa pensée.

« Je vois, » ajouta-t-il, « que vous n'êtes pas encore convaincue; j'aurai donc recours à un argument que je n'ai pas employé d'abord, parce que j'espérois qu'il ne seroit pas nécessaire, et que je ne voulois pas vous attrister inutilement en vous parlant de l'excellente amie que vous avez perdue. Je dois vous faire connoître quelles ont été les dernières volontés de votre tante à cet égard, certain que vous vous y conformerez religieusement, quoiqu'elles puissent vous paroître un peu sévères. Cette sage parente, vivement pénétrée de l'idée de la prodigalité de votre père, sembloit avoir prévu qu'il finiroit par dissiper sa fortune, et elle prit ses précautions pour que ses enfans ne fussent pas enveloppés dans sa ruine. Peu avant sa mort elle m'entretint de ses craintes, et me communiqua le contenu de son testament. En me confiant, conjointement avec Mr. Hawskworth, le soin de veiller sur la fortune qu'elle vous laissoit, elle m'exprima le désir que jamais vos biens ne fussent employés au paiement des dettes de votre père. Comme je prévis que je pourrois avoir dans la suite quelques difficultés à ce sujet, je la priai de me donner cet ordre par écrit. Elle le fit

en effet, et je me vois aujourd'hui forcé d'avoir recours à cette autorité. »

En disant ces mots, Sackville sortit de la chambre et revint au bout d'un moment avec un papier qu'il mit entre les mains d'Agnès. Elle reconnut l'écriture de sa tante et lut l'écrit avec respect et émotion. Détournant alors son visage pour cacher ses larmes, elle rendit le papier à Sackville en disant à voix basse : « Je me soumets! »

(Les Mortons se décident à aller s'établir à Londres en quittant Dodswell. Une petite rente appartenant à lady Louisa, et le revenu dont Agnès peut disposer pour sa dépense particulière sont tout ce qui leur reste pour vivre.)

Ce fut au commencement d'une sombre journée de février que la famille Morton quitta Dodswell. Le ciel étoit noir, et les gémissemens d'un vent violent accompagné de pluie ajoutoient encore à la tristesse de cette scène de désolation.

Mr. Morton, sa femme, ses enfans et deux vieux domestiques montèrent en voiture le cœur serré. Agnès et sa mère ne pouvoient retenir leurs larmes, et Mr. Morton lui-même avoit peine à conserver une apparence de calme. Long-temps ils gardèrent le silence, et ils ne sortirent un peu de leur abattement que lorsque, aux approches de Londres, des objets nouveaux attirèrent leur attention.

De toutes les villes du monde, Londres est peut-être celle dont l'influence s'étend le plus sur le territoire environnant. Tout l'annonce au voyageurs à une

grande distance. Paris, Naples et Vienne, les trois villes d'Europe qui se rapprochent le plus de Londres pour l'étendue, ne peuvent lui être comparées sous ce rapport. Dans ces cités, les limites entre la ville et la campagne sont clairement tracées, et le voyageur n'observe à leur approche aucun changement marqué dans l'affluence, la richesse et l'activité de la population; et si ses yeux ne se portent pas sur les clochers de la ville, il ne sera presque averti de son arrivée dans les murs que par la sentinelle qui lui demandera son passe-port. Mais en approchant de Londres, on rencontre à chaque pas de nouveaux indices de ce voisinage puissant. Dans cette terre de prospérité, où la richesse et la civilisation sont si généralement répandues, on remarque néanmoins un changement sensible à l'approche de la capitale. Les routes sont plus belles et plus fréquentées, les champs sont mieux cultivés, les maisons de campagne plus nombreuses, et les villages plus propres et plus animés. Le nombre des passans augmente à mesure qu'on avance, et chacun semble se hâter, comme si l'intérêt de quelqu'événement public étoit le mobile qui l'anime. Peu à peu les maisons se pressent de chaque côté de la route; d'abord séparées par de petits intervalles, et laissant entrevoir de temps en temps une échappée de vue, elles sont ensuite unies sous les mêmes toits, et les regards sont arrêtés de toutes parts par d'autres maisons qui s'élèvent sur le second plan, jusqu'à ce qu'enfin vous vous trouviez sous ce dôme de fumée que vous aperceviez depuis long-temps sur l'horizon, et que le tumulte confus de

cette population immense vous ait pleinement convaincu que vous avez pénétré au centre de la moderne Babylonne. En entrant dans cette cité colossale on est pour l'ordinaire désagréablement surpris par le sentiment de son insignifiance personnelle. Il n'est pas jusqu'aux personnages les plus distingués, qui ne se sentent alors dépouillés d'une portion de leur importance.

Cette impression qui est quelquefois pénible fut plutôt douce à l'esprit aigri de Mr. Morton, et il pensa que Sackville avoit eu raison en lui promettant une solitude plus complète, au milieu de cette foule indifférente qu'il ne l'auroit trouvée dans une retraite champêtre..............................

....

(Les Mortons s'établissent à Londres dans une demeure modeste, et y vivent fort retirés. Herbert, nommé député au parlement, s'y rend de son côté. Aucun événement ne vient changer la face des choses, jusqu'au moment où, pendant un séjour de Sackville à Londres, Allen s'introduit au milieu de la nuit dans sa maison de Trentford, et y dérobe le papier auquel étoit attaché l'empire que Sackville exerçoit sur lui. Celui-ci informé par hasard qu'un individu a pénétré de nuit dans sa demeure, s'y rend à l'instant et s'assure qu'en effet, le papier a disparu. Il soupçonne Allen, mais il n'a point de preuves contre lui, et cache soigneusement sa mésaventure. Dans la scène suivante entre ces deux personnages, nous voyons à peu près le pendant de la conversation qui avoit eu lieu peu auparavant à Trent-

ford ; mais il ont changé de rôle, et maintenant c'est Allen qui triomphe.)

Ce n'étoit pas sans une vive inquiétude que Sackville réfléchissoit qu'Allen alloit secouer le joug sous lequel il l'avoit tenu si long-temps asservi. Il prévoyoit même qu'il se trouveroit en quelque sorte dans la dépendance d'Allen, car ce dernier avoit en sa possession des lettres et des papiers relatifs à quelques-unes de leurs transactions secrètes, dont il pourroit un jour faire usage à son détriment. Il lui importoit donc beaucoup de les retirer d'entre ses mains, il ne perdit point de temps pour agir en conséquence.

Sachant qu'Allen devoit se rendre à Londres pour une affaire, il lui écrivit de la manière la plus amicale, lui souhaitant le succès de l'affaire dont il étoit actuellement occupé, et l'assurant de son désir de lui être utile, il finissoit par le prier de vouloir bien lui apporter certaines lettres et papiers qu'il désignoit. Il reçut bientôt une réponse assez laconique dans laquelle Allen disoit que s'il retrouvoit les papiers en question il les apporteroit.

Peu de jours après Allen arriva à Londres, et sur la demande de Sackville il se rendit chez celui-ci. Ses manières n'étoient pas moins humbles et moins soumises qu'auparavant; mais quelqu'envie qu'eut Sackville de conserver le même ton avec son collégue en friponnerie, il le traitoit malgré lui avec plus de douceur et de politesse.

« Hé bien ! mon cher, » lui dit-il après quelque moment d'entretien, « je sais que vous êtes un homme

de parole, et je n'ai pas besoin de vous demander si vous avez apporté les papiers en question. »

« Je les ai apportés, » répondit Allen.

« Ah! c'est bien, je vous remercie. Et où sont-ils? » dit Sackville, en tâchant de déguiser le vif intérêt qu'il mettoit à la chose.

« Je ne les ai pas avec moi, » répondit Allen de l'air le plus tranquille.

« Vraiment! mais peu importe, vous pourrez me les apporter demain? »

Allen garda le silence en baissant les yeux d'un air malin et significatif.

« Qu'est-ce qui peut vous en empêcher? » reprit Sackville avec impatience.

« M'en empêcher, oh! rien Monsieur, si nous pouvons nous arranger ensemble; » et après un court silence, il ajouta:

« Un pauvre homme doit gagner sa vie. »

« Cette découverte n'est pas nouvelle, » répondit Sackville en riant. « Mais quel rapport cela a-t-il avec ce qui nous occupe maintenant? »

« Cela veut dire, Monsieur, que je me suis exposé à beaucoup de désagrémens pour vous servir, et que j'espère que si je vous rends les lettres et les papiers en question, vous reconnoîtrez généreusement ma complaisance. »

« Qu'appelez-vous reconnoître généreusement votre complaisance? »

« Oh! Monsieur, » répondit Allen avec une modération affectée? « Je ne veux point vous dicter moi-

même les conditions, et je m'en remets à votre libéralité. »

« Ma libéralité refuse l'honneur que vous voulez bien lui faire et j'insiste pour que vous stipuliez clairement vos conditions. »

Allen hésita, calcula un moment à demi-voix : « Je suis fâché, » dit-il enfin, « que vous me forciez à m'expliquer moi-même, car je ne voudrois pas que vous m'accusiez d'y mettre un prix trop élevé, mais puisque vous le voulez absolument, je vous dirai que le moins que je puisse vous demander, seroit cinq mille livres sterling. »

Sackville l'entendit nommer cette somme avec une expression mêlée d'étonnement et de colère et son teint se colora vivement, tandis qu'il fixoit avec indignation l'instrument de ses coupables manœuvres.

« Excellent ! » s'écria-t-il. « Vous êtes vraiment trop modéré ! et vous dites que si je ne vous accorde cette modeste requête, vous ne me rendrez pas les papiers que je réclame ? »

« Certainement pas, » répondit Allen avec fermeté.

« Hé bien ! » reprit Sackville, « j'agirai en conséquence. Mais remarquez-bien que lors-même que je vous ai demandé de vous expliquer, je n'avois pas la moindre intention de vous satisfaire, la somme eût-elle été beaucoup moins considérable que celle que vous avez osé me proposer ! Vous n'avez aucun droit à me faire de semblables propositions, et je n'y accéderai certainement pas. »

« J'en suis fâché, pour vous comme pour moi, » répondit froidement Allen.

Il y avoit dans ces paroles une menace qui irrita vivement Sackville, et sa colère faillit éclater lorsqu'il se vit ainsi défier par celui qui avoit été jusqu'alors l'instrument passif de ses volontés ; mais la prudence le retint, et après un moment de réflexion, il reprit en fixant sur Allen un regard attentif et pénétrant.

« Ce langage est nouveau, Allen ! Vous semblez avoir oublié le terrible châtiment qu'il dépend de moi de vous infliger, en prétendant traiter avec moi d'égal à égal. D'où vient ce changement subit, je vous prie ? » Et en parlant ainsi, Sackville interrogeoit des yeux le fond de la pensée d'Allen.

Celui-ci supporta cet examen avec un sang-froid qui faillit dérouter les soupçons de son interrogateur. Sa physionomie demeura parfaitement naturelle et indifférente, car il étoit doué de beaucoup de fermeté d'esprit et d'une rare faculté de dissimulation. Il n'eut peut-être pas supporté avec autant de hardiesse le regard d'un honnête homme, mais ici il falloit opposer la ruse à la ruse et sa conscience ne lui reprochoit rien dans cet assaut de duplicité.

« Monsieur Sackville, » dit-il avec calme. « Je n'ai point d'objection à m'expliquer avec vous, et je vais le faire franchement. Vous avez, je le sais, les moyens de me perdre, mais je ne crois pas que vous en fassiez jamais usage, car je sais aussi que je pourrois à mon tour révéler certaines choses qui donneroient un furieux échec à votre réputation de gentilhomme. Or, la considération publique est d'un trop grand prix pour un homme placé comme vous l'êtes dans le monde,

pour

pour que vous veuilliez jamais sacrifier la vôtre au plaisir de perdre un pauvre homme comme moi. Ainsi donc, Monsieur, ce n'est qu'après y avoir bien réfléchi que je me suis résolu à m'affranchir avec vous. »

L'air bien déterminé d'Allen rendoit sa déclaration très-inquiétante, et en même temps le prétexte ingénieux qu'il donnoit à sa conduite actuelle convainquit de nouveau Sackville qu'il s'étoit emparé de l'acte de faux. Il fut embarrassé de savoir quel langage il devoit adopter avec lui. En le flattant, il risquoit de le rendre plus arrogant. La ruse ou la menace seroient également inutiles; et il préféra essayer de le confondre par une accusation directe et imprévue.

« Allen! » lui dit-il, « la raison que vous me donnez, quoique très-plausible, n'est pas la véritable, mais la voici. — Je vous accuse ; » ajouta-t-il en appuyant sur chaque mot, « d'être entré clandestinement dans la nuit du 15 au 16 courant, dans ma maison de Trentford et d'y avoir dérobé dans mon bureau l'acte de faux, écrit de votre main, que j'avois en ma possession! »

Allen écouta cette accusation avec une confusion évidente, mais qui sembloit plutôt l'effet de la surprise que de la culpabilité.

« Je ne vous comprends pas, » dit-il enfin avec l'air d'un étonnement extrême, « plaisantez-vous, Monsieur, ou croyez-vous réellement que j'aie commis le vol dont vous m'accusez? »

« J'en suis certain, » répondit Sackville.

« Ainsi donc vous n'avez plus le papier en question? »

Sackville ne répondit pas.



«Qui ne dit mot, consent,» reprit l'autre avec un air triomphant.«C'est une bonne nouvelle pour moi, et maintenant, Monsieur, je suis vraiment libre d'agir comme bon me semble.»

«Vous ne l'êtes peut-être pas autant que vous le pensez. Votre réputation, et probablement votre vie, sont encore entre mes mains.»

«Ma vie n'est pas plus en danger que la vôtre, Monsieur; et quant à ma réputation, je ne vous conseillerois pas de l'attaquer: n'avancez rien que vous ne puissiez soutenir, car vous verriez alors ce que c'est que de calomnier son prochain, sans avoir des preuves de ce qu'on avance. Je me moque aussi de cette accusation de vol que vous avez inventée. Il est aisé de porter une fausse accusation, mais il n'est pas aisé de la soutenir devant les tribunaux. Et lors même que j'aurois commis ce vol, et que vous l'auriez prouvé aux yeux de tous, comment supporteriez-vous tout ce que je pourrois raconter sur ce qui s'est passé entre nous. Non, non Monsieur; croyez-moi; ce que vous avez de mieux à faire est de vous taire. Hé! il n'y a pas besoin de vous fâcher pour cela. Je parle plus encore pour vous que pour moi, car je sortirois blanc comme neige de toutes vos accusations, en vous rendant à usure le mal que vous voudriez me faire.

«Impudent!» s'écria Sackville hors de lui-même.«Osez-vous bien me parler ainsi, à moi qui sais si bien quel infâme fripon vous êtes! Je croyois vous connoître, mais cet excès d'effronterie passe tout ce que j'aurois pu imaginer.»

«Maintenant, Monsieur, vous parlez comme un gentilhomme,» dit Allen avec le sang-froid le plus insultant. «Je vous écouterois avec plaisir déclamer ainsi pendant une heure. Je ne suis point pressé, continuez, je vous prie.»

Les plus violentes invectives eussent moins irrité Sackville, que ne le fit le sang-froid ironique de cet homme, et il ne put davantage contenir l'expression de sa colère.

«Sors d'ici, abominable scélérat!» s'écria-t-il en contenant à peine l'envie qu'il avoit de le frapper, mais rien ne put altérer la tranquillité d'Allen.

«Nous sommes seuls dans cette chambre,» lui dit-il en ricanant, et en lustrant de sa main le poil de son chapeau, «mais la première fois qu'il vous prendra l'envie de m'insulter, vous m'obligeriez beaucoup de le faire devant témoin. J'ai l'honneur de vous saluer!» et après avoir encore une fois toisé Sackville de la tête aux pieds avec un sourire triomphant, il sortit de la chambre.

(Sackville démasqué par Allen n'en continue pas moins à jouer jusqu'au bout le rôle d'honnête homme. La réponse qu'il fait à la lettre dans laquelle Mr. Morton lui annonce que tout est rompu désormais entre lui et sa fille est assez remarquable par le ton d'innocence offensée qui y règne).

«Je méprise,» lui dit-il, «les calomnies qu'on a répandues contre moi, et je m'abaisserois en cherchant à me justifier. Ces accusations ont trop peu de valeur pour que d'autres que ceux dont l'esprit est prévenu

contre moi puissent y ajouter foi. Un ennemi même, ne les eût pas accueillies si aisément que vous l'avez fait, vous, qui avez pendant si long-temps fait profession d'être mon ami. Mais je vois que je me suis grandement mépris sur votre compte. Vous dites bien, Monsieur, nous ne pouvons plus nous rencontrer sur le même pied qu'auparavant, et il vaut mieux pour nous ne jamais nous revoir. Je vous remercie de vous expliquer franchement au sujet du mariage projeté entre Mademoiselle votre fille et moi, mais votre sincérité arrive un peu tard. Sachant quelle peine vous alliez m'infliger, vous l'avez fait avec une décision et un empressement digne de mon plus cruel ennemi. Vous n'avez pas craint de me congédier à la hâte et sans attendre ma justification. Vous me donnez à entendre qu'Agnès n'a pas été moins disposée à me mal juger que moi-même, et il ne m'est pas permis d'en appeler à un autre témoignage là-dessus. Si vous dites vrai, c'est un cruel retour pour tant d'années d'amour et de dévouement, et cette insinuation, destinée sans doute à me blesser profondément a atteint son but, mais je ne veux point vous entretenir de ce que j'éprouve.»

«Quoique vous n'ayez point cherché à ménager mes sentimens, je désire cependant avoir égard aux vôtres. Je vous épargnerai, Monsieur, la tâche pénible d'interposer votre autorité paternelle pour sauver votre fille d'une union déshonorante. Je résigne moi-même toute prétention à sa main. Elle ne sera jamais ma femme, après ce qui s'est passé entre vous et moi; mais aussi long-temps que j'aurai le droit d'exercer mon influence

sur elle, n'espérez point que je consente à ce qu'elle en épouse un autre. Je me dois à moi-même de témoigner ainsi, que je ressens le traitement que j'ai reçu de vous. J'aurois pu en appeler aux lois de la violation du contrat formé entre nous, contrat signé de votre main et que j'ai en ma possession : les lois m'eussent rendu justice. Mais quelque peu d'estime que vous fassiez de moi, j'ai cependant trop d'honneur et de délicatesse pour *la* nommer devant un tribunal, et faire de l'histoire de nos engagemens passés le sujet des conversations d'un public curieux du scandale.»

(La découverte des trames de Sackville amène naturellement la justification d'Herbert aux yeux de Mr. Morton et sa réconciliation avec lui. Un obstacle, l'engagement de Lacy avec miss Hartley, s'oppose encore au bonheur des deux amans, mais Mr. Luscombe se charge de le lever en engageant miss Hartley à le suivre à Greatnagreen. Herbert redevenu libre désire vivement ne point perdre de temps pour apprendre à Agnès qu'il n'a jamais aimé qu'elle ; mais avant de lui faire sa déclaration il veut s'assurer de ses dispositions à son égard et se rend souvent à la maison de campagne que le duc de Swansea, parent de lady Louisa, l'a engagée à habiter avec sa famille, pendant un séjour qu'il fait sur le continent).

Dans ces entrevues, sans lui parler ouvertement de son amour, il lui faisoit comprendre tout le bonheur qu'il ressentoit en se retrouvant près d'elle, et il n'attendoit plus qu'une occasion favorable pour l'entretenir du sujet qui l'intéressoit par dessus toute chose.

Un jour cependant, cette occasion se présenta. Il la trouva seule dans un des bosquets du parc. Le charme de la belle nature qui les entouroit tendoit à vaincre la réserve qui rendoit l'explication de sa conduite passée un peu difficile à Herbert. Il put pour la première fois lui parler de miss Hartley, lui dire par quel enchaînement de circonstances et d'erreurs, il s'étoit vu pousser à contracter un engagement avec elle.

Agnès l'écoutoit en silence et non sans émotion, car elle comprenoit où Herbert alloit en venir. Celui-ci tâchoit de deviner, d'après l'expression de ses traits, l'effet que ses paroles produisoient sur elle.

«J'espère,» lui dit-il enfin, «que vous n'êtes pas trop surprise de ce que j'ose vous entretenir ainsi de l'histoire de mes sentimens. Vous savez quel prix je mets à être bien jugé par vous. L'événement qui vient d'avoir lieu, eût dû, dans toute autre circonstance, être fort pénible, et vous me croiriez léger et insensible, si je ne vous disois pas de quelle manière je me suis trouvé engagé avec miss Hartley. N'est-il pas vrai que vous me jugiez ainsi avant mon explication?»

«Peut-être!» répondit Agnès en rougissant.

«Me suis-je complétement justifié à vos yeux?» poursuivit Lacy.

«Ce n'est pas à moi à juger votre conduite,» reprit Agnès avec quelqu'hésitation, «mais puisque vous m'interrogez là-dessus, je vous dirai qu'il ne semble pas qu'on puisse vous reprocher de la légéreté, puisque d'après votre récit, il paroît que vous n'avez jamais changé de sentiment.»

La physionomie d'Herbert s'anima de plaisir en entendant ces mots, et Agnès s'aperçut avec confusion, que les paroles qui lui étoient échappées, en disoient plus qu'elle n'auroit voulu. Elle alloit essayer de leur donner une autre explication, mais Herbert l'interrompit.

«Ne cherchez pas, je vous en conjure, à désavouer des paroles si vraies et si douces pour moi. Oui, j'ai toujours senti de même, depuis ces heures charmantes que j'ai passées auprès de vous à Huntley-Parc. L'espérance demeuroit encore cachée au fond de mon cœur lors même que tout sembloit devoir l'anéantir. En vain ai-je voulu me persuader que le devoir, l'absence, parviendroient à changer mon cœur, j'ai senti, en vous revoyant à Londres, que je vous étois plus attaché que jamais et qu'inutilement je voudrois vous oublier.»

Agnès ne chercha point à retirer sa main qu'Herbert pressoit dans les siennes, et quoiqu'elle détournât son visage, il comprit, à la teinte couleur de rose qui se répandit jusque sur son cou, que l'aveu qu'il lui faisoit n'étoit pas reçu avec indifférence. Elle ne répondit point, son silence étoit si expressif pour Lacy, qu'il n'osoit désirer qu'elle le rompît. Ainsi encouragé, il se hasarda à exprimer plus vivement encore les sentimens dont son cœur étoit plein.

Il se tut, pour écouter avec délice les accens de la voix douce et tremblante d'Agnès, et recevoir de sa bouche l'aveu timide, mais tendre et sincère, d'un amour qui répondoit au sien.

(Il faut encore obtenir le consentement de Sackville

pour que nos deux amans puissent se marier, sans attendre encore quatre longues années, ou sans renoncer à la fortune de la tante, qui dans ce cas devoit se partager entre tous les membres de la famille Morton. Herbert et Agnès, désespérant de l'obtenir, se décident à prendre ce dernier parti, mais peu de jours avant celui de leur mariage ils reçoivent d'une manière mystérieuse et inattendue ce consentement que Sackville leur accorde, parce qu'il ne gagneroit rien à le leur refuser et qu'il juge que cet acte de générosité lui fera honneur dans le monde).

BULLETIN D'ANNONCES.

DIE ENTSTEHUNGS GESCHICHTE DER FREYSTOEDTISCHEN BUNDE IM MITTELALTER UND IN DER NEUERN ZEIT, etc. Histoire de l'établissement des confédérations libres au moyen âge et dans les temps modernes, par le Dr. Frédéric KORTUM. *Zurich*, librairie de Gessner, 1827. 2 vol. in-8.° de 350 et 418 pages.

Depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, chaque siècle a vu se former des confédérations politiques, destinées à combattre le pouvoir absolu et à assurer aux citoyens le libre exercice de leurs droits civils et politiques. Tracer le tableau de ces confédérations et indiquer le fil qui les rattache les unes aux autres, tel est le but que s'est

s'est proposé Mr. Kortum. Pour cet effet, il raconte d'abord en peu de mots l'histoire de la ligue des villes lombardes, qui date du douzième siècle, de la ligue hanséatique, dont l'origine remonte au treizième siècle, et de la ligue suisse, fondée au quatorzième siècle et agrandie au quinzième. Il parle ensuite avec beaucoup plus de détails de la révolution des Pays-Bas, qui amena l'établissement de la république des Provinces-Unies, et enfin il consacre un volume tout entier à la révolution d'Angleterre qui se termina par l'expulsion des Stuarts; le troisième volume, qui n'a pas encore paru, renfermera l'histoire de la guerre d'indépendance de l'Amérique. Dans les deux volumes que nous avons sous les yeux, l'auteur montre une connoissance approfondie de l'histoire des temps dont il s'occupe, une grande impartialité et un esprit exempt de préjugés. Sa narration est rapide et son style simple et clair, à l'exception de l'introduction, à laquelle on peut reprocher une sorte de recherche dans les expressions, qui dégénère en obscurité.

TABLE DES ARTICLES

DU XXXVIII.me VOLUME

de la division intitulée : LITTÉRATURE.

LÉGISLATION.

ÉDUCATION.

PHILOLOGIE.

HISTOIRE.

BIOGRAPHIE.

LITTÉRATURE.

LITTÉRATURE ORIENTALE.

VOYAGES.

MÉLANGES.

ROMANS.

CORRESPONDANCE.

BULLETIN D'ANNONCES.

Fin de la Table des Articles contenus dans le trente-huitième volume de la partie intitulée : LITTÉRATURE.









